N° 540 31e Année. Tome CXLIV 15 Décembre 1920

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Etranger....... 3 fr. 85

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

F. RIEDER & Cie, Editeurs, 7, Place Saint-Sulpice — PARIS-VIe
(Ancienne Librairie E. Cornély)

iennent de paraître dans la collection :

LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

KNUT HAMSUN

VICTORIA

Roman traduit du norvégien par Sigrid R. Peyronnet

n volume in-16, 230 pages.............................. **6.50**

RIX NOBEL DE LITTÉRATURE POUR 1920

THOMAS HARDY

LES PETITES IRONIES DE LA VIE

Traduit de l'anglais par Mme H. Boivin

volume in-16, 304 pages.............................. **6.75**

LA COLLECTION

ES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

sous la direction de M. LEON BAZALGETTE
a publié dans sa première série :

C. BUYSSE
LE BOURRIQUET
duit du flamand .... **5 fr.**

F. GRIERSON
VALLÉE DES OMBRES
duit de l'anglais....... **5.75**

DOSTOIEVSKI
LA LOGEUSE
duit du russe....... **6 fr.**

T. HARDY
Les Petites Ironies de la vie
Traduit de l'anglais **6.75**

K. HAMSUN
VICTORIA
Traduit du norvégien..... **6.50**

G. KELLER
SEPT LÉGENDES
Traduit de l'allemand.....

Souscription à la première série en édition originale
ur papier pur fil Lafuma, dont il reste quelques exemplaires,
60 francs les 6 volumes.

PUBLICATION DE LA DEUXIÈME SÉRIE COMMENCERA EN FÉVRIER 1921

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XVe

Téléphone SAXE-82-41

Henri Barbusse.........
par Henri Hertz

St-Georges de Bouhélier
par Paul Blanchart.

Maurice Barrès.........
par Gustave Louis-Tautain.

Romain Rolland........
par Jean Bonnerot.

Charles Maurras.......
par Gustave Louis-Tautain.

Anatole France.........
par Georges-Armand Masson.

Paul Bourget............
par Jean Pellerin.

Maurice Maeterlinck...
par Louis Richard-Mounet.

Laurent Tailhade.......
par Louis de Gonzague-Frick.

Colette Willy...........
par Roger Allard.

Paul Fort.................
par Georges-Armand Masson.

Henri Bergson...........
par Georges-Armand Masson.

Henry Bataille..........
par Paul Blanchart.

Bourdelle...................
par Waldemar-George.

Saint-Saëns...............
par André Marot.

Le **Carnet-Critique** publie une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprend :

1º Un portrait de l'auteur commenté ;
2º Une biographie ;
3º Une étude générale ;
4º Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série : **15 MONOGRAPHIES**

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France...**	**30 fr.**
	Étranger.	**35 »**
Édition de luxe sur papier Hollande (numerotee).	**France...**	**110 fr.**
	Etranger.	**111 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France....**	**2.50**
	Étranger..	**3 fr.**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France ...**	**7.50**
	Étranger..	**8 fr.**

Viennent de paraître :

Henri **BARBUSSE**
Son œuvre
Étude critique, par **Henri HERTZ**

St-Georges de **BOUHELIER**
son œuvre
Étude critique,
par **Paul BLANCHART**

A titre exceptionnel, les souscripteurs des deux premières monographies pourront encore s'abonner à la collection complète, en nous adressant la différence entre le prix de ces deux plaquettes, et le prix de l'abonnement souscrit, soit, par exemple, pour l'édition ordinaire : 30 — 5 = 25 francs

ÉDITIONS DE L'ESPRIT NOUVEAU · SOCIÉTÉ ANONYME

au capital de 100.000 frs - Siège Social : 95, rue de Seine

Le nº mensuel 6 frs français pour tous PAYS

★

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS sur 130 pages abondamment illustrées.

L'ESPRIT NOUVEAU

REVUE INTERNATIONALE D'ESTHÉTIQUE

L'ANNÉE 70 frs français pour tous PAYS

★

DIRECTEUR : PAUL DERMÉE

PREMIÈRE GRANDE REVUE EXPLICATIVE DE L'ESPRIT NOUVEAU DANS LES ARTS, LES LETTRES & LA VIE.

Toutes les œuvres, toutes les écoles, toutes les personnalités sont présentées OBJECTIVEMENT.

SOMMAIRE DU Nº 2

Dans ce numéro, 138 pages, 50 photogravures, 1 reproduction aux trois couleurs et un supplément littéraire.

SPÉCIMEN SUR DEMANDE

L'ESPRIT NOUVEAU est la seule Revue permettant à tous de se tenir entièrement au courant de ce qui se fait d'important en :

ESTHÉTIQUE EXPÉRIMENTALE — PEINTURE — SCULPTURE — ARCHITECTURE — LITTÉRATURE — MUSIQUE — ESTHÉTIQUE DE L'INGÉNIEUR — LE THÉATRE — LE MUSIC-HALL — LE CINÉMA — LE CIRQUE — LE COSTUME — LE LIVRE — LE MEUBLE — LES SPORTS — ESTHÉTIQUE DE LA VIE MODERNE

L'ESPRIT NOUVEAU formera chaque année :
4 forts volumes in-16 raisin, illustrés de plus de 500 reproductions dont 50 en couleurs, gravures originales, bois, etc.

POUR TOUS PAYS :
Les 1.000 premiers abonnés bénéficieront du PRIX de FAVEUR de 60 frs au lieu de 70 frs.
Demandez l'Annonce à l'Edition de luxe.

ÉDITIONS DE L'ESPRIT NOUVEAU
95, rue de Seine, PARIS

DÉCOUPEZ CE BULLETIN et joignez-le à votre lettre.

Je prie les Éditions de L'Esprit Nouveau, 95, rue de Seine, Paris, de m'envoyer gratis et franco un
SPÉCIMEN ILLUSTRÉ

Nom ____________________
Adresse ____________________

VON KLUCK ET GALLIÉNI

ESSAI SUR LA PSYCHOLOGIE DES CHEFS ALLEMANDS A LA MARNE

—

Dire que le problème de la Marne est, pour une part, d'ordre psychologique, c'est, lorsqu'il s'agit d'événements qui semblent purement militaires, avancer un paradoxe osé. De la psychologie, lorsqu'il s'agit de tactique et de stratégie : pur jeu d'esprit, semble-t-il. Quelques mots d'introduction générale, de justification et d'excuse s'imposent donc à nous d'abord.

La première bataille de la Marne suscite, et continuera longtemps à susciter, des discussions passionnées. Von Kluck a-t-il été un général Vorwaerts imprévoyant ? A-t-il péché par excès de vitesse, poussant trop hâtivement son armée sur Paris ? La faute lui incombe-t-elle d'avoir, dans sa hâte, rendu précaire sa liaison avec la deuxième armée allemande, dès lors menacée d'encerclement ? Autant de questions dont on pourrait indéfiniment prolonger la liste et que, seuls, pourront résoudre les historiens de l'avenir.

Il leur faudra, à une époque où les passions seront amorties, où les rivalités seront éteintes, où, les vivants d'aujourd'hui ayant rejoint les morts d'hier, aucune faiblesse humaine ne viendra amoindrir la valeur des témoignages, où le recul de l'histoire facilitera l'impartialité, se pencher sur les documents (ordres, contre-ordres, proclamations,

etc.), discuter leur authenticité, leur date, leur teneur, pour tenter de rendre à chaque facteur son véritable coefficient, pour essayer de replacer dans le tableau d'ensemble chaque chose à son plan. Fournir à ces historiens futurs des documents, des témoignages, des éléments d'appréciation, telle semble devoir être avant tout la tâche des contemporains.

Or, nous croyons qu'un facteur essentiel, le facteur psychologique, a été, jusqu'ici, trop négligé, ou du moins que la pensée profonde de l'adversaire, assez peu étudiée en France, offre une riche source d'explications mal utilisée. En d'autres termes, les idées — au sens péjoratif qu'un Napoléon accordait à ce mot — auraient joué un rôle quelque peu méconnu dans ce drame. Qu'on les ait volontiers perdues de vue, cela n'étonnera personne. Ce sont, tout naturellement, les événements extérieurs : marche et contre-marche, avance ou recul, attaque ou retraite, qui captivent d'abord l'attention. Les ouvrages les plus récents et les plus autorisés sur la bataille de la Marne nous en fournissent la preuve.

Ouvrons les rapports militaires dont nous indiquons plus loin les titres ; nous y verrons les directives du G. Q. G. alterner avec les ordres de la O. H. L. (grand état-major allemand), les armées, les corps défiler devant nous, avec leur numéro d'ordre, la désignation de leur emplacement, etc. Lecture à faire carte en main, plans déployés, les yeux fixés sur l'échiquier. Mais il n'est pas interdit de procéder ensuite *ab exterioribus ad interiora*. Peut-être même cette démarche, loin d'être arbitraire, s'impose-t-elle à l'esprit respectueux du donné, soucieux d'exactitude, mais désireux de saisir dans sa plénitude la réalité profonde et vivante.

Sans doute, sous cet amas de détails techniques, le lecteur attentif sent bien couver des tendances contraires. Mais, du facteur psychologique il est peu question. Ou bien, c'est uniquement du moral des troupes qu'on entend parler. Et pourtant, de quoi s'agissait-il, en dernière analyse, pour le

commandement français, sinon de prévoir les décisions du commandement allemand et inversement ? Or qu'est-ce que prévoir, sinon formuler une hypothèse sur les calculs de son adversaire ? Cette psychologie est-elle juste, on prévoit juste, fausse, on prévoit faux. Je voudrais essayer de montrer dans les lignes suivantes comment la psychologie peut aider à expliquer l'imprudente manœuvre des Allemands devant Paris. De leur faute de calcul je tâcherai de dégager ensuite les causes profondes. Aussi bien, on ne songe nullement ici à perdre de vue les nombreuses et multiples explications stratégiques, tactiques, politiques proposées par les techniciens autorisés, explications qui gardent toute leur valeur, et qui, par les discussions contradictoires qu'elles suscitent, peuvent se corroborer, se compléter et contribuer, par leur synthèse, à faire la lumière sur le grand ensemble dont nous n'envisageons qu'un des aspects.

Dès lors, quelles seront nos sources et notre méthode ? Nombreux sont les écrits qui nous apportent sur la première bataille de la Marne des impressions ou des conjec tures. Quelque intérêt que leur lecture puisse présenter, il n'en sera pas fait état ici. En dehors des documents officiels et authentiques publiés jusqu'à ce jour, nous utiliserons exclusivement les sources suivantes : pour la France, le bref compte rendu, signé par notre généralissime en 1914, le maréchal Joffre, d'une part ; les mémoires du gouverneur militaire de Paris, le général Galliéni, d'autre part ; — pour l'Allemagne, le livre du général von Kluck, commandant de la première armée, intitulé : « La marche sur Paris » ; le mémoire du maréchal von Bülow, commandant la deuxième armée ; enfin les souvenirs du général von Hausen, commandant la troisième armée, complétés par le livre de son subordonné, le général de brigade Baumgarten-Crusius (1).

(1) Joffre : *La préparation de la guerre et la conduite des opérations* (Chiron éd.), 1920.
— Galliéni : *Mémoires, défense de Paris* publiés par les enfants du général (Payot, 1920).

Ces ouvrages présentent un double intérêt ; d'abord ils reproduisent une foule de pièces documentaires qui constituent des témoignages de premier ordre ; ensuite ils émanent des généraux qui passent pour les principaux acteurs de ce grand drame, où, quelque opinion qu'on professe sur l'importance relative du rôle tenu par chacun d'eux, ils ont, sans conteste, figuré au premier plan. En même temps qu'elle explique l'autorité et l'intérêt majeur de leurs écrits, cette circonstance exige du lecteur, soucieux de vérité historique, un effort constant pour distinguer la démonstration de la conjecture, la vérité objective de l'interprétation personnelle ou du plaidoyer, le certain du plausible ou du probable.

S'il est vrai que, du fait qu'ils viennent de jouer une symphonie, des exécutants sont plus qualifiés que des profanes pour apprécier la valeur de leur propre jeu, il n'est pas moins évident que le simple auditeur a sur eux certains avantages appréciables : il entend de plus loin, sa perception est, en un sens, plus confuse ; mais, moins préoccupé de sa propre partie, il a aussi moins de chances de confondre le thème et l'accompagnement, l'essentiel et l'accessoire.

L'étude comparée des textes, dont je viens d'essayer de justifier le choix et l'utilisation actuelle me paraît conduire aux conclusions suivantes. D'abord, sur un petit nombre de points essentiels, Français et Allemands sont d'accord. En second lieu, certaines divergences qui attirent aujourd'hui toute l'attention se manifestent relativement à des questions qui resteront longtemps sans doute objets de controverses. En troisième lieu, des interprétations en présence se déga-

— Des Generalobersten von Kluck : *Der Marsch auf Paris und die Marneschlacht* 1914 (Berlin 1920, Siegfried Müller).

— Feldmarschall von Bülow : *Mon rapport sur la bataille de la Marne* (traduction Netter, chez Payot).

— Des Generalobersten Frhrn. von Hausen : *Erinnerungen an den Marnefeldzug* 1914, mit einer einleitenden kritischen Studie herausgegeben von Friedrich Kircheisen.

— Baumgarten-Crusius : *Die Marneschlacht 1914* (compte rendu par le commandant Henri Carré dans : *Revue de Paris*, 1er septembre 1920).

ge la question même que nous nous proposons d'élucider.

I

Une « victoire incontestable », ce mot célèbre du maréchal Joffre résume l'opinionu nanime des Français. Appliquée à telle autre bataille, cette formule aurait paru moins heureuse. Quand l'armée ennemie est mise hors de combat, on ne songe pas à parler de « victoire incontestable », on parle de victoire tout court ou l'on déclare que l'ennemi se rend, ce qui revient au même.

« Incontestable », qu'est-ce à dire ? C'est que, malgré les apparences, bien que l'ennemi puisse parler de retraite stratégique et se prétendre vainqueur (ce qu'il ne manquera pas de faire),aucun homme de bonne foi et d'intelligence lucide ne peut contester que l'offensive allemande ne soit brisée, le plan d'attaque déjoué, l'armée française victorieuse. Cette formule était si modérée, si précise, si bien pesée, qu'elle a rallié, en somme,tous les écrivains militaires allemands qui représentent outre-Rhin l'opinion éclairée. Sans doute von Kluck, von Bülow, von Hausen ont,,tous les trois, la prétention de démontrer qu'au moment de la retraite chacun d'eux pouvait, pour son compte, se dire vainqueur. A les lire, on se les représente jouant la modestie, le désintéressement, l'indifférence aux jugements des hommes, mais, au fond, tout pleins d'un incorrigible orgueil, incapables surtout d'être beaux joueurs et de confesser la moindre faute. Leurs livres abondent en euphémismes savoureux. « La situation n'est pas favorable, le septième corps n'a pas reculé de bon gré. » Ce sont là de vraies perles que le lecteur français ramasse d'autant plus volontiers sur sa route, qu'elles lui font un instant oublier cet interminable défilé de numéros d'ordre, cette avalanche de considérations stratégiques ou tactiques, aussi monotones, aussi grises que des uniformes prussiens. Ils se disent vainqueurs, chacun pour son compte. Mais ils reconnaissent, en somme sans erreur possible, que, dans l'ensemble, ils sont

battus. « Victoire incontestable des armées françaises », c'est ce qu'ils devaient se dire entre eux. « Retraite inévitable, perte de Paris », euphémismes équivalents, à l'usage de leurs compatriotes. Il est arrivé que ceux-ci n'aient pas compris. Nous avons été vainqueurs, ont clamé et clament encore quelques forcenés. « Trop de victoires », leur répond une femme d'esprit (1). Au fond, la mort dans l'âme, ils souscrivent tous au mot de Joffre... « incontestable ! »

Mais, comment ont-ils été battus ? Sont-ils, sur ce point, d'accord avec nos généraux ? — Oui et non. Non, si l'on veut entrer dans le détail, rendre von Kluck responsable de la défaite, citer des noms de généraux, des numéros de corps d'armée, fixer des points sur la carte. Oui, si l'on reste dans les généralités, si l'on se contente de dégager ici, dans la foule des points en litige, quelques vérités incontestables et, partant, incontestées. Ces vérités, quelles sont-elles ?

L'armée von Kluck, qui formait l'aile droite, l'aile marchante du dispositif allemand, et qui semblait vouloir marcher d'abord sur Paris, a infléchi sa marche dans une direction sud-est, afin :

1° de couper du camp retranché l'armée française ;

2° d'en finir avec elle.

Cette opération la contraignait à défiler de flanc à 40 kilomètres environ du camp retranché. Galliéni s'est alors décidé à porter l'armée Maunoury, préalablement renforcée, dans le flanc de l'ennemi. Menacé sur son flanc droit et craignant d'être débordé, Kluck dégarnit son aile gauche et porte à droite les troisième et neuvième corps. Il crée ainsi à sa gauche un vide entre son armée et celle de Bülow. A la droite de la deuxième armée, le septième corps est repoussé. Donc la menace s'aggrave. Comme, d'autre part, la cinquième armée est arrêtée devant Verdun, les sixième et septième armées devant Nancy et Epinal, la troisième armée en pleine action, une solution s'impose : le regroupe-

(1) Mme Clara Viebig, dans son célèbre roman : *Tœchter der Hekuba.*

ment (*Umgruppierung*) de toutes les armées, c'est-à-dire leur bond limité en arrière, leur repli.

« Nous n'étions pas vaincus », lisons-nous dans l'introduction du livre de von Hausen, « mais il est tout à fait *incontestable* que notre plan de campagne était anéanti ». Enregistrons cet aveu. Le reste est question de mots. On ne peut pas forcer un perdant à être beau joueur.

Examinons maintenant les divergences d'interprétation, en essayant de mettre un peu d'ordre dans ce chaos d'opinions contraires. Un fait frappe d'abord : von Kluck rapporte la victoire à Joffre, von Bülow à Galliéni ; von Hausen, que nous pouvons négliger, semble surtout préoccupé de montrer qu'il eut un rôle méconnu et ingrat. Ces trois attitudes s'expliquent aisément. Von Hausen, dont on veut faire un bouc émissaire, n'a pas lieu d'être content. Von Bülow rapporte surtout la victoire à Galliéni, parce que, *plus l'attaque de l'armée Maunoury prend d'importance, plus la responsabilité de Kluck grandit*, ce qui diminue d'autant celle de la deuxième armée. Si Kluck s'était moins pressé, s'il avait serré à gauche, s'il avait prévu l'attaque qui menaçait sa droite, s'il s'était souvenu que la deuxième armée devait rester le « Marteau », que la garde prussienne, placée sous les ordres du maréchal, devait avoir l'honneur du premier plan, qu'à elle revenaient naturellement l'air de bravoure, les feux de la rampe, la victoire de la deuxième armée (car naturellement elle était victorieuse) aurait marqué la fin de la résistance française.

Dire que le coup décisif a été porté par Galliéni, c'est à la fois amoindrir l'avantage des Français qui n'ont réussi à entamer qu'un corps de réserve, et rejeter sur l'aile marchante, l'aile auxiliaire, la responsabilité de l'échec allemand.

Inversement, et pour un motif opposé, von Klück rapportera tout à Joffre. Naturellement, la première armée, l'aile droite allemande, n'a cessé d'être victorieuse sur tous les points. C'est en plein triomphe qu'elle reçoit l'ordre de

battre en retraite. Les troupes assurément sont fatiguées, mais fatiguées de vaincre. La seule difficulté est de les arracher à leur victoire. Pourtant, von Kluck en convient, la retraite, tôt ou tard, s'imposait.

Mais pourquoi ? La raison doit en être cherchée dans le plan stratégique français d'une part, dans les lacunes du plan allemand d'autre part. Le redressement, l'offensive générale ordonnée par Joffre ont tout fait. C'est cette offensive qui a entravé dans l'Est la percée de l'aile gauche allemande, elle qui a paralysé les mouvements de la troisième armée, elle qui a forcé von Bülow d'appeler sans cesse au secours la première armée, malgré ses prétendues victoires décisives, elle qui a creusé entre la première et la deuxième armées un fossé menaçant.

Que le G. E. M. allemand eût rendu moins précaire la liaison entre les deux armées par l'infiltration en temps utile dans la lacune béante de quelques corps auxiliaires, encore disponibles, que von Bülow ainsi rassuré se fût contenté de tenir son rôle, von Kluck, lui, se faisait fort de transformer les succès tactiques obtenus par la première armée en victoire décisive. Moderne Hannibal, il encerclait l'armée Maunoury. L'armée de Paris capitulait avec armes et bagages.

Sans doute, les expressions du général restent mesurées. L'esprit de corps lui interdit de charger ses collègues. Il garde des formes. Noblesse oblige, même noblesse récente. Voit-on une discussion entre grands capitaines dégénérer en querelle de chambrée ? Von Kluck reste très courtois, très correct, évitant toute violence de langage. Tout au plus se permet-il des ironies d'homme du monde... par télégraphie sans fil. Il voudrait, par exemple, s'expliquer pourquoi « la deuxième armée, qui lui annonce des victoires décisives, l'appelle en même temps au secours ». Et puis, quand il parle de Paris, un certain sens du ridicule vient l'avertir à temps de ne pas trop forcer la note. Mais ses précautions oratoires, ses habiles euphémismes ne font pas illusion au

lecteur. Von Kluck ne pardonnera jamais à ses collègues de lui avoir gâché sa « victoire ». On ne se console pas de battre en retraite quand on est sur le point d'accomplir la plus glorieuse des missions : ouvrir les portes de Paris, le chemin de Versailles au sympathique héritier de « l'inoubliable grand-père ». En tous cas, il lui importe de démontrer minutieusement aux historiens de l'avenir qu'aucun avantage tactique sérieux n'a été remporté par Galliéni sur la première armée, et que l'offensive française sur tout le front a seule pu déterminer, par une suite de répercussions inattendues, le retrait de l'aile droite allemande victo-rieuse.

Dans le camp français, des divergences aussi se sont fait our entre les grands chefs que nous aimons le plus : tan-lis que le maréchal Joffre met l'accent sur les dispositions énérales qui ont permis le redressement, la soudure des rmées françaises en retraite et l'offensive sur tout le front, général Galliéni montre, dans ses mémoires, que l'inter-ention de l'armée de Paris a déchaîné la victoire. Galliéni 'a-t-il fait, en portant son armée sur la Marne, qu'*inter-réter* la pensée du général en chef, tout en restant avec i en pleine conformité de tendances et de vues ? L'a-t-il, contraire, *rallié* à l'idée d'une offensive immédiate dont moindre retard pouvait compromettre le succès ? Etant ıbli en tout état de cause que tous deux ont bien mérité de patrie, doit-on donner le coefficient majeur au plan du ıéralissime, ou à la variante introduite par le gouverneur Paris ? Telle est, en somme, la question qui fait le fond débat. Qu'il nous suffise de noter ici le curieux parallé-ne qui, le combat fini, la bataille livrée, rapproche, pour raisons que nous avons dites, sur le terrain de la pure orie militaire, Joffre et von Kluck d'une part, et, de l'au-von Bülow et Galliéni.

II

ais, à mesure qu'un peu de lumière vient éclairer ce

chaos d'opinions diverses, on voit, peu à peu, se dessiner dans l'ombre un nouveau point d'interrogation. Supposons, en effet, Joffre et Galliéni d'une part, von Kluck et von Bülow de l'autre d'accord sur tous les points, supposons effacée la différence d'interprétation qui les sépare, un fait, fait essentiel, semble-t-il, reste inexpliqué. Pourquoi le grand État-major allemand, pourquoi von Kluck lui-même n'a-t-il pas prévu l'intervention de l'armée de Paris ? Galliéni répond : « Ils ont méprisé mon armée, ils ont sous-estimé l'adversaire. »

La cause déterminante de cette marche de flanc, à proximité du camp retranché de Paris, écrit-il (*Mémoires*, p. 107), était la volonté, conforme d'ailleurs aux vrais principes des maîtres de la guerre, du maréchal de Moltke notamment, d'en finir tout d'abord avec les armées de campagne de l'ennemi. Or, les armées anglaise et française, cinquième armée notamment, étaient en retraite depuis le 22 août, ayant dû constamment céder le terrain devant la première armée allemande, chargée du mouvement débordant de notre aile gauche. Anglais et Français, séparés d'ailleurs par une lacune que bouchait incomplètement le corps de cavalerie Conneau, étaient une proie qui s'offrait aux coups des Allemands et qu'il fallait saisir avant qu'ils aient pu s'arrêter, se fortifier et se reconstituer. On s'occuperait de Paris ensuite. Mais cette opération obligeait les Allemands à défiler, à 40 kilomètres environ, à l'est du camp retranché. C'était montrer un mépris non déguisé pour l'armée de Paris et, j'ajouterai, pour son chef.

Galliéni pensait bien que le « général von Kluck nous ferait connaître les raisons pour lesquelles il a, le 3 septembre au soir et le 4 au matin, abandonné Paris et pris la direction du sud-est ». Il ne se trompait pas. Le récent livre de von Kluck nous renseigne avec précision sur les motifs de cette manœuvre. Voici la traduction du passage essentiel :

Couper l'ennemi de Paris en direction sud-est, partant, franchir la Marne et la Seine constituait aux yeux du général en chef une entreprise difficile et osée (*gewagt*)... Pour bien assurer les liai-

sons de la première armée avec la deuxième, et opposer à Paris, tandis que nous nous enfoncions au cœur de la France, une flanc-garde efficace, quatre ou cinq divisions échelonnées nous manquaient. Pourtant, au grand Etat-major, dominait l'opinion suivante : *on était certain* (bestimmt), *on savait de bonne source* (Erkenntniss) que, pour des opérations en dehors de la ceinture des forts, l'armée de Paris n'entrait pas en ligne de compte. Les dernières nouvelles reçues corroboraient l'adhésion à cette doctrine. Certes, la situation de nos armées d'aile pouvait et devait nécessairement devenir critique, dès qu'on admettait comme possible pour le commandement français d'entamer une offensive de plus large envergure, utilisant des forces disponibles, prélevées ailleurs... Mais sur ce point notre G. E. M. *était sûr de son fait et n'avait aucune inquiétude.* D'ailleurs, à l'état-major de la première armée, cette opinion avait aussi ses défenseurs. (Von Kluck, *op. cit.*, p. 86).

Une conclusion s'impose : conscients du danger qu'une attaque de flanc ferait courir à leur première armée, les grands chefs allemands ont, à la majorité, été d'avis que l'armée de Paris n'interviendrait pas dans la bataille, tant que la ville ne serait pas directement menacée. Pourquoi cette opinion ? Parce que, dira-t-on, ils étaient mal renseignés. Cette hyptohèse est contredite par tout ce que nous savons de leur système d'espionnage. Aussi bien Galliéni ne s'y arrête-t-il pas un instant.

Bien plus, on pourrait dire que, moins bien informés, les Allemands n'auraient pas commis l'imprudence suprême. Mais ils connaissaient l'ordre de repli donné par Joffre et savaient que Galliéni n'avait reçu aucun mandat pour une intervention contre l'aile droite allemande, du moins à la distance où celle-ci se trouvait maintenant du camp retranché. Dès lors ils ont raisonné ainsi :

Galliéni a des ordres qui nous mettent à l'abri d'une attaque. Galliéni obéira.

Les Allemands se sont trompés, et cette erreur nous a sauvés. Mais il serait singulier de penser que ces hommes auxquels on reproche à bon droit, d'ordinaire, l'abus du rai-

sonnement abstrait, le goût des prévisions minutieuses, la passion des méthodes rigoureuses et pédantesques, aient pu, lorsqu'il s'agissait d'une bataille décisive, perdre de vue, je ne dis pas un détail, mais un élément de décision essentiel. Tout autre est, croyons-nous, la vérité : disposant sur nous d'une foule de renseignements classés, sériés, catalogués, datés, les Allemands ont savamment élaboré un pronostic formellement impeccable. Loin d'avoir fait place, comme on le croit, au caprice et à l'incohérence, l'esprit de système n'a cessé de les dominer.

On les a souvent accusés en France de manquer de sens psychologique. « Sauf Schopenhauer », a écrit par exemple M. Bergson, « aucun de leurs philosophes n'a été vraiment psychologue. » Aussi bien, pour exprimer cette contrainte opérée sur l'esprit du penseur par la préoccupation systématique, ils ont, dans leur langue, un mot curieux qui nous manque : « *Systemzwang* ». Ce mot exprime à merveille la coercition violente et brutale qui raidit parfois leurs meilleurs logiciens au point de prêter à la démarche de leur pensée un rythme saccadé, mécanique, qui rappelle le pas de parade. D'autre part, leur goût de la documentation abondante, minutieuse et exacte est un fait trop connu pour qu'il soit nécessaire d'insister. Le célèbre romancier anglais Wells note, avec raison, dans un de ses derniers romans, que cette aptitude innée des Allemands à faire de bons catalogues est caractéristique de leur tour d'esprit. Elle explique le succès de leurs dictionnaires, de leurs manuels. Elle se manifeste à chaque pas dans cette « science allemande » dont leurs généraux étaient si fiers d'être les nourrissons. La *rigueur formelle* du raisonnement, c'est ce qui préoccupe avant tout, on l'a noté, les plus illustres de leurs mathématiciens : un Riemann, un Weierstrass.

Dès lors, une critique qui atteint soit la cohérence de leurs déductions, soit l'insuffisance de leur documentation militaire va contre toute vraisemblance. *Mais, que l'erreur commise dans leurs calculs soit d'ordre psychologique et toutes*

ces difficultés s'évanouissent. Le problème étant : que fera l'armée de Paris ? ou, plus simplement : que fera Galliéni ? force était aux généraux allemands de se mettre en pensée à la place ou, comme on dit familièrement, « dans la peau » du général français. Mais, pour cela, plusieurs opérations mentales étaient nécessaires.

La première était de se documenter aussi exactement que possible sur la situation en voie de continuel changement qui devait *du dehors* influencer les décisions de Galliéni. Or, tous les renseignements recueillis par eux devaient nécessairement incliner nos adversaires à penser que Galliéni ne songerait pas à intervenir, si la première armée allemande affirmait, par un glissement en direction sud-est, son intention d'abandonner momentanément Paris. On utiliserait, pensaient-ils, ce répit laissé à la capitale pour intensifier les travaux de défense. De cette défense ils savaient les lacunes (ouvrages de liaison, batteries, approvisionnement en vivres et munitions, etc.), partant, étaient autorisés à prévoir qu'ou mettrait tout en œuvre, dans l'enceinte du camp retranché, pour réaliser, dans le plus court délai possible, le plan déjà en voie d'exécution. Ce plan absorberait pendant plusieurs jours toutes les énergies. Distraire de la ville menacée d'investissement prochain la moindre de ses forces, c'était là une faute professionnelle tout à fait inadmissible de la part d'un chef expérimenté auquel était commise la garde du camp retranché. Aussi bien, le devoir du général commandant une place forte menacée d'investissement prochain était fixé par une doctrine, par des textes (1) que les Allemands avaient soigneusement médités et qui venaient corroborer leur certitude.

C'est ici peut-être surtout qu'apparaît le génie de notre grand homme. Non seulement il a prévu, ce qui était relativement facile, l'intention stratégique de Kluck infléchis-

(1) Cf. Service des places. B. O. vol. 75, p. 70. Décret du 7 Oct. 1909. Art. 151.

sant vers le sud-est, mais il a, avec une lucidité admirable, *prévu les prévisions* de l'adversaire. Un passage des mémoires récemment édités ne laisse aucun doute sur ce point :

Quant au gouvernement militaire de Paris, le chef allemand n'ignorait pas que le Camp retranché était loin d'être en état de défense, que les batteries n'étaient pas toutes armées et que leur approvisionnement en munitions n'était pas encore à pied d'œuvre. Il savait de plus que la garnison du Camp retranché se composait en majeure partie de troupes territoriales et il ne pouvait supposer que, la Capitale étant toujours menacée par l'ennemi, qu'une marche victorieuse de quelques jours avait porté jusque sur la Seine, je serais assez imprudent pour me priver des forces destinées à la défense de Paris et les porter à plus de 40 kilomètres, risquant ainsi de les voir coupées de leurs communications avec le Camp retranché (p. 108).

Mais il est une seconde partie du raisonnemeut allemand que Galliéni ne pouvait prévoir et que les écrits récents de Kluck, de Bülow, de Hausen permettent de pressentir.

Au deuxième moment de leurs savantes déductions, les chefs allemands étaient bien forcés, nous l'avons vu, de se mettre à la place du général français pour prévoir ses impulsions, ses tendances, ses actes, tout ce qui dans sa conduite pourrait porter la marque de son caractère individuel. Ils ont, pour dire cela, un mot à eux dont on fait en Allemagne un constant usage : « sich hineindehnen, hineinfühlen ». Mais ils n'ont pas senti à quel point cette dernière opération intellectuelle était scabreuse. Quand on se met en pensée à la place d'un homme on, est tout naturellement porté à prêter à cet homme ses propres idées. Psychologues avisés, les Allemands eussent évité cet écueil. Heureusement pour nous, ils ne l'étaient pas et pareilles qualités ne s'acquièrent pas en pleine bataille.

Dès lors, dans leur hâte d'aboutir, ils se sont décidés à faire dans leurs calculs sa part à la contingence, à admettre, pour les besoins de l'action immédiate, que probabilité

équivalait à certitude. Au Galliéni réel, facteur essentiel de leurs équations, ils ont substitué un Galliéni construit par eux de toutes pièces, sur le modèle des généraux prussiens, sur le modèle des Hohenzollern, sur le modèle du *Prince de Hombourg*.

II

Il faut avoir, longtemps avant la guerre, vu jouer au théâtre de Berlin le drame de Kleist pour sentir la fascination qu'il opérait sur les masses prussiennes et plus particulièrement sur la caste militaire. Lorsqu'à la fin de la pièce l'état-major du grand électeur en uniformes chamarrés hurlait en chœur : « A mort les ennemis du Brandebourg », c'était dans la salle des applaudissements sans fin, un véritable délire. On eût dit que cette clameur guerrière fanatisait les âmes comme un nouveau Chant du Départ. On sentait que cette foule, enivrée de pangermanisme, s'inventerait tôt ou tard un ennemi pour nourrir, pour préciser, pour résoudre en actes la passion collective qui l'étouffait. Comme saint Augustin aimait sans désir défini, aimait à aimer (*nondum amaram et amare amabam*), cette foule aimait à haïr. Le premier peuple venu, fût-il animé des intentions les plus pacifiques, lui serait bon pour assouvir ce besoin de haine. Elle appelait l'ennemi : il lui fallait un objet. Non, certes ! le « seigneur de la guerre » ne se trompait pas, lorsqu'il favorisait la représentation du drame aux fêtes patriotiques, aux anniversaires de victoires, lorsqu'il condescendait même à honorer les acteurs de son auguste présence impériale. Disons pourquoi en quelques mots.

Descendant d'une illustre lignée d'officiers prussiens, Henri de Kleist servit à Potsdam comme gradé (gefreiter Korporal) au régiment de la garde. Une pareille hérédité est lourde et ne pardonne guère. Aussi le poète reste-t-il fidèle, jusque dans ses crises les plus violentes de nostalgie romantique, au culte du sabre et de l'uniforme. Anarchie sentimentale et discipline militaire ne sont d'ailleurs pas

sans affinité. Le balancier qui marque le rythme de la vie intérieure s'écarte d'autant plus de son point de départ qu'il s'est élevé plus haut. Exaltation et dépression se répondent. Ce moi qui rejette toute contrainte n'est pas loin d'abdiquer devant une loi d'airain. Romantique et guerrier, Guillaume II nous a montré la corrélation de ces états d'âme qui fusionnaient déjà dans le génie tourmenté d'Henri de Kleist. « Il est mort », dit Nietzsche, « d'avoir senti trop vivement l'hostilité des choses. » De ce même délire de la persécution, la Prusse quelque jour pourrait aussi mourir...

Achevé en 1810, le *Prince de Hombourg* est dédié à la reine Louise, héroïne légendaire, figure centrale du « mythe des Hohenzollern ». Il s'inspire des mémoires écrits par Frédéric II pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg (1745). Dès le début, d'ailleurs, nous sommes en pleine légende. Kleist transfigure personnages et événements. Au prince de Hombourg, brave soldat sans scrupules, qui se donnait au plus offrant, il prête une nature de fantaisie et de rêve. Amant incomparable, miroir de fidélité, de loyalisme, brave comme un lion, délicat comme une femme, le prince est un romantique ancêtre de ces « Oberleutnants » à monocle, qui se piqueront plus tard d'allier la culture la plus raffinée à l'endurance du soldat, le goût du luxe au mépris de la mort, de fredonner une symphonie quand crépite la fusillade, mélomanes.... et mitrailleurs.

Kleist ne respecte pas davantage la vérité historique lorsqu'il raconte à sa façon la bataille de Fehrbellin. Nous savons que le grand électeur, en guerre avec les Suédois, alliés eux-mêmes de Louis XIV, n'eut pas à s'y louer du « mordant » de sa cavalerie. Mais, légendaires, les tableaux que nous allons retracer n'en sont que plus révélateurs. Les mythes ne nous renseignent-ils pas sur les croyants, les dieux sur leurs fidèles ?

Dans une salle du château d'où l'on perçoit, assourdi, le bruit du canon, le Feldmarschall dicte des ordres aux chefs

de corps. Tous écrivent sous sa dictée, répétant textuellement ses paroles. Vient le tour du prince de Hombourg, qui commande la cavalerie. L'ordre formel est le suivant : « Ne pas bouger tant que l'aile gauche suédoise n'aura pas été refoulée sur l'aile droite et tant que l'armée ennemie ne sera pas rejetée en déroute dans les marais. Un officier d'état-major avisera le chef de la cavalerie. Ordre d'attendre ce message pour faire sonner la charge. »

Hanté par un songe, absorbé dans un rêve d'amour, le prince omet de noter ces derniers mots.

A l'acte suivant, en pleine bataille, jugeant le moment opportun, il transgresse l'ordre et fait, malgré les instances de ses lieutenants, donner la cavalerie ; son audace est couronnée de succès. Son intervention dans le combat emporte la victoire. Aucune faute tactique à lui reprocher. Mais, victorieux, il a désobéi. A Berlin, où il vient apporter au grand électeur les drapeaux pris à l'ennemi, l'attend une désagréable surprise. Pour toute félicitation, son maître le fait arrêter et traduire en conseil de guerre.

UN OFFICIER. — Prince, votre épée, je vous prie !

HOMBOURG (entouré de drapeaux). — Est-ce que je rêve ? Suis-je éveillé ? Suis-je vivant ? Ma raison s'égare-t-elle ?

HOHENZOLLERN (scandant ses paroles). — Comme nous te l'avons dit, *tu t'es trop pressé d'intervenir dans la bataille* : la consigne formelle était l'immobilité jusqu'à nouvel ordre.

HOMBOURG. — Au secours, amis, au secours ! Je deviens fou.

GOLZ (l'interrompant). — Silence, silence !

HOMBOURG. — Les Prussiens ont donc été battus ?

HOHENZOLLERN (trépignant d'impatience). — *Ce n'est pas là la question.* Un ordre est un ordre (1).

Pareille ingratitude doit nécessairement provoquer dans une âme passionnée la colère d'abord, puis la tristesse, puis, à l'idée de la mort prochaine, des rêves d'amour brisés, le désespoir.

Autant d'occasions pour le dramaturge d'émouvoir, à

(1) Acte II, sc. 9.

l'acte III, son spectateur en lui inspirant, tour à tour, l'horreur et la pitié.

Mais c'est seulement avec l'acte IV que s'ouvre cette crise intellectuelle et morale qui doit surtout ici retenir notre attention. Pressé d'être clément par tous les amis du prince, le grand électeur se décide à faire grâce. Il n'y met qu'une condition : « Le prince de Homboug viendra lui-même déclarer à son souverain qu'il trouve injuste la condamnation à mort dont il est victime. » Ici coup de théâtre d'un puissant effet dramatique ! Contre toute attente, le prince, comme illuminé de la grâce, s'est converti à la doctrine même qui le frappe. Puisque son souverain lui fait confiance, il saura s'en montrer digne. Non, certes, il n'acceptera pas la grâce qu'on lui offre ! Car *il a mérité* son châtiment. Sans doute sa désobéissance n'a pas été volontaire. Mais, rempart de la patrie, évangile de la guerre, bible du loyal soldat, le code militaire s'écroulerait tout entier s'il admettait des excuses. Aux chefs de donner l'exemple et de s'immoler à la loi sainte dont ils sont les représentants. Devant l'armée le prince a désobéi, devant l'armée il saura payer sa dette. Aussi bien, sa mort ne sera pas inutile au Brandebourg : car, l'holocauste consenti est le gage d'éclatantes victoires. Qu'était-ce que Fehrbellin ? Une bataille heureuse ! Mais inconstante est la fortune des armes. Vaincu aujourd'hui, vainqueur demain, le souverain doit asseoir l'Etat sur une base de granit. La guerre avec ses succès et ses revers, c'est le sable mouvant. La discipline mécanique, l'obéissance stricte, l'abnégation totale, voilà le roc sur lequel il faut édifier la Prusse. S'il consacre ce roc pour en faire un autel, le sang du prince martyr n'aura pas coulé en vain !

HOMBOURG

Oui, je mourrai, je le veux, je mourrai librement pour *magnifier la loi sainte de la guerre* que j'ai violée en présence de l'armée. Supposez que je dusse infliger encore aux Suédois une défaite, pouvez-vous, mes compagnons d'armes, mettre en ba-

lance cette pauvre victoire éphémère avec mon triomphe de demain ? Car, demain, c'est l'ennemi du dedans le plus redoutable de tous, c'est l'esprit de bravade et de présomption que j'aurai la gloire d'anéantir. A bas l'étranger qui veut nous exterminer et longue gloire au Brandebourg libéré (1) !

Pour récompenser pareille adoration de la loi martiale la justice poétique réclame, on le devine, un dénouement heureux. Il faudra bien qu'un geste clément du grand électeur abaisse les fusils du peloton d'exécution déjà braqués sur le jeune prince. Il mérite mieux que la vie ; il mérite la couronne de lauriers ; moins pour avoir triomphé des Suédois que pour avoir triomphé de lui-même, en restaurant la loi violée.

III

Comme le prince de Hombourg, Galliéni a-t-il *désobéi* ? M. Marius-Ary Leblond écrit à ce sujet dans un récent livre :

Il (Galliéni) disait : L'instruction de Joffre ordonnait une retraite sur la Seine et l'évacuation de Verdun et de Nancy. Sarrail n'a pas obéi : il a sauvé Verdun ; Castelnau a tenu sur le Grand Couronné : il a sauvé Nancy. Moi, *j'ai pris l'offensive*.

— Et vous avez sauvé Paris !

— *Il le fallait bien*... Quant à affirmer maintenant, à publier que c'est le généralissime, — lequel avait reculé bien loin en arrière pendant que j'avançais, — qui a conduit, prévu, fixé tout cela...

— C'est raide !

Je tiens de Mlle Vianzone que, lorsqu'il lui parla de sa décision dans la bataille de la Marne, il conclut :

« J'ai désobéi ! »

et souriant :

« Ne le répétez pas (2). »

Le même auteur raconte que Galliéni lui aurait parlé d'un télégramme du général Joffre au gouvernement com-

(1) Vers 1763-1770, acte V, scène 7.
(2) *Galliéni parle*.., p. 62.

mençant par ces mots : *Le général Galliéni ayant attaqué prématurément...*

Ça vaut de l'or, ce « prématurément », ajoutait, Galliéni.

Mais, dira-t-on, ce sont là peut-être simples boutades de soldat. Il ne faut pas prendre ces propos à la lettre : familier et hardi, le verbe a dépassé l'intention.

A cette objection les mémoires autographes de Galliéni permettent de donner une première réponse. Ecrits en pleine guerre, avec un désir marqué de conciliation, — et, comme on disait, « d'union sacrée », — ils nous permettent de corroborer, de préciser par des textes le sens des précédents témoignages oraux. En termes modestes mais fermes, le général s'efforce d'y montrer qu'il a déclanché la victoire et que l'armée de Paris « eut une part prépondérante au succès de nos armes » (p. 198). Tantôt il relève, non sans amertume, l'injustice de la citation qui le félicite d'avoir, en simple exécutant, « facilité par tous les moyens en son pouvoir l'accomplissement de la mission assignée par le commandant en chef » à la sixième armée. Tantôt (1) il indique sous forme d'incidentes et de parenthèses, voulant marquer par là le caractère accessoire à ses yeux de toute question de personne, la résistance que son plan d'attaque rencontre au G. Q. G. Tantôt il note la satisfaction qu'il éprouve à apprendre le 4 septembre que « le général en chef, *malgré* ses directives des 1er et 2 septembre, était définitivement gagné à ce plan » (p. 130). Tantôt enfin, il oppose, en un résumé substantiel, son interprétation de la bataille à celle qui se dégage de la lettre élogieuse du 7 septembre adressée par le Généralissime au Gouverneur de Paris (*ibid.*, p. 173 sq.). Notons d'ailleurs que le maréchal

(1) *Loc. cit.*, ch. IV, p. 109 : « *Malgré le mouvement de repli ordonné par le général en chef* et la crainte d'enlever à Paris les forces appelées à le défendre, le salut de la Capitale, comme celui de nos armées et de la France entière, exigeait une décision énergique et immédiate : le transport rapide contre le flanc droit de l'armée allemande de toutes les troupes dont je pouvais disposer. »

Cf., *ibid.*, p. 174 : « *Malgré la directive générale du G. Q. G.* qui prescrivait à l'ensemble de nos armées de gauche de battre en retraite au sud de la Seine et de l'Yonne. »

Joffre a indiqué depuis, en phrases lucides, les motifs qu'il avait de garder ses positions. Voici, extrait du seul livre (1) qu'il ait, à ma connaissance, publié, le passage qui résume sur ce point sa doctrine :

La bataille engagée le 6 septembre et dont le résultat devait être la victoire sur les armes allemandes, a donc été le résultat d'un plan conçu dès le 25 août, et pour l'exécution duquel les circonstances ne furent enfin favorables que le 6 septembre. La réalisation de ce plan nécessita un repli auquel une limite maxima avait été fixée et que les conditions stratégiques permirent d'arrêter avant que fût atteinte cette limite. Car ce repli n'avait d'autre but que de permettre le regroupement ordonné et soudé de nos forces, et *c'était pour les exécutants entrer tout à fait dans les vues du commandement en chef que de limiter leur recul au minimum*, pourvu que, ce faisant, leurs liaisons fussent intimement maintenues avec les unités voisines.

Sans nous permettre de trancher ici la question pendante entre ces grands chefs, nous pouvons nous contenter de mettre en lumière les conclusions susceptibles d'offrir à notre étude une base suffisante.

Un ordre s'exprime par un texte. Un texte est objet d'interprétation. Mais, on peut le solliciter en sens contraires. Selon Joffre, Galliéni est « *entré dans les vues* du Général en chef ». Selon Galliéni, l'attaque du 7 septembre contre von Kluck *contredit* les directives générales. Orthodoxie ou hérésie ? On discutera longtemps. Mais que Galliéni, à tort ou à raison, *ait cru outrepasser* les instructions reçues, cela ressort, à l'évidence, de ses Mémoires :

La décision bien prise et les ordres étant déjà donnés, mon chef d'état-major téléphonait au grand quartier général pour le mettre au courant des dispositions réalisées (2).

... Bien persuadé dès ce moment que nous pouvions et devions profiter de la faute commise par la première armée allemande, je me bornai à aviser le grand quartier général de l'ordre donné à l'armée de Paris de se mettre en marche, dans la soirée, vers

(1) Joffre, *La Préparation de la guerre et la conduite des opérations*, p. 561

(2) *Mémoires*, p. 114.

l'Est ; cette armée pouvait opérer, suivant les circonstances, au nord ou au sud de la Marne (1).

On conçoit dès lors pourquoi les chefs allemands, si bien renseignés par leurs espions, ont éliminé de leurs calculs comme invraisemblable et inadmissible l'hypothèse d'une attaque sur leur flanc à 40 kilomètres environ du camp retranché. A leurs yeux, l'initiative, prise en fait et contre leur attente par le gouverneur de Paris, aurait constitué *une désobéissance caractérisée, partant, un acte imprévisible.* Car ils donnaient au mot, qui ne fut peut-être pour Galliéni qu'une boutade, un sens brutal qui exige un commentaire.

Disons tout de suite qu'à la discipline militaire allemande on ne saurait, sans artifice, opposer la discipline militaire française, comme son contraire. Espèces d'un même genre, elles présentent, par là même, des caractères communs. Mais les forces ancestrales qui couvent sous ces conceptions jumelles rendent leur ressemblance précaire. Si dans les deux pays le code militaire use des mêmes formules, on ne tarde pas à s'apercevoir que, différentes par leur contenu, elles ne sont pas orientées dans le même sens. C'est ainsi que des enfants, si semblables qu'on a peine à les distinguer durant un temps, manifestent, à mesure qu'ils se développent, une hérédité différente. C'est ainsi que des troncs, confondus à une certaine hauteur, peuvent diverger par leurs racines, comme par leurs branches hautes.

Nul doute qu'en France l'effort pour vivifier la discipline par l'esprit d'initiative ne soit plus hardi, plus poussé que chez nos voisins. Au plus bas échelon de l'échelle militaire, c'est l'esprit « débrouillard », si souvent remarqué chez nos troupiers, ce qu'ils appellent, familièrement et sans aucune idée frondeuse, le système D. Au sommet de cette même hiérarchie, les directives données par le général en chef sont conçues dans un esprit plus large. On en

(1) *Loc. cit.*, p. 115.

est frappé en lisant le rapport du maréchal Joffre. Ce qu'il demande à ses subordonnés, c'est la fidélité à l'esprit plutôt qu'à la lettre de ses instructions. Dès lors il est amené à voir, dans la manœuvre qui limite le recul prévu comme un maximum une interprétation louable de sa propre pensée. Il ne requiert plus de ses subordonnés une obéissance mécanique ; il espère qu'on « entrera dans ses vues » et, si le fait se produit, il tient l'éloge prêt. L'opposition qu'on établit souvent entre nos deux grands chefs est donc peut-être plus apparente que réelle : leur célèbre accolade après la bataille pourrait ainsi exprimer une réalité plus profonde que la lettre contraire de certains documents.

Mais sous ces réserves, on conçoit que, dans la fièvre d'une action qui exigeait avant tout des idées nettes, des oppositions en relief, Galliéni ait pu parler de désobéissance. Enfin, l'étude précédente aura réussi, je l'espère, à dégager les raisons psychologiques du contre-sens allemand qui devait nous sauver : étrangers aux nuances de la pensée française, imbus de cet esprit prussien que nous révèle si éloquemment entre autres Henri de Kleist, nos adversaires ont outré le sens des mots, modifié la valeur des termes, et partant affecté du signe *moins* dans leurs équations un facteur que l'initiative de Galliéni rendait *positif* et qui faussait dès lors les résultats du calcul.

A leur psychologie erronée de Galliéni opposons maintenant, à l'aide des Mémoires précités, sa psychologie réelle. Une remarque s'impose d'abord : Galliéni n'avait pas la mentalité du fonctionnaire français, tel que se le représentent les Allemands. Les plus célèbres de leurs historiens nous reprochent volontiers la manie de la formule étriquée, du nivellement à outrance (*Gleichmacherei*). D'après eux, centraliste et routinier, le Français voudrait que tous les hommes fussent coulés dans le même moule ; il n'admet pas l'originalité créatrice. C'est ce que Treitschke appelle « die französische Schablone », le patron français. Voulant unifier la France et fondre les provinces, la Constituante

n'a trouvé rien de mieux que de la découper en petits carrés, appelés départements. Les Français, si l'Allemagne n'avait pas été là, auraient appliqué cette méthode à l'Europe et au monde entier. Ils n'ont réussi à vrai dire qu'à lui imposer des modes tyranniques, le « Pariser-Modell », fabriqué en séries, et c'est déjà trop !

Plus clairvoyants, nos adversaires auraient pourtant dû remarquer que cette critique atteint plutôt un défaut extérieur qu'un vice irrémédiable du génie français. *Messieurs les ronds de cuir* ont eu chez nous leur Courteline ! La paperasse et la routine ne comptent pas que des admirateurs à Paris ! On est bien prêt de renoncer à l'erreur, quand on la confesse ; l'aveu sincère précède de peu la conversion...

Or, Galliéni n'était pas de ceux que le patriotisme aveugle. De l'administration centrale il connaissait les tares. Officier colonial, il avait souvent eu l'occasion de constater son incurie, ses lenteurs.

Le Ministre, écrit-il dans ses mémoires, était insuffisamment secondé par son ministère. Dans ce dernier, une centralisation à outrance, l'existence de nombreux rouages qui déplaçaient les responsabilités et entravaient le rapide fonctionnement des services, une absence complète de prévoyance et d'initiative, une tendance irrémédiable à annihiler les représentants et organes du commandement et de l'administration (commandants de régions, *gouverneurs de places fortes*, intendants et directeurs des services de santé), la multiplication des organes d'inspection et de contrôle prenant peu à peu la place des chefs de services, sans leurs responsabilités, l'ignorance des Directeurs du Ministère, voulant tout régler par eux-mêmes et se refusant à consulter les gens compétents, l'insécurité et le manque de confiance de tous, tout cela créait autour du chef du département une machine lourde à mouvoir et de laquelle il ne pouvait tirer le rendement qu'exigeaient les circonstances. Déjà mauvaise en temps de paix, cette machine devenait en temps de guerre un obstacle à la prompte solution des affaires et n'apportait pas au Ministre le concours prévoyant et diligent sur lequel il était en droit de compter (1).

(1) *Loc. cit.*, p. 29.

Une conscience aussi lucide de nos défauts devait, chez un pareil homme, se résoudre aussitôt en actes. Au mois d'août 1914 le moment n'était pas de disserter sur le mal, mais d'aviser aux remèdes. Aussi voyons-nous Galliéni, dans sa hâte d'échapper à l'air déprimant des anciens bureaux militaires, se réfugier au lycée Victor-Duruy. Là, au moins, tout sera neuf : nouvelles méthodes, nouveau local. Dans ce déménagement qui bouscule les vieux casiers il voit un symbole. Le mot d'ordre n'y sera plus : « Surtout, Messieurs, pas d'histoires ! » « Aux Invalides, on vivait toujours avec les souvenirs du temps de paix et je voulais que l'armée de Paris fût organisée comme une armée de campagne, avec son quartier général, ses bureaux d'état-major et ses différents services, toujours prêts à marcher et à se transporter là où la nécessité l'exigeait » (p. 60).

A l'idée qu'il a fait maison neuve et qu'aucun souvenir ne viendra plus rattacher maintenant son personnel à des traditions périmées, il éprouve une joie entière :

J'avoue que j'éprouvai un grand soulagement quand je vis, à partir du 2 septembre au soir, mon Etat-Major et mes services installés ainsi comme en guerre et prêts à être transportés partout où ils seraient utiles (1).

Ce tour d'esprit indique l'aversion du général pour les plans rigides, aversion qui se manifeste à chaque page de ses Mémoires. Dans une conversation rapportée par M. Leblond il disait :

A quel militaire sérieux fera-t-on croire que de ses guérites un Etat-Major donne des ordres, exécutés aussitôt avec précision par des armées au moment même où l'adversaire et elle, accrochés l'une à l'autre, luttent en désordre ? L'Etat-Major a peut-être fait vraiment un grand plan pour une action d'ensemble ; mais, sur le terrain, chaque armée va de l'avant pour son compte, comme elle peut ; si elle est obligée de reculer, l'ensemble se disloque profondément (2).

(1) *Loc. cit.*, p. 61.
(2) *Idem.*

Enfin et surtout sa notion de la responsabilité était étroitement apparentée aux conceptions précédentes. Le problème qui se posait au gouverneur n'était pas de *se couvrir*, c'est-à-dire d'être en mesure de rejeter le poids des malheurs imminents sur d'autres épaules ; le problème, le seul, était de sauver Paris. Certes, il n'en pouvait douter, les pires catastrophes menaçaient la capitale. Il avait passé l'âge des présomptions juvéniles et, loin de sous-estimer l'adversaire, gardait intacte en lui l'image schématique et menaçante des forces inégales en présence. Mais, sur cette agitation fiévreuse des premiers préparatifs de défense, sa pensée planait, lucide. L'élevant au-dessus de toute préoccupation personnelle : le souci de l'opinion, celui de la gloire, elle spiritualisait cette notion si souvent avilie de la responsabilité. Des médisances, des calomnies,..... quoi qu'il fît, il s'en produirait toujours ! De sa conscience seule il pouvait espérer une pleine récompense. Il fallait, il suffisait qu'il pût se dire : tout ce qu'il était en moi de tenter pour sauver la ville, je l'ai tenté.

« J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur. Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout. »

« Jusqu'au bout », ce n'était point là une vaine formule. Jusqu'au bout »..... les Allemands ne pouvaient prévoir quel sens inattendu entrait dans ces mots pour un homme qui mettait la Cité au-dessus de lui-même. « Jusqu'au bout », cela signifiait qu'au lieu de s'enfermer dans ses fonctions de défenseur du camp retranché, Galliéni, « commandant les armées de Paris », resterait les yeux fixés sur la carte et qu'au premier infléchissement des lignes adverses, *loin de croire sa tâche différée*, il tomberait sur leur flanc. « Jusqu'au bout », cela signifiait enfin qu'aucune directive contraire, aucune difficulté d'ordre administratif, ne feraient fléchir sa volonté et qu'il préférait courir le risque de voir désavouer, en cas d'insuccès... une intervention « prématurée »... que celui de démériter aux yeux de ces Parisiens qui lui faisaient confiance et qu'il aimait.

De notre analyse se dégagent des conclusions plus générales. A la conception allemande du devoir militaire s'oppose la conception latine du devoir civique.

Kant appelle l'obligation « le fait de la raison pure ». Elle n'admet aucune restriction, conditionne les règles morales, postule la liberté sans pouvoir en aucun cas être subordonnée à ces principes. Au « je dois », les Prussiens ont substitué le « je sers ». Sur les épées de nos ennemis, nous lisons cette maxime : « Ich diene ». Comment l'entendaient-ils ? Kleist nous l'a expliqué dans son drame. Tout d'abord *ils ont militarisé*, si je puis dire, *l'impératif catégorique*. Imbu de piétisme, mais ami de la paix, et admirateur de la Révolution française, le penseur de Kœnigsberg demeurait largement humain. Ses compatriotes ont abusé de son œuvre pour l'adapter à leurs fins. A l'obligation ils ont substitué la discipline militaire dont ils ont fait un absolu. Sublime et intangible, la « loi sainte de la guerre » ne reconnaît rien au-dessus d'elle. Agis, disait Kant, de façon à pouvoir toujours ériger en règle universelle la maxime de ton action. Or, diront les « Hombourg », les « Hohenzollern », la désobéissance ne peut être généralisée sans ruiner la discipline militaire. Donc, les ordres doivent être obéis à la lettre, donc tout esprit d'indépendance doit être banni. Le grand Etat-major pense pour tous : aux autres de réaliser ses plans. On doit exécuter la consigne avec intelligence, mais on ne raisonne pas avec elle : « nicht räsonnieren » !

Nous avons entendu tous les personnages du drame de Kleist professer cette morale aux applaudissements du parterre. Un poète allemand contemporain (1) fait mieux encore. Il mobilise le spectre de Kant, lui donne pour équipement le Devoir et la Sévérité !

Kant gewappnet mit Pflicht, gewappnet mit Strenge!

Il l'encadre ensuite de quelques ombres illustres. Parmi

(1) Ernst Lissauer (l'auteur du trop célèbre : « Chant de haine contre l'Angleterre ») dans une poésie intitulée : « Die Führer » (Les Chefs, les Guides).

elles nous reconnaissons Henri de Kleist promu, comme il le mérite bien, officier supérieur ! Et les voici jetés dans la mêlée. « Etat-Major des esprits », s'écrie le poète, « ces morts dirigent le combat ! »

Generalstab der Geister mitwaltend über der Schlacht !

« Etat-major des esprits ! »..... Si je voulais rivaliser de lyrisme avec ce savoureux écrivain, je chercherais à me représenter de « quelles ombres » le sauveur de Paris put bien subir la hantise, lorsque, « la décision bien prise et les ordres étant déjà donnés », il fit téléphoner au Grand Quartier général, et... je penserais malgré moi à l'image dont parle Lucain, à l'image de la Patrie angoissée :

Ingens visa duci patriæ trepidantis imago !

C'est qu'à la conception allemande d'une loi sainte de la guerre s'oppose en effet la conception romaine de la Cité en péril. Elle représente pour nous, Français, l'idéal même du civisme. Les Allemands, au contraire, ont déifié le sabre et la discipline comme Wagner dans la Walkyrie, avant le crépuscule des dieux, a déifié le glaive de Wotan et l'épieu sur lequel sont gravées les Runes. Ce qui pour nous reste un moyen de défense, pour eux devient une fin en soi. Dans des circonstances exceptionnelles, quand la patrie est au bord de l'abîme, ce fétichisme de la hiérarchie, cette méconnaissance de la responsabilité véritable peut conduire à désespérer de la république. On sait qu'au procès Bazaine l'accusé, pour sa défense, alléguait que, le chef militaire suprême étant réduit au silence, « il n'y avait plus rien ». Lorsque le duc d'Aumale lui répondit : « Mais si, Monsieur, il y avait la France », pourquoi donc nos pères ont-ils tressailli ?...

C'est qu'ils voyaient dénoncé le contre-sens que, pour notre victoire, les envahisseurs de 1914 commirent dans leurs prévisions, c'est qu'ils se répétaient, comme plus tard Galliéni : Que le salut de la République soit la loi suprême ! *Salus reipublicæ suprema lex esto !*

ANDRÉ FAUCONNET.

JUVÉNAL ET LES FEMMES

Au Dr Henri Bougeant.

Dans la fameuse sixième *Satire* de Juvénal, il n'est question que de femmes ; et cependant cela manque quelque peu de femmes, si l'on peut dire. Cela manque, à divers égards, du sens de la femme, de la femme du temps où vécut Juvénal.

I

On ne connaît bien que depuis les fouilles de Pompéï l'aspect réel de la femme romaine. Les « Noces Aldobrandines », cette peinture célèbre si souvent étudiée auparavant, étaient une ressource insignifiante en comparaison, avec leur style trop grec. Pour les marbres, d'autre part, et les indications qu'ils peuvent donner, les comprendre est chose difficile, spéciale. L'antiquité, dans l'antiquité, n'était pas l'antiquité. Ces toges, et ces tuniques, et ces draperies, que nous disons antiques, dérangeaient leurs lignes sculpturales dans la vie de tous les jours. Mais seuls des antiquaires comme Anthony Rich, joignant à l'érudition l'observation des survivances notées sur place, dans les mœurs des pays méditerranéens, sont aptes à retrouver, dans sa souplesse et son mouvement, la vie que ces marbres ont figée. Il y faut une science patiente. Les costumes des Statues, à première vue, sont d'une simplicité aride. Ils comportent cependant quantité de détails réalistes et, — pour les femmes, —un aspect qui dut singulièrement ressembler à celui du vêtement féminin actuel. C'est ce que montrent les peintures de Pompéï.

Pour retrouver dans un document littéraire de l'antiquité l'analogue de ces documents graphiques, c'est Martial surtout qu'il faut lire. Quand Martial reproche à sa femme de s'habiller mal, il nous fait voir, en indiquant forme et couleur, ce qu'il appelle mal s'habiller chez une femme de ces âges lointains. . . . .

Juvénal et Martial furent amis. Trois des épigrammes de celui-ci furent versifiées à l'intention de l'auteur des *Satires*. Il faut le remarquer, ces pièces, pour être adressées à un homme qui mettait son talent à flageller le vice, n'en contiennent pas moins quelques-unes des obscénités les plus fortes de Martial. Dans la première, parlant d'une mauvaise langue qui voulait brouiller les deux amis, le poète souhaite à cette langue, aussi malpropre au physique qu'elle est venimeuse au moral, certain office qui, sans doute, est effectivement le sien. Dans l'autre, Martial envoie à Juvénal des noix de son verger : et la facétie de Priape qu'il y joint a fait reculer en général les traducteurs et même le latin des scoliastes (1). Enfin la dernière épigramme, où Martial, revenu en Espagne avec sa femme Marcella, exprime à son ami, en vers charmants, le bonheur de cette retraite, n'est mêlée d'aucune gravelure (2) ; mais par son accent d'étroite familiarité, comme les autres par leurs plaisanteries risquées, elle montre l'intimité des relations unissant Juvénal et Martial. . . . .

Martial, ce brave garçon de Martial, valait mieux que certains de ses vers, qui valent mieux que certains livres. Pline le Jeune, homme distingué, élégant, et pourvu de toutes les honnêtetés aimables, épris de sa propre vertu, sorte de « ténorino » du stoïcisme, d'ailleurs d'une caution

(1) *Cœtera lascivis donavit poma puellis*
Mentula custodis luxuriosa Dei.
(Livre VII, ép. 91).

(2) On ne sait pourquoi Nisard a rendu « *improboque somno* » par « sommeil qui n'est pas toujours chaste. » Les traductions et les scolies donnent « sommeil opiniâtre ». On s'étonne de ce contre-sens chez un écrivain que son étude sur Lucain montre latiniste attentif.

sérieuse, parle avec estime de l'auteur des *Epigrammes* (quoique sur le ton de l'écrivain riche à l'égard de l'écrivain pauvre) :

J'apprends que Martial est mort, et j'en ai beaucoup de chagrin. C'était un esprit agréable, délié, piquant, et qui savait parfaitement mêler le sel et l'amertume dans ses écrits, sans qu'il en coûtât rien à la probité.

Et puis les artistes aimeront toujours Martial. Rien de plus vivant que ses tableautins de la Rome impériale, nulle part autant de couleur locale ; rien de véridique aussi, d'observé avec justesse et bon sens, comme les traits de mœurs notés partout dans son œuvre, pour laquelle je donnerais vingt *Thébaïdes*.

L'on se dit, en songeant à cette amitié de Juvénal et de Martial, à ces relations d'un âpre satiriste avec un « poète libertin », que le caractère du premier n'était donc pas si roide qu'il paraît d'après ses *Satires*. Autrement, il eût choisi ailleurs ses amitiés. Du reste, loin de jeter un doute sur ce caractère, une telle amitié, pour moi, est comme un gage de son honnêteté. L'austérité de Juvénal n'est peut-être qu'une légende : mais en tous cas l'homme n'avait pas d'hypocrisie. Je n'arrive pas à me représenter un hypocrite frayant avec Martial. Rien donc de moins faux que Juvénal. Seulement, c'était un homme chagrin, aigri, et, par exemple, c'est son amertume, et non point quelque contradiction équivoque, c'est son amertume échauffée qui l'a rendu si enclin, lui aussi, à noter, comme son ami Martial, le détail cynique, l'obscénité, l'impureté. L'atrabilaire se complaisait dans l'idée de tous ces vicieux qu'il mettait dans ses vers. On participe toujours plus ou moins de l'objet même de ses phobies, et, dans le cas de Juvénal, c'était plutôt plus que moins. Chez un homme candide, mis en présence des vices publics ou privés qui l'oppriment, le bafouent et le prennent pour leur dupe, il y a, s'il n'est pas inintelligent, une irritation qui peut aller jusqu'au cynisme.

Juvénal est allé jusqu'au cynisme ; il y est allé, et il l'a même outrepassé, — dans une mesure sur laquelle on s'est interrogé çà et là avec alarme et doute. Mais, sous ce rapport, nous ne sommes pas de ceux qui s'alarment, qui contestent et se plaignent. Ce cynisme reste sincère, sinon toujours heureux, et, ne l'oublions pas, c'est ce même cynisme qui a stimulé et affermi le pittoreque artiste qu'est Juvénal. C'est à cette humeur qu'il doit sa couleur, et quelques détails extérieurs d'une vérité criante : par exemple, cette résille des seins de Messaline au lupanar. Quel trait de race que cette fameuse résille mamillaire ! Nous voyons la femme romaine, le nu de la femme romaine, robuste, ample, avec ses gros seins à larges aréoles.

Malheureusement, l'exactitude de l'observation morale, psychologique, ne semble pas avoir répondu chez Juvénal, — et c'est l'objet de ces pages, — à la justesse de l'observation pittoresque. Ce qu'on peut regretter dans le morceau sur les femmes, c'est que la satire y soit, non point violente, mais fausse dans la violence, et en quelque sorte à côté de la violence.

Pourquoi ce poète, à la vision si franche quand elle parcourt seulement le champ du pittoresque immédiat, n'a-t-il laissé, sur les femmes de son temps, qu'un document d'une valeur très incomplète et même, sous certains rapports, d'une évidente inanité psychologique ? Pourquoi sa célèbre Satire sixième ne nous renseigne-t-elle pas plus sur le caractère de la Romaine du Ier siècle, que, par exemple, les « Noces Aldobrandines » sur son aspect extérieur ? Quand, les yeux sur les résurrections pompéiennes, nous voyons ces femmes en grandes pallas moulant leurs hanches à la façon des châles modernes, en chignon, le visage de l'Italienne actuelle, nous pouvons dire : voilà des Romaines. Si l'on venait de retrouver la sixième Satire, pourrions-nous, l'ayant lue, également dire : Voilà les âmes de ces femmes ? Nous ne pensons pas qu'on pût le dire, sans de sérieuses réserves. Pourquoi ?

C'est que Juvénal a gâté son sujet par des habitudes de déclamation.

II

Il a déclamé jusqu'à la moitié de sa vie, qui fut longue ; il a passé, jusqu'à la quarantaine et plus, son temps dans les écoles de déclamation. Pourquoi ? Parce qu'il était de Rome, et que les gens de Rome déclamaient à l'envi par éducation et par caractère. Mais, plus spécialement, s'exerçait-il en vue du barreau ? du professorat ? Fonctionnait-il comme rhéteur ? Les documents connus, qui se réduisent à peu de chose, ne le donnent pas à croire ; ni, non plus, ce que nous entrevoyons de sa vie pratique et du tour lamentable qu'elle prit. Il y avait bien des manières de mourir de faim, à Rome, pour les diverses catégories de gens qu'on désignait sous l'appellation générale de « littérateurs ». Juvénal, probablement, eut la pire : la manière du poète. Il ne fut, sans doute, ni l'avocat pauvre, trop démuni pour ramasser des clients en montrant des doigts chargés de sardoines et un cortège derrière sa litière ; ni le professeur obligé de partager une maigre rémunération avec le pédagogue ; ni le rhéteur malchanceux, intrépide dans ses sujets de déclamation, timide auprès des grands, et ayant négligé de s'assurer d'un de ces métiers à côté, enrichissant mieux leur homme que celui des mots, tels que le commerce des défroques ou la vente de vignobles. Juvénal, paraît-il bien, fut uniquement poète ; et si, plus tard, il se trouva obligé, semble-t-il, de prendre l'état militaire, ce fut là sans doute un coup de l'indigence inhérente au métier des Muses, comme d'autres poètes, s'il faut l'en croire, se faisaient « boulangers à Rome ou baigneurs à Gabies », ou même « ne trouvaient rien de honteux dans la profession de crieur », profession au moins fort lucrative. Combien de tragédies plus ou moins restées en manuscrit ce déclamateur a-t-il composées ? Combien de « Cantica » plus ou moins dédaignés des Mimes ? Comme

ce poète qu'il nomme Rubrenus, plus d'une fois il aura sans doute, sur le succès problématique de quelque *Atrée*, « hypothéqué le paiement d'un manteau et d'un meuble grossier » ; et c'est peut-être lui, aussi bien que Stace, qui dut, pour un morceau de pain, céder au Mime Pâris la primeur de quelque *Agavé*, d'où, se pourrait-il bien, les fameux vers satiriques sur cet histrion.

Quant aux écoles de déclamation, c'est probablement, disions-nous, sans visées professionnelles et par goût qu'il les fréquenta. Par goût, et aussi parce que ses ressources, pendant une première période de sa vie, peuvent lui avoir permis de ne point faire autre chose. Fils ou Adopté d'un riche Affranchi, il ne serait point surprenant qu'il eût recueilli un petit héritage, en admettant qu'une bonne part de la fortune de cet Affranchi ait fait retour au Patron ; et dès lors une induction paraît permise : Juvénal aura vécu sur ce pécule, fréquentant en amateur les écoles de déclamation sans autrement s'inquiéter du lendemain, ou sans chercher à se ménager des ressources ailleurs que dans les lettres poétiques. Peu à peu son pécule se sera épuisé, sa pauvreté aggravée, son humeur aigrie, si bien qu'un matin il se sera réveillé Satiriste dans quelque galetas de la Suburre.

A s'en rapporter aux Satires, ces écoles de déclamation, où le poète usa tant de temps, n'auraient cependant laissé que des souvenirs fastidieux à Juvénal. Et cela se concevrait. La déclamation était devenue, sous l'Empire, son but à elle-même. En dehors des petites professions routinières dont elle était le vestibule, barreau, professorat, elle n'aboutissait plus à rien de pratique, de sérieux, de fort, à rien qui donnât l'influence politique, et ce serait là sans doute une autre raison pour laquelle Juvénal aurait fréquenté les écoles sans but précis. C'était un enseignement tout meublé de clichés plus ou moins usés, une carrière tout encombrée de bellâtres plus ou moins diserts. Ainsi que le disait un contemporain de Sénèque le Rhéteur, Votienus

Montanus, qui voulait que la déclamation fût, comme autrefois, un moyen et non un but, et qui mit les pieds dans le plat :

Quand on déclame, on parle pour plaire et non pour convaincre ; on recherche les ornements, on néglige l'argumentation, aride et ennuyeuse ; on se contente de flatter l'oreille par des sentences ou des amplifications ; on veut triompher, et non faire triompher sa cause.

Quelle cause, aussi bien? Dire que les sujets de déclamation n'avaient aucun rapport avec la chose publique (contrairement à ce qui était du temps de Cicéron), dire cela serait peu ; mais, même en tant que purs objets de rhétorique, ils n'avaient pas le sens commun. Rien de vrai ; un vide cliquetis. « On dirait un bruit de verre cassé », remarque Pétrone, qui a spirituellement raillé la chose, en même temps qu'il a peint au naturel les gens de l'Ecole, et montré, par exemple, le rhéteur Agamemnon convié, en sa qualité de flagorneur bien disant, au festin de Trimalcion.

A défaut, disons-nous, de quelque utile connexion avec la chose publique (l'Empire n'admettait point cela), on eût pu trouver au moins dans l'art de la déclamation quelque sérieux, quelque bon goût. Autant demander le naturel aux Précieuses de l'hôtel de Rambouillet ; et, de fait, l'imaginative maniérée d'une Scudéry a pu s'approvisionner en sujets dans les *Controverses* de Sénèque. Une violence fausse, des situations impossibles, une exagération laborieuse et tendue, un sens des choses perpétuellement oblitéré, toujours l'à peu près, ou l'à côté, ou le trop, telles sont les tares. Jusque dans la partie de l'Eloquence où quelque application pratique eût été nécessaire, jusque dans ce qu'on appelait les « *Controversiæ* », qui intéressaient le barreau, l'exactitude est inconnue ; et, par exemple, l'on a fait cette remarque : « les lois invoquées sont des lois inventées à plaisir, dont on composerait un Digeste des plus fantaisistes (1) ». C'étaient des histoires à la fois

(1) René Péchon, *Histoire de la littérature latine.*

compliquées et gauches : des villes assiégées mangeaient les corps des citoyens, tandis que les mandataires chargés du ravitaillement se livraient au dehors à force spéculations sur les blés, sans souci de l'urgence où se trouvaient les affamés (1); des riches et des pauvres se querellaient sur des questions de mitoyenneté, les premiers empoisonnant les fleurs du jardin des autres, dont toutes les abeilles périssaient; des marâtres poursuivaient de leur haine des beaux-fils, à travers des circonstances horrifiantes; des amis, précipités ensemble dans des aventures tragiques, rivalisaient de dévouement mutuel parmi toutes sortes de difficultés et de chicanes. Des procès étaient toujours l'épilogue fantaisistement juridique de ces histoires.

Juvénal n'a pas dû beaucoup s'attarder dans ce genre d'éloquence. C'est plutôt l'autre partie de l'art oratoire qu'il a dû étudier, celle qui comprenait, non plus les *controversiæ*, mais les *suasoriæ*, c'est-à-dire les harangues à sujets philosophiques et moraux, sujets généraux, vagues, confusément brillants, réservés aux enfants et aux poètes. Peut-être aussi, empruntant quelques thèmes à l'histoire, a-t-il fait délibérer Annibal sur l'opportunité de marcher, après Cannes, sur Rome ; ou même, sujet plus hardi, a-t-il montré Cicéron agitant la question de savoir « s'il devait implorer le pardon d'Antoine et brûler les *Philippiques* ». La réponse, bien entendu, était fièrement négative, ce qui pouvait sembler courageux, car l'histoire officielle voulait ici qu'Octave ait fait le magnanime et cherché à soustraire le grand orateur à la vengeance d'Antoine. Mais le gouvernement ne prenait pas au sérieux, le plus souvent, ces hardiesses d'école, et l'on pouvait tout à son aise immoler le tyran sans que cela tirât ordinairement à conséquence. La lyre stoïque résonnait ainsi dans l'école avec ses redondances creuses. Les têtes ne s'en trouvaient pas moins toutes

(1) Ceci pourrait être une excellente historiette, d'un comique lugubre. Mais le ton de l'Ecole, toujours tendu, ne désarmait jamais. Et ici l'on touche du doigt la fausseté de l'accent.

bourdonnantes à l'entrée dans la vie. Juvénal, comme Lucain, comme Perse, fut d'une génération de jeunes hommes qui, dans l'apprentissage et la pratique de la Déclamation, se firent un héroïsme factice, auquel la vie réelle, naturellement, ne pouvait fournir aucun emploi. Le seul grand débouché offert à nos bouillants orateurs était le barreau, c'est-à-dire, très souvent, sous l'Empire, la carrière de délateur. Les procès de délation étaient une des parties les plus lucratives de la profession d'avocat. L'éloquence qui s'y dépensait était proposée pour modèle par les rhéteurs aux aspirants, et Quintilien lui-même a manifesté son admiration pour celle du délateur Julius Africanus.

Juvénal, disions-nous, trouva, après coup, un agrément médiocre dans ses années d'Ecole ; mais sans jamais pouvoir se débarrasser de cette affectation déclamatoire. La manie grandiloquente, la démangeaison de vouloir exprimer de grands sentiments qu'on n'éprouve pas, de forcer l'expression, de s'exalter à froid, ne le put quitter. D'ailleurs, il faut le dire, à côté de la fausse exaltation, la mauvaise humeur avec laquelle il vitupère son époque n'est point feinte, et comme l'homme a un talent considérable, elle abonde en trouvailles pittoresques. Mais cette mauvaise humeur elle-même, cette brutalité plus ou moins motivée, perd son naturel par le ton déclamatoire. Ce ton est trop invétéré, on le sent toujours. Comme tous les écrivains de son temps, Juvénal s'est gâté dans l'éloquence. Aucun d'eux, — sauf le fin Pétrone, — que la contradiction entre la vie réelle et le faux genre héroïque de l'école ait induit à quelque mesure et à quelque souci d'observation. La plupart, cependant, sentaient cette contradiction, cette disparate, et Sénèque, — dont la vie tout entière fut une tragi-comédie, — exprimait sans doute leur opinion, lorsqu'il disait : l'exagération littéraire est notre mal. Mais on n'en perdait point pour cela une seule hyperbole, témoin le neveu de ce même clairvoyant Sénèque, bouillant jeune porte-lyre, Lucain, qui, ayant pris dans l'Ecole le sujet stoïque et répu-

blicain de sa *Pharsale*, n'en accepta pas moins de Néron une haute et intime charge au lendemain même du parricide, versifia l'apothéose du César, et plus tard changea de sentiments par simple colère d'auteur contrarié. Littérature ! Littérature ! Tout était littérature, sans qu'on en souffrît autant que le prétendaient Sénèque et Juvénal. D'ailleurs, ainsi que le dit M. Emile Thomas dans un excellent ouvrage sur Pétrone (1) :

... Malgré l'apparence, les travers d'esprit ont infiniment moins de gravité qu'on ne le croit généralement, l'habitude les rendant vite insensibles, même agréables et nécessaires. Aussi l'historien, le critique et même le lecteur moderne doivent-ils faire effort pour négliger ce qu'ils sentent de faux et d'étrange ; pour les contemporains, ces bizarreries n'existaient pas ou peu s'en faut, et dans l'ensemble, dans l'histoire, elles ne comptent pour ainsi dire pas.

Voyons toutefois ce que nous trouvons de faux, de peu vraiment compréhensif, dans la manière dont Juvénal a parlé des femmes de son temps, auxquelles il consacre sa plus longue Satire.

III

La *Satire sur les Femmes* est une « *Suasoria* », un discours du genre moral et aphoristique, soit une de ces déclamations sur la corruption des mœurs dont la recette se divulguait dans l'Ecole ; elle est cela, plus le talent.

A l'exemple de la plupart des autres Satires, elle semble très bien composée. Comme d'habitude, en quelques vers, le thème est d'abord énoncé : Pour détourner du mariage (2) un certain Postumus, le poète lui montre les vices de ses contemporaines. La Pudicité peut-être était connue de l'Age d'or ; mais elle a depuis longtemps disparu de la terre. Aussitôt après cette courte introduction, commence, par l'adultère, l'énorme déclamation, la déclamation contre les

(1) Emile Thomas : *Pétrone. L'Envers de la Société Romaine*, 3e édition. Paris 1912.
(2) Ceci, du moins, était bien dans les mœurs romaines.

vices du « Siècle d'Argent », c'est-à-dire une longue suite d'exemples qui, d'un mouvement tout de suite furieux, se poursuit jusqu'au bout d'une même allure, avec des répétitions, des exclamations, des apostrophes, des sentences, et, parfois, quelque formidable épisode, comme celui de Messaline se prostituant dans la Suburre, et celui de l'orgie de femmes aux Mystères de la Bonne Déesse. Le morceau de conclusion, qui d'ordinaire est de style chez Juvénal, ici semble manquer ; mais on s'aperçoit, vers la fin, que la Satire proprement dite a épuisé sa matière, son genre et ses règles ; qu'elle finit donc, *ipso facto*. Sans quoi, elle dénaturerait sa virulence en la prolongeant dans une nouvelle et pire série d'exemples, qui, cette fois, appartiendraient, non plus au genre satirique, mais au genre tragique, — reproche que Juvénal pourrait, effectivement, encourir dans cette fin d'œuvre où il fait passer les spectres de Médée et de Clytemnestre, mais qu'il prévient très habilement. Il n'invente rien, dit-il : Pontia, qui a tué ses deux enfants, a d'elle-même avoué ; elle en eût eu sept, elle eût empoisonné les sept, elle-même s'en vante. Mais le crime reste justiciable de la satire, parce que le calcul, non la fureur, l'accomplit, parce qu'il eut pour mobile, non point la vengeance, mais l'intérêt.

A propos de cette Pontia qui fut peut-être l'héroïne de quelque cause célèbre (et qu'il ne faut pas confondre avec la Pontia de Tacite, égorgée par son amant Octavius Sagitta, dans les *Annales*), — on s'interroge sur les sources de Juvénal, sur la provenance et la valeur de son information. Il faut dire quelques mots là-dessus.

Le nom de Clodius, — celui qui, à l'époque de Cicéron, profana, en y pénétrant par ruse, les Mystères de la Bonne Déesse, interdits aux hommes, — ce nom, mêlé au passage sur l'orgie de femmes dans le temple de Cybèle, semble *dater* ce tableau célèbre. Ces débauches et ces sacrilèges ne sont point du temps de Juvénal, mais portent tout le caractère violent des choses de la fin de la République. Dans la

suite, à la fin du Ier siècle, les Romains sérieux méprisaient certainement ce culte oriental d'affranchis et de femmes ; celles-ci se cachaient pour se rendre au temple du Palatin ou au temple du Vatican ; l'on disait, sans y être allé voir, qu'il s'y passait de singulières choses (comme on le disait aussi des mystères d'Isis, — *Isiacæ sacraria lenæ*, — comme on le dira également des réunions secrètes des chrétiens) : mais en exprimant ici les préjugés de la bourgeoisie romaine, Juvénal les a illustrés d'un exemple qu'il paraît avoir inconsciemment pris à un autre temps. Il se peut que, du sien, des bombances, des débauches, aient suivi la célébration des rites orgiastiques de Cybèle et d'Attis (le dieu Attis était inconnu, remarquons-le, à l'époque de Cicéron) : mais ce n'était plus la même chose, le caractère se trouvait changé, il s'y mêlait de la mysticité. Or le tableau de Juvénal, répétons-le, est d'un autre style. Il s'ensuit que le poète aura décrit les débauches féminines des mystères de la Bonne Déesse plutôt d'après d'historiques souvenirs, trouvés dans l'Ecole, que d'après des témoignages de ses propres contemporains.

Les débauches nocturnes et foraines de Maura et de Tullia, leurs bravades sexuelles, en pleine rue, devant l'autel de la Pudeur, cela aussi serait matière à remarques. On trouve ici comme un souvenir des déportements de Julie, fille d'Auguste. L'histoire, ou la légende, la montre se livrant à ses amants, la nuit, au pied de ce même autel de la Pudeur. Si Juvénal, sans le dire ou par réminiscence mi-inconsciente, mentionne ici, sous d'autres noms, un fait historique ou légendaire, dans quelle mesure le même fait peut-il être imputé à ses propres contemporaines ? Le souvenir ici éveillé nous gêne. Nous pouvons craindre que le rhéteur ne s'en soit emparé pour en tirer quelque amplification, quelque « réplique » plus ou moins arbitraire.

Par contre, en ce qui concerne le tableau des prostitutions de Messaline dans la Suburre, l'inconvénient disparaît. Messaline est nommée. C'est elle, non une autre. Il s'agit bien

d'anecdotes du temps et non de souvenirs d'une autre époque. Seulement qu'est-ce que vaut cette anecdote ? Jusqu'à quel point mérite-t-elle ou ne mérite-t-elle pas créance ?

Le poète, qui touche ici aux choses des Césars, n'était pas des écrivains qui avaient accès au Palatin et pouvaient, comme Tacite, comme Pline, voir les documents de l'histoire secrète. Pline confirme jusqu'à un certain point le dire de Juvénal. Tacite, dans un passage où les traits déclamatoires ne manquent d'ailleurs pas (1), dit simplement : « Messaline, dégoûtée par la facilité des adultères, en venait à des débauches inconnues. » Pline l'Ancien, plus explicite, nous parle de cette suivante, *ancilla*, avec qui, la nuit, en perruque blonde sous un capuchon, elle courait, nous dit-on, les mauvais lieux, — notant en physiologiste que cette suivante, l'une des plus fameuses prostituées de Rome, paraît-il, l'emportait encore en capacité amoureuse sur sa maîtresse : *eamque die ac nocte superarit quinto et vicesimo concubitu.*

Ni dans Tacite, ni dans Pline, ni même dans Juvénal, la Suburre n'est mentionnée. L'impériale coureuse, c'est certain, ne pouvait guère aller ailleurs, si l'on admet le fait de ses crapuleuses prostitutions publiques. Il y avait deux quartiers populeux dans le voisinage du Palatin : à gauche, le Vélabre, plein de petits commerçants, poissonniers, boulangers, marchands d'huile, marchands de vin, bouchers, vendeurs de « petites victimes », c'est-à dire de volailles pour les sacrifices, avec des endroits où l'on exposait les enfants trouvés ; — vers la droite, la Suburre, où peut-être avaient été faits ces enfants, étroit, profond et monstrueux ravin de hautes maisons, coupé de carrefours où s'amorçaient des ruelles en lacis, chef-lieu de la populace romaine, acropole de la crapule, toute peuplée de cabaretiers, de barbiers, de fripiers, de recéleurs, de portefaix,

(1) Ainsi : « Le nom d'épouse irrita ses désirs (il s'agit du projet de mariage avec le beau Silius, du vivant même de Claude), à cause de la grandeur du scandale, dernier plaisir pour ceux qui ont abusé de tous les autres. » On reconnaît, dans ce dernier trait, une de ces « *sententiæ* » chères à l'Ecole.

d'équarrisseurs, de gladiateurs, d'athlètes, de mimes, de proxénètes, de joueuses de flûte et de courtisanes, « le plus agréable séjour de Rome », disait ironiquement Juvénal ; animé, la nuit, d'une vie à la fois brutale et furtive, avec ses grandes masures, çà et là brusquement éclairées et tumultueuses dans le silence et dans le noir. Evidemment ce n'était point dans le Vélabre que pouvait se rendre Messaline. Alors, restait la Suburre. L'endroit ne se trouvait pas très loin, à un kilomètre environ : un quart d'heure de marche pour deux femmes furtives et rapides. En bas du Palatin, la Voie Sacrée traversée, elles gagnaient, sur leur droite, l'Argilète, où l'on voyait des boutiques de libraires ; abordaient, au bout de cette rue, la grande côte de la Suburre, qui en était le prolongement. Là, levant le rideau d'une porte, elles pénétraient dans un corridor bordé de cellules ; à l'entrée de chaque cellule se lisait le nom d'une occupante ; à l'intérieur, sur une levée de maçonnenerie, il y avait une paillasse : la pauvre nymphomane s'étendait, nue, sur ce grabat.

Seulement, tout ceci est-il vrai ? Guillelmo Ferrero, le récent historien de Rome, soupçonne dans l'histoire de Messaline une part de légende. Si elle fut ce qu'on a dit, objecte-t-il,

> il est difficile d'expliquer certains de ses actes caractéristiques, et impossible de comprendre non seulement pourquoi sa présence fut si longtemps supportée dans une maison comme celle de Claude, mais aussi pourquoi elle jouit, comme elle le fit, d'une considération non petite dans l'aristocratie romaine de son temps,... et pourquoi, finalement, elle ne manqua jamais, jusqu'au désastre qui l'emporta, de l'amitié, de l'affection et de l'appui de la grande Vestale... (1)

Tacite, lui-même nous en informe, a connu, relativement à Messaline, les écrits du temps. Qu'est-ce que valent

(1) *A Short History of Rome*, by Guillelmo Ferrero and Corrado Barbagallo. Traduit de l'italien par George Chrystal, 2 vol., G.-P. Putnam's sons, New-York and London, 1919.

ces écrits (1) ? D'ailleurs, ajoute-t-il, ceci était de notoriété publique, « dans une ville qui sait tout et ne se tait de rien ». Mais « ceci », c'est le mariage avec le beau Silius, non point les débauches dans la Suburre. Sur ces dernières, il put y avoir quelque bruit, que Tacite et surtout Pline auront connu. C'est tout ce qu'on peut dire.

Juvénal, de même, vivait dans cette Rome qui « savait tout et ne se taisait de rien ». Les échos de la grande Ville, ses bruits tels quels, ont été certainement, en dehors de son expérience personnelle, le principal répertoire de ses renseignements ; on devrait même dire le seul, s'il n'y fallait joindre les procès, à l'en croire, « presque toujours suscités par des femmes ». L'histoire de Pontia, l'empoisonneuse, doit être une cause célèbre de l'époque ; de même, les histoires d'hippomane, d'enchantements, de philtres (2) et quelques adultères. Mais la grande source, disons-nous, aura été la chronique de la Ville, celle qui se colportait sous les Portiques, au Cirque, au Théâtre, dans les Thermes, ou dans les Tricliniums après les « secondes tables », c'est-à-dire au dessert, quand on se mettait à boire. A Rome, le métier de curieux ne fut jamais bien difficile ; il suffisait d'ouvrir les oreilles, de n'avoir pas l'oreille trop dure, « l'oreille batave ». On passait sa vie dans les lieux publics, et tout se disait dans les lieux publics (*stationes*). On flânait par groupes, en se contant des nouvelles et des sornettes, quantité de choses sensationnelles. *Sic fora mirentur*, comme dit Martial. Le nouvelliste était un type bien connu de la Rome impériale. « Philomusus sait ce qu'a décidé dans son conseil le roi des Parthes ; il sait le compte de l'armée du Rhin et de celle de Sarmatie ; il est au fait des ordres qu'a transmis par écrit le chef des Daces. » Si, d'aventure, il a plu en Egypte, il est le premier à vous l'annoncer. Mieux que le plus riche Publicain, « il connait le nombre des vaisseaux

(1) A rapprocher des libelles orduriers contre Marie-Antoinette vers la fin du règne de Louis XVI.

(2) Pour l'hippomane, il doit y avoir une réminiscence semi-historique de Caligula.

sortis des ports de la Libye (1) ».Il y avait aussi le nouvelliste femme ; c'est même un des portraits de la galerie de Juvénal. La femme nouvelliste était plus particulièrement approvisionnée d'informations scandaleuses.« Elle est instruite du commerce secret d'une belle-mère avec son beau-fils, des intrignes amoureuses et des amants que l'on s'arrache. Elle dira de qui cette veuve est enceinte, et depuis quel mois ; quel est le langage, quelles sont les attitudes usitées par chacune dans l'amoureux déduit (2). » Ajoutez ceux qu'on appelait les « Ardélions », nous dirions les Importants, les Cogne-fétu, oisifs faiseurs d'embarras qui se mêlaient de tout, et n'ayant jamais d'occupation véritable n'en étaient que plus remuants, ardents (d'où leur nom). Ardents à quoi ? A parler d'autrui, en somme, à recueillir, chez le barbier et dans tous les lieux où l'on bavardait, tout ce qui concernait le prochain, anecdotes, secrets prétendus,et à le semer,tel quel, aux quatre vents du Forum. Nouvellistes, Ardélions, Parasites aussi, tout ce monde loquace et badaud était à sa place dans un milieu surabondant et communicatif comme Rome, dans cette vaste sociabilité romaine,que rappelle encore de nos jours, quoique en moindre, la sociabilité italienne. Bien qu'il ait beaucoup médit d'eux, — autant qu'il a médit des déclamateurs, — Juvénal n'a pas dû, pour les colporteurs de nouvelles, avoir l'oreille plus dure, plus « batave », qu'i ne l'eut pour les rhéteurs.

Ou il n'eût pas été de Rome. Il a certainement connu leur société dans les thermes, dans les places, au théâtre et à table. C'est là, entre autres choses, il le dit lui-même, qu'il a su l'histoire de Rutilius, le fameux gastromane ruiné, que son créancier, « trop souvent éconduit, attend à l'entrée du marché ». Par nécessité, plus sans doute que par caractère, Juvénal lui-même apparaît comme un homme assez remuant. Son ami Martial, lui aussi très répandu par

(1) Martial, IX, 36 .
(2) Juvénal, IV, 398 et suiv.

besoin professionnel dans Rome en son temps, — *Magna me tenet Roma*, — lui mande d'Espagne les douceurs de sa retraite forcée, tandis que lui, Juvénal, « bat sans doute en tous sens la bruyante rue de Suburra, gravit la colline où Diane a son temple (l'Aventin), ou bien, trempé de sueur, sans autre vent que celui de sa toge, court les maisons des grands, et va et vient du grand au petit Cœlius. (1) » Dans cette vie de client pauvre et affairé, sans cesse obligé d'être dehors, de se trouver présent aux « Salutations », ou, comme nous dirions, aux réceptions des riches, à leurs festins aussi, que de conversations le poète a dû entendre au passage ! Eût-il voulu, dans son amertume, se boucher les oreilles à ce qui se disait dans Rome, il ne l'eût pu ; et aussi bien n'y songeait-il sans doute point. Un écrivain qui pour sujet a pris, comme lui, la vie de son temps, doit tout entendre. Impossible de se renseigner autrement.

La conversation dans les sociétés de Rome à cette époque, observe Friedlander, était, sous plus d'un rapport, d'autre nature et elle y avait une tout autre portée que dans aucune ville de l'Europe moderne, — comme offrant seule le moyen de faire circuler une multitude de nouvelles et d'avis, pour la propagation desquels il n'existait pas d'organe spécial (2).

Cette information, du reste, était plus ou moins véridique, « la compression officielle », remarque encore Friedlander, « ne pouvant avoir d'autre effet », dans un milieu vivant et bavard comme Rome, « que de multiplier les conjectures, bruits, contes, fables, etc,.. » Juvénal n'avait guère le moyen de contrôler tous les dires qu'il recueillait, et même s'avisait-il que ces dires fussent plus ou moins mêlés d'exagération ou de fantaisie ? Dans les pays méridionaux les fables circulent si aisément. D'ailleurs, on vient de le voir, la vérité, par crainte des délateurs qui se mê-

(1) Martial, XII, 18.

(2) Les « Diurnales », — nos Journaux, — ne disaient, sous l'Empire, que ce que le Pouvoir voulait bien laisser dire.

laient partout, était difficile à dire. Les choses sérieuses se trouvaient tues. Une contrainte régnait de ce côté, et l'on se soulageait d'autant plus par ailleurs, dans des propos faciles, relâchés, mais sans danger politique ; l'on s'abandonnait, l'ivresse aidant, à un flux d'histoires bourbeuses qui, touchant à tout, — sauf au Pouvoir, quoique pas toujours, — circulaient, comme une traînée de fange, de luxure et de violence, dans toutes les directions de la société de Rome. De brutales vérités de mœurs, quoique mêlées et à demi confondues avec tout ce qui sortait fantastiquement de l'excitation et de la fumée des coupes, enflammaient ainsi l'imagination satirique. Ajoutez tout ce que Juvénal, dans sa condition malaisée, qui était à bien des égards un triste et difficile cas, a personnellement supporté. Son expérience particulière dut être immense et triste, et il est certes bien dommage que la déclamation en ait forcé l'expression. Voilà un observateur obsédé jusqu'aux moelles, un écrivain sans cesse surexcité et indigné dont le vers satirique sortira tout seul ; qui, jusque dans la rue, en plein carrefour, — où d'ailleurs l'éclabousse la somptueuse litière que le riche avocat-délateur Mathon garnit de son importante obésité, — criblera d'hémistiches rageurs ses tablettes.

IV

C'est dans cette humeur, sous de telles excitations, parmi tous ces dires, qu'il a écrit sa *Satire des Femmes*.

Patriciennes et plébéiennes, « toutes également dépravées », il n'a ménagé personne. Les patriciennes, il les a haïes en poète pauvre, et méprisées en délicat, en homme supérieur, qui trouve la sottise, la grossièreté et la débauche d'une grande dame arrogante particulièrement insupportables. Chez les plébéiennes, il a détesté l'imbécillité subalterne de ces mêmes vices.

Son tableau, sans doute, a plus d'un côté juste ; et cependant, il fatigue par quelque chose d'artificiel, de tendu,

par une exagération où nous percevons moins l'emportement d'un sentiment sincère (peu niable, d'ailleurs) que la monotonie d'un procédé.

Les nombreuses figures de femmes qui défilent dans cette vaste composition apparaissent le plus souvent avec on ne sait quel air de fureur.

Voici le portrait de l'orgueilleuse. Le « hasard » fait qu'elle est « belle et décente, chaste, féconde ». Mais elle est de vieille souche, elle « montre les bustes de cent aïeux arrangés sous son portique », elle est possédée d'orgueil nobiliaire. Aussi mieux vaudrait « une rustique Vénusienne » que la mère des Gracques elle-même, qui « apporte l'orgueil parmi ses vertus, et gonfle sa dot des triomphes de ses ancêtres ». Son « arrogance » gâte, détruit tout ; ses qualités sont une source d' « amertume ». Elle se rend insupportable de toutes les façons, jusque dans ses enfants qui ne sont pas le moindre motif de sa superbe. Son mari la loue et l'a en horreur ; bien plus, il craint qu'une telle ostentation maternelle n'attire le mauvais sort ; et le spectre de Niobé le hante, de Niobé « féconde comme les truies », évocation brutale et tragique, trop tragique, où nous reconnaissons plus que de raison le déclamateur. — Un autre portrait est celui de l'impérieuse. Elle abuse de l'amour de son époux ; le malheureux ne peut plus rien faire sans son assentiment, ni acheter, ni vendre, ni garder son plus vieil ami, ni même, faculté laissée au plus misérable gladiateur, tester à son gré (1), à moins que ce ne soit en faveur des amants de sa femme. Elle, cependant, ne se gênant plus, ordonne, dispose, régente ; et son humeur ne se soulageant que par des excès, elle fait couler le sang, décime la *familia* tremblante ; en croix, l'esclave qui déplaît ! Le mari proteste, invoque l'humanité, la procédure ; mais un esclave n'est pas un homme, et le despo-

(1) Ceci nous semblerait plutôt compréhensible aujourd'hui. Mais à Rome on n'avait pas toujours été habitué à voir les femmes s'ingérer en matière testamentaire. Juvénal avait les idées d'un conservateur romain.

tisme de la mégère est tout le droit. — Pour l'Adultère, vous ne trouverez point chez elle cette lâcheté, cette douceur subite et excessive, cette docilité énigmatique, qui est souvent la ressource féminine après la faute. Chez la virago de Juvénal l'humeur colère ou impudente suffit à tout. Elle, la peur, loin de l'assouplir, la rend furieuse, « plus furieuse qu'une tigresse privée de ses petits » ; et, pour prévenir les questions du mari, elle le tourmente de reproches faussement passionnés que l'autre prend pour de l'amour. Surprise aux bras d'un esclave ou d'un chevalier, elle est cynique et grossière. « Elle a besoin de ça, elle avait prévenu, c'était quasi au contrat. » — Une autre Ménade de cette bacchanale (nommons-la l'Intempérante) commence sa journée en faisant rosser le voisin, pauvre diable sans appui, dont le chien, par ses aboiements, a troublé son sommeil. De sommeil, certes, elle devait en avoir besoin, au bout de nuits comme les siennes. Elle les passe en partie au bain, emmenant tout son monde pour la servir. Après avoir bien sué, fait des haltères, frémi sous le massage de l'eunuque, le visage quelque peu rubicond par la chaleur de l'étuve, altérée, elle paraît enfin dans le triclinium, où convives et mari somnolaient, le ventre creux, en attendant le bon plaisir de la maîtresse du logis. S'étant rincé l'estomac avec du falerne et fait vomir, elle mange, elle engloutit. Puis elle se met à boire, elle boit sans mesure ; « comme un long serpent tombé dans un tonneau, elle ingurgite et vomit ». On en a le cœur levé autour d'elle, et le lecteur aussi, près de maudire le Satirique de noyer ainsi toute féminéité dans la crapule vinassière. — Mais voici la Nouvelliste, la Savante et la Coquette : nous respirons, nous allons enfin retrouver quelque grâce ; même insupportables, pédantes, apprêtées, toutes les femmes nous sembleront gracieuses auprès de la mégère que nous venons de voir. De la grâce ? Des femmes ? La Nouvelliste « parcourt toute la ville, se mêle aux hommes, aborde les généraux, leur parle, devant son mari, la tête haute et la gorge

saillante, questionne aux portes les voyageurs, répète partout à tort et à travers ce qu'elle croit avoir appris et ce qu'elle invente » ; elle est ridicule et sans retenue ; elle se fait toiser et manquer de respect, quoique Rome soit pleine de badauds. Et elle raconte les secrets de tous les lits. — Quant à la femme savante, lorsqu'elle disserte des mérites comparés d'Homère et de Virgile, « le grammairien demande grâce, le rhéteur rend les armes » ; l'avocat et le crieur, tout bucculents qu'ils soient, ne peuvent se faire entendre ; même les autres femmes renoncent à placer un mot. Il n'y a plus qu'à se ranger devant ce flux de paroles. Tout se tait sous cette éloquence furieusement volubile. Autant vouloir parler au milieu d'« un carillon de clochettes et de cymbales ». Elle remplirait fort bien l'office de ces chaudrons sur lesquels tapait le populaire pour faire cesser les éclipses de lune.— Mais voici la grande dame coquette à sa toilette. Moment redoutable ! Il émane d'elle, comme d'une tigresse qui s'étire, une terreur. Son mari a trop dormi, et elle pas assez. Elle s'est mal levée, elle se trouve laide dans son miroir. C'est la faute aux esclaves ! à la coiffeuse qui reçoit un coup de nerf de bœuf pour une boucle inégale ; au Liburnien, arrivé en retard, qu'elle fait assommer à moitié. Les gourdins frappent, les fouets claquent, les lanières sifflent, le sang coule. Il y faut un bourreau, loué à l'année. Les pâles servantes, rangées en file chacune selon sa fonction avec des vases dans les mains, tremblent. Une ornatrice, pauvre fille au torse nu, manque l'ouvrage. La tigresse bondit, déchire de ses ongles le visage du souffre-douleur, ou bien, félinement, en une assouvissance de rages obscures, lui enfonce une longue aiguille d'or dans le gras du bras : le sang jaillit jusque sur la terrible figure patricienne, roule en gouttelettes sur les fards. C'est peut-être la même femme qui, ce soir, s'exhibera dans l'arène, affublée en gladiateur. Le casque est lourd, le bouclier pesant, l'armure rude aux membres. Qu'importe ! Elle que la plus légère soie bombycine met-

tait en sueur (excellent prétexte pour montrer sa peau), elle portera, d'une allure d'athlète et de gorgone, toute cette ferraille.

Ces deux derniers types de Juvénal : la patricienne à sa toilette faisant déchirer ses esclaves maladroites, la grande dame s'exhibant crapuleusement dans l'arène en costume de gladiateur, sont devenus classiques. De fameux poncifs ! On les a retrouvés partout. Ils ont eu comme qui dirait une fortune de sujets de pendule. Ils ont symbolisé couramment la « corruption romaine ». Le roman s'en est emparé, — sans psychologie. Que les faits rapportés par Juvénal dans cette partie de sa Satire aient eu réellement lieu, les témoignages concordants de Martial et de Tacite entre autres le donnent à croire. Mais déjà, dans ces deux écrivains, le véritable caractère de ces faits, un caractère d'exception, de spécialité, apparaît. La « femme du monde » gladiatrice, dans Tacite, c'est la femme à la mode, la femme au goût d'une aristocratie détraquée dont la politique impériale calculait avec soin l'avilissement. Quant aux sévices sanglants exercés sur les servantes, Martial décrit à peu près la même scène, avec indignation lui aussi, mais, de plus, avec un mot qui rétablit les choses à leur place : « Qu'aucune des filles qui te servent ne mette la main à ta tête insensée », dit-il à Lalagée, « *caput insanum* », c'est bien le mot de la situation. Situations et modes exceptionnelles, spéciales, folles, il serait arbitraire de généraliser de tels faits et de les présenter comme le résumé d'une civilisation considérée dans les mœurs de ses femmes. Le style de Juvénal, ici, manque un peu de nuances.

On n'aura donc peut-être pas tort de répéter, d'après les exemples donnés plus haut, que les femmes de Juvénal se remarquaient le plus souvent par une espèce d'air de fureur. Fureur systématique et factice, serait-ce que la violence de ces femmes, tout en tenant aux vices du temps, est aussi, est surtout la violence à froid du déclamateur

d'école qui, dans ses vers, les chanta sur un mode à la fois éclatant et rauque?

Sans doute, la Romaine ne fut jamais très douce. En même temps apathique comme les femmes des pays chauds et impérieuse ainsi qu'il convenait à la race des Filles de la Louve, les époques de corruption, ou ce que l'on est convenu d'appeler ainsi, purent faire d'elle, en maints cas, un être lascif et dur, très enclin au plaisir sans l'être à l'attendrissement. D'autre part, la Romaine de naissance libre, on l'a remarqué, se montrait fort raisonneuse. L'âpre esprit de la race, l'esprit juridique, était devenu, chez les descendantes de la sagace et prude matrone du bon vieux temps, une pure faculté de chicane, un besoin de s'attacher en despote aux petits détails, et d'ergoter, et de contester. Quand leur vanité, leurs prérogatives se trouvaient en jeu, cette humeur pointilleuse les rendait fort désagréables. Pomponia, femme de Quintus, frère de Cicéron, se formalisait de ce qu'un déjeuner, — en voyage, dans une villa de Quintus où l'on devait se rafraîchir, — eût été réglé par d'autres qu'elle, probablement par le « villicus », bien que ce soin n'eût pu, de toute façon, incomber à la matrone, puisqu'elle-même voyageait avec les autres. Néanmoins, affectant de se croire traitée en étrangère, elle se montra désobligeante envers toute la compagnie, hommes et femmes, refusa de toucher aux plats. Il s'ensuivit un divorce (1); et beaucoup d'autres divorces, dans la société romaine, où on ne les comptait plus, purent avoir des causes analogues. Un siècle après Cicéron, Juvénal disait qu'il se jugeait « peu de procès qui n'aient été suscités par des femmes. Elles dirigent elles-mêmes la procédure, composent les requêtes et sont toujours prêtes à dicter un exorde et des moyens. »

Leur humeur était, de toute manière, très personnelle. A la promenade, sous les Portiques du Champ-de-Mars, —

(1) W. Warde Fowler : *La Vie sociale à Rome au temps de Cicéron*. Traduit de l'anglais par A. Biaudet.

où l'on pouvait faire près de trois kilomètres sans presque sortir des colonnades, — ce caractère, qui ne les quittait guère, se montrait brillamment, non plus dans l'art de déplaire, mais dans celui de plaire; et les plus long voilées savaient faire miroiter, entre les plis de la palla blanche, un œil bruni de fard et de volupté, ou donner à voir de belles mains, aux doigts chargés de bagues étincelantes, dans une gesticulation dont la vivacité gracieusement démonstrative corrigeait ce que leur démarche aurait pu avoir de trop modeste. — La même humeur faisait que des femmes sans fortune ou ruinées, afin de sembler riches, de continuer à être élégantes, à éblouir les hommes, louaient, pour assister aux Jeux, des habits, des bijoux, une litière avec les porteurs Syriens, un cortège, une suivante, jusqu'à une nourrice. Elles soupaient d'un anchois et d'un poireau dans quelque galetas, en tête-à-tête avec quelque vieil Affranchi revêche dont le pauvre travail les aidait à vivre ; mais en public, elles brillaient, elles *paraissaient* ; elles faisaient figure, c'était l'essentiel; elles se conformaient aux nécessités impérieuses du « paraître », aux exigences vitales de ce que l'on appelle encore aujourd'hui en Italie le *far figura*, — éternelle ostentation théâtrale des races mimiques et vaniteuses du Midi, où Murat, ce méridional, excellait à Naples, et qui fit sa réussite auprès des lazzaroni. Deux mille ans plus tôt, dans la Rome de Néron, cet art de paraître, de s'imposer, pouvait de même faire le succès d'une femme, par ailleurs fort dépourvue, lui procurer un mariage, ou un amant riche, en tout cas du plaisir, qui était souvent la grande affaire.

De tout cela il ne faut point trop s'indigner, à la Juvenal (1). De cette corruption même de précieuses nouveautés d'esprit, même de sentiment et d'âme pouvaient naître chez certaines femmes. En tous cas, c'était là une des suites de l'émancipation de la femme romaine, émancipation qui était à la fois dans son caractère et dans la nécessité

(1) Voir les vers sur Ogulnie, VI, 349.

des choses. Depuis les Guerres civiles et leur formidable ébranlement, la condition de la femme romaine, avec les traditions et les institutions, — force de la vie domestique, paternité, famille, parenté, mariage, etc., — où elle avait eu son assise, se trouvait bouleversée. Des anciennes contraintes, puissance paternelle, autorité du mari, tutelle, etc., aucune que les mœurs, et même la législation, pleine de tempéraments nouveaux, n'eussent, en fait, abolie. La femme pouvait tester, hériter, avoir en bien propre sa dot. La puissance paternelle cessait, en réalité, avec le mariage, le père ne pouvant plus, comme autrefois, reprendre sa fille au mari. Le mariage lui-même rendait la femme d'autant plus indépendante, qu'il comportait de moins en moins la mancipation, la mainmise de l'époux, ce qui veut dire qu'il était « libre », un lien peu sérieux. Rien, dans notre Société pourtant peu scrupuleuse sur le sacrement de mariage, ne donnerait une idée de la facilité avec laquelle les répudiations et les divorces en étaient venus à se faire; c'était là un fait, déjà ancien, qui, sous l'Empire, au 1er siècle, était devenu courant. En réalité, le mariage, par la fréquence inouïe des divorces et des nouvelles noces, n'était plus qu'une prostitution légale. La femme, habituée à n'avoir point de foyer stable, ne s'attachait plus à rien de ce qui avait fait la forte vie domestique de la matrone, et, en somme, dans ses unions éphémères, traversant le mariage comme un célibataire un caprice, vivait uniquement pour elle-même. Une telle liberté la rendait hardie, aventureuse, lui donnait le besoin de passions « romanesques », ainsi que nous dirions, ou, pour employer un adjectif exprimant mieux la chose telle que l'entendaient les anciens, « fantaisistes », dignes de la fantaisie élégante et voluptueuse du roman grec. C'étaient de ces fantaisies passionnelles, de ces liaisons audacieuses et légères dont la scène se conçoit mieux à Alexandrie ou surtout à Ephèse qu'à Rome, et qui, précisément, faisaient ressembler Rome sous Néron à Alexandrie ou bien à

Ephèse. Les Romains comme Juvénal, partisans des vieilles mœurs, ne comprenaient guère de telles aventures sentimentales et galantes (1); mais quiconque, à Rome, par position, par éducation, ou par penchant, avait emprunté de la Grèce quelque chose de son élégance d'esprit et d'art, quiconque n'était point un homme sans culture, un « amousos », au sens hellénique de cela, eût trouvé de mauvais goût de se récrier contre ces hardiesses.

On ne peut dire, en effet, que l'émancipation de la Romaine ait seulement produit la mégère odieuse qui sort constamment, pour Juvénal, de ces désordres d'ailleurs trop certains. On ne peut le dire. Que les femmes aient ruiné la voix de Chrysogon, cela est fort possible. Mais je vois aussi de petits romans non sans charme. Je regarde en souriant cette patricienne qui promène mélancoliquement les pierreries de ses doigts sur la cithare d'Hédymélès, le doux chanteur absent, en rêvant sans doute de s'enfuir avec lui, loin de Rome, vers l'Orient. L'attirance exercée sur la Romaine par les Artistes, et en général par les Affranchis orientaux, s'explique par des raisons qui font parfaitement admettre cet attrait. Ces races artistes d'Orient, où se recrutait la portion la plus cultivée des Affranchis, ces races élégantes, douces, en quelque sorte féminines par rapport à la rudesse romaine, recélaient un secret de volupté, de finesse et d'idéalisme mythologique, dont le contraste avec le positivisme grossier de la civilisation conquérante était profond, tentant. Parmi ces femmes romaines que Juvénal vitupère sans chercher à les comprendre, il en était qui, par leur éducation, par leur rang social, ou simplement par leur nature, avaient senti en femmes, c'est-à-dire avec délicatesse, ce contraste. Rencontré chez un artiste grec d'Alexandrie ou d'Asie-Mineure, cet affinement du caractère oriental les captivait. Cela les changeait de leur compagnon habituel, le Romain, demeuré malgré tout

(1) Voir le passage sur les amours avec les citharèdes, chanteurs, etc., VI, 67-113, 379-397.

brutal et grossier dans sa corruption. Elles trouvaient ces artistes d'Orient bien plus aimables. Elles étaient les maîtresses un peu brusques de ces hommes subtils qui se laissaient dominer en apparence par la beauté romaine, mais pour la mieux prendre. — Ajoutez que de telles liaisons, parfois, pouvaient supposer, chez la femme elle-même, un sentiment plus ou moins artiste, musical, poétique, c'est-à-dire une tournure d'humeur assez insolite chez une femme romaine, c'est-à-dire encore une manière d'être antipathique aux conservateurs latins comme une cause de dévergondage. La femme libre ne brillait par les élégances de l'esprit qu'en se faisant un peu mépriser, — comme l'on méprisait, tout en les courtisant, les belles Affranchies, à qui l'on abandonnait communément le privilège de telles grâces. Sauf exceptions tenant à un degré inhabituel de puissance, de richesse, ou à d'autres raisons majeures, ces belles inspirées, ces muses, ces « éthérées » (1), dirions-nous aujourd'hui, qui se rencontraient, de ci, de là, dans les rangs de la Société romaine, devaient être mal vues, et, par la force du préjugé pesant sur elles, dévier peu à peu vers des situations « en marge » et, pour tout dire, vers des destinées « excentriques ». Exclues, par les répudiations, les divorces, les jugements de famille, de la société sérieuse qui les comprenait mal (surtout dans l'ordre équestre, ou ordre moyen, « bourgeois »), elles devenaient ces déclassées que Juvénal appelle « femmes prodigues ». — Considérez maintenant que, de son côté, l'artiste antique n'avait lui-même aucune attache régulière dans la société, qu'il vivait, en fils de Dionysos, libre, sans nul égard à l'ordre coutumier. Ce Citharède en renom d'Alexandrie ou de Smyrne, il faut se le représenter voyageant d'une grande ville à l'autre, courant les Jeux célèbres, disputant des couronnes dans tous les Concours sacrés, aux Sotèries de Delphes, aux Heracleia de Thèbes, aux Mousaia de Thespies. Musicien, Tragédien, Chanteur, l'Artiste

(1) Voir le fragment de Sulpicia.

était en outre revêtu, comme pour le mieux distinguer, d'un certain caractère religieux, vestige et souvenir de son antique origine sacerdotale. Les Compagnies d'Artistes Dionysiaques (*Dionysiaci Artifices*),auxquelles il était affilié, avaient une vie religieuse très active. Athénée nous apprend que « la Compagnie de l'Ionie et de l'Hellespont envoyait des théores au sanctuaire de Samothrace. Celle d'Athènes possédait à Eleusis une enceinte sacrée et son autel particulier (1). » L'artiste pouvait, certes, d'autre part, trouver dans le monde de grands succès, y gagner richesses et honneurs, avoir des statues dans les villes et le droit de cité dans toute la Grèce : mais avec tous ces biens et tous ces titres, il gardait le signe indélébile de Dionysos, il restait le libre compagnon de son cortège dansant, le prêtre de son délire sacré; l'homme dionysiaque, enfin, sans loi, sans famille, que Gevaert, dans son admirable ouvrage sur la Musique antique, nous montre renonçant en un certain sens au monde par le vœu d'art et de beauté qui l'affranchit de la loi commune. L'on conçoit maintenant l'empire de tels hommes sur des femmes qui, elles aussi, s'étaient mises hors la loi commune. « La femme de l'Archonte est mon épouse! » dit le Bacchus de Flaubert. Celle du Sénateur de Rome l'était aussi, et toutes les femmes aussi du monde ancien, de plus en plus nombreuses, qu'un caractère passionné, des aspirations insolites, indéfinies, jetaient hors des chemins moyens. De là ces aventures que raille âprement Juvénal, ces enlèvements, ces fuites de patriciennes abandonnant tout, pour suivre l'Amant pris au Théâtre dans des voyages artistiques et amoureux vers les cités de l'Orient : Rhodes, la ville des roses, en blanc amphithéâtre au-dessus du port bleu ; Edepsus en Eubée, douce au printemps, avec des festins sur la plage ; Ephèse l'hiératique et la voluptueuse; Smyrne la magnifi-

(1) Darenberg et Saglio : *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*. Article « Dionysiaci Artifices ».

que, et la populeuse Alexandrie aux carrefours pleins de chansons.

ΖΩΗ ΚΑΙ ΨΥΧΗ, *Ma vie, mon âme !* Les belles jeunes femmes de Rome parlaient en grec à leurs amants, sans le moindre risque de ressembler aux femmes savantes de Molière. Le grec était une musique à leurs lèvres. Le pauvre Juvénal lui-même en semble troublé et avoue : « Qui serait à l'épreuve d'une voix caressante et lascive? Elle agit avec autant de puissance que le toucher. » Il ne faudrait donc peut-être pas s'en rapporter exclusivement à sa furieuse Satire, à son « épouvantable » Satire, comme dit La Harpe, pour savoir l'effet que lui produisaient ses belles contemporaines. Il n'était probablement pas si éloigné lui-même du sentiment du bon Martial qui, en veine de galanterie à l'adresse de sa femme Marcella, une Espagnole, avait tout dit lorsqu'il l'avait comparée à une Romaine. Mais Juvénal ne nous permet pas de nous attarder à ces impressions aimables, et il se hâte de tout gâter, nous bouchant les yeux, — qui déjà entrevoyaient quelque gracieuse jeune femme (*puella*), — avec la sale image d'une affreuse vieille minaudière bégayant, de sa bouche au râtelier jaune, des mots d'amour dans la langue de Platon.

V

Que les exemples rapportés dans cette Satire, — l'orgueilleuse, l'impérieuse, la cruelle, l'intempérante, l'impudique, la savante, la nouvelliste, la déclassée, la mélomane, — que toutes ces femmes, qui, à leur toilette, torturent leurs esclaves, au Cirque, descendent dans l'arène, à table, se font vomir et s'enivrent, qui, ruinées, se pavanent de plus belle dans un apparat d'emprunt, qui, libres, tombent au degré des Affranchies par des séductions et des grâces d'Affranchies, qui, même supérieures, d'âme intéressante, tournent au désordre leurs talents, leurs aspirations, abandonnent leur foyer, s'enfuient avec des artistes, — que tous ces exemples, disons-nous, soient pris par le Satiriste

dans un monde excessif, spécial, dans ce monde de la « mode » où s'exaspéraient les vices du temps, — voilà ce dont on ne peut douter. Mais excessives et spéciales, ces mœurs, dans le tableau du Juvénal, apparaissent comme le fait constant et général du monde, de la société qu'il invective ; et de plus, et surtout (car c'est là le véritable inconvénient) ces mœurs non seulement semblent un fait constant, général, mais encore, par la rhétorique déclamatoire, elles prennent quelque chose d'outré, de faux jusque dans l'excès et la violence, comme si elles étaient situées en dehors des conditions elles-mêmes de la violence et de l'excès. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus ; beaucoup d'explications à se donner de ces désordres et qui nous les feraient, non pas excuser, mais comprendre, et surtout apercevoir dans leur vraie mesure, que ne marque point Juvénal, car notre esprit n'en reçoit pas de Juvénal une image claire et satisfaisante. Oui, il faudrait replacer tout cela dans l'atmosphère de l'époque, entourer toute cette Satire, malaisée à comprendre, d'un commentaire archéologique et critique. On a tenté ici, sur quelques points, ce commentaire ; et on le tentera encore, tout à l'heure, sur un point particulièrement important, tenu en réserve, celui de la Superstition et de la Religion.

En ce moment on peut se demander pourquoi cette Satire, à côté de tant de blâmes, ne contient pas un seul éloge (sinon le banal éloge obligé des Romaines antiques, en vers d'ailleurs très beaux).

Nous avons dit plus haut que toutes les règles de la Satire se trouvaient observées dans celle-ci. Toutes, sauf une. Nous en oubliions une : celle qui, pour la variété, voudrait qu'on entremêlât le blâme de quelque louange à l'occasion, ou, d'une façon générale, qu'on ménageât des éclaircies, des échappées, des coins où respirer ! Juvénal a fait cela ailleurs ; il a un don pittoresque (très sensible de même ici, mais dans une « manière noire ») ; il arrive même qu'il se déride et sourit, et se délasse et nous repose de son

indignation. Il nous a fait sentir, entre autres occasions (1), la douceur d'une petite maison romaine, — quand, pour célébrer le retour d'un ami, l'on couronne de fleurs les pénates « de cire fragile et luisante » : l'encens brûle devant les « lares paternels » ; « toutes les couleurs de la violette » sont semées à profusion, la violette jaune, la violette blanche, la violette pourprée, la violette violette ; de longues ramures encadrent la porte ouverte, et, à travers leur vert arceau, dans l'atrium, on voit briller « les lampes matinales qui annoncent la fête ». Mais dans la Satire des Femmes tout est noir, avec seulement la lueur fuligineuse du prostibule de Messaline, la rougeur crépusculaire du triclinium où des lampes à bout d'huile vacillent sur des hommes avachis et des femmes pareilles à des Furies saoules, l'éclairage blafard et faux du cabinet de toilette étouffant et terrible, plein d'une odeur de fard et de sang, les flambeaux des Jeux du soir allumant les pierreries empruntées de toute une bohême galante de femmes ruinées. Aucun arrêt, aucun repos. Nulle échappée sur la clarté douce et pure de quelque vertu lointaine et demi cachée, sur le groupe entrevu des épouses stoïciennes, les deux Arria, les Fannia... On dirait que, pris dans le rythme mécanique de l'invective, dans le tic de la déclamation, le poète n'a su ou voulu se ressaisir et trouver, ne fût-ce qu'un instant, le mouvement plus doux convenable à une observation plus humaine et à quelque pensée consolante.

Ici, un ami du juste milieu, en regrettant cela, me dirait :

« La description de Juvénal nous donnerait à croire, en effet, que quelque malheur sans précédent dans l'histoire ne lui laissait à peindre qu'un monde entièrement, uniformément corrompu et dénaturé, un monde d'une monotone monstruosité. La dépravation romaine fut sans doute, en tant que dégradation, une des réussites les mieux conditionnées qu'offre la chronique universelle des mœurs. Mais

(1) Satire XII, 83.

cette corruption s'est-elle donc attaquée de façon égale à toute la société ? Entre la dégradation d'en bas et la dépravation d'en haut, n'y a-t-il pas une région moyenne, plus salubre, des âmes plus saines, ni abruties par la misère, ni pourries par les perversions ? »

L'ami du juste milieu, lisant la fameuse Satire, n'a pas pris meilleure opinion de la plèbe que du patriciat. En effet, Juvénal, on l'a vu, met les plébéiennes dans le même sac que les patriciennes. « Toutes sont également perverties», dit-il. Même désordre en bas qu'en haut. La femme du peuple change de concubin aussi facilement que la grande dame de mari : « La plébéienne, qui n'a jamais étalé l'or sur son cou, vient apprendre du diseur de bonne aventure, dans le Cirque, si elle ne doit pas quitter le cabaretier pour épouser le fripier. » Juvénal ajoute, il est vrai : « Celles-là du moins se résignent aux risques de l'enfantement et aux pénibles fonctions de nourrice ; la pauvreté les y contraint. » Il n'a pas été, d'ailleurs, insensible à la souffrance des pauvres. Il a dépeint la pauvreté en homme qui l'a connue lui-même (1), et qui en garde en lui l'amertume comme l'âme de son génie satirique. Mais s'il s'est occupé des pauvres, — ou plutôt de certains honnêtes pauvres honteux comme son Umbricius, son Codrus et ses gens de lettres, — tout son conseil aux misérables a été de quitter Rome, de la planter là, de s'en aller, de rendre à la cité, qui les méprise et les écarte, proscription pour proscription. Le conseil eût été bon à l'époque ancienne où les prolétaires faisaient grève et se retiraient au Mont-Sacré ; mais dans la Rome de Néron, il était dépourvu de toute valeur pratique (en dehors de sa portée morale, car, remarquons-le en passant, c'est un conseil presque chrétien), — et équivalait seulement à déclarer irrémédiable le vice de pauvreté.

C'est pourquoi l'ami du juste milieu qui, lui aussi, bien qu'avec une indignation d'une tout autre espèce que celle de l'indigent Juvénal, juge le vice de pauvreté irrémédiable,

(1) Satire III.

et de plus fécond en dégradations tout aussi dégoûtantes en leur genre que les perversions du vice de richesse en le leur, l'ami du juste milieu regretterait vivement que le Satiriste, parmi tant de déclamations affligeantes, ait oublié de louer les gens de la région moyenne et honnête, c'est-à-dire la sérieuse bourgeoisie romaine, où les femmes, lui paraît-il, devaient avoir conservé la tradition des antiques matrones. « Juvénal, demanderait-il, n'avait-il donc, de ce côté-là, aucun exemple sous les yeux, aucune occasion de nous le montrer, pour notre soulagement ? Ne reste-t-il donc aucun document de valeur reconnue qui nous prouve que l'observation du Satiriste fut, à cet égard, négligente ? »

De document, on ne sait trop. Il en est peut-être un, mais un peu incertain quant aux gens auxquels il se rapporte ; de plus, il est d'un autre temps que celui de Juvénal, mais ceci, comme il s'agit de caractères moraux permanents, ne serait pas une difficulté absolue.

Ce document qui, les dernières années avant la guerre, a fait, ou refait, complété, le tour du petit monde de l'érudition (1), est une inscription contenant l'oraison funèbre d'une matrone, du nom supposé de Turia, morte vers l'an 8 avant J.-C. Elle vécut à l'époque des Guerres civiles. Cet éloge funèbre, assez connu des spécialistes du droit romain, car il roule en partie sur des questions d'héritage, fut composé par le mari, dont le nom n'est pas connu avec certitude. On a cherché diversement à l'identifier. Il serait trop long de résumer ici ces recherches. S'il se nomme, comme le veut M. W. Warde Fowler (2), Q. Lucretius Vespillo, qui fut consul sous Auguste, il appartiendrait à une grande famille plébéienne de Rome, famille de chevaliers probablement, de « grands bourgeois », comme nous dirions

(1) M. R. Cagnat, en France, a écrit là-dessus d'intéressantes pages : *A travers le monde romain*, pages 59 et suiv. Paris, Fontemoing, 2ᵉ édition, 1912.

(2) W. Warde Fowler : *La Vie sociale à Rome au temps de Cicéron*, traduit de l'anglais par A. Biaudet. M. Cagnat penche pour un nommé Acilius (de la gens Acilia ?) D'où certaines différences entre son récit et celui de M. W. Warde Fowler : mais cette hypothèse ne paraît pas modifier le rang social du personnage.

aujourd'hui avec plus ou moins d'exactitude. Ce qu'on peut avancer, c'est que le vieux patriciat romain, celui dont la disparition se poursuivait alors et qui a donné les exemples de démoralisation flagellés par Juvénal (1), n'est point la caste où naquit Q. Lucretius Vespillo. L'oraison funèbre, la *Laudatio* de son épouse, nous fait connaître une Romaine du type classique de la matrone ancienne. Qu'elle se nommât Turia ou autrement, c'était là une femme pleine de fortes qualités. Le malheur des temps où elle vécut, — l'horrible époque des Guerres civiles, — loin d'affaiblir ces vertus, les affermit encore et les fit paraître avec une sorte d'air, de style de grandeur. Entre tous les mérites de cette existence : énergie, — jeune fille, ses parents ayant été assassinés, elle sut découvrir et faire condamner les meurtriers ; — sagacité, — elle réussit à éviter les embûches des captateurs d'héritages ; — ordre, — son mari l'en loue ; — modestie non sans charme, — l'oraison funèbre lui rend encore ce témoignage ; — abnégation, — affligée de stérilité, elle porta le scrupule jusqu'à proposer à son mari de prendre une autre femme (ce dont s'indigna l'affection du mari, mais c'est là un exemple typique de la manie du divorce à Rome, voulu par moralité, quand, par hasard, le désordre ne le causait pas), — entre tous ces mérites, disons-nous, il faut retenir le plus louable : le dévouement conjugal. Il fut égal à la grandeur du péril de ces temps affreux. Pendant la guerre civile entre César et Pompée, Turia fit parvenir à son mari des ressources jusqu'en Epire, où il guerroyait dans les rangs des Pompéiens. Après la mort de César, sous le second triumvirat, lors des épouvantables proscriptions décrétées par Octave et Antoine, elle le sauva plusieurs fois, le cachant dans sa maison de Rome, accomplissant les démarches les plus rebutantes, arrachant confirmation de l'édit de grâce. Les choses pratiques, d'autre part, les affaires d'argent, parmi ces vicissitudes, ne furent jamais oubliées. On a vu comment elle sut sauver son héri-

(1) Sat., VIII, *les Nobles*.

tage (l'Eloge contient là-dessus tout un développement juridique) : elle l'administra avec prudence, garantissant à son mari, par une « surveillance » (*custodia*), la part qu'elle reconnaissait à celui-ci, de même que le mari garantissait à sa femme, par une « protection » (*tutela*), la portion à elle échue. Turia, pareillement, défendit toujours avec la dernière énergie le bien commun durant ces tourmentes civiles. Elle sut même expulser des intrus qui lui déniaient, à main armée, la propriété d'une maison, acquise, il est vrai, d'une manière n'excluant point tout risque de contestation pour plus tard. Manière plutôt... facile, il faut bien le dire ; et même l'histoire, ici, se gâte un peu. Cette maison provenait des biens de Milon, l'assassin de Clodius, biens confisqués après la condamnation et le départ en exil de l'auteur de ce meurtre politique (1). Les époux l'avaient achetée à bas prix, n'étant point tourmentés de scrupules sur ce genre de profit. Le zèle de Turia nous a valu cette révélation, consignée par son époux dans son épitaphe ; « révélation bien caractéristique », dit M. R. Cagnat. Et fâcheuse, ajouterons-nous. Elle n'ôte rien aux mérites conjugaux des deux époux, mais elle montre que leur conscience se trouvait assez large en matière de Bien mal acquis. Les honnêtes gens étaient tellement pratiques et intéressés, qu'ils en étaient naufrageurs.

De ceci l'ami du juste milieu et des vertus bourgeoises conviendra, bien que l'argent n'ait pas d'odeur, même quand il a été ramassé dans le sang ; — et, malgré tous ses regrets, il s'étonnera moins, maintenant, que ces vertus

(1) Le succès d'ouvrages comme *Grandeur et Décadence de Rome*, de Guglielmo Ferrero, ouvrage traduit en plusieurs langues, prouve que le grand public lit l'Histoire Romaine. On se rappelle donc cette rivalité des deux tribuns du peuple, Milon et Clodius, qui divisa Rome en deux camps aux derniers temps de la République. Le meurtre de Clodius par Milon y mit fin. Mal défendu par Cicéron, Milon dut s'exiler à Marseille, et ses biens, confisqués, furent vendus, à bas prix comme il est fort probable. La vertu des deux époux dont il est parlé ci-dessus ne les empêcha point de profiter de l'aubaine. Le commentaire de M. R. Cagnat, basé sur le passage de l'Inscription où le fait est brièvement mentionné, nous semble inattaquable. M. W. Warde Fowler, lui, laisse dans l'ombre le marché peu scrupuleux alors conclu.

n'aient pas un petit coin tranquille et clair dans la noire et furieuse Satire de Juvénal. En effet, ce qui s'était passé à l'époque des Guerres civiles se passait encore, sous les yeux du Satirique, dans la Rome impériale, où le vertueux Sénèque, — un parvenu, — s'enrichissait des dépouilles de Britannicus. Le produit des confiscations, si fréquentes sous les premiers Césars, n'allait pas toujours à des gens de rien comme Spicillus le gladiateur ou Panérotès le banquier: les bénéficiaires s'appelaient aussi Sénèque, Lucain, Burrhus; et quand il n'était pas donné, par largesse, de la main à la main, mais vendu à l'encan, comme le furent, par exemple, les biens de Lollia Paulina (1), — on voit bien qui s'en portait acquéreur, on voit bien qui profitait, on songe à toute cette bourgeoisie civile et militaire, amie et dépendante de César, qui dirigeait les grandes administrations impériales, Préfecture Urbaine, Préfecture de l'Annone, Prétoire, Trésor ; bourgeoisie sérieuse, laborieuse, rangée (2), pleine enfin de mérites domestiques, bien que ramenés à la mesure du temps, eux aussi, et moins pathétiques, certainement, qu'à l'époque des Guerres civiles. Au rang de ces mérites, l'avarice, la cupidité continuait à n'être pas le moins considéré de ces durs bourgeois et de ces dures bourgeoises romaines, de cette race « à qui l'on apprenait dès l'enfance, rappelle M. R. Cagnat, cette sentence d'Ennius, digne, dit Juvénal, des Dieux et de Jupiter lui-même : *Oportet habere* ! et qui la savait par cœur avant même son alphabet. »

Mais Juvénal, qui mentionne cette cupide éducation dans un vers sans lyrisme, ne jugea point, sans doute, à juste titre cette fois, qu'on pût trouver, chez les femmes qu'elle formait, une vertu valant qu'il adoucît un instant, pour la célébrer, le ton d'ailleurs assez peu naturel de sa Déclamation.

(1) Tacite, *Ann.*, XII, 22 : « Publicatis bonis ». (Publicatio bonorum).

(2) Elle arriva à l'Empire avec Vespasien, fils d'un Publicain, l'homme du mot : « L'argent n'a pas d'odeur ».

VI

Tacite, rapportant, dans les *Annales*, les prodiges funestes qui accompagnèrent le meurtre d'Agrippine, dit, entre autres choses, que le feu du ciel tomba dans les quatorze quartiers de Rome.

Mais, ajoute-t-il, ces phénomènes annonçaient si peu l'intervention des Dieux, que le règne et les crimes de Néron continuèrent pendant bien des années encore.

Il est douteux que les contemporains de Néron aient cru, un seul instant, à cette intervention, eux qui firent un accueil triomphal au parricide trouvant, à son retour à Rome, les populations empressées sur son chemin, et s'avançant, de la Porte Capène au Capitole, dans un tonnerre d'acclamations (1).

Si par hasard ils y crurent, ce ne fut pas longtemps. Un seul mot résume l'état d'esprit de ces « temps étranges », comme dit Renan : Fatalisme. L'Histoire nous a gardé la protestation de Thraséas, sortant avec éclat du Sénat pour ne pas se joindre aux adulations de cette assemblée. Mais Thraséas et les autres stoïciens et Juvénal lui-même, en pratiquant l'abstention, en se retirant d'un siècle abominable, sans autrement agir, suivaient une règle de conduite qui allait dans le même sens que le Destin. Peu crédules à la Providence, ils proclamaient l'immutabilité d'airain des lois de l'univers, et, mettant leur vertu à modérer leurs vœux (2), demandaient seulement à Jupiter le pouvoir de supporter la vie avec calme, une âme sans colère et sans désirs, l'amour du devoir pour le devoir, sans égard à la récompense. Marc-Aurèle, parce qu'il sera sur le trône, pourra faire servir au bien de l'Etat de telles vertus ; mais, au temps de Néron, elles étaient sans emploi pratique, et

(1) Il y aurait des réserves à faire touchant ce tableau de Tacite. L'archéologie et l'observation des mœurs y remettraient plusieurs choses au point. Mais la démoralisation de l'époque, — cette démoralisation sentie par Juvénal, sans qu'il ait réussi à l'exprimer exactement, — est indéniable.

(2) Satire X, *Les Vœux*.

laissaient le destin, si bien représenté par l'ordre politique alors établi, peser de tout son poids sur les âmes.

Une question serait, d'ailleurs, de savoir si les stoïciens, par suite de leur croyance elle-même au destin, par suite de l'*amor fati*, qui leur faisait rechercher, comme le bien par excellence de l'âme, une contemplation toujours plus parfaite des causes supérieures, immuables, n'admettaient pas, comme moyen de cette recherche, la divination et les présages. Cicéron les repousse : c'est donc que la question se posait. Pline l'Ancien, Lucain, Tacite, qui ne croyaient pas à la Providence, croyaient aux talismans, à la magie, aux songes. Cela était comme qui dirait dans l'activité sans peur de leur âme stoïque.

Mais il n'était pas à la portée de tout le monde d'en user ainsi avec le Destin, de n'en désirer une meilleure connaissance que pour en mieux raisonner. Bon, cela, pour le Portique. Mais partout ailleurs, dans toute la Société, chez les plébéiens comme chez les patriciens, les bonnes gens, qui ne croyaient guère non plus à la Providence et n'en voulaient pas moins être heureux, cherchaient à connaître le Destin, — abstraction faite de toute considération morale, — dans un simple but égoïste et pratique, à savoir pour le fléchir, pour le contraindre, ou le tricher. Certaines purifications, certaines incantations, certaines formules magiques avaient ce pouvoir. On voulait d'autant plus se concilier le Sort que l'on croyait plus uniquement à lui. Pline l'Ancien, qui voyait bien cela et qui, peut-être en naturaliste athée, ne trouvait guère autre chose à faire, en effet, pour le peuple, dit :

Le culte des dieux, abandonné par les uns, est ignoble et honteux chez les autres ; et néanmoins, entre ces deux doctrines l'espèce humaine s'est fait un moyen terme, une sorte de dieu qui confond davantage encore toutes nos idées sur l'Etre divin : toutes les voix, à toute heure, invoquent la fortune, et pour jeter plus de doute sur ce qu'un dieu peut être, le sort est devenu notre dieu.

C'était la religion de la Fortune, de la Fortune Fortuite, — *Fors Fortuna*, qui avait un temple à Rome, — la religion du Sort, de la Chance, nous dirions aujourd'hui de la « Veine », dernière croyance des Sociétés qui n'en ont plus.

Voilà pourquoi la femme du peuple, dans le Cirque Maxime, répondant à l'appel engageant des devins à bon marché qui se tenaient le long de la Spina, entre les deux bornes, venait leur présenter ses mains et son visage. Voilà pourquoi la femme riche interrogeait l'augure d'Inde ou de Phrygie pris à gages, ou bien le vieil Aruspice qui purifiait les lieux publics frappés de la foudre. Voilà pourquoi d'autres ne faisaient rien sans consulter leurs éphémérides, sans feuilleter les minces tablettes couvertes de formules que la pointe du style, mordant la couche de cire jaune, avait inscrites sur le fond rouge ou noir. Chaldéens, astrologues, mages, enchanteurs, tous ceux qu'on appelait *mathematici*, pullulaient. Poppée en avait chez elle. De temps en temps un sénatus-consulte proscrivait bien les devins : mais c'était pour la forme ; ils revenaient toujours, comme revenaient les pantomimes parfois chassés de même, et aussi indispensables que les pantomimes au peuple romain. Ils lui donnaient le bonheur, ils réjouissaient les cœurs avec la douceur des illusions et la joie des promesses. Pourquoi Juvénal, qui s'est tant et si vainement irrité contre la société de son époque, c'est-à-dire, en somme, contre le destin (ce stoïcien voyait-il la contradiction ?), pourquoi donc s'indignait-il contre ce désir de tromper le sort, contre ce besoin, si répandu chez les femmes, d'aller trouver le diseur de bonne aventure sous toutes ses formes ? Il a violemment bafoué ce besoin chez les femmes. A la femme de toute condition allant consulter l'homme augural, allant s'adresser au *prêtre* sous une forme ou l'autre, il n'attribue que des désirs odieux : « Verra-t-elle bientôt les funérailles de ses oncles et de ses sœurs ? Sera-t-elle bientôt débarrassée de son mari ? » Mais il y avait autre chose.

Il y avait communément le désir de bonheur ; — et il y avait aussi, chez d'autres femmes, âmes déçues et inquiètes, des aspirations plus hautes. Est-ce donc seulement pour ce que dit le satiriste que des femmes, gravissant la colline Vaticane, pénétraient furtivement, comme des criminels qui se cachent, dans le sanctuaire souterrain d'Attis ? Est-ce seulement pour cela qu'elles risquaient la risée et les médisances infamantes des « gens sérieux », scandalisés, au point d'en faire un chef d'accusation criminelle, par les « superstitions étrangères » ? Juvénal a parlé des cultes orientaux, des nouveautés de Phrygie, de Syrie et d'Egypte, comme en pouvait parler le Romain conservateur et chagrin qu'il était. Il n'y a vu que corruption et sottise, parce que cela était plus commode pour sa candeur d'honnête homme timoré, et plus tentant pour sa verve de poète déclamateur. Mais il ne faudrait pas s'imaginer, en lisant les vers célèbres sur les cultes d'Attis et d'Isis, et aussi sur le Judaïsme, que l'on prend la moindre idée de ces religions.

Comme beaucoup de gens à Rome, Juvénal semble n'avoir connu le culte de Cybèle et d'Attis, par exemple, que par les Jeux Mégalésiens, célébration officielle et banale, finissant en bombances qui étaient la partie importante de la fête. Il en a vu ce qu'en ont vu les badauds attroupés, dans la rue, autour des Galles en tuniques rayées de rouge, promenant sur un âne ou sur un ours la déesse dans une boîte, et vendant, à grand renfort de danses et de contorsions, parmi le bruit des tambourins et les cris gutturaux, leurs exorcismes et leurs amulettes. C'était n'en pas voir grand'chose. Mais quelqu'un qui fût entré dans le sanctuaire souterrain du cirque de Caligula, au Vatican, ou bien dans tel petit temple pauvre du Transtévère, et y eût assisté aux fêtes phrygiennes du printemps en l'honneur du dieu Attis et de Cybèle, la Grande Mère, celui-là eût vraiment connu cette religion (1). Religion aux rites ardemment mystiques

(1) Voir l'admirable ouvrage d'Henri Graillot : *Le Culte de Cybèle, mère des dieux, à Rome, et dans l'Empire romain.* Paris, Fontemoing, 1912.

toute dominée par une idée d'immortalité et de chasteté. Le dieu Attis, qui, après le sacrifice sanglant et purificateur de lui-même, renaissait, sur le sein de l'Immortelle, à une vie toute spirituelle et sans fin, avait une bien forte prise sur le cœur des femmes hantées de la pensée du grand amour, lasses des souillures habituelles de la passion virile. Sœurs et Frères en Attis, ayant lavé leurs péchés sous l'aspersion sanglante de l'Archi-Galle, communiaient dans une même foi en l'immortalité de leur âme et en une vie de lumière au delà des ombres de la vie terrestre. Réunis en confréries pieuses, ils célébraient, au mois de mars, en une suite de cérémonies liturgiques, la naissance, la mort et la résurrection du dieu « sauveur », « consolateur », « omnipotent ». Il y avait le Jour des Roseaux (*Canna Intrat*), Jour de la naissance du dieu dans la roseraie du fleuve sacré ; puis le Jour de l'Arbre (*Arbor Intrat*), marqué par la symbolique mise au sépulcre de l'Arbre-dieu, le Pin, au pied duquel Attis avait sacrifié sa virilité. Ce jour-là était dit aussi le Jour de la Violette, parce que c'était celui où les fidèles portaient sur la tombe de leurs proches, comme un emblème d'immortalité, les violettes pourprées nées du sang répandu d'Attis. La fête de la Violette, avec sa pensée toute spiritualiste de renaissance hors de la chair, se célébra de bonne heure dans Rome, eut des fidèles parmi ceux même qui ne se joignaient point aux autres cérémonies du culte phrygien ; une foule, ce jour-là, répandue parmi les tombeaux, le long des Voies, offrait pour les réjouir, aux mânes des défunts, la fleur immortelle. Tant était déjà fréquent, surtout chez les femmes, le sentiment pieux qu'exaltait ce symbolisme élevé ! Et il y avait en dernier lieu le Jour du Sang (*Sanguis*), Jour de douleur, de ténèbres et de mortification, avec la longue veillée funèbre qui s'achevait dans la joie de la résurrection du dieu, annoncée par l'hiérophante proclamant le triomphe sur la Mort et le Salut pour tous sortant des épreuves. Les réjouissances qui suivaient, les « Hilaries », amenaient, après la période d'abstinences (neuvaine du

(*Castus*), un retour de sensualité, mais, sous ce rapport, nous l'avons dit plus haut, le tableau de Juvénal n'est nullement approprié.

Certaines des meilleures d'entre les aspirations qui portaient aussi les femmes vers le culte d'Isis ont de même été perdues pour lui. Un scandale fameux s'était produit autrefois : un amant rebuté, soudoyant les prêtres, avait, dans la dernière chambre du temple, où elle s'était laissé amener par curiosité mystique, violé une dévote de la déesse. Pour Juvénal comme pour bien des bourgeois de Rome, il n'y avait donc plus que cela dans le culte d'Isis : des prêtres entremetteurs, des débauchés sans scrupule, des femmes imprudentes ou libertines. Benedicta, la belle convertie, allait chez la Déesse comme on va chez la proxénète : « apud Isiacæ sacraria lena ». Sans doute, de la volupté s'insinuait dans ces ferveurs des religions orientales ; le « grand amour », dont elles offraient le mirage au cœur des femmes, n'avait pas toujours des duperies parfaites, et cette rare fleur pouvait parfois garder dans son arome un ressouvenir de l'âcre terreau des corruptions où elle croissait. Toutes les religions orientales ont conservé, jusque dans l'achèvement le plus exquis de leur tardive signification spiritualiste, la trace de leurs brutales origines génésiques. Tout culte, à côté de son essence supérieure, avait sa forme populaire, son symbolisme obscène ; ses mollesses et ses conseils faciles en même temps que ses hauts préceptes de sagesse ; toute Déesse, dans l'interprétation vulgaire, était la même que Vénus, Isis autant et plus que les autres, Isis-aux-belles-formes, dispensatrice de beauté, chère aux amoureux, vénérée des courtisanes. — Cependant, la même inspirait les élans les plus purs. Les plus chastes vœux de régénération, les désirs les plus sincères de vérité, de sérieux, les soupirs des âmes restées délicates parmi les vulgarités de la débauche ou les brutalités de la vie, montaient vers elle. Juvénal a parlé, pour les railler, des lointains pèlerinages, des pénitences rudes que s'imposaient les femmes isiaques.

Il ne comprenait point que ces femmes étaient sincères, attendaient pour leur âme un bien réel de la religion qu'elles pratiquaient. « Aucune religion, dit M. Franz Cumont (1), n'avait encore apporté une promesse aussi formelle d'immortalité bienheureuse. » Il y avait dans cette religion un symbole très beau, aboutissement et fleur mystique des anciens mythes naturalistes de la fécondation. L'eau antique du Nil, l'eau fertilisante, était maintenant l'eau sacrée, la fontaine de vie qui emplissait la cymbé tenue en la main gauche de la Déesse. Comme autrefois à la terre l'abondance des moissons, cette eau sainte versait maintenant aux âmes altérées l'immortalité. Dans l'Eau sacrée, puisée au lac de *Mémoire*, les âmes, que la vie avait desséchées, s'abreuvaient, refleurissaient, retrouvaient le *souvenir* d'elles-mêmes. Il y a là quelque chose qui méritait mieux que les sarcasmes du satiriste, quelque chose qui tient, en vérité, au fonds le plus intime de la nature humaine. Elles se souvenaient d'elles-mêmes, ces âmes oublieuses, lasses, désenchantées, flétries, effacées par leurs fautes et les fautes du monde mêlées. Quelle femme, gardant un peu de religion au cœur, n'a point, dans le fracas des plaisirs, l'aridité des voluptés, l'ardeur mauvaise des passions, le démérite et l'endurcissement, eu le regret de ses fraîcheurs d'âme qu'elle avait autrefois, avant d'être mêlée et roulée au flux bourbeux du monde, et n'a senti, par éclairs, de ces déchirants et doux retours de conscience qui ont illuminé son être de la riante et pure lumière de jadis ? Voilà ce qui pouvait rendre tout à coup songeuses la patricienne, la courtisane, au milieu des coupes. Voilà aussi, cette promesse de régénération et d'immortalité, ce qui pouvait soulager, relever, vivifier les malheureux courbés sous le poids de la dureté antique. Mais ce même Juvénal qui conseillait aux pauvres de déserter la Cité, — conseil presque chrétien cependant, — a, par une inconséquence, montré combien il ignorait ou méconnaissait les profondes aspirations religieuses qui, à son époque,

(1) Franz Cumont : *Les Religions orientales dans l'Empire romain.*

s'élevaient de la partie la plus sensible du genre humain, les humbles et les femmes, en raillant comme il l'a fait, chez celles-ci, de telles aspirations.

La Satire contient quelques vers méprisants sur le Judaïsme. Beaucoup de femmes, probablement, devaient se convertir à cette religion. Les inscriptions citées par Renan montrent qu'on recherchait fort, à Rome, « les titres de *père* et de *mère de Synagogue* ». On ne trouvait pas seulement, parmi ces prosélytes, des matrones haut placées, comme Poppée ou Pomponia Græcina. Les croyances judaïques durent attirer aussi des déclassées. C'était une dévotion qui, — en même temps que chez les petits, les obscurs (*unus multorum*, dit Horace en parlant d'un converti), — se répandait chez ceux et celles qui, pour une raison ou l'autre, exemples légués, chagrins, désillusions, ou même désordres, avaient contracté le dégoût de la grande société profane et rompaient en visière avec elle. Juvénal, dans une autre Satire (1), parle des fils de convertis qui ne se contentent point d'observer le sabbat, comme leurs pères, mais se font circoncire, et, « élevés dans le mépris des lois romaines », refusent de connaître ce qui n'est pas de leur secte d'adoption, et « ne montreraient pas le chemin de la fontaine à un incirconcis ». De même, il ressort en quelque sorte de Tacite (2) qu'embrasser le Judaïsme était une manière de se mettre hors la loi. Les premiers principes qu'on y inculque aux prosélytes, dit-il, sont « le mépris des dieux, le renoncement à sa patrie, l'oubli de ses parents..... » On ne devait pas avoir besoin, je pense, d'y faire grand effort, car ce dédain des devoirs du monde, cette impatience du joug de proches souvent égoïstes et injustes, ce dégoût des creuses religions officielles doivent avoir été parmi les causes qui faisaient les prosélytes. Le développement d'un tel prosélytisme en dit long sur l'état

(1) *Sat.*, XIV., 96.
(2) *Hist.*, V, 5.

des esprits et des âmes, et trahit la lassitude qui avait gagné le Paganisme gréco-romain.

Si l'on songe maintenant que le judaïsme, à Rome et partout dans l'ancien monde, a frayé la voie au christianisme, cet endroit de la Satire de Juvénal sur les femmes prend pour nous un surcroît d'intérêt, et il nous impressionne puissamment en nous ouvrant soudain, à l'insu de l'auteur, un ordre d'idées, de sentiments qui sont en liaison bien directe avec notre fibre... Cette Romaine mélancolique, à l'oreille de qui cette Juive murmure des mots de sa religion, c'est la même qui bientôt écoutera l'apôtre Paul. Elle a commencé par la synagogue, elle finira par l'église. La première a, chez elle, ébauché le véritable sentiment religieux ; la seconde l'y parfera. Des œuvres encore à demi arides de la Loi mosaïque elle passera, en un besoin toujours grandissant de croyance, aux œuvres vivantes de la Foi, à l'adoration du Dieu crucifié prêché par l'apôtre des Gentils.

Ici Juvénal, qui ne croit toujours faire qu'un tableau satirique des religions orientales, a un autre endroit remarquable pour nous à un titre différent de celui qu'il imaginait. Ce qu'il dit des devins, des « Chaldéens », dans cet endroit, pourrait, en effet, s'appliquer à l'apôtre Paul. Il y a des ressemblances qu'on ne peut s'empêcher de remarquer. Voyons-les.

Juvénal parle ainsi :

Les Chaldéens (1) leur inspirent (aux femmes) encore plus de confiance : tout ce qu'ils prédisent leur semble émané du temple de Jupiter Ammon, puisque Delphes ne rend plus d'oracles, et que l'ignorance de l'avenir est le châtiment de l'humaine perversité... Le plus fameux parmi tous ces imposteurs, c'est le plus souvent l'exilé... A-t-il été chargé de fers et longtemps resserré dans les prisons d'un camp, la crédulité n'a plus de bornes. S'il n'a jamais été condamné, c'est un homme ordinaire. Mais s'il a vu la mort de près, s'il a obtenu comme une faveur d'être

(1) *Sat.*, VI, 553.

seulement relégué aux Cyclades, s'il est à peine échappé des rochers de l'étroite Sériphe, on se l'arrache.

Juvénal mentionne incidemment, dans ce passage, un devin fameux dans lequel nous reconnaissons l'astrologue Ptolémée (1), qui prédit l'empire à Othon. Mais, en somme, il est évident que le poète, parlant des devins, note des caractères généraux, qui, toutes les fois qu'on les rencontrait chez tel ou tel d'entre eux, le faisaient remarquer entre tous. Ces caractères généraux, on vient de les voir : être exilé ; chargé de fers ; prisonnier dans un camp ; avoir manqué d'être mis à mort ; avoir fait naufrage, etc. Or, c'est exactement le cas de Paul, à Rome. Lui aussi est expatrié. Ses fers ? Ils sont célèbres dans tout le Prétoire, où il les promène non sans une sainte ostentation. La mort ? Il l'a vue de près, à Jérusalem. Le naufrage ? La tempête l'a jeté sur la côte de l'île de Malte. Et il est prisonnier dans le Camp des Prétoriens.

En ce qui concerne cette dernière circonstance, qui achève la ressemblance (la ressemblance *extérieure* !), la Vulgate ne reproduit pas la phrase du texte grec des *Actes* : « Le centurion remit les prisonniers au Préfet du Prétoire. » On la trouve dans d'autres versions et son authenticité n'est pas douteuse. De récents travaux (2) continuent à enregistrer le fait de l'internement de Paul dans un Camp militaire, lors de l'arrivée de l'Apôtre à Rome, mais en y introduisant une modification : ce n'est plus au Camp des Prétoriens que Paul est incarcéré, mais aux *Castra Peregrinorum*, le Camp des soldats étrangers, sur le Cœlius. Sans doute, le mot grec des *Actes*, qu'on a traduit par « Préfet du Prétoire », ce mot : « Stratopédarque », qui signifie simplement « Maître du Camp », ne s'oppose pas à l'identification proposée touchant les *Castra Peregrinorum*. Il était naturel que le « frumentaire », ou centurion

(1) Tacite, *Hist.*, I, 22.

(2) Voir Ramsay (W. M.) : *The Cities of St. Paul*, Londres, 1907. — Du même : *St Paul, the traveller and the Roman citizen*, 3e éd., Londres, 1897.

chargé d'amener Paul à Rome, eût, comme les centurions appartenant aux légions étrangères, son lieu d'attache dans la caserne du Cœlius. Cependant, Léon Renier, cité par Renan, trouve des frumentaires dans tous les corps de l'armée romaine, et il y avait donc des frumentaires prétoriens. Si l'on juge l'autorité de Léon Renier déjà un peu ancienne, on peut, remontant aux Sources, citer une lettre de Trajan, où cet empereur ordonne à Pline le Jeune d'envoyer un condamné, enchaîné, aux Préfets du Prétoire, « *vinctus mitti ad præfectos prætorii mei debet* » (1). Enfin, il semble que, pour être emprisonné au « Camp-des-étrangers », il eût fallu que Paul lui-même fût un « étranger », un « pérégrin », soumis à la juridiction du Préteur pérégrin (et même dans ce cas, comme appelant à l'Empereur, il eût relevé du Préfet du Prétoire). Or, Paul était citoyen romain.

Quoi qu'il en soit, on ne voit pas bien comment la suite de la vie de Paul à Rome eût été différente de ce que l'on en sait, si au lieu d'être interné au Camp des Prétoriens, il l'eût été au Camp des Pérégrins. Ramsay croit que cette dernière circonstance peut expliquer diverses choses de ce séjour de Paul à Rome. Mais dans quelque caserne qu'il ait été d'abord emprisonné, comme cela ne changeait rien à son cas, il eût toujours obtenu, comme il l'obtint, en effet, l'autorisation de loger par la suite en ville. Dans toutes les interprétations, cette circonstance importante subsiste. Qu'il vienne du Cœlius, qu'il descende du Quirinal, nous le retrouvons toujours dans ce logis de la Voie Lata que lui assigne la tradition chrétienne la plus accréditée.

C'est là, selon cette tradition, sur l'emplacement de la petite église actuelle de Santa Maria in Via Lata, près du palais Doria, qu'il passa le temps de son séjour à Rome ; c'est là, c'est-à-dire, à l'époque de Néron, dans l'aggloméprat de maisons compris entre les Sœpta Julia, long bâtiment public bordant la Voie Lata, et les monuments du

(1) Pline, *Lettres*, X, 65.

Champ de Mars. Cette maison, d'après les identifications topographiques ressortant de la tradition chrétienne, — et si l'Apôtre n'était pas logé dans les Sœpta Julia mêmes (1), — avoisinait l'extrémité nord de cet édifice, devant l'Aqueduc de la Vierge. Là vécut l'Apôtre, toujours à l'état de prisonnier, quoique dans un logement à lui, sous la garde assez bénévole d'un soldat ; là vinrent l'entendre les premiers Chrétiens. Les femmes qui s'y pressèrent, assoiffées de la parole de Renouvellement, sont mêlées à celles qu'a satirisées Juvénal. Elles et l'Apôtre, il parlait d'eux, sans le savoir, lorsqu'il se moquait des superstitieuses et des devins. De telle sorte que, dans ce tableau satirique des religions orientales, se trouverait aussi, voilée, et insoupçonnée du poète, la présence du Christianisme.

Il apparaît ainsi que les croyances, — et parmi elles celle qui allait faire la vie du monde, — où les cœurs se réfugiaient loin de la société stigmatisée par le poète, ont été, contradiction singulière, vilipendées par lui au même titre que cette société. On sourit, bien qu'ils fussent mérités à plusieurs égards, des éloges décernés par les écrivains chrétiens au grand Flagellateur de la Société impériale. Pour eux, ce qu'il retirait de mérite au Paganisme, il le donnait tacitement au Christianisme. Mais l'histoire comparée des Religions montre que le Christianisme primitif ne pouvait pas apparaître à Juvénal sous des dehors sensiblement différents de ceux qui, dans les autres nouveautés religieuses de l'Orient, provoquaient sa colère de vieux Romain conservateur. Bien loin de nous l'idée, en constatant cela, de mettre la foi chrétienne au niveau des autres croyances nées de l'Orient, patrie des dieux ! Elle est absolument unique, incomparable, transcendantale, elle échappe à toute commune mesure. Elle seule existe. Le

(1) Peut-être, en effet, dans les Sœpta Julia mêmes, dont il se peut que les locaux fussent loués, de même qu'étaient loués à des Juifs des locaux dans les bâtiments dépendant de la Fontaine d'Egérie, près de la porte Capène. On a retrouvé, sous l'église S. Maria in via Lata et sous le palais Doria, des restes des Sœpta Julia.

scepticisme historique, — si scepticisme il y a, — s'arrête lorsqu'il a rempli sa fonction : montrer les origines. Ces origines sont toujours mêlées de pénibles spectacles : similitudes, rivalités, luttes. On est bien obligé de les noter, cependant, et en ce sens un tel scepticisme a quelque chose de douloureux en soi, une souffrance qui le relève, et le distingue assez, ce scepticisme de l'historien, de tout autre scepticisme. Il est presque tragique d'avoir à se dire que le développement historique de toutes les religions, tel qu'il nous apparaît, relève du principe d'identité, — et que cependant, il en était une, parmi toutes ces religions, qui seule était *différente*, unique, surnaturelle, et vraie dès toujours et pour toujours! Il est presque tragique de la voir se débattre, dans sa croissance, sous la règle, pleine d'entraves, du relatif, cette religion absolue. Quoi! ce qui allait durer des siècles pouvait courir le péril d'apparaître comme en compétition avec ce qui n'était que la pensée d'un moment? On assiste à des obscurcissements effroyables, capables de faire trembler la confiance des anges; on croit surprendre des hésitations mortelles dont on frémit et dont on pourrait demeurer infiniment songeur. Je viens de le dire : le scepticisme historique a sa souffrance qui, chez des esprits non négateurs, est sa dignité.

Mais, placé devant les religions nouvelles de son époque, Juvénal ne pouvait naturellement connaître de tels scrupules. Il ne distingua point le Christianisme. Saint Paul passa mêlé, avec son troupeau d'âmes, à la cohue des *autres* « devins ». Juvénal, au spectacle, pour lui indistinct, des cultes orientaux, n'éprouva que le sentiment de répulsion d'un vieil et honnête Romain borné, sentiment compliqué, chez celui-ci, de l'irritation de l'homme besogneux aigri par la concurrence insoutenable que lui portait le cosmopolitisme dans l'antichambre des grands (1). Les nouveautés religieuses d'Orient ne furent jamais pour lui

(1) Voir l'admirable passage sur le Grec intrigant, *famélique*, *Græculus esuriens*, *Sat.* III, 69.

qu'une partie de ce cosmopolitisme. De la sorte, chose curieuse et regrettable, il se trouva partager l'ignorance et le dédain de la bonne société, — de cette bonne société qu'il méprisait pourtant,— touchant les grands événements moraux qui, sous l'apparence de « superstitions étrangères », s'accomplissaient dans l'Humanité. Sa Satire, à cet égard, fut une erreur et une imprudence. Il ne servait point, autant qu'il pouvait le croire, la cause de la vertu, et il contribuait à maintenir dans l'ombre des forces qui menaçaient, sous cette compression, d'en sortir d'une manière violente et anarchique.

Et pourtant Juvénal, qui souffrit beaucoup, devait, malgré son amertume, posséder assez de sensibilité pour discerner, en son temps, certains sentiments obscurs et profonds inaperçus de la dureté orgueilleuse des gens cultivés. Il n'eut point la sécheresse égoïste de l'heureux Horace. Il était, de toutes les manières, autrement fait que lui pour comprendre ce qui s'agitait de douleurs et d'aspirations dans la multitude des malheureux foulés par la tyrannie sociale qui l'opprimait lui-même. Lui aussi était un de ces malheureux, *unus multorum*; et la désinvolture avec laquelle Horace déclare son absence complète de scrupules pour ce qui est des égards dus aux croyances de ces humbles (1), une telle désinvolture ne se trouvait pas dans le tempérament de Juvénal.

Mais... il était un présent pernicieux que l'époque, avec son éducation déclamatoire, dispensait à tous, et ce présent, ce don de fausse sensibilité brillante, disons d'insensibilité, Juvénal n'avait pu ni voulu le refuser. Parlant des femmes, il s'est donc plus soucié de déclamation que d'observation et, montant sur le trépied, il les a déclarées extravagantes, libertines et scélérates. Il n'a vu qu'une suite de cette extravagance, de ce libertinage et de cette scélératesse dans les manifestations elles-mêmes du besoin religieux qui dénotait plutôt, de leur part, une aspiration vers

(1) *Sat.*, I, IX, 70.

le bien. Il n'a rien soupçonné du travail profond qui s'accomplissait dans les consciences. Il se peut que je me sois trompé sur plusieurs choses dans ces pages ; il se peut que le vice ait été partout énorme, la corruption absolue, la gangrène complète et qu'on ne pût trouver à Rome une femme honnête. Mais, même dans ce cas, surtout dans ce cas, dirai-je, la question religieuse n'en resterait pas moins entière et ne saurait être tranchée par ... des sarcasmes. Juvénal qui méprisait son temps, — quoique non pas d'une façon aussi emportée et tumultueuse que le donneraient à croire ses satires, — Juvénal a partagé, comme poète, l'un des pires vices d'esprit et de cœur qui aient contribué à rendre ce temps méprisable et aveugle, en effet : le vice de déclamation ; et, en le partageant, il s'est trompé, autant que ses contemporains, sur ces faits de croyance dont dépendait l'avenir de la société antique ; il a contribué, de toute la puissance de son talent théâtral, à les faire méconnaître, en les décriant d'abord là où leur manifestation était le plus instinctive : chez les femmes.

EDMOND BARTHÈLEMY.

VERS

—

Nulle rumeur humaine, amour, travail, ou deuil;
Le vallon dort; l'armée immobile des chênes
Protège son divin sommeil. Franchis le seuil
Du silence, passant furtif. Laisse tes haines
Et ton espoir, et tes remords, et ton orgueil,
Tout ce qui fut ta vie heureuse ou triste, oublie
Même la gloire ; oublie aussi l'enchantement
De l'âpre amour par qui délicieusement
Ton cœur frémit de joie et de mélancolie
Et de souffrance ; jette au gouffre du Léthé
Les fleurs caduques du printemps et de l'été ;
Franchis le seuil à l'heure grave de l'automne.
Avant l'ombre et la nuit, sous le ciel encor bleu,
Endors-toi seul avec toi-même, comme un dieu,
Et les chênes amis te veilleront.
Personne
N'a parlé que la voix de mon désir. Souvent
Il m'a leurré déjà d'un appel décevant,
Tandis que j'écoutais dans les choses sereines
Le silence plus doux que le chant des Sirènes,
Père de toutes les mystiques.
Tu mentais,
Et tu mens, vieux désir de l'éternelle paix
Qui rôdes dans le crépuscule : la campagne
Déserte, sourde et vide et le muet vallon
Verront surgir au premier souffle d'aquilon
L'innombrable troupeau des morts qui m'accompagne
Et qui vit dans ma chair avec tous les vivants.

Hymnis pleure à jamais au fond de ma pensée,
Malgré l'exil et les sépulcres étouffants,
Et sa sœur de ses jours, pantelante et blessée,
Attend de moi les mots qui la consoleront
Et la caresse de mes lèvres à son front.
Tais-toi, désir! Au couchant rouge, des nuées
Montent à travers les forêts incendiées ;
L'air palpite ; les vents héroïques et purs
Soulèvent comme des galères enchaînées,
Nostalgiques de flots et d'océans futurs,
Les hautes frondaisons en proie aux destinées
Qui connaîtront bientôt les haches et la mer ;
Et, tel qu'un homme non tel qu'un dieu, libre et fier,
Je guiderai vers la Colchide qu'on dit morte
Et qui fleurit toujours à l'orient des cieux,
Sur la nef vierge encor, sans détourner les yeux,
La foule des vivants et des morts que j'emporte
Dans ma poitrine ardente et mon cœur anxieux.

Castetarbe, mai 1900.

PIERRE QULLARD.

L'EAU VIEILLE

Djoula Pani, 13 août 1901.

Mon amie,

Dans ma dernière lettre, partie de Gagaria, et que vous aurez reçue bien des jours avant celle-ci, je vous disais ma résolution d'aller passer trois mois à Jeysalmir, une des oasis du désert de Thur. Par la voie ferrée, c'était un voyage de trois jours, plus une journée en charrette, mais vous savez l'horreur que j'ai des moyens de locomotion moderne.

Par la route des caravanes, la distance est de 160 milles, six jours à cheval, et sans que l'on rencontre un seul puits. La route est peu connue; depuis près de quarante ans que le chemin de fer a été construit, c'est à peine si cinq ou six caravanes ont osé affronter le désert.

Vous comprenez combien j'hésitai à prendre cette voie.

Et mes jours se passaient à la mosquée, où grâce à mes lettres de Delhi, j'avais fait connaissance d'un vieillard très bon, gardien de la bibliothèque.

Hélas, mon amie, en quel état sont les rouleaux de parchemin! L'indifférence des hommes, la chaleur et les rats en ont réduit le plus grand nombre à l'état de loques. Pourtant, mon nouvel ami Racoul en a préservé plusieurs. Ce sont les relevés des impôts payés par la ville de Gagaria au radjah de 1570 à 1680. Je les parcourais sans grand intérêt quand un détail me surprit: les impôts étaient portés au radjah tous les trois mois, et le compte minutieusement relevé des dépenses occasionnées par ces transports. Or, de 1600 à 1650, le trimestre de juillet était envoyé à une résidence d'été, Djoula Pani. Je m'enquis auprès d

Racoul de cette résidence. Il ne la connaissait pas. Le texte disait : Deux jours vers le nord absolu avec cinq chameaux. Or, le nord, c'est le désert, le désert atroce avec ses herbes sèches, sa poussière fine et ses mirages.

En aucun autre lieu je n'entendis parler de Djoula Pani, et ce mystère m'agaçait. Si le nom n'était pas menteur, à deux jours au nord je devais trouver de l'eau, un étang.

Je consultai les cartes, dressées par les Musulmans, et ne vis rien. Je n'attachais plus d'importance à ce fait, quand le 8, je rencontrai un fakir assis immobile en face de la mosquée.

Je ne vous donnerai pas les détails de notre causerie, mais vous dirai tout simplement ce que cet homme m'a enseigné sur cette fantômatique Djoula Pani.

« Oui, les races meurent, et les hommes oublient. Voyez ce pays-ci, qui borde le désert. Jadis, quand les pierres de la ville étaient encore blanches, de longues caravanes s'en allaient vers le nord, et savaient bien trouver de l'eau, avant Jeysalmir, de l'eau, et aussi de riches guerriers qui prenaient les rubis et les armes ornées. Ah! Djoula Pani ! Qui chantera ta gloire passée ! »

Djoula Pani ! Je le pressai de questions précises.

« Ils y étaient heureux, les hommes de jadis, parmi les joies des femmes et des fleurs, et le Désert mettait entre eux et les hommes vulgaires la barrière du Danger. Mais un jour, il y a plus de dix mille lunes de cela, la peste vint les frapper. Le vizir de l' « Homme-qui-va-dans-le-Soleil » mourut et ses courtisans s'enfuirent vers la Cour. Les petits artisans et les orfèvres les suivirent, ou moururent. Quand les caravanes revinrent l'an suivant, elles trouvèrent le Palais vide et l'oasis déserte. Située entre deux collines de sable, elle échappe aux vues ; on l'a oubliée dans sa paix.

— Mais de qui tenez-vous cette histoire?

— Dans notre caste, rien ne s'oublie, la tradition est éternelle. »

C'est sur ces simples renseignements que je me suis engagé dans le désert, mon amie. L'on m'a traité de fou, e j'ai dû laisser un gage de la valeur des sept chameaux que j'ai loués. Les hommes m'ont suivi plus facilement. Ils tiennent peu à conserver la vie, cette vie morne qui traîne l'ennui des splendeurs enfuies et des libertés perdues. Ce peuple de guerriers a conservé l'amour de l'inconnu et du merveilleux. Ils ont écouté avec des yeux brillants la poétique histoire de Djoula Pani, et, le 9 au matin, j'avais devant le bengalow dix cavaliers d'escorte et sept chameliers avec leurs bêtes, portant les outres d'eau et les sacs de laine pleins de galettes de maïs.

Dès la première heure de marche, nous avons quitté la zone des herbes, et devant nous le désert s'est étendu, qui ondule doucement jusqu'à l'horizon gris. Je fus aussitôt hanté des souvenirs de Mongolie. C'est le même aspect désolé, la même teinte grise, la même poussière impalpable où les bêtes enfoncent jusqu'au boulet, et qui forme un nuage si épais autour de nous qu'en me retournant su ma selle, je ne puis apercevoir l'homme qui me suit immédiatement.

Heureusement la température est supportable, car nou ne pouvons voyager que le jour, le ciel nuageux de l mousson empêchant toute marche de nuit.

Vous savez, mon amie, pour en avoir vécu de sem blables toute la monotonie de ces étapes. Les souveni vous hantent, nos pensées naissent, sans suite, au rythm du pas de la bête qui trottine, la tête basse. La poussiè aveugle ; il faut s'arrêter toutes les heures pour laver l yeux des chevaux et des hommes qui souffrent affreusemen

La première nuit fut calme, et, ce soir, ma hardies est récompensée : ma tente est dressée sous un bani splendide, et les grenouilles coassent lentement dans joncs de l'étang tout proche.

Voici le crépuscule, mon amie. J'interromps ma let pour aller voir mourir le soleil.

. . . .

Il souleva le rideau de gaze verte qui fermait la tente. — C'étaient des figuiers géants, de ces banians immenses qui forment à un seul une forêt. Leurs branches laissent tomber jusqu'au sol des prolongements qui prennent racines et engendrent un nouveau figuier. Une série d'arceaux s'éloigne en rayonnant autour de chaque tronc. Dans les branches hautes, les perruches et les corbeaux lançaient l'appel du soir, pour les conciliabules où se décident les choses de leur peuple.

André regardait. L'étang sacré, aux berges de marbre, soulevées de place en place par des arbustes vivaces et verts. Des bambous bordaient la rive opposée ; au travers de leurs dentelles vertes, il apercevait l'enceinte en grès rose de la Ville abandonnée. Il n'avait pas voulu y pénétrer, craignant les serpents pour les bêtes, et les superstitions pour les hommes. Déjà, lorsqu'il avait ordonné de former le camp, les chameliers avaient jeté des regards obliques sur la poterne proche, comme s'ils craignaient que quelque revenant ne vînt les troubler, quelque revenant de ces seigneurs splendides, mort de la peste, et dont les os devaient blanchir en quelque coin.

Il prit un revolver, par prudence, et marcha lentement vers la lisière des arbres.

L'heure était bruyante, du chant des oiseaux, des cigales, et, par instant, les branches mortes craquaient au passage de quelque animal invisible.

L'ancienne route dallée se devinait entre les arbres ; les blocs de grès nus faisaient par endroits une tache rose dans l'herbe verte. André songeait à la vieille fable de l'Eden, dont le charme était grand de cette paix et de cette verdure après les journées douloureuses du désert. Soudain, pour lui donner raison, tout près de lui une biche traversa la route à petits pas. Il toussa. Elle tourna la tête, le regarda de ses grands yeux humides, et, sans frayeur, continua sa route.

« Les bêtes ont oublié les hommes », pensa-t-il. Il eu honte d'avoir un instant songé à se servir de son arme.

Brusquement la verdure s'arrêtait au bord d'une vas prairie d'herbes sèches, qui s'étendait à l'ouest jusqu'a désert. Le soleil, comme une énorme lanterne japonais rouge, effleurait l'horizon, gardant, à travers cette atmo phère sèche, la forme rigoureuse d'une sphère.

Quelques nuages longs apparaissaient au sud; rouges bas. André fronça les sourcils ; ils prédisaient, ces nuage les ondées brèves et terribles qui s'abattent chaque ann sur le désert, transformant les lieux bas en marécage vite taris, mais exhalant alors des miasmes mortels.

Le soleil disparaissait, et la lune, déjà, se devinait à teinte roussâtre de l'est. André pressa le pas pour reven au camp.

*

Les hommes, en cercle autour d'un feu, fumaient lent ment leur houka, en écoutant Rossen, le boy d'André, q leur contait quelque histoire merveilleuse et terrifiante.

Les chameaux agenouillés dans l'herbe épaisse levaie par instant leur tête laide et triste, et gargouillaient...

« ... et alors l'usurier mourut, et comme il avait é mauvais, les Dieux le firent revivre sous la forme d'u singe. »

Rossen fut interrompu par un ricanement étrange. To se retournèrent. A quelques mètres d'eux, debout, appu sur une branche morte, un grand singe gris les regardai

— L'usurier ! Il va se venger !

— Fuyons.

André intervint.

— Vous êtes fous, mes amis, ce n'est pas l'usurier ; la preuve, c'est qu'il va fuir, tenez.

Un grand geste du bras. Le singe, loin de se sauver, quelques pas en avant et rit à nouveau. Muets, immobile les hommes le regardaient.

Aucun doute, si ce n'était l'usurier lui-même, c'était quel-
ue mauvais génie dont ils avaient troublé le repos. Le
laître de l'Oasis, peut-être, et ils touchaient les amulettes
uspendues à leur cou, en marmottant les prières d'exor-
isme. André comprit le danger et marcha droit au singe.
elui-ci l'attendit, et, très doucement, le tira par la man-
he comme pour l'entraîner vers la ville.

— Maître ! tue-le. Ne le suis pas ! Tu mourras, et que
eviendrons-nous !

— Je ne mourrai pas, soyez tranquilles ! Je vais suivre
ette bête pour vous prouver qu'il n'y a rien à craindre.
llumez des feux, couchez-vous, je reviendrai bientôt.

— Maître ! maître ! Prends garde !

— Je ne crains rien ! Mon Dieu me protège.

Ces mots firent impression. Rossen, moins crédule que
s autres, ajouta : « Le Dieu des Blancs est très puissant ! »

André avait, en levant les yeux, aperçu d'autres singes
ır les créneaux du mur, et, se souvenant que c'était pleine
ıne, le désir l'avait pris de voir les singes des ruines,
ont il avait si souvent entendu parler par les Hindous chas-
urs. Il savait que cette bête est douce et tranquille, et
ı'un coup de revolver en l'air les disperserait tous, s'il
nait à courir quelque danger.

★

La lune, basse encore, éclairait les pierres sculptées de
poterne, et allongeait démesurément les ombres de
omme et du singe. Un murmure vague s'élevait derrière
muraille, comme un piétinement de foule silencieuse. Un
ıon cria.

André était devant la voûte obscure. De l'autre côté, il
ercevait, dans la clarté bleue, une avenue qui descendait
ucement vers un étang, bordée d'idoles grimaçantes que
s ombres qui se mouvaient rendaient plus spectrales
core. Il hésita. Puis, se raidissant, la main sur la crosse
ı son revolver, il franchit très vite la poterne.

Aussitôt, une odeur lourde d'ylang-ylang l'entêta, com
s'il eût respiré un air épais et gras.

Des singes ! des singes ! Ils allaient, par groupes s
pendus aux branches basses, courant sur les dalles mo
sues. Quelques-uns, curieux, l'entouraient en poussant
petits cris surpris.

André s'arrêta ; à sa gauche et à sa droite, le che
de ronde s'incurvait, longeant le mur soutenu par des a
boutants arrondis. Une série de cases cubiques, en mar
blanc et rose, le bordaient. Leurs toitures effondrées d
saient encore, de-ci, de-là, une poutre noire. Devant
l'avenue principale du Palais qui se dressait derri
l'étang, comme un triangle blanc sur le ciel sombre.

Des arbres, noueux et bas, bordaient l'allée, et le so
jonchait de pétales tombés. C'étaient tout le charme
tout le mystère d'une ville endormie. Bermont prêtait
reille, s'attendant à chaque seconde à entendre un orch
tre lointain rythmant quelque fête secrète.

Le peuple des ruines, les singes gris, hauts comme
enfants de douze ans, vaquait à ses occupations noctur

Leur foule, autour d'André, allait s'épaississant ; c
tains le frôlaient et leurs mains curieuses palpaient
toffe de son costume. Tout autour de lui, c'était un fr
ment soyeux, comme le bruit du vent dans l'herbe. Il ca
sait leurs petites têtes douces, heureux, calme, et si s
dainement ému qu'il lui semblait tout naturel d'être là
milieu de ces êtres, maîtres incontestés de cette ville mo

A pas lents, il marcha vers l'étang. Le peuple des
nes l'accompagnait. De toutes les cases, de tous les arb
des jardins, venaient, en foule, les singes gris, pour
cet être nouveau, qui leur ressemblait.

André songeait : Les singes ont remplacé les homn
leur foule est silencieuse, leur curiosité discrète.

Il se souvenait de tant d'autres visites dans des v
hindoues, de tant de cris, d'odeurs de fritures, de fem
dévêtues dansant pour éveiller l'instinct des mâles.

aces patibulaires traversaient sa mémoire ; cette vieille artout, à Jeypoor, qui lui offrit une fillette de six ans.

Ici, la Ville-Palais est restée telle qu'au jour où mourut e dernier pestiféré qui n'avait pu se traîner au dehors. Le euple nouveau est paisible et doux.

Devant lui, une singesse marchait, et son enfant la suiait, jouant avec sa queue. Au bord de l'étang, auprès de eau verte, André s'assit.

L'exemple est là. Ils vivent, sages, et sont heureux. Des alais et des maisons ils ont fait des abris pour les jours op chauds, mais c'est tout ce qu'ils ont copié des hommes. t pourtant... ces petites têtes noires avec leurs favoris ancs ont des expressions que je puis comprendre : l'éonnement, un peu d'effroi, l'attente de quelque chose de ouveau. Ces bêtes sont autour de moi comme la foule enoure les cages. Et pas un cri, pas un geste fait pour 'effrayer.

Une femelle posa, craintive, une banane près d'André. e rapprochement était trop vif. Il éclata d'un rire nerveux.

A ce moment, tous, sautant des quatre pieds, poussènt des cris aigus. Ce fut si soudain, si inattendu, qu'Anré eut peur.

N'osant remuer, il les voyait se livrer à une danse zarre, tantôt sautant sur place, tantôt courant, tous enmble, puis revenant. Etourdi du bruit, troublé, il avait nscience d'assister à une chose que nul regard humain avait vue, à la célébration d'un mystère simiesque.

Les bêtes oublièrent sa présence. Des vagues se creusènt dans la foule, en qui se formait un courant. Parfois, mâle paraissait, il poussait un cri rauque, sorte d'appel pératif, et la femelle égarée venait se serrer contre lui.

Bientôt, le peuple des ruines se dispersa, et le jeune mme fut seul au bord de l'étang.

Mais, en face, le grand triangle blanc du Palais princil s'anima. Les singes garnissaient peu à peu les degrés marbre, s'accrochant aux arabesques découpées, grim-

pant jusqu'au faîte, en silence. Le Palais était devenu u chose formidable, masse immobile et vivante pourtant, q semblait guetter.

La lune, énorme, blanche, s'arrondissait au-dessus d tours de la poterne. Le silence était lourd comme un ma teau de fer. André, les nerfs vibrants, la tête vide, atte dait il ne savait quoi, avec angoisse.

★

Soudain, un murmure s'éleva, fait de mille voix assou dies et graves. La rumeur s'enfla, grandit, et bientôt ce f le vacarme effroyable de tous les singes hurlant, les br tendus, vers le disque blanc de la lune, clameur folle, cl meur de joie.

Avec la netteté d'un raisonnement de rêve, André com prit..., et trembla.

Ces cris étaient une prière du peuple entier à son die

« Meilleur que nous, meilleur que nous, — et ses den claquaient. Ils pensent, ils ont un Dieu ! » Il bégayait, l yeux fous. Sa main rencontra la crosse d'ébène. « Je n dois plus tuer ! » et l'eau se referma en grands cercles su l'arme jetée violemment devant lui.

Il revint au camp en titubant, et Rossen, le lendemai surveilla son maître, qui restait immobile, les yeux fixe

JEAN PILINSKI.

Nagpur, décembre 1902.

LE DOLLAR

ET LA DÉPRÉCIATION DE L'OR

—

Il est curieux de constater comment chaque classe sociale méricaine rejette sur la classe voisine la responsabilité e la crise économique de l'après-guerre. « Voyez le profi-eur d'en haut ! » dit l'ouvrier en accusant son patron. Voyez le profiteur d'en bas ! » riposte l'employeur en ac-usant son employé. Les Trusts affirment : « Notre capital ocial nous rapporte à peine du 3 o/o par an ! » Les capi-ilistes se lamentent : « Les taxes châtient le succès indus-iel, la réussite commerciale. L'impôt excessif limite la pro-uction. » L'homme des villes s'exclame : « Les produits imentaires sont trop chers ! Augmentez mon salaire. » Le rmier, d'autre part, dénonce l'usine de luxe qui lui a en-vé son dernier valet de ferme. L'économiste dit au ban-uier : « Vous avez ouvert trop de crédits aux spécula-urs ! » Et le banquier de rétorquer : « Prenez-vous-en x banques d'émission qui ont inondé le marché d'un pa-er-monnaie déprécié ! » En fait, le Travail en général uche de hauts salaires, mais semble incapable d'en écono-iser la plus minime partie. Quant aux résignés qui, par violences de la grève, n'ont pas triplé leurs gages, ils se ient incapables de manger à leur faim. Mais la situation Capital n'est point, d'autre part, très enviable : les cor-rations industrielles ou commerciales, quoique brassant nmenses transactions, se retrouvent au bout de l'an avec profits dévorés par les frais généraux et le fisc. L'homme d'affaires se voit sans affaires, devant le refus banques de prêter pour de nouvelles entreprises ; seul le spéculateur, joueur à la Bourse ou autre, peut encore permettre de payer les 20 et 25 o/o d'intérêt que réclame

l'argent ; mais cette spéculation n'ajoute rien à la somm des richesses nationales, ni au stock des objets de consom mation, — bien au contraire !

A qui la faute, en fin de compte, sinon à la guerre mon diale, à toutes les guerres, à la Guerre qui, de génération en générations, a augmenté les charges des peuples jusqu'à faire peser sur la richesse humaine une hypothèque d 275 milliards de dollars ?

Coût des principales guerres (évalué en dollars) :

Guerres napoléoniennes........	1793-1815........	7.250.000.00
Guerre de Crimée.............	1853-1856........	1.700.000.00
Guerre de Sécession...........	1861-1865........	8.000.000.00
Guerre franco-allemande.......	1870-1871........	3.500.000.00
Guerre sud-africaine..........	1900-1902........	1.250.000.00
Guerre russo-japonaise.........	1904-1905........	2.500.000.00
Guerre mondiale...............	1914-1919........	190.000.000.00

Dette mondiale (évaluée en dollars) :

Année 1700..........................	1.000.000.000
— 1789..........................	2.500.000.000
— 1816..........................	7.000.000.000
— 1858..........................	8.250.000.000
— 1875..........................	22.000.000.000
— 1914..........................	45.000.000.000
— 1920..........................	275.000.000.000

Dans ces 275 milliards de dollars sont comprises de dettes immédiates d'après-guerre contractées par les bel ligérants et aussi les dettes contractées par les peuple neutres de 1914 à 1920 sous le contre-coup de la bataill mondiale. Mais dans ces 275 milliards de dollars ne rentren naturellement pas quelque 60 autres milliards de dollar levés par l'impôt pour alimenter la fournaise des combats Nous n'avons point compté non plus 50 milliards de dollar de propriété détruite, ni 5 années, tant en Amérique qu'e Europe, perdues à produire des obus qu'on faisait éclate au plus tôt, perdues à forger des canons destinés à saute quelques semaines plus tard, perdues à mélanger de poudres pour les faire s'envoler en fumée, perdues à crée pour détruire,— caractéristiques des trois quarts de la pr

duction intervertie de la période 1914-1919. Si l'on accepte le chiffre de 600 milliards de dollars comme représentant la richesse des belligérants en 1914, on retrouvera ceux-ci en 1920 avec des revenus réduits de moitié, une production étrangement inférieure aux besoins de la consommation, le tout aggravé par la démobilisation de sociétés qui, à travers les batailles, ont perdu le goût du travail. Le dernier coup de canon tiré, le spectre de la guerre ne s'évanouit pas, comme on l'avait promis. On ne se débarrasse pas si aisément d'une dame que l'on a entretenue sur un tel pied. Le spectre reparut, après avoir changé de suaire et de nom. Le spectre s'appelle maintenant la Vie Chère et, en place d'une faux sanglante, il agite une sébile avide.

Dans cet appareil la Vie Chère se promène sur le marché mondial. Chaque nouvelle catastrophe économique rend la vie chère plus âpre, la sébile plus impérieuse. En toute chose, capital, travail, produits alimentaires, vêtements, maisons, cheptel, objets manufacturés, matières premières, métal précieux, la demande est énorme et l'offre est rare. Le capitaliste réclame plus d'intérêt pour son capital, l'ouvrier réclame plus de salaire pour son travail : le producteur, devant les exigences du commanditaire et de l'employé, se voit contraint à réduire d'autant la production. Mais c'est encore dans la surabondance du billet de banque, dans le gonflement du pouvoir d'échange, dans le boursouflement monétaire que la Vie Chère a trouvé ses meilleurs amis. « Dépréciation du papier-monnaie ! » dira l'économiste de la vieille école. A l'économiste de la vieille école je me permettrai de soumettre la plainte d'un humble, d'un ignorant, d'un obscur, mais qui, somme toute, est bien placé pour se créer une opinion et la dresser en face des plus scientifiques systèmes... « Dépréciation de l'or ! » m'a dit un orpailleur.

Au cours de l'été 1920, dans un cañon du Colorado, au bord d'un gave mugissant je rencontrai un orpailleur. Celui-ci, six mois l'an, venait vivre dans les solitudes des Montagnes Rocheuses, avec un chien et un âne pour toute

compagnie. Le chien décelait la présence de l'ours grizzly et du coyotte rôdeur ; l'âne transportait la tente, les vivres de conserve, la bâtée et le bidon à mercure. D'ordinaire il y a dans tout chercheur d'or une confiance insensée, une satisfaction profonde, un espoir inlassable.

Celui-là cependant, quand je lui demandai : « *How is the business* ? (Comment vont les affaires ?) » n'eut pas sur les lèvres ces admirables histoires avec lesquelles tout chercheur d'or vous salue, sur quelque point du globe qu'on le rencontre. Toute l'attitude de l'homme, au contraire, disait le découragement. « *Very slow the business* ! (Ça ne va pas fort !) répartit l'orpailleur. A peine quatre à cinq dollars de métal par jour, et avec beaucoup de peine ! Mais le pire n'est pas tant la rareté de la pépite que sa dépréciation. Quand il me faut acheter une nouvelle tente, renouveler mes provisions de biscuit et de corned beef, c'est alors que je m'aperçois du peu de valeur qu'a mon or aujourd'hui. Contre mes pépites on me donne à peine le tiers des marchandises qu'on me donnait voilà cinq ans ! Aussi bien, il nous serait plus profitable d'aller cirer les chaussures à quinze cents la paire ! »

L'or diminuant de valeur, à l'heure même où sa demande sur tous les marchés du monde aurait dû en augmenter le prix ! L'or, l'étalon des richesses, l'or, base du capital, l'or, moyen de production par excellence, l'or infiniment précieux se trouvait déprécié ! L'orpailleur du cañon voulait-il rire ? Le lendemain, en rentrant à Denver, j'allais sonner à la porte d'une succursale de la Monnaie yankee : on n'y frappait, je dois le dire, que des pièces d'argent, mais on y connaissait le cours officiel de l'or. On m'y apprit qu'en 1914, une once d'or valait $ 20,67 et qu'en 1920 une once d'or vaut toujours $ 20,67. La valeur intrinsèque de l'or n'avait donc pas changé, mais la valeur des dollars sous lesquels, bon gré mal gré, l'or doit se déguiser, avait étrangement diminué en 5 ans ! En 1914, contre l'once d'or on recevait 200 livres de sucre ; en 1920, contre la même

once d'or on ne reçoit plus que 100 livres de sucre. L'or a perdu la moitié de son pouvoir d'achat en papier blanc, les deux tiers en blé, les trois quarts en coton, les quatre cinquièmes en pommes de terre. Vis-à vis des autres métaux précieux eux-mêmes, l'or est soumis à une tragique dévalorisation : en 1914, l'once d'or achetait un lingot d'argent de 4 livres : en 1920, les mêmes 4 livres d'argent coûtent 50 dollars, soit deux onces et demi d'or ! Double paradoxe ; alors que toutes les richesses sans exception haussaient de prix, l'or seul se trouvait maintenu à son taux de jadis, et ce en dépit d'une extraction rendue plus coûteuse par la cherté des salaires, des machineries, des transports, des intérêts ! A l'heure même où l'humanité s'étiole parce que le capital fait défaut, les mines productrices de l'essence du capital se voyaient menacées d'abandon total, parce qu'un cireur de chaussures est mieux rémunéré de ses peines qu'un chercheur d'or ! Comment et par qui cela s'est-il donc fait ?

Deux institutions du Nouveau-Monde (et non des moindres) ont fait ingénûment l'aveu terrible. En juillet 1920, l'*American Mining Congress* a demandé au gouvernement l'allocation d'une prime de 10 dollars par chaque once d'or extrait dans les frontières des Etats-Unis, « étant donné que le cours de $ 20,67 l'once d'or ne couvre plus les frais de la production ». Et le Congrès minier de donner la liste des mines aurifères ayant interrompu depuis 1917 tout travail, à commencer par les placers de l'Alaska, dont les anciens mineurs se sont fait pêcheurs ou bûcherons. Quelques chiffres, appuyant la demande de l'allocation, montraient la production aurifère nord-américaine en pleine décroissance.

EXTRACTION DE L'OR DANS LES ÉTATS-UNIS

1915	1918	1919
Dollars	Dollars	Dollars
100.000.000	68.000.000	55.000.000

Le gouvernement en référa à *l'American Banker Association* qui, naturellement, s'opposa à toute prime aurifère, étant donné que tous les changes étrangers prêtent au

dollar une valeur égale à celle de l'or et font en quelque sorte de notre papier-monnaie national l'étalon des richesses mondiales ; l'allocation d'une prime aurifère aurait pour conséquence immédiate de faire baisser d'un tiers ou de la moitié le cours de notre billet de banque. » Une fois de plus nous prenons l'optimisme yankee en flagrant délit de *bluff*. Et quel *bluff* !

A la faveur de la guerre, les Etats-Unis ont accaparé l'or mondial, lui ont substitué un papier-monnaie d'une valeur douteuse ; la tragique situation financière des belligérants et surtout l'état de leur garde-manger ont obligé l'Europe à accepter le paradoxe monétaire yankee. A l'époque où celui-ci s'établit en maître, le Vieux Monde avait faim : un ventre affamé est prêt à toutes les compromissions. D'ailleurs, la Banque américaine, ayant monopolisé l'or, pouvait en régler à volonté l'offre, la demande, la valeur.

STOCK OR EN JANVIER 1918

Etats-Unis	*Tous les belligérants réunis*
Dollars	Dollars
3.165.000.000	2.679.000.000

Plus tard, en 1919 et 1920, les Etats-Unis, par suite de leurs *balances commerciales défavorables* dans l'Amérique du Sud, en Asie et en Afrique, ont dû se démunir d'un milliard de dollars d'or au profit de banques argentines, hindoues et transvaliennes. Mais en dépit de ces pertes récentes, aujourd'hui encore, l'Amérique du Nord se trouve en possession du tiers de l'or mondial.

STOCK OR DE TOUTES LES BANQUES DU MONDE (à l'exception de la banque yankee)		STOCK OR DE LA BANQUE YANKEE	
	Dollars		Dollars
1913	4.800.000.000	1913	800.000.000
1920	4.016.016.000	1920	2.093.138.000

Pareil accaparement du métal précieux permet à l'Amérique de continuer à maintenir l'or dans un cours fort inférieur, — au profit du dollar. Le désarroi des finances de l'Europe, la dépréciation de ses papiers-monnaies, l'invraisemblable bon marché de ses changes rendaient d'a

tant plus facile le *bluff* monétaire américain. Quelle protestation pourrait élever l'Allemagne de 1920, submergée par 50 milliards de marks en billets de la banque (contre 27 en 1918 et seulement 2 1/2 en 1914) ? Qu'aurait pu réclamer, même en 1916, la Russie d'avant la Révolution, cette Russie tsariste qui imprimait les billets à la rotative, à la production de 800.000 roubles l'heure, jour et nuit ? Et si les trente principaux pays du monde se formaient en chœur, quelle complainte pourraient-ils chanter pour flétrir la banque yankee ? Leur circulation à eux trente, en papier-monnaie, a passé de $ 7.000.000.000 en 1914 à $ 40.000.000.000 en 1918 pour atteindre 55 milliards de dollars en 1920 ! (Non comptés, bien entendu, les tonnes de billets bolchévistes et les couronnes autrichiennes et la monnaie de quelques autres peuples centraux européens à l'heure qu'il est banqueroutiers sans espoir de concordat). Les changes européens sont dans une situation trop misérable pour pouvoir oser une lamentation — à plus forte raison un reproche !

MARCHÉ DES CHANGES (septembre 1920)
(Le dollar jouant le rôle usurpé d'étalon)

PAYS	Valeur normale	Valeur actuelle	Stock or	Papier-monnaie	Proportion entre l'or et le papier-monnaie
…gleterre (*livre*) .	$ 4.86	$ 3.50	£ 147.000 000	£ 425.000.000	30 °/°
…nce (*franc*)….	Cents 19.3	Cents. 6.75	Fr. 5.500.000,000	Fr. 38.000.000.000	15 °/°
…e (*lire*)…….	— 19.3	— 4.35	?	?	?
…lmagne (*mark*)	— 23.8	— 1.85	Mark 1.000.000.000	M. 50.000.000.000	2 °/°
…iche (*couronne*)	— 20.3	— 0.42	Couronnes 125.000.000	?	?
…grie (*couronne*)	— 20.3	— 0.38			
…manie (*lei*)…	— 19.3	— 2.10	Sequestré par les Soviets Russes	?	—
…gne (*mark*) ..	— 23.8	— 0.44	?	?	—

Le dollar yankee avait beau jeu en face des rapports …-papier que présentent le franc d'après-guerre, la lire, les

marks et les couronnes. Le dollar yankee en profita. Dire que le *bluff* monétaire américain (la substitution du dollar à l'or comme étalon des richesses) causa directement l'écroulement des changes européens, serait inexact. En fait, la dépréciation d'un billet provient beaucoup moins de la faiblesse de sa garantie or que du pouvoir d'achat que possède ce billet en charbon, en fer, en cuivre, en farine. C'est sur le marché intérieur d'un pays qu'on fixe le cours du change, beaucoup plus que dans les caves des banques d'émission. Si le franc, en 1920, est tombé à 6 cents américains, n'en cherchons point par trop la raison dans les bilans de la Banque de France : les poulets étiques à un louis pièce et le chou non pommé à 40 sous ont suffi à provoquer du carreau des Halles la dépréciation du billet de mille francs à New-York. Si, à la même époque, on offrait sur le marché de Wall-Street 10.000 couronnes autrichiennes contre 39 dollars, c'est avant tout parce qu'une paire de chaussures usagées s'arrachait, à Vienne, au prix de 1.000 couronnes. En février 1920, ce n'est pas tant la pléthore des billets allemands qui firent tomber le mark à un cent, que le lard à 20 marks la livre sur le marché de Berlin et le travail du manœuvre à 8 marks l'heure sur les quais de Hambourg ou dans les usines d'Essen. Qu'un effort de production générale vienne à baisser le coût de l'existence à l'intérieur d'un pays et voilà d'autant le cours du papier-monnaie de ce pays qui se relève à l'extérieur, — sans qu'il soit nécessaire de retirer un seul billet de la circulation ou d'augmenter d'une once d'or le métal précieux renfermé dans la banque. Le *bluff* monétaire yankee n'a donc point positivement déprécié les monnaies étrangères ; celles-ci se sont dépréciées d'elles-mêmes. Mais le *bluff* monétaire yankee interdit en quelque sorte à ces monnaies étrangères de regagner leur valeur passée, et ce parce que l'Amérique, en dépréciant l'or au profit du dollar, a arrêté par là même l'extraction du métal précieux et sur ses propres placers et sur les autres placers du monde. L'Amérique, en quelque

sorte, depuis cinq ans, interdit au reste du globe de produire de l'or, base du capital indispensable à la production de tous les objets de consommation. Le *bluff* monétaire yankee n'a pas positivement ruiné l'Europe mais il l'empêche de se relever de ses ruines. Le *bluff* américain a tué l'orpailleur américain réparateur du capital américain. Le *bluff* américain est en train de tuer l'orpailleur mondial, réparateur du capital mondial.

EXTRACTION DE L'OR

	1915	1918	1919
	Dollars	Dollars	Dollars
Etats-Unis.........	100.000.000	68.000.000	55.000.000
Production mondiale.	450.000.000	380.000.000	350.000.000

Ainsi donc la récolte de la pépite n'est pas seulement tombée en Amérique de moitié en quatre ans. La dépréciation de l'or au profit du dollar menace aussi bien l'extraction du métal précieux au Transvaal qu'en Alaska, en Guyane qu'en Californie. Ce ralentissement dans la production aurifère est rendu plus dangereux encore par une consommation industrielle sans cesse croissante. Car il ne faudrait pas s'imaginer que tout l'or accaparé par les Etats-Unis s'en va dans la caisse de ses banques créer du capital nouveau : il n'y aurait en somme que demi-mal dans ce monopole de la capitalisation américaine et on pourrait espérer voir revenir un jour ou l'autre cet or en Europe pour y stimuler la production de richesses utiles. Mais point ! Non contente de restreindre la production de l'or sur le placer mondial, l'Amérique s'empare encore des quelques pépites extraites à grand'peine et les transforme en un capital mort-né, en fabrique du luxe improductif, des montres, des bijoux, des objets d'art douteux ! C'est ainsi que la consommation commerciale de l'or par les Etats-Unis en 1919 a coûté au capital mondial 80 millions de dollars, 35 millions de plus que les Etats-Unis n'ont eux-mêmes produit cette même année. En 1920, New-York a

attiré 75 o/o des orfèvres du monde, les a enrégimentés dans des fabriques d'objets inutiles, luxueux, improductifs, onéreux, où la prodigalité yankee s'apprête à engloutir les trois quarts d'une production aurifère mondiale déjà déficitaire!

Accaparement de l'or mondial à la faveur de la guerre, dépréciation arbitraire de cet or, substitution du dollar à l'étalon aurifère dans l'échange des richesses, fermeture des placers, gaspillage du métal précieux dans des industries de luxe : telles sont les plus immédiates aggravations apportées par la politique monétaire américaine à la situation critique du globe. Cette œuvre de destruction économique est présidée par le *Federal Reserve System* lui-même, pilote de la Banque yankee et son naufrageur de demain. A dire vrai, le *Federal Reserve System* naquit sous de mauvais auspices à la veille de la guerre ; le *Federal Reserve Act* est du mois de décembre 1913 et la *Federal Reserve Bank* commence à fonctionner à la hâte dès novembre 1914 ; l'Amérique expérimentait son nouveau pouvoir d'émission en pleine tourmente; quand ce pouvoir d'émission se révéla néfaste, il était trop tard, vu les circonstances, pour changer de mâture : le navire de la finance yankee s'en allait déjà à la dérive sur la mer de l'empirisme. Le *Federal Reserve System* est une institution hybride qui semble avoir emprunté les défauts de la Banque de France, de la Banque d'Angleterre et de la Banque Impériale allemande, — sans reproduire aucune de leurs qualités respectives. Le *Federal Reserve Systeme* consiste en :

1° Une corporation administrée par sept membres directeurs nommés par le gouvernement ;

2° Douze banques de réserve auxquelles, bon gré, mal gré, ont dû s'affilier quelques 11.000 banques de commerce;

3° Un papier-monnaie garanti partie par un stock d'or, partie par du papier (à courte échéance), commercial, industriel ou agricole ; partie encore par des notes, chèques, bills, servant à l'achat, la vente ou l'échange des bons du gouvernement.

Six ans après l'inauguration du *Federal Reserve System*, le papier-monnaie américain avait passé de 2.700.000.000 de dollars à 6.000.000.000 de dollars, soit une augmentation de 3.300.000.000 de dollars en billets de banque.

PAPIER-MONNAIE ET OR AMÉRICAINS

	1914	1918	1920
	Dollars	Dollars	Dollars
Papier-monnaie.	1.000.000.000	4.500.000.000	6 000.000.000
Or..........	900.000.000	3.000 000.000	2.000.000.000

Aujourd'hui la proportion entre l'or et le papier américains est d'à peine 35 o/o. Ainsi en 1920 65 o/o des billets de banque yankee sont garantis par des traites à courtes échéances, des transactions commerciales qui sont souvent éteintes, alors que le papier émis en leur nom continue toujours à courir !

C'est ainsi qu'un billet de banque de 1.000 dollars peut être imprimé avec comme unique garantie : du coton pendant sa récolte, ou pendant son transport en Europe, ou pendant sa transformation en étoffe, ou pendant sa vente à crédit par le fabricant ou marchand, ou pendant le retour en Amérique de ce coton transformé maintenant en chemises et mouchoirs. Nous avons là une chaîne sans fin de papiers commerciaux à court terme, qui réclament sans cesse d'autres papiers à court terme, lesquels à leur tour demandent une impression sans cesse plus fiévreuse de billets de banque. Le *Federal Reserve System* est basé sur une confusion volontaire entre des *avances en crédit ou en capital* et une *augmentation de la monnaie d'échange*. Comme garantie de ses émissions, la *Federal Reserve Bank* se sert de dettes, qui provoquent d'autres dettes — et tout ceci constitue bien *des demandes d'or* mais *ne représente pas de l'or*.

A la fin de la guerre de Sécession, l'exact gonflement du papier-monnaie yankee était déterminé chaque jour pour la vente du crédit du gouvernement contre de l'or. En 1865,

1 dollar d'or achetait $ 2,25 de crédit gouvernemental ; la différence s'atténua peu à peu et en 1879 les Etats-Unis imprimaient à nouveau leurs billets au pair de l'or. En 1920, par un *bluff* sans exemple dans l'histoire du monde, l'Amérique du Nord a assimilé l'*or* à des *dettes*, enlevé à l'or 65 o/o de sa valeur, arraché au métal précieux la fonction d'étalon des richesses pour la donner au dollar-papier. « Nécessité, dira-t-on, nécessité des temps de guerre ! » Mais la guerre a cessé depuis bientôt deux ans, et la politique monétaire désespérée des Etats-Unis continue à pousser le reste du monde à la ruine, — parce que sur des fondations de pur crédit la folie des grandeurs yankee a voulu bâtir une gigantesque fabrique, dont toute l'armature est faite de *dettes* à la place *d'or*.

La complaisance ou l'optimisme humains diront peut-être : « Pourquoi tant d'indignation devant cette proportion de 35 o/o entre l'or et le papier yankee ? 35 o/o sont encore une splendide réserve, si l'on compare avec les 2 o/o allemand, les 15 o/o français et même les 30 o/o anglais ! » Mais les 6.000.000.000 de dollars ou billets de banque ne sont pas *toute* la monnaie courante de l'Amérique ! Ces *chèques officiels* ne sont qu'une goutte d'eau dans la mer des *chèques officieux* sur laquelle tangue furieusement le bateau yankee. En somme, le billet de banque n'est usé aux Etats-Unis que par les émigrants ou les mendiants. Quiconque possède n'importe quoi, soit une maison, soit un cheval, soit un emploi, soit même un simple espoir, — s'inquiète bien de la monnaie d'or, d'argent et de papier ! Un crayon d'un sou et un carnet de chèques gratuitement offert par une des 27.000 banques d'Amérique, font autrement l'affaire ! A quoi bon de l'argent quand on peut avoir du crédit partout, chez le tailleur, chez l'épicier, chez le boulanger, chez le propriétaire, au cabaret, que l'on y consomme pour cent sous ou pour cent dollars ? Arrêtez n'importe quel millionnaire dans la rue : il n'a pas 75 cents de monnaie courante dans sa poche, mais il a un carnet de chèques !

Et plus l'individu sera riche, moins il usera de l'or, de l'argent, du billet de banque. Il est sa propre banque, sa propre frappe ! A quoi bon la *monnaie courante* quand on fabrique soi-même la *monnaie d'escompte* ?

En 1920, 90 o/o des affaires yankee se sont opérées par *chèques*. Les maisons de liquidation (*Clearing Houses*) ont liquidé en un an 497 milliards de dollars de transactions, — et ceci par un simple jeu d'écriture, sans l'usage d'une seule pièce d'or ou d'un seul billet ! 497.000.000.000 de dollars ! Vingt fois le dépôt de toutes les banques yankee, deux fois toute la richesse nord-américaine (maison, sol, forêts, etc.) ont afflué et reflué en douze mois dans les canaux des *Clearing Houses* ! Est-ce que ces milliards de *chèques* ne sont pas, eux aussi, du papier-monnaie, du papier boursouflé, précaire, garanti par des dettes et par des dettes de dettes? Ces *chèques* n'ont qu'une vie éphémère, dira-t-on, soit. Mais sont-ils aussi éphémères, ces 25 milliards de dollars de *Liberty Bonds* qui, en compagnie de 3 milliards de notes du Trésor, errent sans maîtres sur les marchés financiers, commerciaux, agricoles, sur tous les marchés, — les 28 milliards de dollars de bons-monnaie avec lesquels on paye son domestique, on encourage sa maîtresse, que les corporations décernent en place de dividendes et dont finalement on se débarrasse en pourboires ?

Mais cette paperasserie extravagante ne s'adapte-t-elle pas exactement aux extravagances publiques et privées ? Le pouvoir général des banques américaines (capital, surplus, dépôts et circulation) se totalise par 45.000.000.000 de dollars en 1920, un chiffre dix fois supérieur à celui de 1890 ! Et avec un roulement de fonds dix fois supérieur, les Etats-Unis de 1920 ont *augmenté leur production nationale d'à peine quelques centaines de tonnes* ? Où trouver mieux la dépréciation des vraies richesses, l'illusion des fausses, le boursouflement des chiffres, la falsification des livres ? Et battant ce record de la prodigalité générale, le gouvernement, deux ans après l'armistice, un an après la paix, vit

encore sur un pied de 18 millions de dollars quotidiens !

Comment le *bluff* monétaire yankee qui voguait à la faveur des batailles a-t-il pu continuer, le dernier coup de canon tiré, à s'imposer à la conscience mondiale ?

C'est qu'en face du cheptel décimé de l'Europe, en face de son usine détruite, de ses foules démoralisées, de ses productions désorganisées,— les Etats-Unis dressent un bilan de commerce extérieur bien fait pour impressionner au premier abord.

De 1914 à 1920, l'Amérique, par le surplus de ses exportations sur ses importations, s'est ouvert sur le marché mondial un compte créditeur de 17 milliards de dollars.

Excès des exportations américaines sur les importations.

	Dollars
1913	691.421 812
1914	470.653.491
1915	1.094.419 600
1916	2.135.599.375
1917	2.160.840 719
1918	2.972 226.238
1919	4.129.207.675
1920	3.000.000.000

Jamais on ne vit pareil bilan dans le commerce mondial. Le crédit de 1920 est cinq fois supérieur au crédit de 1913... en apparence. Mais si nous comparons le dollar de 1920 au dollar de 1913 (celui-là ne possède plus que le tiers du pouvoir d'achat que possédait celui-ci), nous devons ramener la fameuse balance de 1920 à un milliard, — ce qui ne laisse plus à cette dernière année qu'un gain de 33 o/o sur 1913. Tout le progrès de ce commerce rayonnant se résume en un tiers d'augmentation. Et quel tiers, si nous considérons la qualité des marchandises actuelles, si différentes de la production d'avant-guerre! Teintures qui coulent au premier lavage, chaussures en cuir non tanné, lames de rasoir qui ne rasent pas, médecines qui empoisonnent, chaussettes qui se volatilisent à la première marché, complets dé-

formés, conserves alimentaires mortelles! Les exportations du royaume de la Camelote, en plein !

En se plaçant au point de vue yankee, la vente de pareille camelote bien que déshonorante n'en serait pas moins profitable au vendeur, si *l'acheteur pouvait payer et payait.* Mais au cours de la guerre, il s'est produit une évolution étrange dans le commerce extérieur américain. L'importation sud-américaine aux Etats-Unis a gagné 5 o/o, l'importation asiatique aux Etats-Unis a gagné 12 o/o, l'importation australienne aux Etats-Unis a gagné 1 o/o et l'importation africaine aux Etats-Unis a gagné 3 o/o. Durant la même période *l'exportation américaine dans les pays ci-dessus est restée stationnaire.* Si bien qu'aujourd'hui l'Amérique yankee a des comptes *débiteurs* aux Indes en Océanie, au Transvaal, en Argentine, en Chine, — et sur tous ces marchés, les Etats-Unis doivent régler *au comptant* et en *espèces sonnantes.* En Europe seule, l'Amérique possède un compte *créditeur*, et là on la règle *à terme* et en *papier.*

CRÉDIT DES ÉTATS-UNIS (1920) EN :

	Dollars
Europe	3.684.694.467

DÉBIT DES ÉTATS-UNIS (1920) EN :

	Dollars
Asie	570.537.647
Afrique	77.862.895
Sud-Amérique	379.000.121

Ainsi donc partout où l'Amérique doit *payer*, elle doit se démunir de son or, et là où l'Amérique pouvait *recevoir*, elle ne reçoit guère que des bonnes paroles. Et l'on constate ce paradoxe d'un peuple américain créditeur de 3 milliards de dollars vis-à-vis du reste du monde et ne recevant en 1918 que 20 millions de métal précieux.

En 1919, le paradoxe s'affirme davantage ; l'Amérique créditeur mondial de 4 milliards de dollars *doit exporter 316.000.000 dollars en barres d'or et 109,000.000 en barres d'argent.* L'or yankee qui en 1918 représentait un stock

de 3 milliards de dollars a vu son niveau baisser à 2 milliards en 1920. Encore une campagne de ce genre et le *bluff* monétaire, abrité derrière le mirage de l'or, apparaîtra. Le *krach* alors prendra la race à la gorge. Les usines ferment, les guichets de banque anssi ; c'est le chômage, la queue à la porte des soupes populaires ; c'est l'effondrement des valeurs et le dollar revenant peut-être à 3 francs, — comme dans la séance du 4 août 1914.

Pour se sauver de la catastrophe, il eût fallu que l'Amérique relevât l'Europe, *le seul marché où l'exportateur yankee est actuellement créditeur*. Certes l'Europe s'efforce honnêtement de payer son fournisseur du Nouveau Monde; elle a envoyé son or, autant que possible était ; maintenant l'Europe vend à Wall Street ses valeurs, les actions de ses mines, de ses chemins de fer, les obligations de ses villes. L'Europe tente de régler sa dette en transportant dans la cale de ses navires les produits américains. Mais tout cela est encore bien peu, et l'Europe achète tant de choses à l'Amérique ! Certes peu à peu, par son *commerce invisible* (importation de valeurs européennes) le peuple yankee se fait régler la note de son *commerce visible* (exportation de produits bruts ou manufacturés). Mais débiteur et créditeur semblent encore bien loin de compte. Le seul moyen que l'Europe a de payer l'Amérique, c'est d'envoyer contre des objets de consommation américains des objets de consommation européens: mais l'Europe ne produit point assez pour elle-même, — excepté des *objets d'art* et de *l'article de Paris*.

Un effort général de l'Amérique pour sauver l'Europe ? Il faudrait pour cela que la première pût envoyer du *capital* à la seconde et l'Amérique n'a plus de capital disponible ! Alors, des crédits, encore plus de crédits ? Les États-Unis ne peuvent étendre leur crédit à l'Europe qu'en restreignant leurs propres dépenses et en augmentant leur production. Mais augmenter le pouvoir d'achat de l'étranger par une augmentation de crédit serait augmenter d'au-

tant le prix de la vie en Amérique, comme en Europe, — et aggraver la crise des deux côtés. Qu'est-ce que le peuple yankee peut faire ? Continuer son commerce extérieur à haute pression ou le réduire arbitrairement ? Le peuple yankee n'a plus de capitaux pour commanditer cette exportation si profitable dans les bilans et si incertaine dans les payements.

Aussi bien, que reste-il aujourd'hui de ce glorieux marché de l'argent de Wall Street, en 1915, 1916 et 1917 ? Que sont devenues ces valeurs de la guerre, haussant de 50 points par séances, — telles ces actions de *Bethleem Steel* parties de 13 dollars et parvenues à 600 dollars en quelques mois ? Que reste-il de toute cette prospérité apparente, faite en grande part de spéculation ? Il reste le souvenir d'un *agio* formidable, l'habitude du joueur au matin de la nuit où l'on a fait sauter la banque pour sauter à son tour. Tout est retombé lourdement, et les actions des cuirs, et les actions des aciers, et les actions des charbons. A la confiance folle a succédé la méfiance, même vis-à-vis des entreprises les plus pondérées. Les banques de 1913 avaient constitué 50 o/o de leurs ressources avec les actions de chemins de fer, d'usines, de mines ; on trouvait à grand peine 25 o/o de ces placements de tout repos dans le portefeuille des banques de 1920. Si nous représentons par 100 la moyenne du prix d'émission des valeurs américaines avant la guerre, nous ne trouvons plus après la guerre qu'un seul groupe sur neuf groupes qui se maintienne encore au-dessus du pair.

COURS MOYENS DES VALEURS AMÉRICAINES EN 1920

Chemins de fer	75
Aciers	80
Cuivre	55
Moteurs	90
Transports maritimes	110
Caoutchouc	65
Produits alimentaires	70
Pétroles	70
Utilité publique	78

A de tels cours de vente, les valeurs yankee rapportent couramment du 10 o/o — et malgré l'offre de pareils dividendes, les acheteurs se font de plus en plus introuvables. Les *Liberty Bonds*, les actions du Gouvernement, émis à 100 et contre 4 o/o d'intérêt, sont tombés à 75 et le Trésor a toutes les peines du monde à décider l'épargne à acquérir ces 6 1/2 o/o de rente, lorsque de gros paquets de bons sont jetés sur le marché. Quant au taux d'escompte, il semble qu'il ne connaisse plus de limites. Sur le marché libre de l'argent, les meilleures traites ne trouvent plus endosseurs à moins de 12 o/o. Quant aux agents de change de Wall Street, il leur faut aujourd'hui pour reporter leurs clients payer aux banques prêteuses de 25 à 30 o/o d'intérêt. Certes, cette cherté du Capital est devenue un phénomène mondial, mais elle apparaît plus choquante dans le pays du capitalisme par excellence, dans le pays qui semble avoir triplé ses richesses à la faveur de la guerre, dans le pays-banquier du monde et en lequel l'Europe a mis ses espoirs de salut.

En fait, quand il s'agit d'apporter une conclusion à la situation générale économique américaine, l'esprit ne peut se défendre d'un rapprochement, peut-être inattendu. De l'autre côté de l'Atlantique, un autre peuple aussi grand, aussi fort et par son territoire et par sa population que le peuple yankee, a décidé de détruire le régime capitaliste. Consciemment, diaboliquement, un Lénine, par l'impression de 50 milliards de roubles, a déprécié les vieilles monnaies d'échange, a réduit à rien la valeur du billet de banque. A celui-ci le soviet a substitué comme moyen d'échange le *ticket de travail*. Que vaut ce ticket de travail ? Très peu, car il représente *l'effort pour créer une richesse, il ne représente pas une richesse, car l'effort peut être énorme et le résultat nul.*

Tout l'échec du Bolchévisme tient dans cette constatation enfantine. Mais si Lénine n'a rien trouvé de solide pour remplacer les anciens systèmes monétaires, il n'en

reste pas moins vrai que sa révolution a dangereusement blessé *Quelque chose* et que le *Federal Reserve System* américain est en train de donner le coup de grâce à ce *Quelque chose.*

En somme Lénine n'a pas chassé l'or du marché des échanges : Lénine a déprécié le papier-monnaie et c'est tout. Le *Federal Reserve System*, lui, a déprécié l'or pour confier la fonction des échanges à *une dette* : Lénine, avec son *ticket de travail* n'a pas été plus destructeur.

Un fait semble patent : la disparition de l'or en tant qu'étalon des richesses. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? l'Angleterre semble avoir pris son parti des conditions nouvelles ; avec 147 millions de livres sterling en or, nous voyons aujourd'hui la banque anglaise réussir à opérer le deuxième commerce du monde ; c'est que, peu à peu, au pouvoir du métal précieux semble se substituer un pouvoir de troc basé sur des objets de consommation ou des titres de commerce. Déjà, sur les marchés de l'Europe centrale, ne voit-on pas le producteur américain confier au fabricant tchèque ou autrichien le cuir brut nécessaire à la fabrication de 100.000 paires de chaussures, et ne voyons-nous pas, après six mois, le fabricant tchèque ou autrichien payer le producteur de cuir brut avec du cuir manufacturé, en divisant les chaussures au prorata des parts? Pareilles transactions pouront-elles se répéter avec régularité ? Ou bien, l'humanité revenant à son point de départ, reverrons-nous la monnaie en assiettes de cuivre de la Suède moyenâgeuse ou la monnaie de porcelaine de la Chine du XVIIIe siècle ou la monnaie de coquillages des tribus africaines ou encore la monnaie de pierre des îles océaniennes?

Peut-être aussi la pièce d'argent est-elle appelée à prendre, comme étalon exclusif des richesses, la place que l'or partageait dédaigneusement avec le cousin moins brillant ? C'est sur le marché de l'Inde que dort encore ce secret, sur le marché d'une Inde dont les *roupies* furent la seule monnaie au monde à se dresser contre le *bluff* yankee et

à imposer au dollar un change défavorable de 25 o/o.

Nous devons constater que l'Amérique n'a pas été le « profiteur » de la guerre que l'on s'imagine. La bataille mondiale semble avoir eu comme plus claire conséquence d'éveiller la conscience et l'industrie asiatiques. L'Inde déjà, du haut de sa pyramide de roupies, semble jeter en défi au reste du monde un commerce extérieur de 18 milliards de francs. Le Progrès et ses besoins s'est glissé dans le sanctuaire de Brahma. Des secousses moindres que la guerre mondiale ont tour à tour éteint et rallumé le Flambeau sur les rives de l'Euphrate, dans la vallée du Nil, dans l'Athènes de Périclès, à Carthage, à Rome et ailleurs. Peut-être dans un avenir proche verrons-nous le centre du Progrès se transporter sur les bords vaseux du Gange.

Alors le *Federal Reserve System* américain, s'il existe encore, pourrait bien aller prendre les ordres et les leçons d'une sage politique monétaire mondiale auprès d'une race réveillée après vingt siècles de léthargie, mais dont la civilisation avait précédé la nôtre de quelques millénaires.

FERRI-PISANI.

LE
BOUCHER DE VERDUN [1]

—

I

Qu'il est doux, quand, après de longues semaines de souffrances, on se réveille un beau matin d'un grand sommeil profond et réparateur, qu'on se retourne facilement et voluptueusement entre des draps frais qui ne pèsent plus sur le corps, qu'on éprouve pour la première fois depuis bien longtemps le délice de respirer librement sans brûlure entre les côtes et sans tenaillement dans l'abdomen, quand on se rappelle qu'on a eu l'honneur de tomber glorieusement blessé sur le champ de bataille au service de la patrie allemande, quand on a la croix de fer de deuxième classe sur son lit et dans le tiroir de sa table de nuit le brevet de lieutenant de Sa Majesté, qu'il est doux de se dire en buvant avidement des yeux la lumière divine :

— Herr Wilfrid, Herr Leutnant Wilfrid Hering, vous êtes encore en vie, vous êtes, *Donnerwetter !* tout ce qu'il y a de plus en vie et prêt à recommencer vos prouesses de naguère !

On n'en finit pas de se féliciter et de se congratuler, de bénir sa chance qui vous a fait si miraculeusement passer entre les gouttes de fer et de feu, sans trop de dommage personnel, alors que tant de valeureux compagnons d'armes, partis comme vous pleins de joie et de santé, sont restés en morceaux sur les champs de bataille ou prisonniers entre les mains cruelles de l'ennemi ; on se sent fier de soi, de ce qu'on a bravé, de ce qu'on a accompli, et l'on se

(1) *Copyright 1921 by Louis Dumur.*

traite sans rougir de héros d'épopée, de chevalier allemand.

Telles étaient les dispositions où je me trouvais le 26 octobre 1914, sur les neuf heures du matin, tandis que, bien calendrée d'amidon et toute tintinnabulante de bimbelots de piété, sœur Hildegarde m'apportait un bol de consommé à l'œuf et deux belles rôties dorées.

— Bon appétit, monsieur le lieutenant ! Dieu soit loué, chaque jour monsieur le lieutenant a meilleure mine.

— Et meilleur estomac, sœur Hildegarde. Y aurait-il moyen d'avoir un second bol et deux autres rôties ?

— Oh ! non, pas pour aujourd'hui, monsieur le lieutenant. Vous aurez votre bouillie à midi. Mais je crois que monsieur le médecin-chef ne tardera pas à autoriser monsieur le lieutenant à manger de la viande.

— De la viande, sœur Hildegarde ?... de la viande !...

— Nous commencerons par une bonne côtelette grillée...

— Quand ?

— Dès demain peut-être. Puis, si tout va bien et s'il plaît à Dieu et à la sainte Vierge, nous permettrons à monsieur le lieutenant un bifteck quotidien.

— Je vous embrasserais pour cette bonne parole, sœur Hildegarde... Surtout si ça pouvait faire venir le bifteck plus vite !...

Sœur Hildegarde, qui en entendait bien d'autres, souriait placidement sous sa coiffe amidonnée, reprenait le bol vide, secouait les miettes de mon rapide déjeuner, regonflait mes oreillers, me demandait si j'avais besoin de l'urinal et passait à un autre lit.

C'était une grande salle claire d'un lazaret militaire d'Aix-la-Chapelle, comportant une cinquantaine de lits de jeunes officiers, d'enseignes ou d'aspirants, blessés pendant les deux premiers mois de la guerre. Une abondante lumière bleuâtre, tamisée par des stores en tulle ciel, tombait de larges baies exposées au midi. Les rangées de boules de cuivre aux angles des lits brillaient et reluisaient, impeccablement alignées comme à l'exercice. Tendues de gris, le

parois présentaient de belles cartes murales des fronts, gaîment et pittoresquement semées de petits drapeaux bigarrés A l'une des extrémités de la salle paradait un grand portrait de l'Empereur dans le rutilant uniforme des uhlans de Brandebourg, tandis qu'à l'autre bout pendait un immense crucifix, où un Christ de bronze noir se décharnait sur une croix de chêne foncé. Les deux images se faisaient exactement face, se regardaient, s'observaient, se complétaient, par-dessus la double haie d'honneur des lits blancs à boules de cuivre peuplés de jeunes corps allemands et chrétiens : l'homme rouge, coiffé du kolback à flamme écarlate, avec son attila, ses olives, ses tresses, ses nœuds hongrois, et l'homme noir, couronné d'épines, avec sa pancarte, ses clous, son coup de lance, sa ceinture drapée ; l'un, dardant vers le ciel les pointes de sa moustache effilée, l'autre, inclinant sur la terre les boucles de sa barbe soyeuse ; celui-ci qui avait dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre », celui-là qui disait : « Je suis le Seigneur de la guerre » ; celui-ci qui se déclarait fils de Dieu et prêchait : « Mon Père et moi » ; l'autre qui se proclamait roi par décret divin et vaticinait : « Dieu et moi » ; l'un qui bénissait : *Gott mit euch!* l'autre qui répondait : *Gott mit uns !* tous deux qui se mettaient réciproquement au service l'un de l'autre, qui avaient leurs troupes, leurs soldats, leurs fidèles, leurs croyants, leurs martyrs, tous deux qui disposaient du même pouvoir sur les âmes, du même empire sur les consciences, qui avaient les mêmes thuriféraires, les mêmes prophètes, les mêmes zélateurs, les mêmes dévots, les mêmes temples et les mêmes prêtres.

Et des lits, les regards allaient de l'un à l'autre avec le même dévouement. Les uns, il est vrai, se portaient plus complaisamment du côté du dolman rouge de l'Empereur ; c'étaient ceux des blessés qui revenaient à la santé. Les autres, qui tremblaient encore de fièvre ou brûlaient de souffrance, se tournaient plus volontiers vers le torse maigre

et noir du roi crucifié. Mais aucun dont la ferveur fut exclusive ; tous ces regards participaient, dans des mesures diverses, à ce double culte. Les miens, bien qu'un peu plus chargés peut-être de philosophie, ne faisaient pas exception et considéraient avec un égal plaisir la tête raide et moustachue de mon Seigneur, comme le chef penché et barbu de mon Sauveur, que la présence tutélaire de sœur Hildegarde et le souvenir glorieux de ma campagne me rendaient uniformément sympathiques.

Cependant, à mesure que les jours passaient et que l'état des blessés s'améliorait, le portrait impérial et son attila de feu précisaient visiblement leur avantage. C'est que depuis longtemps on ne mourait plus dans le lazaret B d'Aix-la-Chapelle, du moins dans cette salle aux baies bleues, dite salle Hæckel, où se filait mon destin présent; on n'y entendait plus de ces râles sinistres, de ces hoquets d'agonie, de ces hurlements de douleur qui en rendaient antérieurement le séjour si peu confortable. Ceux qui étaient marqués du signe fatal avaient déjà succombé ; d'autres, qui les avaient remplacés, avaient succombé à leur tour ou guérissaient, si bien que, de sélection en sélection, il n'y avait plus dans la salle Hæckel que d'optimistes candidats à la résurrection, dont le pouls et le moral se restauraient conjointement et qui, détournant de plus en plus leurs yeux du Christ sur l'Empereur, ne laissaient plus de place vide pour de nouveaux blessés. Nos nuits en étaient plus tranquilles et nos journées moins agitées.

C'est tout au plus si une vingtaine d'entre nous prenaient encore quotidiennement, allongés sur une civière ou appuyés sur un infirmier, le chemin de la salle de pansement. Pour moi, je ne connaissais plus, depuis bientôt quinze jours, cette accablante corvée. Mes plaies se cicatrisaient, ma balle avait été extraite de l'épaule gauche, mes deux côtes s'étaient proprement ressoudées, je bougeais, je remuais, je m'étendais ou me recroquevillais sans autre embarras qu'une dernière raideur au genou droit, et il me semblait

j'aurais pu déserter ma couche et me promener de long
large comme ci-devant, ce dont j'avais une furieuse en-
Tous mes muscles s'ajustaient et roulaient, mes arti-
ations jouaient, mes organes manœuvraient, j'étais en-
, complet, intact et, bien que j'eusse dû subir une opé-
on interne, je me retrouvais frais et neuf comme un
eau qui va s'élancer hors du nid. Mon appétit, que je ne
vais encore satisfaire au gré de mes désirs, commen-
à devenir impérieux, et je ne tardai pas à constater,
on infinie satisfaction, que ma virilité, pour laquelle
ais pu nourrir quelque crainte, suivait de près mon
mac.

e rétablissement de cette fonction importante me rappela
eune fille que j'aimais, ma douce et blonde fiancée, la
Dorothéa von Treutlingen. Ah ! ce beau mois de
et 1914, alors qu'étudiant à l'université de Halle, je
ais mes vacances dans le Harz, si loin de me douter
quelques semaines plus tard, après des aventures
ïes, j'échouerais, à moitié démoli, dans ce lazaret
x-la-Chapelle ! Cette jolie villa de Goslar, où j'allais
la cour à ma bien-aimée, ce jardin fleuri de zinnias,
etit salon où je buvais de la bière, tandis qu'elle me
it de ses mains dodues le menuet du Bœuf ou la che-
hée des Walkyries ! Heures inoubliables ! divins sou-
rs ! Je me les remémorais à satiété durant ces longs
-midi où je me remettais lentement du rude choc de
erre. Ah ! Dorothéa ! chère idole, chère âme et chère
! Combien j'eusse aimé t'avoir près de moi, sentir tes
s lourdes sur mon front et m'assoupir béatement au
e de ta molle présence !

léfaut de cette présence, je possédais du moins tout
etit paquet de ses lettres, qui ne quittait pas le dessous
on oreiller. Je les en retirais deux ou trois fois par
pour en relire la forte écriture gothique. C'était celles
e m'avait adressées aux armées, et dont les dernières
étaient parvenues qu'à l'hôpital. J'en contemplais avec

amour les traits gras. Je cherchais à discerner ce q
cachait de tendresse et de douce sensualité dans ces p
écrasés et ces déliés onctueux. La psychologie de mon
rée m'apparaissait riche de réalités et grandiose de po
O lune pleine des soirs d'été !...

Et rêvant à ma famille future, ma pensée revenait
une pente naturelle, à la fois filiale et fraternelle, à m
mille présente, à mon père, le conseiller de commerce
ring, à ma mère, Mme la conseillère de commerce Herin
mes chères sœurs, Hedwige et Ludmilla. D'eux a
j'avais des lettres et que je relisais de même, quoique m
souvent. Savaient-ils ce que j'étais devenu ? Pendant
mois, abruti de souffrance, de fièvre ou de drogues
capable de joindre deux pensées, de rassembler un so
nir ou de remuer un doigt, je n'avais pu leur donner s
de vie. Depuis huit jours seulement je m'étais vu en me
de leur griffonner quelques lignes sur des cartes pos
militaires. Les avaient-ils reçues ? Mes chers et vénérés
rents ! mes douces petites sœurs ! Je songeais à notre
propriété d'Ilsenburg, dans la forêt romantique du F
non loin de Goslar, où nous passions l'été et où l'ord
mobilisation était venu me surprendre. S'y trouvaie
encore ou avaient-ils déjà regagné la ville ?

C'est en de telles pensées, lentement reconstituée
de tels souvenirs, longuement remémorés, que se pass
mes heures, attendant le souper, que m'apporterait
Hildegarde, puis le sommeil, que me verserait la nui
nageais dans un infini bien-être, celui de n'éprouver
aucune douleur, plus la moindre difficulté à me mouv
à respirer. Quelle béatitude ! Et le lendemain, ain
l'avait promis sœur Hildegarde, j'avais une belle cô
de veau, bien rissolée, qui me fit entrevoir ce que pour
être les délices futures du paradis par l'avant-goût d
luptés présentes d'un estomac plein de désirs.

Au bout de quelques jours de ce régime reconsti
je crus pouvoir m'insurger violemment contre m

nt je me sentais de forces. Mais quand, revêtu de chauds icots et d'une capote *feldgrau*, je voulus éprouver ma ılidité, je fus tout étonné de constater mon extrême faiesse. C'est à peine si je pus me tenir debout et risquer ıelques pas enfantins au bras secourable de sœur Hildeırde. C'était néanmoins, à n'en pas douter, mon entrée en nvalescence.

Puis, un matin, ce fut une nouvelle joie.

— Une visite pour vous, *lieber Herr Leutnant !*

— Une visite ?

— Une surprise, une grande surprise !...

J'entendis un gloussement de voix bien connues et je vis ıvancer, prudemment et fort dépaysés, entre les lits miliires, mon père, le conseiller de commerce Hering, avec grosse moustache à la Friedrich-Karl, ses petits yeux ırcins, sa pelisse de loutre et sa canne à pomme d'or, ıivi de ma mère, Mme la conseillère de commerce Hering, ı chapeau extravagant et en étole de renard bleu.

Je laisse à penser quels furent les cris de tendresse, les fusions, les épanchements de pleurs à cette rencontre notionnante.

— Le voilà, notre guerrier ! s'exclamait mon père.

— *Herrje !* comme il est maigre ! s'apitoyait ma mère.

Ma croix de fer et mon brevet de lieutenant furent l'obt des plus vives conjouissances. Je dus faire le récit de a campagne, dont le peu de lettres que j'avais écrites n'aıient donné qu'une idée insuffisante. Je racontai notre ėpart mystérieux de la caserne de Magdebourg, la nuit ı 28 août, notre concentration au camp d'Elsenborn, la aversée en trombe de la Belgique, notre première affaire ıx approches d'Anvers, l'incendie de Louvain, Mons, l'enıée en France, nos combats sur la Somme, la marche sur aris, enfin cette terrible bataille de la Marne, où j'avais ́é grièvement blessé, après avoir perdu la plupart de mes ompagnons d'armes et vu anéantir la presque totalité de otre régiment.

Là, mon père m'arrêta :

— La Marne, dis-tu ? Qu'est-ce que c'est que ça ?... Nou
n'avons jamais entendu parler d'une bataille de la Marne

— Ce fut pourtant, dis-je, une grande, une formidabl
bataille, l'affaire de beaucoup la plus importante que nou
ayons eue.

Je me mis à lui en tracer à grands traits le schéma, d
moins selon ce que j'en savais. Mon père m'écoutait d'u
air étonné, puis profondément sceptique.

— Non, non, finit-il pas dire. Si c'était vrai, nous l
saurions. Nos communiqués ne nous cachent rien. Encor
une invention de ces hâbleurs de Français, je parie ! L'en-
gagement dont tu nous parles, mon cher Wilfrid, ne peu
pas avoir eu l'importance que tu lui attribues. Ta divisio
a pu se trouver un moment accrochée, au cours des opéra-
tions, et subir des pertes. Ce sont là les hasards de l
guerre. Mais cela ne tire pas à conséquence. Je sais bie
que nous avons dû, au milieu de septembre, opérer un lége
recul stratégique et que depuis lors nous n'avons guèr
avancé. En revanche, notre front s'est considérablemen
étendu du côté du nord, nous bordons la mer et, en c
moment même, une colossale bataille se livre dans les Flan-
dres, qui va nous donner Calais, rejeter les Anglais et nou
permettre de reprendre sur une plus vaste échelle la mar-
che un instant interrompue sur Paris et la conquête de l
France.

— Je n'en doute pas, dis-je ; mais, en attendant, la ba-
taille de la Marne a bien eu lieu.

— Je veux bien, puisque tu y tiens, concéda mon père
L'essentiel, c'est que tu t'en sois tiré à ton honneur et a
nôtre, mon cher fils, et que nous ayons aujourd'hui le bon-
heur de te retrouver en bonne voie de guérison.

— *Herrgott !* larmoyait ma mère, en agitant les plume
de son pharamineux chapeau, nous sommes en effet bie
heureux et nous remercions la Providence !...

Mes chers parents restèrent trois jours à Aix-la-Chapell

inrent chaque matin et chaque soir passer une heure : moi.

appris ainsi que mes deux sœurs faisaient de grands grès, l'une en musique, l'autre en dessin, et qu'Hedwige t en surplus fait la connaissance, à la Maison des Diaesses de Halle où elle était volontaire, d'un jeune et iant officier de la Garde, blessé au genou, qui pourrait tard donner un fiancé. L'automne avait été fort beau es parents s'étaient attardés dans leur propriété d'Ilsen- ; ils venaient seulement de regagner Halle et leur ptueux appartement de la Wilhelmstrasse.

es amours de ma sœur Hedwige et les détails circonsiés que m'en confiaient avec complaisance mes chers ents me ramenèrent avec une force nouvelle aux miennes pres. J'osai faire une timide allusion à ma belle Dorothéa. sourire entendu de mon père et à l'épanouissement béat na mère, je vis qu'ils en savaient beaucoup plus que je royais. J'appris alors avec de doux frémissements de que le père de ma bien-aimée, le conseiller de cour Otto Treutlingen, était venu un jour à Ilsenstein demander on avait des nouvelles du « jeune guerrier ». Mon père avait rendu sa visite à Goslar. On s'était revu. On s'était Le conseiller de cour et le conseiller de commerce ent chassé ensemble. On avait dîné les uns chez les au. Ma Dorothéa était devenue la meilleure amie de mes rs. Mes fiançailles étaient désormais reconnues, paten, officielles.

– Dès que tes souffrances auront pris fin, mon chéri, et la guerre sera terminée, ce qui ne saurait tarder, dit mère, vous pourrez vous marier... Et vous irez faire re voyage de noces à Paris !

– Où notre brillant Kronprinz résidera comme vice-roi, uta mon père.

élicieux espoirs ! riantes perspectives ! Ces merveilleux pos et ces tendres entretiens me faisaient plus de bien ne rétablissaient plus sûrement que toutes les potions

de sœur Hildegarde. Mon cœur battait à grands c
chauds dans ma poitrine; une émotion pleine de vol
inondait mon être; je rayonnais, j'étais aux anges. A
vers mille questions entrecoupées de caresses et de bai
j'éprouvais une véritable ivresse à pouvoir enfin parle
brement de ma bien-aimée, et il me semblait que je
dais l'équilibre dans trop de bonheur.

Le plus beau fut quand je reçus des mains de ma r
une jolie taie d'oreiller en toile fine, brodée par ma D
théa, et dont elle s'était faite la messagère. J'en pl
d'attendrissement.

Puis mes parents partirent, rassurés sur mon sort e
ma prochaine guérison, emportant la douce pensée de
revoir bientôt à Halle en congé de convalescence.
quittant Aix, mon père, le conseiller de commerce Her
fit un don de deux mille marks au lazaret B.

Quelques jours plus tard et mon état s'étant sens
ment amélioré, je fus transféré dans un pavillon annex
bâtiment principal, où j'occupai, au premier étage,
belle chambre en compagnie de trois autres jeunes offic
Je quittai sans regret la vaste salle au Christ noir e
Kaiser rouge, ainsi que les soins onctueux de sœur H
garde. Le pavillon était le séjour des blessés gradé
bonne voie de rétablissement et ayant de la fortune. (
était plus libre, plus richement soigné et l'on y receva
visite de dames de la ville.

Attenant à une galerie-promenoir donnant sur le p
avec ses quatre fenêtres, ses vitrages de guipure, ses li
piqué sous leurs rideaux à volants et leurs couvre-piec
pongée, avec son tapis de moquette, son divan de pa
ses fauteuils-bergère, sa table à thé, sa table de jeu et
piano Bechstein à cordes obliques, la pièce offrait un as
cossu, intime et confortable qui faisait plaisir à voir et
sir plus grand à habiter. C'était au plus haut point *gen
lich*, comme nous disons dans ce terme intraduisibl

s, nous autres Allemands, sommes à même de comdre.

es compagnons ne déparaient pas cette ambiance. Ils nt trois. Blond, mince, aristocratique, type parfait du d dolichocéphale germain, le premier-lieutenant comte Kubitz, du 48e régiment d'infanterie, avait été blessé ne moi à la Marne, alors qu'il essayait dans d'héroï efforts d'arrêter sur le Grand-Morin, avec le IIIe corps née, l'assaut frénétique des Français de Franchet d'Es-y. Touché à l'aine, il s'était vite remis, et c'était le plus e de l'escouade, bien qu'il eût conservé de son aven-un assez fort chaloupement. Il était artiste, disert et igué. Tout autre apparaissait le lieutenant von Bullen, son facies ravagé, son nez cassé, son torse de centaure, ourtes cuisses sous son derrière énorme. Officier de ns, il avait précédé, suivi ou flanqué de la Meuse à la e l'armée von Bülow, pour revenir se faire abîmer la sur l'Oise. Vaniteux, boute-en-train et hâbleur, il t les lourdes plaisanteries et les vastes rodomontades. oisième était le lieutenant Schalkenberg, des chasseurs ackebourg, cosmétiqué, calamistré, prétentieux, obséx et insolent, et que ne paraissait guère affecter l'abla-le deux doigts à la main gauche, non plus qu'une française qu'il enchâssait dans son thorax.

me reçurent avec politesse et froideur ; mais la glace e rompue, dès qu'ils surent que, par suite de la dis-on de mes chefs, j'avais eu l'honneur de commander nt quelques heures un bataillon sur la Marne et que bien pourvu d'argent. Il se trouva aussi que le comte ubitz était lointainement apparenté à la famille de ncée, les von Treutlingen, et cette circonstance acheva ccréditer dans le petit cercle élégant et capitonné des s du pavillon.

Kubitz, par paresse, von Bullen et Schalkenberg, escription, restaient couchés une partie de la journée, es imitais volontiers. Le déjeuner se prenait au lit,

ainsi que le repas de midi. Une ordonnance du corps
santé nous servait. Le médecin passait chaque matin v
dix heures.

On ne se levait guère avant deux heures. A ce mome
on voyait sortir d'un des lits la grosse jambe, la gro
cuisse, suivie du gros derrière de von Bullen, qui, en c
çon de tricot et en chemise molle, passait dans un des d
cabinets de toilette dont nous jouissions, tandis que Sch
kenberg allait occuper l'autre où il s'ondoyait de parfu
A Schalkenberg succédait von Kubitz et je remplaçais m
même au lavabo von Bullen ; après quoi, dans de do
lettes robes de chambre ou de confortables pyjamas, n
nous mettions en devoir de couler sans ennui le reste
la journée. On jouait. Le poker étant défendu, nous n
satisfaisions avec le bridge, où nous trouvions encore
moyen de faire de belles différences. Entre temps, on s'
quérait des nouvelles. Nous avions lu, le matin, la *K
nische Zeitung* et les feuilles d'Aix-la-Chapelle. Fritz, no
ordonnance, nous apportait la *Frankfurter Zeitung* et
gazettes berlinoises de la veille, accompagnées des dern
cancans de l'hôpital. Ceux-ci nous occupaient presque
tant que celles-là, car ainsi le veut la relativité des
constances humaines. Mais les premières seules impor
et méritent mon souvenir. La marche sur Calais n'avan
guère. Malgré les assauts intrépides du duc de Wurteml
et l'auguste présence de notre Kaiser, qui avait décidé d'
à Ypres le 1[er] novembre pour y proclamer l'annexion
la Belgique, nos satanés adversaires, accrochés à une
chante digue haute d'un mètre vingt, réussissaient, o
sait comment, à résister à nos coups les plus furieux, co
à nos feintes les plus surprenantes. Et il fallait bien c
qu'il y avait aussi quelque diablerie là-dessous, car
journaux racontaient, en termes assez mystérieux,
l'imitation des Hollandais du XVII[e] siècle ils avaient ou
leurs vannes maritimes, noyé d'eau l'étendue des ch
de bataille et, à l'exemple encore des anciens Héb

du entre eux et nous l'obstacle infranchissable d'une mer boue, de vagues et de submergements, semblablement ge de sang, charrieuse de chars, d'armes et de cadavres. ureusement que nos vaillantes troupes, arrêtées sur un nt, s'évertuaient sans découragement sur un autre. On quait maintenant plus au sud, hors de portée des eaux, rand renfort de cavalerie, de canons et de masses de c. La poussée était formidable. La rupture se ferait, ait se faire. Ypres, Dunkerque et Calais allaient tom- l'Angleterre choir piteusement dans les flots et la rre se terminer vivement dans une affreuse et gigantes- bousculade de tout un peuple en débâcle.

- Nos pertes doivent être énormes, observait le gros n von Bullen. Cœur !...

- Deux trèfles !... Que de beaux jeunes gens perdus r la patrie ! soupirait le comte von Kubitz.

- Vous voulez dire pour l'amour, mon cher ! rectifiait iquement Schalkenberg. Je passe !

- Bah ! peu importe !... Le principal, en effet, reprenait Bullen, c'est de passer.

en n'était plus agréable que de supputer nos chances ierre tout en risquant nos chances de jeu, celles-ci bien is certaines que celles-là, et, confortablement calfeu- à l'arrière, le ventre satisfait, l'esprit dispos, de suivre lin les exploits de nos héroïques soldats, sans partici- leurs fatigues et sans courir leurs dangers. Nous s eu notre compte : le rôle de spectateurs triomphants convenait maintenant tout à fait. La guerre s'achè- sans nous, ou, si nous reprenions le harnois, ce ne , selon toute vraisemblance, que pour faire orgueil- nent et paisiblement notre entrée à Paris ou à Lon- au tintinnabulement glorieux de nos sabres, lançant urires à droite et à gauche sur des rangs de jolies es qui nous jetteraient des fleurs, des billets et des es, avec des œillades frémissantes d'admiration.

ette pensée, la face ravagée de von Bullen grimaçait

de concupiscence, Schalkenberg frétillait, la mousta
blonde et le front dolichocéphale du premier-lieuten
comte von Kubitz s'agitaient mystérieusement, et je n'é
pas éloigné moi-même de me complaire à la perspec
de quelque idylle suave avec une jeune londonienne, él
cée, maigre et serpentine, qui me dirait : *My darling* !

Entre nos manches, nous nous contions alors de bon
histoires de guerre. La mémoire de chacun en était ri
Avec son IIIe corps, von Kubitz avait ravagé l'Hesbaye
Hainaut, le Vermandois, l'Oise, massacrant, brûlant et
lant à cœur joie. Schalkenberg avait éventré des femm
des nonnes, des fillettes et même embougré un petit g
çon avant de lui trouer la gorge. Von Bullen avait ét
Gerbéviller. Pour moi, quand on me mettait à mon tour
la sellette, je narrais, sans trop me faire prier, l'incen
de Louvain, auquel j'avais assisté, ou le viol d'une je
fille française par un capitaine, trois lieutenants, un f
webel, quatre sergents et trois enseignes, dont j'étai
benjamin.

— En somme, la guerre a du bon, émettait jovialem
von Bullen. A vous la donne !

— Coupez, cher ami !... Oui, malgré la rudesse
combats, elle laisse de bons souvenirs.

— Nous ne les raconterons pas à nos petits-enfa
riait Schalkenberg. Pique !

— Trois carreaux !

— Contre !

— Surcontre !... Bah ! tout cela deviendra de l'épo
Croyez-vous que les Grecs d'Homère n'en faisaient
autant ?

Nous recevions aussi des illustrés et des journau
guerre, où nous corroborions par l'image et le docu
graphique la haute idée que nous concevions déjà d
succès par les récits des quotidiens. L'allure que pr
sur ces représentations artistiques notre soldat allem
qu'il y fût figuré à pied, à cheval ou aux flasques d

on, en troupe compacte ou en groupe pittoresque, dans
leur du combat, la fantaisie du repos ou l'alignement
eccable d'une revue en parade, faisait bien de ce héros
sif, de ce nouveau porte-glaive, le champion de notre
e et le drapeau de notre culture.

ans une de ces liasses, nous trouvâmes un jour quel-
s numéros d'un journal imprimé en langue française
les soins de notre gouvernement, à l'intention des
ons occupées. Nous les examinâmes avec curiosité et
tôt avec attendrissement, tant nous parut louable la sol-
ude de nos autorités pour entretenir dans un bon esprit
e de nos nouveaux administrés et offrir à leurs esprits
aliment intellectuel digne d'eux et de nous. Cet excel-
journal s'appelait la *Gazette des Ardennes*.

oyant le plaisir que nous prenions à sa lecture, von
en, qui ne savait pas le français, me pria de lui en tra-
e quelques morceaux, et il admira comme nous la
ération, le ton tout à la fois familier et convaincant de
feuille sympathique, bien propre à nous concilier les
ulations indociles que nous tenions courbées sous notre
paternel. Nous goutâmes surtout un article intitulé
mands et Français, qui stigmatisait en termes judi-
x les abominables calomnies déversées chaque jour sur
par la presse de Paris.

ous n'aimons pas les gros mots, disait *la Gazette*, mais nous
ns constater que cette haine, cette campagne d'injures, ces
mations quotidiennes sont repoussantes.

comparant l'attitude de la presse allemande à celle
journaux parisiens, la *Gazette des Ardennes* ajoutait :

est vrai que, parfois aussi, des journaux allemands com-
ent des exagérations ; mais que les Français se donnent la
de comparer le contenu de ces journaux à ce qu'on ose
offrir quotidiennement dans *le Matin* et *l'Echo de Paris*,
citer des feuilles du genre indigne, ou même dans *le Jour-
des Débats* ou *le Temps*, qui pourtant se donnent pour
ux.

Et ce qui est encore plus attristant, c'est que même les miers esprits de la France font partie de ce syndicat d'excita haineuse.

Nous voulons parler des académiciens. Nous ne citerons Maurice Barrès, qui, autrefois, écrivait de beaux livres, qui, aujourd'hui, est descendu dans l'arène la plus bass combat politique; nous nommerons encore René Bazin, au de tant de romans de psychologie saine et fine, Alfred Ca qui ne nous fait plus rire comme jadis, et — la plume se re presque à écrire ce nom — le meilleur des écrivains conte rains, Anatole France, que nous voyons se mêler à cette c déchue.

— Ce sont des bandits! s'écria von Bullen, et, tout démiciens qu'ils soient, une fois à Paris, nous les en rons tous au peloton d'exécution.

— On pourrait peut-être, dis-je, faire une exception Anatole France. Il est bien vieux et il n'a sans doute sa tête bien à lui.

— Soit. Celui-là, fit Schalkenberg, nous l'enferme dans une maison de fous.

C'est dans de tels propos et de tels agréments que passions la première partie de l'après-midi. A cinq heu ces dames arrivaient pour le thé. C'était le moment le récréatif de la journée. Il y en avait quatre, le nombre respondant au nôtre, toutes plus sémillantes, plus fr froutantes, plus capiteuses les unes que les autres, mai façons, de toilettes et de beautés différentes. Elles app tenaient, bien entendu, à la meilleure société d'Aix-la-C pelle, car des personnes d'un moindre crédit n'eussent eu l'accès du lazaret, dont elles étaient des bienfaitrice des habituées. Elles consacraient leur temps et leurs s aux blessés, s'attachant de préférence aux officiers de q lité et par prédilection aux plus jeunes. Pour elles, au qu'on pouvait le déterminer sous leurs apprêts, leurs pou et leurs crèmes, elles paraissaient toutes quatre avoi vingt-cinq à trente-cinq ans.

L'une se nommait Mme Sch.... C'était la femme d'un

quier de la ville. Elle avait d'admirables yeux noirs, le nez légèrement busqué, une chair superbe, ferme et mate. Elle pouvait être juive. Elle s'habillait le plus souvent de noir, d'une robe de velours sans manches, d'où sortaient ses beaux bras nus. Blanche, rose, blonde, fluette et filigranée, telle se présentait par contre Mme la générale von Z..., dans son crépon paille, beige ou orange garni de Venise. Elle était probablement la plus jeune. C'était la seconde femme du vieux général von Z..., à la retraite depuis plusieurs années et rappelé en activité comme inspecteur de camps de prisonniers de guerre. La troisième de ces dames était la baronne von K.... Celle-ci était garçonnière et sportive. Elle engainait son souple corps d'éphèbe dans un tailleur étroit de couleur claire. Elle portait un col d'homme, une cravate régate épinglée d'un fer à cheval et des cheveux jais coupés à la nuque. Elle paraissait s'apparier fort exactement à notre beau dolichocéphale blond, le premier-lieutenant comte von Kubitz. Enveloppée d'un ample satin bleu paon, couverte de choux, de tuiles et de godets, Frau Professor W... dominait par sa majesté, sa luxuriance et sa fraîcheur l'élégant quatuor. En elle je pouvais m'imaginer ma Dorothéa à quarante ans. Sous des yeux pervenche battait un nez sensuel et gourmand, tandis qu'une bouche très rouge et charnue s'ouvrait et babillait sans cesse sur des dents étincelantes. Bien qu'appartenant au monde universitaire, Frau Professor W... devait être riche, car ses mains scintillaient de somptueux bijoux, qui s'étageaient par deux et trois bagues à la fois sur chacun de ses doigts grassouillets. Dès le premier abord, je compris qu'elle était momentanément inoccupée et qu'elle me couvait d'un regard attendri, ce qui me flatta beaucoup, en ma qualité d'étudiant dont les cours avaient été interrompus par la guerre.

Elles arrivaient donc chaque jour vers cinq heures, ensemble ou les unes sur les autres, chargées de boîtes de biscuits, de cartons de pâtisseries, de cornets de fondants, de

sacs de chocolats et parfois suivies d'un marmiton porte d'une corbeille de *Delikatessen*. Grâce à elles, nous r gorgions de douceurs et de friandises, et nous avions mên des fleurs dans nos porcelaines. De ses belles mai Mme Sch... préparait le thé, dont Fritz apportait le servi jaspé or. On prenait place sur les fauteuils-bergère, le d van ou même sur les lits, et les propos s'échangeaient, l langues s'activaient, les rires perlaient et les flirts se dég geaient.

— *Entschuldigen*, madame la baronne, je ne suis p de votre avis : le champagne vaut tous les vins du Rhin.

— Pour les femmes, oui, mais pas pour les hommes : suis un homme.

— Quel dommage que le champagne vous soit défend déplorait la générale von Z... Je vous en aurais fait port J'en ai reçu mille bouteilles de France, où mon beau-f réquisitionne à tour de bras.

— Nous irons en boire chez vous, madame la généra quand nous aurons des autorisations de sortie, si vous permettez.

— *Ach ! das war wunderschœn, gestern, in der Ope* s'extasiait Mme Sch....

— Qu'est-ce qu'on jouait ?

— *Martha*.

— Comment pouvez-vous entendre de la musique reille ?

— Mais, monsieur le comte, vous oubliez que nous sommes pas ici à Berlin ou à Dresde. On ne nous donn *Salomé*, ni le *Chevalier à la Rose*... Je vous assure qu Wettstein était délicieuse...

— Et Wagner ?

— La Wettstein est incapable de chanter du Wagne Goûtez donc de ces tartelettes, qui sont exquises. Elles tent de chez Küppers.

Sous une certaine cérémonie de bon ton, un aimable ser-alier plein de charme présidait aux ébats de notre

ciété. La malignité toutefois ne laissait pas d'y exercer ses prérogatives. Nous étions tenus au courant de toutes les histoires de la ville, et bien qu'aucun de nous ne fût d'Aix ou n'y eût de relations, nous n'ignorions rien de ses racontars de salons ou d'alcôves, de sa chronique mondaine comme de sa gazette scandaleuse. L'énorme mouvement de troupes que la guerre y faisait déferler accroissait singulièrement le nombre de ces historiettes. Les hôtels et les casernes en laissaient tomber de toutes leurs fenêtres, et rien n'était plus piquant que les intrigues que messieurs les officiers généraux et supérieurs de notre belle armée nouaient ou dénouaient à leur passage et dont ces dames paraissaient connaître les moindres détails.

Quant aux leurs propres, elles ne nous étaient point trop cachées, puisque nous en étions les héros et que nous avions tout lieu de supposer que d'autres avant nous et que d'autres après nous en avaient été ou en seraient à leur tour les heureux bénéficiaires. Mais pour le moment, je veux dire 'après-midi, autour de ces tasses de thé et de ces coupes le gâteaux, dans le papillotement des papotages, des gestes, des mimiques, des dentelles, des plumes et des soies, tout se passait à peu près correctement et n'excédait pas les bornes d'une sympathique bienséance. Ainsi en eût jugé du moins tout observateur nouveau venu, et c'est ce que je fus le premier jour et même les deux ou trois jours qui suivirent, car je fus un peu lent à comprendre.

On pouvait néanmoins, même alors, distinguer assez aisément le jeu mutuel des préférences, l'aimantation réciproque des cœurs, ou ce que notre grand Gœthe appelle, plus littérairement, les affinités électives. Il était évident, par exemple, aux yeux les moins prévenus que notre grand dolichocéphale blond, le comte von Kubitz, n'était nullement insensible au charme quelque peu masculin de la sportive baronne von K..., laquelle le stimulait de ses lazzis de champs de courses, de ses coups de cravache sur le mollet ou des soufflets de son gant de daim

qu'elle lui envoyait à tout propos sur les doigts. La petit générale von Z..., elle, s'acoquinait fort bien au fringa lieutenant de chasseurs Schalkenberg, et sa blondeur mi vre s'animait singulièrement aux galanteries que lui déc chait sans répit, malgré sa balle dans le thorax, le jeune séduisant officier. Plus médusé encore, le uhlan von Bull béait à l'aspect de la carnation de Mme Sch..., buvait go lument des yeux la belle israélite, qui se laissait généreu sement savourer, frôlant parfois de son bras nu l'épouva table visage glabre et tuméfié de son admirateur. Po moi, si j'ose m'en vanter, j'avais l'honneur, la satisfa tion et, je dois même l'avouer, l'émotion croissante d'int resser plus particulièrement Frau Professor W..., qui cessait de me convoiter d'un œil tout à la fois maternel fortement amoureux. Cette imposante personne m'inspir la sorte de plaisir qu'on éprouve à désirer une belle poi fraîche, mûre à point, la même sensualité à mordre en pe sée ses lèvres charnues qu'à contempler ses vastes atou son brocart et ses mains replètes chargées de joyaux.

— Et vous portiez la casquette de quel corps ? me c mandait-elle langoureusement.

— De Teutonia, Frau Professor, orange au liseré vert or.

— De Teutonia, *wie reizend !...*

Je lui montrais ma balafre, qu'elle admirait plus enc que les traces de mes blessures de guerre, et je lui cont nos combats d'étudiants, comme je le faisais, quelq mois auparavant, pour ma Dorothéa.

Un coup de cravache bien appliqué relevait le comte Kubitz de la position plus ou moins équivoque qu'il oc pait le long du costume garçonnier de la baronne.

— Allons, Max, commandait la baronne von K..., piano !... et jouez-nous de la grande musique !

Max von Kubitz se portait alors en chaloupant vers Bechstein, où il distillait avec assez de goût du Mend

sohn, du Schubert, du Schumann et s'aventurait même jusque dans du Liszt.

— Très bien, Max, bravo !... vous êtes un artiste !...

La petite générale von Z..., qui voulait en être une aussi, nous servait à son tour, d'une voix aigrelette et fripée, les couplets d'une chansonnette viennoise, et la belle juive, Mme Sch..., toujours accompagnée par Max, nous chantait non sans passion le grand air d'*Euryanthe*.

Pour un peu on eût dansé, si le règlement et notre état de valétudinaires ne s'y fussent opposés.

A sept heures, la petite fête était terminée, ces dames regagnaient leurs devoirs citadins et Fritz, révérencieux et ponctuel, les accompagnait jusqu'au bas de l'escalier.

Il était cependant rare que l'une ou l'autre ne revînt pas dès le lendemain matin, ou quelquefois même deux d'entre elles, mais à des heures différentes. Car autant ce qui se passait l'après-midi était mondain et tenait son principal attrait du plaisir pris en commun, autant ce qui se pratiquait dans la matinée était d'ordre intime et désirait la discrétion. Ces dames s'entendaient-elles ? Je n'oserais l'affirmer, mais le fait est qu'elles ne se rencontraient jamais. Elles nous trouvaient dans nos lits. Il était dix ou onze heures. Le médecin avait passé, la salle était faite, l'air renouvelé, les lits arrangés, les pots de chambre vidés. Tout était propre et bien en ordre. Un grand paravent japonais à six panneaux était prêt à venir se disposer autour du lit qui aurait la bonne fortune de recevoir, ce jour-là, sa visiteuse.

Le champagne, comme je l'ai dit, nous était défendu, ainsi que toute autre boisson alcoolisée, à l'exception d'un unique verre de vieux bordeaux que nous prenions à notre repas de midi. Mais l'amour nous était permis. S'il ne nous était pas expressément recommandé, il était du moins l'objet d'une aimable et tout hygiénique tolérance, et le pavillon des officiers convalescents du lazaret B n'eût pas été ce qu'il était, s'il se fût privé bénévolement de cet avan-

tage appréciable. Que des jeunes gens pleins de feu et
sang, sinon encore dans leur complète vigueur, du moi
rendus plus impatients par leur oisiveté et l'abondante ch
qui leur était faite eussent besoin de ce traitement comp
mentaire que seul peut donner l'amour, voilà qui dev
trop se comprendre pour pouvoir même être discuté;
que de jolies femmes, au cœur aussi charitable que se
sible, ne voulussent pas les sevrer de cette joie et de ce
douce médication, voilà qui témoignait de leur zèle et
leur intérêt pour leurs chers blessés. Le leur, non plus c
leur propre plaisir, n'y était point étranger peut-être; m
cela ne nous regardait pas; l'important était que nous f
sions aimés, et elles s'y appliquaient avec dilection et d
une juste mesure.

Au reste, nous n'avions plus guère besoin d'autres soi
et, à part quelque cachet ou quelque bol de tisane que n
administrait encore occasionnellement le docteur, tou
qui pouvait rappeler la pharmacie, la chirurgie et la
nique avait depuis longtemps disparu de notre étage.
n'imaginait d'ailleurs pas bien nos élégantes diacone
maniant le cataplasme, embandant le pansement ou plaç
le thermomètre. Elles étaient plus propres à d'autres m
pulations, et si la température qu'elles consultaient p
vait être élevée, elle n'avait rien que de naturel.

Aussi bien madame la baronne von K..., que madam
générale von Z..., ou que la dignissime madame Sch
toutes faisaient montre du plus pur dévouement et, s
gestes étaient divers ou les rôles différents, toutes com
naient semblablement leur mission.

Quand c'était la première, le grand paravent japo
venait déployer ses panneaux enluminés autour du l
monsieur le premier lieutenant comte von Kubitz. Le gr
dolichocéphale blond rayonnait. Sa visiteuse arrivai
bottes d'écuyère et en culotte de cheval. Nous la salu
tous d'un collectif :

— Bon matin, madame la baronne!...

Elle se bornait à nous répondre d'un signe cavalier et s'engageait résolument dans le pli intérieur du paravent.

Un paravent derrière lequel il se passe quelque chose est toujours intéressant. Nous avions en outre, pour nous listraire, le spectacle, sur la face qui nous regardait, de randes grues s'enlevant dans le ciel d'un vol gris, d'herbes acustres et de martinets bleus plongeant d'une branche, aile en biseau. Mais si nous n'avions pas mieux à contem-ler que ce décor extrême-oriental, nous ne laissions ependant pas d'entendre, qui s'en échappaient, des lam-eaux de phrases interjectives de ce genre :

— Voyons, Max !.... Max... ma chérie!...

— Irma !... Oh ! sacré gamin !...

Fritz tenait une faction rigoureuse à la porte.

Quand c'était Mme Sch..., on voyait s'épanouir horrible-ient la repoussante figure lépreuse de von Bullen. Le grand aravent les renfermait à leur tour. Là, le bruit se faisait lantureux et pesant. On entendait des tassements, des ffondrements, des plaintes de matelas, des cris de bois, vastes et profonds soupirs, qui marquaient, sans qu'on ût s'y méprendre, les assauts emportés du gros uhlan sur Judée.

Avec madame la générale von Z..., c'était le lieutenant chasseurs qui triomphait. Elle traversait la salle, légère dansante, avec de petits rires. Elle jetait son toquet sur table de jeu, défaisait ses cheveux blonds et s'engouffrait coup de vent derrière le panneau aux grues japonaises, où bruissait bientôt une chute de vêtements et d'où l'on yait parfois jaillir, l'éclair d'un instant, une fine jambe bas de soie crêtée de la dentelle d'un pantalon.

Oh ! alors... je n'en pouvais plus... Considérablement cité, je ne voulais plus rien voir, plus rien ouïr. Je fer-ais les yeux et je me bouchais les oreilles.

Mais je ne tardai pas, comme bien on pense, à connaître, oi aussi, les mystères du paravent. Et, comme bien on

pense également, celle qui s'offrait à le peupler avec mo
n'était autre que Frau Professor W....

Dès sa seconde visite, le contact était établi. Je senti
sa belle bouche lippue se poser sur mon front, sur me
joues, passer de là et s'attarder longuement sur mes lèvres
tandis qu'éperdu je ne pouvais que balbutier :

— Oh ! Frau Professor !... oh ! Frau Professor !...

Dès la troisième, l'accord était complet. Elle déposait
pour plus d'aisance, ses bijoux sur le marbre de ma tabl
de nuit, coulait un de ses bras sous mon cou...

— Oh ! Frau Professor !...

Son opulente poitrine pressait la mienne... Sur mes côte
palpitaient ses énormes seins...

— Oh ! Frau Professor !...

— Mon gentil !... mon loup !... *mein Kaninchen !*...

Et pendant que, la tête pâmée sur l'oreiller de ma Doro-
théa, je buvais d'une bouche avide son baiser moelleux, j
sentais se glisser entre mes draps sa main sans bagues...

— Oh ! Frau Professor !... Frau Professor !...

L'après-midi, ces dames se retrouvaient toutes quatre
pour le thé, correctes, mondaines et charmantes, comme
je l'ai raconté, et nous étions tous très heureux.

Cette magnifique vie ne pouvait se prolonger : c'eût été
trop beau. Dans ces délices de Capoue, nous en venions à
oublier totalement la guerre, et les journaux que nous
lisions encore, dans nos heures vides, nous paraissaient
rapporter des événements se passant dans des pays loin-
tains, sinon dans quelque planète imaginaire. Mais la guerre
elle, ne nous oubliait pas. Elle avait besoin d'hommes. Se
blessés, une fois guéris, lui appartenaient de nouveau e
il lui fallait les récupérer.

Sans que nous nous en doutions, des rapports périodi-
qués étaient rédigés sur notre état. L'Administration nou
surveillait, nous guettait. Nous étions enregistrés, cotés

iés, catalogués, et l'on suivait les moindres progrès de tre rétablissement.

Le premier qui partit fut le lieutenant Schalkenberg, ec ses deux doigts en moins et sa balle dans le thorax, is pour le reste en excellente forme. La blonde générale n Z... en eût été fort chagrinée, si le brillant lieutenant chasseurs n'avait été remplacé le jour même par un itenant de hussards non moins brillant, auquel elle se na sans plus tarder corps et âme.

Quelques jours après, — c'était le 18 décembre, — je us à mon tour mon exeat agrémenté d'un mois de congé. quittai l'aimable premier étage du pavillon des officiers nvalescent du lazaret B, son lit douillet, sa bonne cuie, ses parties de cartes, ses thés et son paravent japos, sinon sans regret, du moins sans larmes. Par contre, is l'émotion d'en voir couler de sincères et de ruissetes des grands yeux tendres de ma Dulcinée.

— Oh ! Frau Professor, je ne vous oublierai jamais !....

— Il faudra m'envoyer beaucoup de cartes postales... et portrait de votre fiancée.

Je restai vingt-quatre heures à Aix, le temps de vaquer diverses formalités de mon départ. Je me présentai Gouvernement militaire de la ville. Je me présentai à tat-major de la place. Je me présentai au Commandent du service des étapes. J'allai dîner au casino des ciers. Je bus du champagne chez Mme la générale von .Je passai ma soirée à l'Opéra, dans la loge de Mme Sch... tendis la Wettstein. Je descendis pour la nuit à l'hôtel Grand Monarque, où m'attendait Frau Professor W..., e connus enfin vos charmes entiers et à pleins bras, ô e Junon de l'Olympe universitaire !

Le lendemain matin à sept heures, ma cantine dans le filet ne malle de souvenirs de guerre dans le fourgon de ages, je quittais définitivement ces lieux où j'avais cru urir et où la vie m'avait repris triomphalement pour rejeter dans l'orbe incendiaire de la destinée.

II

La neige recouvrait de ses fleurs épaisses la ville de Hall[e] quand, descendu fièrement de wagon sur le quai trépidan[t] de sa grande gare, je la retrouvai au bout de cinq mois d'absence. Cinq mois qui me paraissaient cinq ans, tant i[l] s'était accumulé d'événements durant ce bref espace de temps. Je l'avais quittée étudiant de première année, je la revoyais lieutenant de Sa Majesté, la croix de fer sur la poitrine, glorieusement blessé au service de la patrie allemande et de l'Empereur allemand. Ma casquette orange de Teutonia s'était muée en un casque à pointe couvert de la housse *feldgrau* et mon élégante badine à cordon en un long sabre d'officier sautillant sur son dard. J'avais versé le sang, j'avais vu mourir des milliers d'hommes, j'avais dans les oreilles le fracas des combats, dans les narines l'odeur de la poudre et des charniers, dans les yeux le spectacle des carnages, les rougeoiements des incendies, les flammes des canons.

Tout le blanc de Halle, ce blanc paisible, froid, ouaté de la cité studieuse, contrastait étrangement avec ce qui brûlait encore, torride et rouge, dans les braises de ma mémoire. Ce calme et cette neige m'impressionnaient. Je reconnaissais à peine les longues files des maisons de la Leipzigerstrasse, cornichées et toiturées de blanc, avec leurs trottoirs étroits où glissait, chaussée de caoutchoucs, une foule nombreuse et affairée, leurs étalages géants et bourrés, leurs magasins disparaissant sous les apprêts de Noël, jambons luisants, langues écarlates, festons de saucisses, astragales d'andouilles, hures fleuries, boudins enlovés, cochons de lait rotonds dans leur peau tendue et parcheminée, oies pléthoriques au ventre farci, pâtés, terrines, gâteaux, tourtes, confiseries polychromes, chocolats, sucres, pastillages, jouets de Nuremberg, poupées de Berlin, crèches peinturlurées, bergers à houlettes, angelots joufflus, étoiles en carton doré, neige de coton, givre d'argent, bougies de toutes les couleurs.

Je ne rencontrai que peu d'étudiants, et ceux que je croisai, malingres ou contrefaits, ne rappelaient guère mes pétulants et avantageux camarades d'antan ; loin de tenir, ainsi qu'autrefois, le haut de la rue, ils s'effaçaient, humbles et honteux, comme conscients de leur indignité. Je vis par contre beaucoup de soldats : recrues imberbes, à peine dégrossies, raides dans leurs uniformes de rebut ; permissionnaires folâtres, ahuris d'oisiveté, bras ballants et trognes béates ; landsturmiens paternes, bedonnants et pacifiques, dans la tunique bleue de l'ancienne tenue. Ce militarisme bourgeois m'éloignait encore plus de la guerre. Pas de blessés : on devait les soustraire soigneusement à la curiosité publique. Les éditions volantes des journaux, les transparents, les placards affichés, les drapeaux sortis aux fenêtres pour fêter je ne sais quelle victoire sur je ne sais quel front marquaient seuls la ville d'une empreinte belliqueuse. A part quoi, Noël et la neige la prenaient toute dans leurs bras familiers. La Promenade et le Martinsberg offraient aux regards leurs arbres déchevelés chargés de frimas brillants. Plus loin, Saint-Ulrich somnolait sous ses mousses albugineuses. Au Ratskeller, les statues de Charlemagne, du Grand Electeur, de Frédéric II et de Guillaume I[er] étaient coiffées de bonnets d'astrakan et se drapaient dans des manteaux d'hermine. L'Hôtel de Ville était un vaste nougat. Sur le Marché, Hændel était changé en bonhomme Hiver et la Tour Rouge était devenue la Tour Blanche.

Le long des jardins de la Bibliothèque universitaire, la Wilhelmstrasse alignait ses jolis hôtels et ses maisons modernes. Dans la plus belle, mes parents occupaient un fastueux premier étage, tout croulant de dorures et tout miroitant de glaces. C'est là que mon père, le conseiller de commerce Hering, après avoir longtemps habité Magdebourg, était venu s'installer et qu'il résidait, l'hiver, depuis quelques années, tant pour y être mieux au centre des vastes affaires qu'il avait dans la région, que pour m'y

assurer, en prévision de mes études à l'Université, le co
fort et la sécurité de la vie de famille. L'été, comme
l'ai dit, se passait à Ilsenburg, dans le Harz.

Revenir à la maison pour les fêtes de Noël est pour u
jeune Allemand au cœur sensible le sommet de l'émotic
et le comble de la félicité ! Ce bonheur se doublait po
moi de la gloire qui m'accompagnait et dont je me senta
tout environné comme du claquement même de nos dr
peaux triomphants. Aussi quelle joie et quel orgueil quan
ma neige secouée, je me vis pressé et étreint sur tous c
pectoraux et entre tous ces bras, paternels, maternels, s
roraux, cousinesques et avunculaires, dont l'accolade,
baiser ou l'embrassement se faisaient d'autant plus imp
tueux que j'étais un héros de la grande guerre et l'un d
paladins de l'Empire. . . . .

— *Ach ! Wilfrid !... So schœn !... So praechtig !.*
Aber, du bist ja Offizier !... Wie viel Franzosen hast d
abgemuckst ?...

Mes deux sœurs, Hedwige et Ludmilla, étaient les pl
ardentes ; elles auraient voulu, je crois, que je leur ra
portasse à chacune une tête de Français dans les souffle
de ma cantine. . . . .

Je ne pus leur exhiber qu'un débris de képi, qui se mac
lait d'ailleurs de quelques traces de sang.

Remis de toutes ces embrassades, restauré, lavé, cha
gé, je pus enfin jouir du repos familial, si bien gagné, da
le bel appartement de la Wilhelmstrasse. Je retrouvai n
chambre, mes livres, mes souvenirs d'études, mes pipes
mes chopes. Je m'étendis tout botté sur mon lit, pour n
remettre dans les reins les avantages de mon sommier,
je refis connaissance avec mes fauteuils. Puis, ma mal
déballée, je passai deux grandes heures à piquer aux mu
ou à disposer sur mes étagères quelques-unes des reliqu
de guerre que j'avais conservées : un portrait de von Kluc
un portrait de Joffre, des photographies de Louvain et
Senlis, un obus français de 75, avec son détonateur et

fusée de cuivre, des cartouches, une bande de mitrailleuse, un revolver, une jumelle-télémètre, des cartes de l'état-major français et des notices de mobilisation, une dragonne d'officier, des boutons d'uniforme, des plaques d'identité, une chéchia de zouave, un tibia, une médaille militaire, une croix de la Légion d'honneur...

On vint admirer ce petit musée, et je tirai encore de ma malle de nombreux cadeaux que je distribuai royalement, à la grande joie de tous mes bien-aimés. Mes sœurs eurent chacune un bracelet, une broche et un éventail; Hedwige reçut en outre un volant de dentelles de Valenciennes et Ludmilla une boîte de mouchoirs en batiste de Cambrai. Mon cher père se vit attribuer une magnifique chevalière et une grosse chaîne d'or toute bimbelotante de breloques. Mon incomparable mère fut gratifiée d'un superbe écrin de toilette, garni de pièces en écaille, que j'avais sauvé dans un pillage, à Moreuil, et d'un magnifique coffret à odeurs, chef-d'œuvre d'une parfumerie parisienne. Je n'avais oublié personne. Je trouvai un service d'argenterie pour la cousine Ida, une bonbonnière pour la tante Bathilde, une épingle de cravate pour l'oncle Jansénius; les trois bonnes se partagèrent divers colifichets, et il y eut une poignée de louis d'or pour notre grosse cuisinière Thécla et un valet de chambre suisse engagé en remplacement de notre domestique Johann, parti pour le front russe.

Mes trésors inventoriés et dispensés, on me montra avec une nouvelle joie ceux dont regorgeait déjà la maison et qui, de même provenance, m'étaient naturellement encore inconnus. Il y en avait dans toutes les pièces, qui enrichissaient le mobilier, ornaient les consoles ou remplissaient des armoires : quatre fauteuils Louis XIV, une table Empire, un chiffonnier, une coiffeuse et un guéridon Marie-Antoinette, des tapisseries, des bibelots, du linge de table et de corps, des robes, des corsages, des manteaux, des fourrures, cent objets de ménage, de toilette ou de salon, achetés pour la plupart par mon père ou ma mère

aux ventes qui avaient lieu deux fois par semaine dans la salle aux enchères de la ville de Halle.

Parmi les pendules figurait un beau cartel Louis XV, qui carillonnait aux heures et marquait les phases de la lune. Il y avait en outre plusieurs tableaux, dont je remarquai un qui me parut assez joli et que l'on avait accroché en bonne lumière dans notre grand salon. Il représentait un sous-bois vaporeux, aux feuillages nuancés, frais, aériens, baigné d'une luminosité rosâtre et qu'animait une danse légère de nymphes et de fauves. Je déchiffrai au bas cette signature : Corot.

— Combien as-tu payé cette toile? demandai-je à mon père.

— Je ne l'ai pas achetée. C'est un cadeau de l'oncle Adalbert.

— Ah! c'est bien gentil!... Et comment va-t-il, l'oncle Adalbert ?

— Il va très bien. Nous recevons de temps en temps de ses nouvelles. Il est parti au commencement d'octobre.

— L'oncle Adalbert est au front ?

— Pas précisément. Il est à l'arrière, dans un poste de tout repos. Il fait de l'occupation. Il nous a envoyé ça il y a une quinzaine de jours, avec un lot de jupons et une paire de rideaux. Il paraît que cette peinture a de la valeur.

— En tout cas, c'est bien aimable de sa part, dit ma mère, car l'oncle Adalbert n'a pas l'habitude d'être généreux.

— Oh! pour ce que ça lui a coûté! dit mon père.

Si la guerre se prolongeait, tout le monde, on le voit, n'en était pas mécontent. L'Empereur avait bien promis que tout serait terminé pour Noël, mais que ses prévisions et celles du Grand Etat-major ne se fussent pas réalisées, nul, à vrai dire, sauf peut-être quelques mauvaises têtes bonnes à se faire casser en première ligne, ne lui en tenait rigueur. Dans les Flandres, en dépit de nos efforts et de nos sacrifices, la fameuse percée ne s'était pas produite,

et nous avions dû nous contenter, pour toute destruction, de celle de la cité d'Ypres, de son beffroi et de ses vieilles halles. Sur le front est, après une rapide avance, nous avions été ramenés presque à notre frontière ; les Russes occupaient les cols des Carpathes et assiégeaient Przemysl ; et, dans le Balkan, les Autrichiens s'étaient fait battre honteusement par ces bandits de Serbes. Mais tout cela ne tirait pas à conséquence. On passerait l'hiver à tenir les tranchées et à préparer les offensives victorieuses du printemps. Ce n'était qu'un retard, et la valeureuse Turquie, entrant à son tour en guerre, venait ranger à côté de nos étendards germaniques la bannière verte de l'Islam.

Il n'était donc pas question de désillusion. La guerre favorisait trop de gens et trop de choses pour que sa durée provoquât du mécontentement ou même la moindre inquiétude. Du moment que la victoire était certaine, peu importait qu'elle se fît attendre. Le résultat serait d'autant meilleur que la carte à payer serait plus forte. La France y perdrait quelques provinces de plus et l'Angleterre d'autres colonies, et le chemin de fer de Bagdad ne verrait nul inconvénient à diriger une branche sur l'Egypte. Au demeurant, les affaires marchaient merveilleusement. La guerre se faisait fructueuse et l'argent roulait de tous côtés par flots inlassables. Mon père, le conseiller de commerce Hering, n'était point des derniers à se féliciter et à profiter de cette manne prodigieuse. Sa fortune, déjà grosse, s'accroissait de mois en mois par bonds imposants. Les actions gonflaient leurs dividendes, les commissions étoffaient leurs bénéfices et les jetons de présence aux conseils d'administration multipliaient leur quotité. N'eût été le sang répandu, mon père se fût grandement conjoui de cette prospérité, dont il n'avait point lieu de souhaiter une fin prochaine, et s'il ne le disait pas trop haut, il le pensait fortement tout bas. Aussi, plein de son importance et de son allégresse, n'avait-il pas hésité, pour assurer à ces capitaux nouvellement acquis un placement de tout repos, tout en faisant

acte de haut patriotisme, à porter au premier emprunt de guerre allemand une souscription d'un million de marks.

Le 24 décembre, pour fêter à la fois ce brillant Noël de guerre, mon retour, mes fiançailles avec la belle Dorothéa von Treutlingen et celles de ma sœur Hedwige avec son blessé, le lieutenant des fusiliers de la Garde Reinhold Petermann, qui s'était soudainement décidé à demander sa main, mes parents donnèrent un magnifique dîner du soir, auquel furent conviées plus de trente personnes. Ce fut pour moi un jour faste entre tous. Ma belle Dorothéa était arrivée la veille de Goslar, avec monsieur son père, le conseiller de cour Otto von Treutlingen. Tous deux étaient descendus à l'hôtel Kronprinz, où ils comptaient séjourner durant la semaine des fêtes, ce qui me remplissait de joie. Quand je la vis apparaître, au bras de monsieur son père, en superbe toilette de taffetas crème, — peut-être aussi une toilette française, — un piquet de roses jaunes dans ses cheveux blonds, fraîche, vermeille, tendre et bien en point, aux oreilles les magnifiques pendants que je lui avais envoyés de France, je me trouvai plus que jamais conquis et, éperdu d'admiration, je lui jurai, dans mon cœur d'abord, puis dans un aveu passionné, un éternel amour.

Bien que je n'eusse d'yeux que pour elle, je ne pus pourtant me dispenser, tant on m'entourait et me félicitait, de prendre contact avec d'autres invités. Outre les membres de la famille présents à Halle, qu'accompagnaient une bonne douzaine d'enfants de tout âge, il y en avait de marquants auxquels je ne pouvais me soustraire. Je fis la connaissance de mon futur beau-frère, le lieutenant Reinhold Petermann. C'était un garçon sans grande apparence, au parler sobre et gras, au cheveu roux, à la figure pleine semée de taches de son et coupée d'une grosse moustache ocre aux filaments rêches. C'est ce qui représentait pour ma sœur Hedwige l'idéal de la beauté. Il avait rapporté sa blessure au genou des marais de Saint-Gond, et je lui demandai s'il l'avait reçue d'un éclat d'obus. Il n'en était

rien. Il avait bien été touché quelque part par un éclat d'obus, mais il s'en était vite remis. L'affaire de sa rotule, beaucoup plus grave, était le fait d'un coup de pied de cheval, et il n'en était pas encore guéri, ce qui l'obligeait à marcher avec une canne. Nous nous congratulâmes chaleureusement et réciproquement, et nous décidâmes aussitôt de faire *schmollis* et de nous tutoyer.

Je reconnus avec plaisir, parmi ces invités, le juge de district Obercassel, venu tout exprès de Magdebourg, et l'un de nos professeurs à l'Université, le Geheimrat Anton Glücken, qui enseignait l'histoire de l'art, et dont j'avais suivi le semestre précédent, avec enthousiasme et vénération, les doctes leçons. Je fus aussi présenté au pasteur Heligoland, qui présidait à l'instruction religieuse de ma sœur Ludmilla, et à Frau Liebfrauenmilch, directrice de la Maison des Diaconesses, où était soigné le lieutenant Reinhold Petermann et dont ma sœur Hedwige était une des infirmières volontaires.

Il fallut procéder, pour ceux qui ne le connaissaient pas encore, à une nouvelle inspection de mon petit musée, auquel s'intéressa vivement le juge de district Obercassel ; puis on fut admirer en cortège les récentes acquisitions de mon père, les fauteuils Louis XIV, le chiffonnier Marie-Antoinette, le cartel Louis XV, dont on écouta le carillon et qui recueillit tous les suffrages ; et une discussion s'engagea autour du Corot de l'oncle Adalbert, que le professeur Anton Glücken, qui devait s'y connaître, estima valoir pour le moins trente mille marks.

— L'oncle Adalbert a été vraiment bien généreux ! répéta ma mère.

— C'est qu'il n'a pas su ce qu'il nous donnait ! affirma de nouveau mon père.

Ma chère Dorothéa ne put s'empêcher de faire à son tour admirer ses boucles d'oreilles, deux magnifiques perles entourées de brillants, mon principal cadeau de guerre. Après qu'elle en eut été bien complimentée, elle m'avoua

en grand secret qu'elle n'avait pas pu se tenir de les faire évaluer par un joaillier.

— Ah ! dis-je, et combien les a-t-il prisées ?

— Quarante mille marks, s'écria-t-elle triomphante et rouge de plaisir.

N'eût été la présence de tant de gens, j'en eusse été récompensé par un ample baiser.

Le dîner fut splendide et plantureux. Sous les lustres ruisselant d'électricité et entre les surtouts chargés de fruits du midi et de fleurs rares, circulèrent les crustacés, les poissons, les viandes de choix, le gibier, les volailles, croulèrent les entremets crémeux, s'éboulèrent les desserts et partirent les pétards, d'où surgirent tout autant de bonnets de papier de formes et de couleurs diverses, dont chacun se coiffa. Ah ! on se moquait bien du blocus des Anglais, comme le démontraient bruyamment le juge de district Obercassel et mon futur beau-père, le conseiller de cour Otto von Treutlingen, qui, pour être quelque peu dur d'oreilles, n'en criait que plus fort. Bien que l'Allemagne, de par son riche cheptel et son agriculture à méthode intensive, regorgeât de produits, le gouvernement, dans sa sagesse, prenait déjà des mesures pour en activer le rendement, en régler la distribution et en centraliser l'économie. Non, il n'y avait aucun danger qu'on manquât jamais de rien, et la vie resterait abondante et facile, surtout pour ceux qui pouvaient la payer. Les neutres y contribuaient d'ailleurs de toutes leurs forces, qui étaient grandes et propices. L'Amérique envoyait des cargaisons innombrables qui se déchargeaient dans les ports hollandais et italiens et nous arrivaient en convois et trains incessants par le Rhin et par le Gothard. Ah ! le blocus anglais !... Avant qu'on ait pu seulement consommer les denrées énormes pillées en Pologne, en Belgique et en France, expliquaient le juge de paix Obercassel et le conseiller de cour Otto von Treutlingen, la guerre serait depuis longtemps finie, et avec la course et la menace de nos sous-

marins l'Angleterre risquait fort d'être affamée plus vite que nous.

Et assoiffée aussi ! Car, tandis que ses cargos de futailles sombraient sous nos torpilles, nos caves s'emplissaient des généreux liquides prélevés sur les pays conquis, et dont la source ne devait pas être près d'être tarie, à en juger par les échantillons impressionnants qui en paraissaient sur la table de Noël de mes vénérés parents. Il n'y avait là que des vins français, et le miracle des noces de Cana s'y trouvait renouvelé par l'effet de cet autre miracle qu'étaient nos merveilleuses victoires. Le jubilatoire « victoires sur victoires » du vieux François-Joseph se traduisait ce jour-là non moins jubilatoirement pour nous et nos honorables convives par un capiteux « bouteilles sur bouteilles ». C'est ce que ne manqua pas de faire remarquer, en termes plus évangéliques, le digne pasteur Heligoland. Bourgognes, anjous et bordeaux, ils n'en avaient pas en Palestine, pas plus qu'en Angleterre. La France seule en avait, et c'est nous qui avions la France ! *Prosit ! Gesundheit ! Heisa !* Et quand on en fut au champagne, ni plus ni moins que si nous avions été chez Mme la générale von Z..., et que mon père, le conseiller de commerce Hering, aux premières coupes remplies, se fût levé et, portant solennellement la sienne à la hauteur de ses yeux, eut lancé le sacramentel : *Dem Kaiser !.... Hoch ! hoch ! hoch !...* suivi par toute l'assemblée dressée et tonitruante, ce fut une formidable, colossale et enivrante minute où, dans l'enthousiasme de nos âmes et le choc de nos verres pétillant de l'étincelante liqueur française, nous conçûmes plus fortement que jamais l'ampleur de notre triomphe, toute la grandeur de notre noble, de notre chevaleresque, de notre puissante Allemagne.

— *Hoch !... hoch !... hoch !...*

Sur quoi le professeur Anton Glücken et le pasteur Heligoland improvisèrent de jolis discours, et le juge de district Obercassel porta un toast vibrant à l'entrée prochaine de nos troupes à Paris.

Puis les portes de la salle de concert s'ouvrirent et, aux grands cris de joie des enfants, apparut un magnifique sapin de Noël, tout flambant de ses bougies, de ses cristaux, de ses boules de verre, de ses filés d'argent, de ses glands d'or, de ses clinquants, de ses paillons et de ses petits miroirs. Issant d'un tertre de mousse que jonchaient des poupées, des boîtes de soldats, des livres d'étrennes et des jouets mécaniques, le brillant conifère dressait son tronc pileux chamarré de rubans, ouvrait de tous côtés les courbes étalées de ses branches constellées de lumières, offrait la merveilleuse floraison de ses guirlandes, de ses papillotes, de ses cocardes, de ses banderoles, de ses singes en peluche, en même temps que la prodigue fructification de ses oranges, de ses cédrats, de ses marrons, de ses roquilles, de ses caramels, et, levant jusqu'au plafond sa pyramide aiguë, juchait sur son extrême cime un petit Jésus tout nu, tout rose, tout dodu, porteur du drapeau allemand.

— C'est un sapin du Harz, dit mon père. Je l'ai fait couper dans ma propriété d'Ilsenburg.

Ma mère et mes sœurs, qui l'avaient orné, reçurent force compliments.

Puis, sous la direction du pasteur Heligoland, qui tira un petit diapason de son gousset et donna le *la*, on chanta *O Tannenbaum, o Tannenbaum !* Après quoi on se mit joyeusement, à plat ventre, à genoux, sur la pointe des pieds, grimpés sur les chaises ou sur les degrés d'une échelle double, à dépouiller l'arbre de sa parure.

Pendant ce temps, et durant que les pralines se croquaient, que les rébus se devinaient et que les cadeaux enfantins se distribuaient, le professeur Anton Glücken se mettait au piano et préludait au petit concert obligatoire par une exécution un peu chaotique de la Marche des Dieux dans le Walhalla. La cousine Ida, qui avait une forte voix de contralto, chanta les imprécations d'Ortrude. Ma divine Dorothéa se fit longuement prier pour donner d'un poignet ferme la sonate en *la* de Hummel.

— Qu'est-ce qu'elle joue ? me demanda le conseiller de cour, tandis qu'elle déchaînait un vacarme formidable.

— La sonate en *la* de Hummel.

— S'il vous plaît ? fit le sourd en me tendant l'oreille.

Je lui criai dedans avec toute la force que je pus :

— De Hummel !

— Ah ! de Haydn... Très bien, merci.

Puis le fiancé de ma sœur, le lieutenant Reinhold Petermann, nous fit apprécier son talent sur le violon. Rêveur et flottant, je me crus de nouveau un instant dans le pavillon d'Aix-la-Chapelle, entre la table de thé, le paravent japonais et le Bechstein, me demandant si le comte Max von Kubitz, le grand dolichocéphale blond, y caressait encore le clavier de ses mains indolentes, si Mme Sch... y poussait toujours son grand air d'*Euryanthe* et la sémillante générale von Z... ses chansonnettes viennoises.

— A quoi pensez-vous ? me susurra Dorothéa.

— A vous, *lieber Schatz*, déclarai-je amoureusement et revenu aussitôt à des réalités plus présentes, quoique plus éthérées.

Le concert achevé sur la romance de l'Etoile, accompagnée au violon, on dansa. Le sapin, où se consumaient les dernières bougies, fut traîné dans un coin de la salle et la tante Bathilde remplaça au piano le professeur Anton Glücken, dont la dignité s'accommodait mal avec la cadence des valses et le rythme des galops. Les deux couples des fiancés, bien entendu, ouvrirent le bal, qu'avec la plus grande imprudence et malgré la défense formelle de Frau Liebfrauenmilch le lieutenant Reinhold Petermann voulut honorer de deux tours de parquet, sans sa canne. Et bientôt enfants et adultes, jusqu'au Herr Geheimrat Anton Glücken, qui ne crut pas déchoir cette fois de sa gravité professorale en invitant ma mère, Mme la conseillère de commerce Hering, à se livrer dans ses bras aux balancés d'une chorégraphie distinguée, bientôt tous se trémoussaient et pirouettaient à qui mieux mieux, coiffés des bon-

nets de papier des pétards de Noël, tandis que le pasteur Heligoland, en chapeau pointu de magicien, tournait d'un doigt ponctuel la musique de danse de la tante Bathilde.

Célestes heures !...

Et à minuit, au moment précis où naissaient le Sauveur et où le carillon du cartel Louis XV marquait de ses notes anciennes et de son timbre argentin cet instant solennel, les fiancés échangèrent leurs anneaux, au milieu des embrassades, des pleurs, des rires, des souhaits de tous leurs parents ou amis et des paroles émues du pasteur Heligoland qui, les yeux élevés, la tête découverte et son bonnet de magicien à la main, appelait sur eux la bénédiction de Dieu.

Hélas ! rien ne passe plus vite que les jours de bonheur. Nous assistâmes au service divin, le jour de Noël, dans l'église Marie, et nous entendîmes le beau sermon, vraiment chrétien et vraiment allemand, du pasteur Heligoland. Puis la semaine s'écoula, dans les magasins, les marchés, les bazars, les banques et les pâtisseries, dans la foule, la neige et la bousculade, aux mille achats et aux mille petites préoccupations propres à cette époque de l'année. Le jour de l'an, l'oncle Jansénius offrit un dîner de midi, avec la dinde truffée, la tourte à la frangipane et le château à la crème. Dorothéa et son père repartirent le lendemain pour Goslar. Mon mois de congé s'échancrait de plus en plus. Je fus malade pendant deux jours d'une indigestion. Je rendis visite à mon corps d'étudiants de Teutonia, bien diminué, et je participai à un *Kommers*. J'appris que notre Fuchsmajor, le gros von Pumplitz, surnommé Falstaff, avait péri sur l'Yser. Après avoir engoulé tant de tonneaux de bière, le malheureux avait fini noyé. On ne se mesurait plus, les duels ayant été suspendus pendant la durée de la guerre. Il y eut un second dîner chez nous, le 8 janvier, anniversaire de naissance de ma sœur Ludmilla. L'échancrure grandissait à vue d'œil et mon mois n'était plus qu'un crois-

sant qui s'amincissait. J'allai une fois à Goslar. Puis, le 17 janvier, mon père, ma mère, mes sœurs embrassés avec larmes et ma cantine refaite, je pris le train pour Magdebourg.

Niemberg, Stumsdorf, Cœthen... Je me remémorai invinciblement le trajet analogue que j'avais suivi moins de six mois auparavant, le 27 juillet 1914, alors que, mobilisé en grand secret, je ne savais si je partais pour les manœuvres ou pour une entrée en campagne. Que d'événements depuis, que de souvenirs ! Je débarquai dans la même gare, toute civile alors, aujourd'hui toute remuante d'un énorme brouhaha militaire. Je retrouvai la Kaiserstrasse et son Stadttheater, le Breite Weg avec ses magasins, ses promeneurs, ses maisons à pignons et sa grande brasserie du Franziskaner, où j'avais lu les journaux en buvant de la bière, dans cette torride après-midi du 27 juillet, et où j'avais causé de la situation politique avec le juge de district Obercassel. Je retrouvai notre vaste caserne de la Landwehrstrasse, son corps de garde, ses murs ocre, sa cour quadrangulaire avec sa statue équestre de Guillaume Ier. Comme alors, elle bourdonnait d'une intense activité guerrière, mais la soldatesque n'en était plus alerte, robuste et bien entraînée, telle que je l'avais vue à la veille du grand départ ; trop jeune ou trop vieille, balourde et disparate, elle piétinait stupidement le sol gelé, sous les ordres hargneux de sous-officiers fourbus et dont l'un avait une jambe de bois.

— *Achtung... Kompagnie... Das Gewehr... über !... Links... um !...*

Que de pensées m'assiégeaient en pénétrant à nouveau dans cette fourmilière où je ne connaissais à peu près plus personne !... Où étaient-ils, tous ceux avec lesquels j'avais quitté joyeusement cette enceinte massive, tous ceux qui avaient franchi avec moi, sac au dos et l'arme à l'épaule, cette grande porte pour s'élancer sur les routes de Belgique et de France ? Où étaient-ils ?... J'évoquais leurs noms et

leurs figures... Kasper, von Bückling, mon cher ami le lieutenant Kœnig, morts sur les champs de la Somme... Le valeureux capitaine Kaiserkopf, le savant Schimmel, le colonel von Steinitz, le major von Nippenburg, Poppe, Schlapps, Biertümpel, Buchholz, Quarck, Schweinmetz, tombés glorieusement sur la Marne... Et toi, sergent Schmauser, et toi, Waldkatzenbach, et toi, brave Wacht-am-Rhein !... Dieu ait vos âmes, compagnons de l'héroïque épopée !... Quel que soit le sort de la grande guerre, vous êtes sacrés et la patrie ne vous oubliera pas !...

J'errais douloureusement de cour en cour et de salle en salle dans cette caserne grouillante, qui ne me paraissait plus qu'un vaste cimetière. Combien d'hommes avaient déjà passé par là qui ne reviendraient plus ? Combien de fois notre bataillon de dépôt n'avait-il pas servi de cadre à de nouvelles et de nouvelles levées, parties inlassablement pour de nouvelles hécatombes ? Et j'étais là ! Et j'avais réussi, seul entre tant d'autres, à revenir, à me retrouver entre ces murs ocre, à revoir ces rangs alignés, ces maniements d'armes, cette statue de Guillaume Ier !... Etait-ce la chance ? était-ce le destin ? était-ce la Providence ?...

Personne dont je pusse serrer la main ! Personne en qui je reconnusse un visage familier !... Seul le tailleur Stich était encore présent, toujours actif, toujours pressé, toujours débordé, sa chevilière au cou... « Avez-vous grandi ? avez-vous grossi, *Herr Faehnrich* ? »... Je n'étais plus *Herr Faehnrich*, mais bien *Herr Leutnant*, et je n'avais ni grandi, ni grossi ; ou plutôt j'avais considérablement maigri à Aix-la-Chapelle et considérablement regrossi à Halle.. Mais lui-même, Stich, combien en avait-il vu passer entre ses mains râpeuses, qu'il avait mesurés, armés, habillés, comme on fait la toilette d'un cadavre ?...

J'allai me présenter au major Wurm, vieil officier de landwehr, et au colonel von Kerkerstein, qui avait été retiré du front pour incapacité, mais qui s'entendait à mener la caserne avec une rigueur implacable, une méthode de fer

et une discipline de chiourme. Le colonel von Kerkerstein m'accueillit d'ailleurs fort courtoisement, car sa dureté ne dépassait pas l'échelon des sous-officiers, s'arrêtant aux feldwebels, dont il avait besoin pour ses sévices, et aux officiers, qui lui étaient généralement très supérieurs par l'intelligence, le savoir et la bonne éducation.

— Nous aurons besoin de vous ici, me dit-il, lieutenant Hering. Ces brutes de recrues doivent être dressées à grands coups de plat de sabre, car il s'agit d'en faire des soldats en six semaines.

— A vos ordres, *Herr Oberst !*

Je n'étais pas du tout décidé à déférer aux ordres fatigants du colonel von Kerkerstein et à me rompre les bras à la gymnastique plutôt fastidieuse à laquelle il me conviait. Mais enfin il fallait faire preuve d'acquiescement, sinon de bonne volonté.

— Nous nous entendrons, fit-il en me serrant la main.

Je fus ensuite déposer ma carte, Hohenzollernstrasse, chez le général-major von Beaumont, qui commandait les troupes à l'instruction de l'effectif divisionnaire. Puis je m'enquis d'un logement en ville. J'en trouvai un assez joli du côté du Luisen-Garten ; mais il n'était disponible que pour la semaine suivante. Je m'installai en attendant à l'hôtel Fürst Bismarck.

Le lendemain, je me présentai au médecin principal de l'état-major de division, qui, sur les bonnes recommandations dont j'étais muni, m'examina lui-même très sérieusement, constata mon parfait état de guérison et m'ordonna trois mois de repos relatif. J'étais résolu à en profiter. Deux ou trois heures de service par jour me parurent un gage suffisant de mon zèle, et je fus assez heureux pour faire partager cette manière de voir au colonel von Kerkerstein, lequel, pourvu que j'employasse ces deux ou trois heures à « taper dur », ne fit pas de difficulté pour se ranger à l'avis du médecin principal. Je fus affecté à une compagnie d'ersatz, que commandait un certain capitaine Stier, sorte

de réplique furieuse de Kerkerstein, et je me reposai entièrement sur lui et sur un terrible feldwebel, nommé Pampusch, qu'il avait dans la main, du soin de brutaliser congrument la troupe de galériens qui lui était livrée.

Je revis alors ces vieilles salles d'escrime et de gymnastique, ces stands de tir, cette place d'exercice où pivotaient et trimaient toute la journée des hordes de malheureux drôles surmenés, ce champ de manœuvres où évoluaient, se déployaient, s'enterraient ou chargeaient les bataillons. Mais l'instruction n'y était plus la même. Aux marches et aux contremarches, au pas de parade et à la mécanique impeccable des prises d'armes avaient succédé le maniement de la pelle, de la bêche et de la cisaille, le jeu du couteau et le jet de la grenade. Ce n'était plus la savante giration des colonnes et des sections, mais la reptation des corps, le défilement des unités, l'enfouissement dans le sol et l'utilisation furtive du terrain. Tout un réseau de tranchées, de boyaux, de parapets, de banquettes, de fils de fer barbelés avait été aménagé à cet effet et couvrait un vaste espace où disparaissaient et guerroyaient souterrainement des légions de troglodytes. On apprenait aux hommes à se défier de la mitrailleuse et à esquiver la gerbe de l'obus. On leur enseignait à guetter, à se tapir, à bondir, à égorger et à chouriner. Ils n'y comprenaient rien et se demandaient à quelle guerre de chacals et de taupes on les préparait. Et moi-même, je ne laissais pas de m'étonner que la guerre eût en quelques mois pareillement changé de caractère.

Je ne m'en préoccupais pas outre mesure, pour ce qui me concernait, car, autant que je pouvais le supputer, j'avais encore six mois de bons, et avant qu'ils se fussent écoulés, le dernier canon aurait vomi son dernier boulet, la dernière machine-fusil craché sa dernière mitraille. J'assistais donc sans y prendre trop de part, et sans sévir d'une canne aussi rigoureuse que l'aurait voulu le colonel von Kerkerstein, à ces exercices bizarres et astreignants, heureux de

m'en échapper au bout du temps que je m'étais fixé, pour regagner la ville, ses boutiques, ses marchés, ses tavernes, ses libraires ou la calme retraite de mon logement du Luisen-Garten. A midi, je dînais au casino, le soir, dans quelque restaurant ; je fréquentais le théâtre et le concert, quand je n'étais pas invité chez le juge de district Obercassel ou à quelque réunion, quelque fête ou quelque *Kommers* d'officiers.

Cette vie ne me déplaisait pas, bien qu'elle s'ombrât parfois de moments d'ennui. J'avais trop de loisirs et me mis à songer à les mieux employer. Je fus assez long à me déterminer. Ferais-je de l'escrime, de l'équitation, des mathématiques ou de l'art militaire ? Elaborerais-je la documentation d'une thèse de doctorat sur la cathédrale de Magdebourg ou tiendrais-je un journal intime à l'intention de ma Dorothéa ? J'hésitais à me décider et j'absorbais en attendant force journaux, brochures, publications illustrées donnant les nouvelles de la guerre ou en discutant les conjonctures.

Si active jusqu'à l'arrière-automne, la guerre semblait se stabiliser. Une digue épaisse de tranchées inexpugnables courait maintenant des Vosges aux dunes flamandes, contre laquelle venaient se briser les assauts impuissants de l'ennemi. A Moltke avait succédé Falkenhayn, et l'on commençait à dire qu'à ce changement de personne allait correspondre un changement de système. La guerre, insinuait-on, pourrait bien se prolonger plus qu'on ne croyait. Au lieu de la foudroyante offensive escomptée pour le premier printemps et la reprise vigoureuse des opérations sur le front occidental, on entendait affirmer dans les cercles d'officiers, car naturellement la presse n'en soufflait mot, que nos armées demeureraient sur la défensive en France, pour porter leur principal effort contre la Russie. Sans me faire juge des considérations stratégiques ou politiques qui motivaient ce bouleversement profond de notre plan de guerre, il me fallait bien constater que le bruit qui s'en ré-

pandait dans les milieux autorisés prenait de plus en plus consistance. Des symptômes plus directs venaient encore en marquer la vraisemblance. Les dépôts de l'artillerie et du génie, dont Magdebourg était un centre important, dirigeaient de préférence sur l'est leurs convois de canons, de munitions et de matériel. La gare retentissait périodiquement du bruit de trains chargés de troupes venues de Belgique et de France, que l'on transférait au front oriental. Nous vîmes ainsi passer, par séries et à intervalles irréguliers, de la cavalerie en grande quantité, des régiments appartenant au IIe corps d'armée, d'autres du XXIVe de réserve, la 26e division, retirée des Flandres, le XXIe corps, venant de la Somme. Tout cela se rendait en Prusse Orientale, en Pologne et en Galicie. Des cours de russe et de polonais pour officiers et sous-officiers avaient été institués et étaient suivis par de nombreux élèves. Les professeurs en étaient des prisonniers baltes, qui nous étaient tout acquis et circulaient dans la ville en pleine liberté, et des juifs galiciens, plus dévoués encore à notre cause, tant l'éventualité d'une mainmise moscovite sur leur pays leur paraissait un péril redoutable.

La perspective d'être envoyé moi aussi en Russie ne me souriait qu'à moitié. Je puis même dire qu'elle ne me souriait pas du tout. Quelques grands projets qu'eût conçus notre Etat-major général pour la nouvelle année de guerre et quelque gloire qu'il dût y avoir à servir sous les ordres d'un chef dont on parlait déjà beaucoup, le feld-maréchal von Hindenburg, j'étais peu enclin à me laisser séduire par le charme mystérieux de l'Orient slave, et la conquête de territoires peuplés de moujiks sales et d'églises à bulbes byzantins ne m'inspirait qu'une médiocre ardeur. Je ne me sentais pas l'homme de la Sainte-Russie. Tolstoï et Dostoïewsky ne me disaient rien qui vaille. Je les tenais pour de dangereux mystiques et pour d'absurdes illuminés, et si, comme on l'assurait, tous les Russes leur ressemblaient, sauf ceux qui avaient du bon sang allemand dans

les veines ou de bonne culture allemande dans le cerveau, je n'éprouvais nulle envie de prendre contact avec ces gens-là, fût-ce à coups de canons et de baïonnettes, pas plus que de remplir mes yeux du spectacle désolé des immenses plaines glacées ou marécageuses du Niémen ou de la Vistule.

Non, le théâtre occidental, malgré ses périls dont j'avais déjà la terrible expérience, faisait beaucoup mieux mon affaire. Aussi, ces réflexions aidant, me résolus-je un beau jour à mettre de mon côté toutes les chances de voir déterminer à mon gré ma future affectation, et, au lieu de céder aux suggestions de l'état-major de la place et d'apprendre le russe comme tant de mes camarades, je me mis en tête de me perfectionner dans ma connaissance de la langue française. Bien que cette connaissance eût été assez poussée et qu'au gymnase j'eusse même subi brillamment un examen dans cette branche, le court séjour que j'avais fait en France m'en avait vite démontré l'insuffisance. Je n'étais même pas capable de commander correctement en français un bifteck aux pommes. Enchanté de ma décision, je me mis en devoir aussitôt de faire venir de ma bibliothèque de Halle tout ce que j'y possédais d'ouvrages français ou relatifs au français. Il n'y en avait pas beaucoup. C'étaient, pour la plupart, des livres de classes : ma grammaire Plœtz, ma méthode Toussaint-Langenscheidt, mon petit Sachs, mon *Franzœsisches Sprachbuch*, mon Manuel de littérature française, un Théâtre choisi de Corneille, Racine, Molière et Scribe, l'*Histoire de Charles XII*, de Voltaire. *l'Allemagne*, par Frau von Staël et les Poésies de Casimir Delavigne. Il s'y joignait quelques romans de Dumas, Daudet, George Sand et Paul de Kock, les Œuvres complètes de Gaboriau, un guide de l'Etranger à Paris et un Almanach galant du boulevard. J'en achetai d'autres, dont le fameux et admirable *Jean-Christophe* de M. Romain Rolland, dans une arrière-boutique, car on ne vendait plus de livres français publiquement, et je me plongeai dans l'étude et la lec-

ture de ces divers ouvrages avec un zèle peu commun et un plaisir insoupçonné.

Mais je ne tardai pas à reconnaître qu'à eux seuls ils ne me conduiraient pas à mon but, qui était de me rendre maître du français de l'usage courant et surtout de le parler sans accent. Aux livres devait pour cela s'adjoindre l'aide d'un maître et ce maître devait être un Français.

Je m'en ouvris au colonel von Kerkerstein, qui voulut bien approuver mon projet.

— De jeunes officiers comme vous, me dit-il, bien instruits dans les manières du pays vaincu, seront précieux pour mater ces indociles canailles parisiennes et leur donner la schlague dans les formes. Il faudra que nous en parlions au général, à la première occasion.

Elle se présenta quelques jours plus tard, au casino des officiers, où le général avait sa table et où il venait quelquefois prendre son repas en compagnie des officiers de son état-major. J'avais eu l'honneur d'approcher déjà le général von Beaumont, mais nos rapports s'étaient bornés jusque-là à l'échange entre inférieur et supérieur des formalités strictement protocolaires. Cette fois, le colonel von Kerkerstein m'introduisit de façon plus particulière.

— Oui, oui, fit le général assez affablement... je connais... lieutenant Hering..., parfaitement...

— Blessé en France, monsieur le général, dit le colonel.

— Je sais, je sais... c'est très bien... Son père... gros souscripteur... je sais...

Puis il ajouta, selon sa constante habitude quand il était satisfait et voulait être encourageant :

— C'est très bien ! c'est très bien ! voilà qui est du patriotisme !

Le colonel von Kerkerstein exposa ma requête.

Quand il eut fini et que j'eus moi-même fourni le complément de quelques explications, le général von Beaumont dit en tordant sa barbiche :

— Je vois... j'y suis... ce qu'il vous faudrait, c'est un

professeur de français... qui soit un Français... C'est très bien ! c'est très bien ! voilà qui est du patriotisme... C'est que...

Il se frappa le front de deux doigts perplexes :

— C'est qu'ils sont tous dans les camps de concentration.

Le colonel leva au ciel ses bras courts.

— Attendez... cela peut s'arranger, reprit le général... Ce qu'il vous faudrait... Je vois... Ce qu'il vous faudrait, lieutenant Hering, c'est un prisonnier... Je réfléchirai... Voyons, voulez-vous venir...

Il consulta son agenda.

— Voulez-vous venir me voir chez moi... voyons... samedi à deux heures ?

— A vos ordres, monsieur le général, et avec mon profond respect, mon humble reconnaissance...

Je reculai de deux pas pour faire le salut militaire ; mais le général me tendit sa main aristocratique, où je plaçai la mienne, tout confus et rouge de plaisir.

Au jour dit, je me présentai Hohenzollernstrasse, et je fus introduit par un planton, puis par un ordonnance d'état-major dans une grande salle à manger, au fond de laquelle se trouvait une table servie où deux personnages achevaient de dîner. Serviette au collet et coudes sur la nappe, ils étaient en train d'écorcer des oranges dont ils trempaient les quartiers dans du champagne. L'un était le général von Beaumont, l'autre était également un général.

Je me rassemblai brusquement, claquai des talons, me cambrai énergiquement tout entier, bombai le torse et m'immobilisai aussi raide que je le pus, le gant à la casquette.

— Approchez, lieutenant Hering, me dit le général von Beaumont.

Il me présenta à son hôte, qui portait, sur les torsades à trois brins de ses pattes d'épaules à une étoile, une tête chevaline assez flétrie, aux poches oculaires énormes, au

cheveu rare et presque blanc, aux favoris importants, d'un jaune très grisonnant.

— Le lieutenant Hering, du 183e de réserve, actuellement en service de dépôt pour motif de blessure.

— Charmé, monsieur le lieutenant..., chevrota le général aux favoris.

— Monsieur le père du lieutenant, continua le général von Beaumont, est un des souscripteurs millionnaires à l'emprunt:

— Ah ! ah ! fit l'autre, ah ! ah !.. charmé, charmé...

Je vis que la situation de mon père, le conseiller de commerce Hering, et surtout sa forte contribution à l'emprunt de guerre, me valait, à défaut du rang, la considération d'un officier supérieur.

— Asseyez-vous, lieutenant, fit le général von Beaumont, vous allez prendre le café avec nous.

Je me découvris, posai ma casquette sur un meuble, puis mon derrière sur une chaise que m'avançait l'ordonnance, formidablement flatté d'être admis familièrement en si haute compagnie.

Les deux généraux m'adressèrent quelques questions courtoises sur ma campagne, mes blessures et les circonstances de ma guérison, tandis que l'ordonnance servait le café, les liqueurs et passait les havanes. Quand il sut que j'avais été soigné à Aix-la-Chapelle, le général à favoris, dont je vis s'illuminer tout à coup la figure fanée, s'écria :

— Aix-la-Chapelle!... le lazaret B!... Mais peut-être connaissez-vous ma femme, la générale von Z...?

Je sursautai et rougis aussitôt considérablement. Comment, ce vieux général à favoris cuivre argenté était...

— J'ai en effet eu l'honneur, balbutiai-je, le grand plaisir...

— Ah ! monsieur le lieutenant, je suis charmé, charmé...

Il se leva, vint précipitamment à moi et me prit les deux mains, qu'il secoua chaleureusement. Puis se tournant vers le général von Beaumont :

— Figurez-vous, cher monsieur le général, que mon adorable femme, Mme la générale von Z..., qui est toute jeune, comme vous savez, passe la meilleure partie de son temps au chevet de nos blessés.

— C'est très bien! c'est très bien!... voilà qui est du patriotisme!...

— Si vous la connaissiez, cher monsieur le général, c'est un ange! continuait à s'extasier le général von Z..., puisqu'il faut bien désormais que je l'appelle par son nom... ou du moins par son initiale. C'est un ange!... *Sie ist ein Engel!...*

— C'est votre seconde femme, je crois?

— Ma seconde... pour ne pas dire ma troisième... car la première est morte que nous n'étions encore que fiancés... Mais celle-ci, cher monsieur le général, c'est bien la meilleure des trois... *Sie ist ein Engel!...* Je suis en admiration devant elle chaque fois que je retourne à Aix-la-Chapelle... Et si vous voyiez ses lettres!... Elle n'en a que pour ses chers blessés!...

— C'est très bien! c'est très bien!...

Je ne crus pouvoir moins faire que de célébrer à mon tour en termes sentis les vertus de Mme la générale von Z..., son dévouement, sa constance, son inépuisable charité, au milieu des « *sie ist ein Engel! sie ist ein Engel!* » répétés et émus de monsieur le général von Z...

Le général von Z..., ainsi que j'ai dû déjà le dire, était inspecteur des camps de prisonniers de guerre de la 4e région. Cette circonstance me fit comprendre immédiatement pourquoi le général von Beaumont m'avait mandé ce jour-là. La conversation ne tarda pas en effet à s'engager du côté qui m'intéressait.

— Notre jeune ami, le lieutenant Hering, commença le général von Beaumont en lampant un troisième gobelet de vieil armagnac, notre jeune ami, dont les mérites sont très grands et qui s'adonne avec zèle en ce moment à l'étude de la langue française, cherche un professeur avec lequel il

pourrait perfectionner ses connaissances dans cet idiome. Je suppose que vous devez avoir ça.

— Ah! ah!... ah! ah!... un professeur de français... sans doute... cela n'est pas difficile à trouver... Je m'en occuperai.

— Je désire, dis-je, monsieur le général, un Français d'une certaine culture... si possible un Parisien... bref quelqu'un qui puisse m'enseigner ce qu'aucun livre ne donne... le français tel qu'on le parle... le dialecte usuel... l'accent... Je crois qu'avec une préparation de ce genre, je pourrais rendre sur le front français des services... avoir une utilité...

— Sans doute... sans doute... réfléchissait le général von Z...

— Des services précieux, une utilité certaine, confirmait le général von Beaumont. Peut-être même vous emploiera-t-on dans un état-major de division. Il faut des officiers ayant une pratique sérieuse de la langue de l'adversaire et la possédant jusque dans ses nuances pour interroger les prisonniers, en tirer des renseignements parfois de premier ordre pour la connaissance des positions ennemies et la conduite des opérations. *Ja, ja*...

Puis se mettant tout à coup à sortir son français :

— Ché beux moi-même drès egzellemment vranzais barler, gar j'abbardiens à ine fraie fieille vranzaise vamille... *ja*, mossié, ine vamille ti demps té Louis lé Guadorzième... Gombrenez-fous-moi ?...

— Oh! monsieur le général, vous vous exprimez admirablement.

— Ché m'en vladde. Ché né m'abelle bas bour rien lé chénéral té Peaumont!... Engore ine bédide ferre té zette egzellende vranzaize ligueur ?...

Pendant ce temps, le général von Z... avait fini de réfléchir. Mais il hésitait encore. Je le vis se pencher à l'oreille du général von Beaumont et tenir avec lui une courte conversation à voix basse, ponctuée de hochements de tête et

de signes d'intelligence. Elle se termina par ces quelques mots prononcés un peu plus haut par le général von Beaumont :

— Mais si, mais si, allez-y... Je suis sûr que le lieutenant comprendra parfaitement.

— J'aurai certainement votre affaire, me dit alors le général von Z... Mais, outre ce que vous alléguez pour justifier votre demande, et qui est suffisant, vous pouvez nous rendre, dès à présent, un autre service, non moins précieux, et auquel nous attachons depuis quelque temps une grande importance.

— Lequel, monsieur le général ?

— Voici. Vous n'êtes pas sans savoir, ou je vous l'apprends, que la résistance française se fait de plus en plus sérieuse et que nous n'arriverons pas à la briser aussi facilement que nous avions pu l'espérer tout d'abord, ni par les seuls moyens que nous avons employés jusqu'ici. Nous devrons même probablement renoncer pour cette année, sur ce front, à toute offensive de grand style.

— C'est triste, fit le général von Beaumont.

Je ne pus que souscrire moi-même à cette tristesse en poussant dolemment quelques « *ach !* »

— En attendant que nous puissions reprendre les opérations, poursuivit le général von Z..., il a été décidé en haut lieu de mener, parallèlement à la guerre militaire, un autre genre de guerre et, ne pouvant avoir raison par la seule force des armes de la résistance matérielle de l'ennemi, de miner sa résistance morale.

J'écoutais attentivement, essayant vainement de comprendre.

— La puissance d'un peuple qui combat, continuait le général entre ses favoris gris et jaunes, ne réside pas seulement dans son armée, mais aussi dans la volonté de guerre qui inspire l'âme même de la nation. Le front est de ce fait entièrement solidaire de l'arrière, et attaquer avec succès celui-ci, c'est porter des coups sensibles à la solidité

de celui-là. Ruiner le moral de l'arrière pour enfoncer ensuite plus aisément le front, c'est donc ce que nous avons imaginé. Pour une telle entreprise les moyens ne manquent pas, et nous nous préparons à les employer tous. Brisons la volonté de guerre de la France et ce ne sera plus qu'un jeu pour nous de rompre le rempart de sa défense et de balayer tout devant nous, comme un cyclone arrache et disperse les palissades pourries d'un parc à moutons.

— Avec les moutons eux-mêmes ! s'écria, tout ravi de cette image, le général von Beaumont.

Quelques lueurs commençaient à poindre dans mon entendement, sans que je pusse toutefois deviner où le général von Z... voulait en venir.

— Et quels sont, dis-je, si j'ose poser la question, ces moyens que l'on se proposerait d'employer ?

— Ils sont divers. C'est d'abord la propagande, qui se pratique d'ailleurs depuis le début de la guerre, directe dans les pays neutres, indirecte et par leur intermédiaire dans les pays ennemis. On l'intensifiera et on la perfectionnera. C'est ensuite l'utilisation habile et méthodique de la presse, par la diffusion de fausses nouvelles, l'achat ou la création de journaux, la subornation de journalistes et d'individualités maîtresses de l'opinion. Ce sera encore l'exploitation savante des passions politiques, la corruption de fonctionnaires, de personnalités influentes et même, si c'est possible, de membres des Parlements, d'hommes d'État, voire de partis tout entiers.

— C'est très bien ! c'est très bien !... approuvait le général von Beaumont dans sa barbiche.

— Nous dépenserons pour cela des millions, des milliards, s'il le faut : l'argent ne compte pas pour un plan si grandiose. Mais venons-en immédiatement à ce qui nous concerne. L'un des moyens prévus consiste dans l'emploi raisonné des prisonniers de guerre, de certains prisonniers tout au moins. Vous n'êtes pas sans vous douter, *Herr Leutnant*, qu'il se trouve partout des gens assez dénué

de conscience pour mettre l'humanité au-dessus de la patrie, assez singuliers pour préférer la fraternité au massacre, assez fous pour préconiser la paix à tout prix. Nous en avons comme les Français, et les Français en ont comme nous. Mais nous matons les nôtres, qui n'en mènent pas large. Les Français, sous leur régime démocratique et républicain, sont plus tolérants. L'avantage est pour nous. De pareilles gens sont nos alliés et nos meilleurs agents de démoralisation. Parmi les quelque trois cent mille prisonniers français que nous détenons déjà, vous supposez bien qu'il y en a un certain nombre pourvus de cette mentalité. C'est de ceux-là que nous userons et dont nous allons renvoyer en France la plus grande quantité possible.

— C'est très bien ! c'est très bien ! interrompit le général von Beaumont. Je connaissais ce plan et je vous ai suivi jusqu'ici. Mais maintenant je vous arrête. Comment comptez-vous vous y prendre pour les renvoyer en France, ces fameux prisonniers ? Allez-vous les laisser s'évader et leur faciliterez-vous le passage de nos lignes ?

— Non. Peu d'entre eux d'ailleurs seraient enclins à s'évader. Ce ne sont pas ceux-là qui s'évadent.

— Alors, je vous avoue qu'ici je ne comprends pas.

— C'est bien simple, et vous allez comprendre. Il y a d'abord toute une catégorie de prisonniers que nous sommes tenus de restituer : ce sont les sanitaires. Nous ne les rendons pas tous : nous gardons ceux qui nous sont utiles. Mais dans les rangs de ceux que nous rendons, rien de plus facile que de glisser les hommes qu'il nous convient d'évacuer : un brassard, un semblant d'examen, l'inscription sur une liste, et le tour est joué. Une convention pour le rapatriement des grands blessés est en outre en train de se négocier : nouvelle porte ouverte. Un grand blessé, c'est un grand blessé, mais il y a bien des façons d'être un grand blessé. D'autres conventions se concluront sans doute pour l'internement en pays neutre, puis pour l'échange des prisonniers valides, tête pour tête...

— Je vois, j'y suis, marmottait le général von Beaumont.

— Les têtes, nous les choisirons. Et c'est ici, *Herr Leutnant*, ajouta le général von Z... en se tournant vers moi, c'est ici que vous pouvez nous servir.

— Très honoré, dis-je, monsieur le général, mais je ne vois pas comment...

— Vous allez le voir. Nous allons vous livrer un prisonnier, bien choisi...

— Mais, fis-je, avec votre haute permission, c'est un professeur que je désire !

— Ce sera aussi un professeur, mais trié sur le volet. Soyez tranquille, il vous donnera d'excellentes leçons. De votre côté, et c'est tout ce que je vous demande, vous l'endoctrinerez, je veux dire vous l'entretiendrez dans sa manie, vous l'y fortifierez et vous lui jouerez une petite comédie... Vous serez charmant avec lui, vous arriverez peu à peu à la familiarité, vous lui laisserez bientôt entendre que vous partagez ses opinions ; puis, poussant plus loin le simulacre, vous lui affirmerez que ces opinions sont celles de très nombreux Allemands, que le désir de paix est immense chez nous, qu'on veut la fin de la tuerie, que la guerre est une atrocité, bref toutes les sornettes que vous suggérera votre intelligence déliée... Voyez-vous notre homme ? son épanouissement, sa joie ?... Au bout de quelque temps, il sera mûr pour être renvoyé en France.

J'étais un peu ahuri... un peu inquiet aussi du rôle que l'on voulait me confier.

— Pardon, dis-je, monsieur le général, mais... si vous me le permettez... et à mon humble avis... il serait beaucoup plus simple de le bien munir d'argent et de le prendre à gages.

— Ah ! ah !.... ah ! ah !... permettez-moi de rire, mon jeune ami... Vous savez peut-être fort bien leur langue.. mais vous ne connaissez pas les Français !... Soyez tranquille, tous ceux qui sont achetables sont achetés ou l seront... Mais cela n'est pas de mon ressort... Les gen

dont je vous parle sont de tout autre sorte et n'ont rien à voir avec les espions, les vendus ou les traîtres. Les gens dont je vous parle sont des illuminés, des fous, de pauvres fous, disons plutôt de dangereux fous, dont il s'agit d'utiliser la démence à notre profit. Ceux-là, vous ne les aurez pas pour de l'argent. Ce sont d'honnêtes consciences, des âmes sincères, souvent pleines de noblesse et d'abnégation... Mais ce sont des fous... si vous voulez, des rêveurs, des utopistes...

— Des socialistes ? suggérai-je.

— Oui, ils sont généralement d'opinion socialiste, et de la plus avancée... Mais ce n'est pas toujours le cas... Ce sont surtout des mécontents, des aigris, des délicats ou des orgueilleux, qui ont souffert de la vie et sont prêts à rejeter sur la société la responsabilité de leurs maux.

— *Sie sind ein Psycholog, Herr Generalleutnant !* s'écria plein d'admiration le général von Beaumont.

L'autre se rengorgea. Puis s'animant de plus en plus, dans toute sa figure fripée et jusqu'au bout de ses favoris frétillants :

— Supposons un homme de ce genre, sorti d'entre vos nains après le petit traitement que je viens d'avoir eu le laisir de vous indiquer, bien soigné, bien nourri, ayant eçu, par nos soins et par les vôtres, pendant le dernier emps de sa captivité, toutes ces petites faveurs auxquelles ont si sensibles les prisonniers de guerre, voyez-le lancé n France, lâché comme un ferment dans ce troupeau sugestible de l'arrière, s'agitant, se démenant, criant partout : Assez de tueries ! Plus de sang ! Fin à la tragédie ! Les lemands sont des gens comme nous ! Ce ne sont pas les rbares qu'on nous avait dits ! On est très bien chez eux, sont très bons, très humains, tout ce qu'on raconte ux n'est que légende ! Ils en ont assez, comme nous ! ne demandent que la paix ! » Voyez notre homme citer, s'exaspérer : « A bas la guerre ! Tous les peuples t frères ! Ceux qui veulent la continuation du carnage

sont des brigands, des misérables, des assassins, d'infâmes profiteurs qui s'engraissent du sang des morts et des blessés ! » Entendez-le hurler : « Au mur, les généraux ! Crosse en l'air ! » Ecoutez cette voix s'enfler, s'exalter, multipliez-la par cent, par mille, par des milliers, entendez le vacarme, assistez à l'émotion populaire, au déchaînement des instincts pacifistes de la foule, et bientôt c'est le désordre, l'émeute, l'anarchie... c'est la déroute, la débâcle... c'est la révolution !...

Il était très éloquent, à demi dressé sur son siège, son petit œil chassieux maléfique et fulgurant, le sourcil arqué, et son bras gesticulant semblait secouer au loin, sur la terre ennemie, le brandon du désastre et la torche de l'incendie.

— C'est très bien ! c'est très bien !... applaudit le général von Beaumont. Voilà qui est... Mais sapristi de sapristi, cher monsieur le général, je ne vous savais pas si beau parleur !

— Eh bien, y êtes-vous ? me demanda le général von Z... en allumant un nouveau cigare, car, dans la verve de sa gesticulation, il avait projeté à travers la salle, jusque sur le dolman de l'ordonnance, ce qui restait du précédent.

— Je ferai de mon mieux, monsieur le général.

On vida et l'on remplit derechef les gobelets, puis, mis en goût de curiosité, le général von Beaumont questionna :

— Et les autres ?

— Les autres prisonniers ?

— Oui, les autres ?

— Ce sont malheureusement les plus nombreux, de beaucoup les plus nombreux, déplora le général von Z... Félicitons-nous, toutefois, de les tenir, de les avoir chez nous, bien à nous dans nos geôles et dans nos camps, car c'est autant de terribles bougres de moins que nous avons à combattre. Ceux-là, nous les réduisons en esclavage et nous les faisons travailler à la trique et à la baïonnette, en leur allouant juste ce qu'il faut de nourriture pour qu'ils ne su

combent pas d'inanition. A la moindre velléité d'incartade, de fainéantise ou d'insoumission, on les sale rigoureusement. Nous disposons à cet effet de toute une série de mesures disciplinaires et de supplices. Nous avons la cellule de force, la famine, la bastonnade, le travail dans l'eau, la pendaison par les poignets, le poteau, qui donne les meilleurs résultats, surtout avec le sac de pierres aux pieds... Nous avons encore les anneaux, la cage, la pelote, le silo... Dans les camps à mines, il y a les chambres de chauffe, à 50 ou 60 degrés...

— Et on les y laisse...

— Trois jours, quatre jours, cinq jours, sans aliments ni eau. On en grille aussi devant les fours à coke...

— Excellent ! excellent !... C'est très bien !... voilà qui est...

— N'y en a-t-il pas beaucoup qui meurent à ce régime ? demandai-je assez effrayé par cette énumération.

— Sans doute, mais nous en avons tellement que nous ne regardons pas à les ménager. N'est-il d'ailleurs pas de notre devoir de saigner la France à blanc par tous les moyens ? Pour ma part, j'ai la chance d'avoir en ce moment dans un de mes camps, celui de Wittenberg, une épidémie de typhus, apportée par les Russes. C'est admirable, les prisonniers meurent comme des mouches. Pour aider à la propagation du fléau, j'ai donné l'ordre de mélanger systématiquement les Russes malades aux Français. Le succès a été de premier ordre.

— Entre la famine, les tortures, la chauffe, le typhus, questionna le général von Beaumont, combien estimez-vous que vous ayez perdu de prisonniers ?

— Voyons... En fait de Russes...

— Oh ! les Russes ne comptent pas... Les Français ?

— Eh bien...

Le général von Z... réfléchit, supputa, tirailla un instant ses favoris, puis répondit :

— Eh bien, j'estime que j'ai tué jusqu'à présent quelque chose comme trois mille cinq cents Français.

— Presque un régiment ! s'exclama enthousiasmé le général von Beaumont. C'est très bien ! c'est très bien !... Voilà qui est du patriotisme !...

— C'est ma façon à moi de faire la guerre !

Je m'apprêtais à prendre congé, très honoré de la confiance de mes deux hauts interlocuteurs. Mais il restait un point à régler.

— Pour votre professeur, me dit le général von Z..., je ne pense pas que nous le trouvions à Magdebourg. Tant à la Citadelle qu'au Wagenhaus ou qu'au Cavalier Scharnhorst, ce sont des camps d'officiers, et il n'y a pas grand' chose à faire avec ces gens-là. Nous ferons venir notre homme de Wittenberg ou de...

— Sans poux et sans typhus ! m'écriai-je.

— Sans poux et sans typhus, rassurez-vous... De Wittenberg, de Gardelegen ou d'Altengrabow, et nous le transférerons, pour plus de commodité, à la citadelle de Magdebourg. Au demeurant, *lieber Herr Leutnant*, je suis à votre disposition pour vous donner ultérieurement, s'il en est besoin, les directives nécessaires.

Je remerciai vivement le bon général von Z... de sa grande bienveillance et ne manquai pas de le prier de vouloir bien présenter mes déférents hommages à Mme la générale von Z...

— Je n'y manquerai pas, mon jeune ami... charmé, charmé... *Ach ! sie ist ein Engel !...*

J'ajoutai plus timidement :

— Et si j'osais, monsieur le général, je vous demanderais aussi de prier Mme la générale de me rappeler au délicat souvenir de Frau Professor W...

— Comment donc... avec le plus grand plaisir... charmé, charmé... Frau Professor W... est une des meilleures amies de ma femme.

Sur quoi, ayant repris ma casquette, je me retirai r

pectueusement à reculons, tandis que, passant des révélations sur les camps de prisonniers à des confidences plus douces, j'entendais la voix fêlée de monsieur le général von Z... répéter au travers de la table à monsieur le général von Beaumont :

— *Sie ist ein Engel!...*

LOUIS DUMUR.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Abbé J. Calvet : *Morceaux choisis des auteurs français du Xe au XXe siècle*, J. de Gigord. — Henri Chamard : *Les origines de la poésie française de la Renaissance*, E. de Boccard. — A.-E.-M. Grétry : *Réflexions d'un solitaire, manuscrit inédit publié avec une introduction et des notes par Lucien Solvay et Ernest Closson*, G. Van Oest. — Sainte-Beuve : *Mme de Pontivy ; Christel ; Le Clou d'Or ; La Pendule*, Avant-propos de Maurice Levaillant, Société littéraire de France, 2 vol.

M. l'abbé J. Calvet ayant écrit, à l'usage des élèves du Collège Stanislas, un *Manuel illustré d'histoire de la littérature française*, a voulu le compléter à l'aide de **Morceaux choisis des auteurs français du Xe au XXe siècle**. On publie beaucoup de ces anthologies à notre époque. Dans un but ou dans un autre, on ne veut plus laisser aux écoliers le soin de découvrir eux-mêmes les auteurs, de les lire, de s'en délecter. Ces sortes d'« arlequins » intellectuels, composés de mille guenilles, leur donneront des notions de tout. Ils ne sauront rien en réalité. Ils adopteront, sur des matières diverses, les idées de leurs maîtres et ne se mettront point en peine de se cultiver eux-mêmes par la lecture des originaux. Ils passeront avec succès des examens. Ils resteront, s'ils se contentent de cette science médiocre, précaire, inconsistante, des ânes aux longues oreilles.

Des *Morceaux choisis* de M. l'abbé J. Calvet on ne saurait dire ni bien ni mal. Le travail est considérable. Il a pour dessein d'inculquer, sur telle école ou tel auteur représenté par des bribes considérées à tort ou à raison comme essentielles, à des jeunes gens confiants les doctrines ou les appréciations du collecteur doctrines ou appréciations développées dans le Manuel sus-indiqué Des exercices oraux ou écrits suivent chaque morceau choisi Dans son *Manuel* M. l'abbé Calvet a donné tous ses soins à l'illustration, mais, par contre, s'est montré peu au courant de la bibliographie moderne. Dans son anthologie, le même auteu porte des jugements souvent discutables, fréquemment partiaux

Il élimine volontairement de ses textes tout ce qui peut contrarier ses méthodes d'éducation.

La partie de l'ouvrage concernant la littérature moderne paraît la plus faible. Visiblement M. l'abbé Calvet est gêné. Il écrase comme bêtes venimeuses les romantiques et les réalistes, malmène le pauvre Renan, ne donne d'Anatole France qu'un maigre extrait non sans houspiller un peu l'auteur du *Lys rouge*, alors que Jean Aicard reçoit bonne gerbe de compliments. Remy de Gourmont ne figure ni parmi les symbolistes, ni parmi les philosophes. Les romanciers et les critiques d'hier sont triés sur le volet et parmi les littérateurs d'aujourd'hui six d'entre eux sont accueillis seulement qui ont fourni des preuves fréquentes d'honnêteté, de bon ton et d'obéissance aux saines doctrines.

D'esprit plus large, développée avec une certaine ampleur et beaucoup de clarté, l'enquête de M. Henri Chamard sur les **Origines de la Poésie française de la Renaissance** mérite plus d'attention, mais nécessite également quelques réserves. On peut reprocher, croyons-nous, à ce professeur en Sorbonne de rechercher rarement en dehors de l'Université des témoignages en faveur de sa thèse. Dans sa bibliographie, il néglige les travaux importants faits par les érudits et les critiques indépendants, en dehors de Sainte-Beuve et des romantiques qui contribuèrent à rendre à la poésie du XVIe siècle sa place dans notre littérature. M. Henri Chamard paraît être aussi un peu trop gêné par la liberté de propos qui règne dans certaines œuvres du moyen âge et de la Pléiade. Selon lui, par exemple, le *Livret de Folastries* n'ajoute rien à la gloire de Ronsard. La sensualité du Vendômois et de son compagnon Baïf le choque. Il les accuse d'exalter inutilement « les instincts inférieurs de la nature humaine ». M. Henri Chamard est un idéaliste. C'est son droit. Peut-être croit-il bon, parlant à des étudiants, de leur préconiser la sérénité des doctrines platoniciennes. Le quartier latin apprendra à ces jeunes gens plus volontiers cependant à mettre en pratique l'épicurisme du *Livret de Folastries* que les préceptes du philosophe grec.

N'importe ! M. Henri Chamard a voulu surtout démontrer que la poésie de la Renaissance n'est pas née en une nuit pluvieuse, comme un champignon, mais qu'elle a, au contraire, des origines et une filiation très nettes, qu'elle descend tout droit, par

l'entremise de quelques esprits de transition, du moyen âge. Si l'on examine, en effet, les œuvres des écrivains du XVe et du XVIe siècle, on surprend en elles la double source d'inspiration qui vivifie la littérature du moyen âge : source gauloise, mélange de satire, polissonnerie, bouffonnerie ; source courtoise, mixture de galanterie et de passion. Marot, Bonaventure des Périers, Le Peletier du Mans recueillirent l'une de leurs ascendances ; Alain Chartier transmit l'autre.

La Renaissance subit aussi l'influence du *Roman de la Rose*, où se trouvent juxtaposés l'esprit courtois de Guillaume de Lorris et l'esprit gaulois de Jean de Meung. Entre Villon et Marot des correspondances très claires se rencontrent ; par contre, la Pléiade goûta médiocrement l'écolier indiscipliné qui écrivait, en plénitude de simplicité, au gré des événements et des sentiments. L'action des Rhétoriqueurs sur la Pléiade ne paraît pas très concluante. Celle des humanistes, au contraire, et principalement des humanistes italiens, s'imposa aux passionnés de science que furent les élèves du collège Coqueret. Presque tous ces derniers allèrent en Italie, conduits dans ce pays par la guerre ou par la curiosité. Dante, Pétrarque, Boccace leur furent familiers et ils approuvèrent à leur tour l'introduction du grec dans les études, introduction préconisée, en Italie, par les humanistes du quattrocento.

Cependant si la Renaissance française emprunta aux Rhétoriqueurs le souci de la forme et aux humanistes le goût de la culture, elle se défendit âprement de l'emphase des uns et du pédantisme des autres. Elle se refusa notamment à accepter le latin comme langue artistique. A des poètes néo-latins, comme Jean Second, elle accorda une admiration qui se traduisit par des larcins et plagiats, non par un désir de suivre son exemple de gracieux latinisant.

En somme, M. Henri Chamard discerne très bien, et avec une méthode excellente et des citations appropriées, les divers courants d'idées dont la Pléiade fut le confluent intellectuel et qui remontent tous au moyen âge. Mais de plus que le Moyen âge qui ne les soupçonna point, la Pléiade — et cela contribua à lui communiquer son originalité propre — manifesta le goût de la forme et de l'érudition, l'amour de la gloire et un vif individualisme d'où naquit la poésie lyrique.

§

Quand il fut au seuil de la vieillesse, illustre et fatigué, ayant fait représenter avec des succès retentissants le *Tableau parlant*, *Zémire et Azor*, *Lucile*, *l'Amant jaloux*, *la Caravane du Caire*, *Richard Cœur-de-Lion*, le musicien André-Ernest-Modeste Grétry, sans renoncer tout à fait aux fastes du théâtre, songea à devenir philosophe. Il n'avait d'autre intention, disait-il, que celle d'occuper son désœuvrement en transcrivant ses « raisonnements ». Il traitait ses écrits de « bagatelles, joujoux, radotages ». Mais, lorsqu'il eut publié ses *Mémoires ou Essais sur la Musique* (1789-1797), et *De la Vérité ou ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être* (1801), il accepta volontiers d'être comparé à Montaigne, dont il se considéra comme le continuateur.

Il avait acquis l'ermitage de Montmorency où J.-J. Rousseau vécut auprès de Mme d'Epinay. Il avait intimement connu la plupart des grands écrivains de l'époque. Leur exemple, et l'air peut-être, tout chargé de pensée, que l'on respirait dans ce paysage d'Ile de France, l'incitèrent à enrichir l'humanité de nouveaux chefs-d'œuvre de plume. Il commença, regrettant que Rousseau lui eût ravi un titre plus sonore, ses **Réflexions d'un Solitaire** et les acheva à l'article de la mort.

Ce manuscrit, qu'il n'eut pas le temps de publier, comptait huit tomes de six cents pages. Grétry avait, comme on voit, abondamment « raisonné ». Une grande partie de ce fatras a été perdue au cours du temps. MM. Lucien Solvay et Ernest Closson, qui se sont chargés, au nom du gouvernement belge, de mettre au jour les œuvres du musicien liégeois, regrettent amèrement cette perte. Ce qu'ils nous offrent, magnifiquement imprimé et tiré à petit nombre, enrichi d'une préface et de notes excellentes, n'ajoutera cependant que peu de chose à la gloire de leur compatriote.

M. Lucien Solvay écrit, avec raison, que l'on rencontrera dans ces *Réflexions* du « bon, du mauvais, et du pire ». Il faut chercher quelquefois longuement pour rencontrer une belle page où se reflète le caractère plein de bonhomie du barbon. Grétry, comme beaucoup de ses contemporains, était passionné de science. Il s'efforce de nous le prouver sans cesse, mais tombe vite dans le galimatias. Signalons ce chapitre où il

s'ingénie à prouver que « tout est chimie » dans la vie et annonce que la musique est la chimie des oreilles, la peinture celle des yeux, etc... Ailleurs, il attribue à la transpiration une importance incalculable et réclame, à l'usage du peuple, des étuves. Ailleurs, s'embarquant dans une dissertation d'anthropologie, il classifie en trois classes les hommes. Ingénieusement, il donne à ce qu'il appelle la classe *métis*, composée des indécis et des « mi-sots », la prédominance.

Son but, et il l'a atteint, consistait à « étudier, analyser, comprendre son être » afin de régler « ses mœurs sur ses facultés ». Des chapitres sur les femmes sont pittoresques. Il avait pu apprécier qu'entre la femme forte et la faible, la *métis*, terme moyen, est d'un commerce fort agréable. Il leur offre de-ci, de-là, de bons conseils pour l'amour et pour le mariage. Il se montre aussi ingénieux psychologue quand il écrit, prêchant d'exemple : « Vieillards, méfiez-vous des derniers éclats de la lampe. »

L'ouvrage de Grétry aura cinq tomes. Les tomes suivants enferment, nous dit-on, une matière plus curieuse. Attendons-en la publication avec patience.

On a beaucoup scruté, ces dernières années, le cœur de Sainte-Beuve. On y a surpris des battements ardents et voilà peut-être une grave erreur d'auscultation. Le grave critique, penché sur les livres, homme d'étude et de cabinet, était-il capable de durables et violentes passions ? La vanité ou la sensibilité le dirigeait-elle sur le terrain de l'Amour ? Le *Livre d'Amour* paraît enfermer plus de rhétorique que de sentiment et les lettres de Sainte-Beuve, souvent fort belles, ne contribuent pas à le représenter comme un amant transi. Pour nous, tout n'était dans cet homme que littérature, et sa sensibilité, purement intellectuelle, ne s'émouvait que devant les belles fictions des livres. Il l'employa surtout à traduire, en pages admirables, ses enquêtes de psychologie rétrospective.

Hâtons-nous de dire que ce n'est point là l'opinion de M. Maurice Levaillant, critique avisé, pénétrant poète, qui vient d'étudier avec une grande acuité d'analyse et beaucoup d'érudition le Sainte-Beuve amoureux de Mme Hugo et de Mme d'Arbouville. M. Maurice Levaillant croit à la passion de son héros et c'est pourquoi il publie, les préfaçant de leur histoire et les post-façant de

leur bibliographie et de leurs annotations essentielles, les nouvelles de Sainte-Beuve: **Madame de Pontivy, Christel, le Clou d'Or, la Pendule,** difficiles à rencontrer aujourd'hui, où l'on retrouve les traces un peu fanées de cette passion.

Sainte-Beuve n'avait point laissé ces nouvelles inédites, non plus que Jules Troubat, mais ni l'un ni l'autre n'en avaient indiqué, autrement que par des insinuations, le sens profond. *Madame de Pontivy*, inspirée par la *Mademoiselle de Clermont*, de Mme Genlis, paraît être la mieux terminée, la meilleure de ces nouvelles. Elle fut écrite par Sainte-Beuve fin de 1836 et commencement 1837 pour ramener à lui Mme Hugo, dont la tendresse commençait à se détourner d'un personnage qui s'efforçait « d'introduire une part de raison durable dans la passion toujours vive ». Il n'y réussit point, et partit pour Lausanne, songeant, dès lors, à conquérir le cœur d'une vierge. Il crut rencontrer en la fille du général Pelletier cette jouvencelle auprès de laquelle il espérait recouvrer un idéal et une purification. Repoussé, il conta dans *Christel* ses déceptions auxquelles se mêlent les souvenirs de Mme Hugo.

Les deux autres nouvelles sont plutôt des fragments, des projets non réalisés. Elle ne valent que par ce qu'elles contiennent de précis sur les relations de Sainte-Beuve avec Mme d'Arbouville, femme d'esprit et de vertu, dont Léon Séché conta jadis l'histoire et publia les lettres. Il ressort des pièces exhumées jusqu'à l'heure que Sainte-Beuve joua, dans cette intrigue, un assez vilain rôle.

M. Maurice Levaillant ne l'apprécie point. Il a voulu faire un travail d'historien, admirateur de son héros, et qui, dans deux charmants petits volumes imprimés avec soin, enchâsse un texte pur dans une glose qui en rehausse l'éclat.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Maurice-Verne : *Les rois de Babel*, Calmann-Lévy. — Binet-Valmer : *La passion*, E. Flammarion. — Charles Régismanset : *Un fou parmi les hommes*, E. Sansot. — Albert-Jean : *La Dame aux écailles*, Renaissance du livre. — Louis Chadourne : *L'inquiète adolescence*, Albin Michel.— Emile Zavie : *Les beaux soirs de l'Iran*, Renaissance du livre. — François Mauriac : *La chair et le sang*, Emile-Paul. — Léon Thévenin : *Le retour d'Ariel*, Perrin. — Marcelle Vioux : *Une enlisée*, Fasquelle. — Louis Vuillemin : *L'héroïque pastorale*, Drouin. — Jeanne Leuba : *L'Aile de feu*, Plon. — Jean Nesmy : *L'Arc-*

en-ciel, B. Grasset. — J. H. Rosny aîné : *La Comtesse Ghislaine*, Ferenczi. — René Kerdyk : *Mon ami Pax*, François Bernouard.

Les rois de Babel, par Maurice-Verne. Très mal éditée, jetée sur l'immense marché des livres qui, en ce moment, semblent rivaliser de luxe et de beau tirage parce qu'il n'y a pas de papier et encore moins de consciencieux typos, cette œuvre est un défi au bon goût... à tous les goûts pour la logique et la saine littérature. Or, c'est une belle œuvre... qui n'a pas besoin d'être une bonne œuvre.

Aux temps des Aspasie, on ne demandait pas aux courtisanes d'être autre chose que de belles intelligences transparaissant dans de beaux corps. Aujourd'hui les courtisanes, de tous les mondes, sont moins intelligentes et plus... habillées. Ce livre, en négligé de toutes les façons, n'a certainement pas été corrigé... mais il a peut-être été vécu. Cela suffit amplement à justifier son allure de fille qui n'a pas eu le temps de raccorder ses fards. On fait écrire à Maurice-Verne : *argenturiers* pour *aventuriers*. Moi, je demande la croix pour le typo qui a inventé ce merveilleux... néologisme. Il convient à tous les nouveaux riches de notre époque.

Esther Aronoost est une sorte de créature cosmopolite, juive de vieille race, une étrange belle personne qui se farde d'or vert et crache du sang. Reptilienne et pourprée, elle vit nue, à la merci d'un viol qui l'amusera ou la tuera, mais il lui faut sa dalmatique ruisselante de pierreries, afin de recouvrir d'un luxe impressionnant sa luxure très misérable, puisqu'elle subit sans trop choisir. Aime-t-elle Van Ween qu'elle cherche à ruiner? Ce n'est pas très certain. Elle pencherait, je crois, du côté de Mossi, un être singulier, rempli de scrupules quoique né pour oser tout, y compris le meurtre. Aux enfers d'Essen, où se condense toute l'électricité de l'orage allemand qui devait fondre sur la France, on conclut des marchés qui entretiendront le train d'Esther. Je ne veux pas descendre dans les dessous de l'œuvre (la femme nue) nous montrant la grande guerre organisée par les rois de Babel se réunissant à la table d'une orgie un peu bien romanesque. Je suis un de ces simples d'esprit qui se bornent à penser qu'on a fait la guerre sans aucune organisation, parce que, malgré les racontars des gens bien informés, la haine d'un peuple pour un autre, ça ne s'organise pas : ça jaillit. On cogne

comme on peut, et la preuve, c'est que le *cogné*, ce fut justement le plus fort... tout arrive de ce qu'on n'a pas prévu.

Après les *Mille et une nuits*, le drame de la nouvelle emprise de la femme sur l'homme, de l'Eve, conteuse de fables subtiles ou moralisatrices, possédant le cerveau de l'homme par la seule puissance du verbe, après *Lucile dans la forêt*, le drame de l'analyse psychologique, ce nouveau roman inégal, d'une intensité voluptueuse vraiment féroce, nous révèle un poète, dans Maurice-Verne, s'apparentant pour la fougue de certaines répliques à Shakespeare lui-même, y compris la légende refusant au génial Will d'être l'auteur d'une œuvre aussi énorme. Pour mon plaisir particulier j'ajoute que celui qui a écrit ce chapitre intitulé : *le Clair de lune difficile* a du génie.

La Passion, par Binet-Valmer. Ce livre tomba mort dans l'explosion de 1914. On ne put pas en parler, et c'est une œuvre superbe, d'une hardiesse et d'un courage littéraire qui subjuguent. Un cher maître est l'idole de sa femme et de ses disciples, mais il est, naturellement, le carnassier humain qui chasse sans l'excuse de la nécessité, qui n'ayant plus faim cherche à retrouver ses appétits dans la cruauté. Sa femme, délaissée, se donne à un ami d'enfance, mais quand elle apprend que le maître a retrouvé le don de créer, elle lui sacrifie son amour, l'enfant de son amour et sa vie. C'est le droit de la création artificielle combattant celui de la création humaine, souvent la moins durable : doit-on préférer un beau livre à son enfant? Et c'est là que le titre *la Passion* se justifie pleinement, parce qu'en effet la passion sincère, légitime ou non, ne se complique pas de préjugés sociaux. Si Bettine avait préféré Mauris à Louvetier, nul doute que l'enfant eût vécu. Ce roman de Binet-Valmer est certainement le plus attachant et le plus curieux de toute son œuvre. Je suis convaincue qu'il passionnera terriblement les femmes... et leur fera peut-être du mal... mais elles aiment ça!

Un fou parmi les hommes, par Charles Régismanset. Un observateur traversant tous les mondes et y apportant un esprit sain, une vision claire du rapport que les choses et les gens peuvent avoir entre eux, devait, quelques années avant la guerre, sentir, en effet, comme la fumée, le goût avertisseur de *l'incendie*. Ce fou échappé, par un crime involontaire, de la prison allemande où il était détenu, vient en France et constate l'égare-

ment de tous les esprits, une sorte de danse de Saint-Guy de l'intellectualité, une névrose qui ne s'expliquerait pas dans un pays comme le nôtre sans l'introduction de... fluides étrangers, j'allais dire les gaz asphyxiants. Et ce fou, malgré l'amour discret d'une belle jeune fille qui s'efforce de le retenir, demande à rentrer chez lui, dans l'asile de ses pareils où l'on expie le crime d'avoir trop compris. Les études des différents milieux traversés sont rigoureusement exactes, elles donnent bien la sensation du *manoir renversé*, clou d'une exposition de cette époque. Eh bien, mon cher ami, nous avons une consolation : si ça continue, absolument comme avant, aux clartés de l'incendie, nous avons pu constater la provenance de la fumée... c'est-à-dire du gaz... Et nous pouvons essayer de les chasser... ne fût-ce qu'avec un pauvre éventail.

La Dame aux écailles, par Albert-Jean. Un conte fantastique tout à fait charmant, admirablement transposé dans la vie et d'une ironie poignante. Cette sirène aux yeux morts, que le malheureux rêveur d'impossible traîne derrière lui, qui est la dame de ses pensées, la hantise perpétuelle d'un désir irréalisable, est la forme symbolique de l'existence intérieure du poète. Il peut aller pour elle jusqu'au crime ou finir par... la jeter dans la gueule du loup. Une heure de réel enchantement, ce roman tout à fait hors commerce !

L'inquiète Adolescence, par Louis Chadourne. Il y a beaucoup d'inquiétude chez les adolescents... et rien que dans les livres destinés aux couronnes de fin d'année on compte : *la Vie inquiète de J. Hermelin*, *l'Enfant inquiet*, plus cette *Inquiète Adolescence*. Ce qui tourmente ces jeunes gens ? Que ce soit dit en une belle langue, bien académique, ou dans les petites phrases heurtées d'un poème plus ou moins *art nouveau*, c'est toujours la même chose : comment essaieront-ils de franchir le seuil voilé *d'une taie rouge*. Mettez autour la figure de Lortal, ses amours tristes avec une femme mariée ou la terreur de l'enfer... ça revient toujours là. C'est le grand cercle vicieux. Qu'on me permette de citer une phrase qui faillit me faire jeter une seconde fois en prison pour lettres : « Nos collégiens ont une tendance regrettable à peser gravement leur pucelage dans des balances de toile d'araignée. » Ça n'empêche pas Louis Chadourne d'écrire ça plus proprement.

Les beaux soirs de l'Iran, par Emile Zavie. Une excursion en Perse ou l'histoire très curieusement, et très bien contée d'un crime qui ne profite pas du tout à celui qui le commet sans le savoir. Etudes intéressantes de milieux cosmopolites où le Français regrette le ciel un peu gris de Paris, pour soupirer après les climats exotiques dès son retour sur les boulevards.

La Chair et le Sang, par François Mauriac. Un petit séminariste paysan, qui, au service de gens d'un autre monde que lui, retourne à la grâce d'un meilleur état en se purifiant par l'amitié et l'amour. Il n'a pas quitté le froc autant qu'il le croit, ce pauvre Claude, et il retrouvera un autre sacerdoce, vienne la guerre. En tous les cas, il donne de salutaires leçons aux oisifs en un français intelligent.

Le retour d'Ariel, par Léon Thévenin. Jeune disciple de Renan, qui chasse l'idéalisme par esprit de corps, cet esprit universitaire qui fit beaucoup de mal aux êtres faibles désarmés devant les tentations humaines. Par l'amour et aussi la douleur de certaines déceptions, il ouvre son cœur à la nouvelle invasion d'Ariel, quand, assagi, mûri, il sent que l'illusion est encore la meilleure manière de bercer la triste réalité. On chante, on espère, et on passe... peu importe où, si on peut s'en créer un suffisant mirage !

Une Enlisée, par Marcelle Vioux. Il n'y a pas de drame plus poignant que la vie de l'héroïne de ce livre. Abandonnée par l'homme qui l'a séduite, elle ne trouve de ressources que dans la galanterie, et l'auteur ne craint pas de nous montrer, avec le talent le plus pittoresque les milieux interlopes par où elle passe successivement. Puis, ayant retrouvé son premier amant, l'occasion s'offre à elle de se réhabiliter. Mais elle retombe fatalement dans les bas-fonds où elle est « enlisée » ; et c'est là la moralité de ce livre remarquablement écrit, qui a été primé, pour 1920, par l'*Aide aux Femmes de professions libérales*.

L'Héroïque pastorale, par Louis Vuillemin. La guerre et son orchestration brutale. Mais, déclare Roland Dorgelès, dans la préface de ce livre : « Pas une fois ce musicien ne parle de musique... Il observe les êtres, admire les forces, nargue et s'émeut, regrette et espère. C'est l'âme d'un artiste durant les mauvais jours. » C'est-à-dire le plus perfectionné des instruments sensibles dans l'héroïque pastorale.

L'Œil de feu, par Jeanne Leuba. C'est, dans un Eden empoisonné par les plus belles fleurs dont les parfums s'exaspèrent sous le soleil de l'Annam, le récit intime, la confession d'un adultère... élégant. Je suis convaincue que sous le ciel nuageux et pluvieux de notre bon Paris, ça serait la même chose... parce que le motif est le même, et il est mauvais, si le roman est bon.

Arc-en-ciel, de Jean Nesmy. Des contes savoureux, de petits drames pas trop noirs et des légendes dont le *Miracle du givre* est une des plus jolies.

La comtesse Ghislaine, par Rosny aîné. Un aviateur, des chiens, et surtout l'art du grand conteur qu'est Rosny faisant sortir d'un détail toute la surprise d'un monde ancien ressurgissant. Puis l'idylle avec une jolie femme-fée qui protège le voyageur et ne déteste pas voir les loups. On finit par mettre en fuite les loups et les boches (ceux-ci moins beaux que ceux-là) et on croit parce qu'on est jeune à l'éternité de la vie amoureuse.

Mon ami Pax, par René Kerdyk. Très beau tirage de luxe, orné de six dessins inédits de Guy Arnoux, d'une délicate histoire d'un double amour où l'ombre du mort donne le précieux enseignement d'une vie plus intime et... respectueusement meilleure.

RACHILDE.

THÉATRE

Théatre du Vieux Colombier : *Cromedeyre-le-Vieil*, pièce en 5 actes, en vers, de M. Jules Romains (26 mai).

J'en suis resté aux extraits que je vous ai donnés de l'œuvre dramatique de M. Jules Romains. Serez-vous de mon avis, après avoir lu ces extraits, malgré mon compte rendu rapide du sujet, quand je dis qu'il y a dans *Cromedeyre-le-Vieil* une grande poésie ? Plus même qu'une grande poésie : une beauté sombre et sauvage, un goût rude et vif, un pittoresque extrêmement savoureux presque dans chaque mot ? Comme cette œuvre nous change heureusement, non pas seulement des pièces habituelles de nos théâtres, mais surtout des pièces en vers que nous entendons habituellement ! Je vous ai dit que vous seriez surpris, sans doute ? Vous l'êtes, avouez-le. Surpris n'est même pas suffisant ? Vous êtes déconcertés. Encore même plus, peut-être ? Inquiets ? Je vois ce que c'est. Vous ne reconnaissez pas la poésie comme

on vous a appris à la connaître. Passe pour le sujet, si nouveau soit-il. Mais l'alexandrin vous manque, la bonne cadence bien régulière des douze syllabes bien régulièrement coupées par le milieu, et la rime, surtout, l'affreuse et maudite rime, la plaie de la poésie et le moyen de paraître poètes pour les gens qui ne le sont pas. Eh bien, si vous êtes tout cela : surpris, déconcertés, même inquiets, vous, simples lecteurs, rassurez-vous néanmoins. Des critiques, des écrivains, des poètes même l'ont été comme vous, et en ont témoigné. Je n'en veux pour exemple que M. Fernand Gregh. Vous connaissez M. Fernand Gregh, je l'espère pour lui, du moins. C'est un poète. Il passe en tout cas comme tel depuis longtemps. Cette réputation lui est venue de bonne heure, en effet. C'est une histoire délicieuse, un peu oubliée, peut-être ? M. Fernand Gregh lui-même sera enchanté de la voir rappeler : le souvenir de nos premiers succès nous est toujours agréable. C'était l'année de la mort de Verlaine, en 1896. M. Fernand Gregh avait écrit dans la *Revue de Paris* un article sur le poète. Il y avait reproduit un petit poème de lui, intitulé *Menuet*. M. Gaston Deschamps, lui aussi, avait écrit dans le *Temps* un article sur Verlaine, et quand il le recueillit dans un de ses volumes, *La Vie et les livres*, il chercha çà et là de quoi l'augmenter, des citations, par exemple. Il trouva dans l'article de la *Revue de Paris* le *Menuet* de M. Fernand Gregh. Il n'y regarda pas de trop près, le prit pour un poème de Verlaine et le plaça dans son article en le donnant comme tel et en le qualifiant de « menu chef-d'œuvre ». Ne dites pas tout de suite que ces grands critiques n'en font jamais d'autres. Certes, M. Gaston Deschamps montrait là qu'il connaissait bien mal l'œuvre de Verlaine, et s'il voulait faire des citations il aurait pu recourir aux ouvrages mêmes du poète. Il n'était pas cependant sans excuse. Le *Menuet* de M. Fernand Gregh ressemblait tant à un petit poème de Verlaine intitulé *Chanson d'automne !* Vous en jugeriez au complet si je pouvais vous donner les deux pièces. La première strophe de l'une et de l'autre suffiront, je pense. Vous le verrez, si ce n'est pas le même mètre, c'est la même strophe et la même musique mélancolique et voilée.

CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs
Des violons

MENUET

La tristesse des menuets
Fait chanter mes désirs muets

De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

. . . .

Et je pleure
D'entendre frémir cette voix
Qui vient de si loin, d'autrefois,
Et qui pleure.

. . . .

Le sentiment de M. Fernand Gregh dut être alors assez mélangé. D'un côté, on le dépouillait, mais de l'autre son petit ouvrage se trouvait qualifié de « menu chef-d'œuvre ». Que faire ? Se taire, et savourer cette grande jouissance littéraire de voir des vers de soi attribués à un grand poète sans que personne s'aperçoive de l'inexactitude ? Parler, et montrer qu'on était tout de même capable de quelque chose, puisqu'on savait si bien ressembler au génie ? Il fallait se décider, et sans trop attendre. M. Fernand Gregh ne manque ni d'intelligence ni d'adresse. Ce sont même ses meilleurs dons comme poète. Il dut se rendre compte que cette fortune, qu'il devait à une erreur d'attribution, ne lui arriverait plus jamais dans son œuvre, et qu'il lui fallait en profiter. Il réclama donc publiquement son bien, dans une lettre qui fit le tour des journaux. Le résultat fut merveilleux. La veille, personne ne connaissait M. Fernand Gregh. Tout le monde le connut le lendemain. Un jeune homme qui faisait à ce point du Verlaine, du Verlaine si Verlaine qu'un critique comme M. Gaston Deschamps avait pu s'y tromper ! C'était intéressant ! On avait enfin un poète ! Un éditeur s'offrit aussitôt à M. Fernand Gregh pour publier son premier volume de vers. Ce volume eut tout de suite plusieurs éditions, et la même année, l'Académie Française, qui aime l'originalité, décernait un prix à son auteur. M. Fernand Gregh était célèbre. La célébrité du pastiche ! La célébrité de l'imitation! Nous avions là, bien avant M. Paul Reboux et Ch. Muller, la perfection des *A la manière de...* Le mot bonheur n'est pas assez fort pour dire ce qu'éprouva M. Fernand Gregh. C'est l'ivresse qu'il connut. Il l'écrivit par la suite dans un poème :

. . . .

J'ai livré la bataille au destin, j'ai vaincu ;
Tout le rêve qui me hantait, je l'ai vécu,
Je vais dans la lumière et dans l'apothéose.

. . . .

J'ai connu tes baisers les plus fougueux, Amour,
Et, Gloire ! la douceur de tes graves caresses.

Une anecdote connue témoigne également de ses transports. Très assidu alors chez M. Anatole France, M. Fernand Gregh lui demanda un jour ce qu'il pensait de son avenir et s'il voyait en lui un chef d'école. « Mon cher ami, lui répondit M. Anatole France, un chef d'école, surtout en poésie, a toujours eu des gens de valeur avec lui. Qui avez-vous ?... Un tel ?... un tel ?... un tel encore ?... (1) autant dire personne ! Alors, je doute fort... » M. Anatole France, ce jour-là, prophétisait-il ? Depuis l'aventure du *Menuet*, M. Fernand Gregh ne paraît pas avoir retrouvé la veine poétique qui fit sa réputation. Ses autres volumes de vers, dans lesquels, abandonnant le pastiche, il a fait œuvre personnelle, n'ont fait aucun bruit. Ce qui prouve bien qu'il n'y a rien de tel que d'imiter pour réussir et qu'on ne gagne rien, quelquefois, à se contenter de son propre fonds. Quand *Comœdia* reparut, après la guerre, M. Fernand Gregh y prit les fonctions de critique dramatique. En cette qualité, il a rendu compte de *Cromedeyre-le-Vieil*. On dit qu'il n'y a que les poètes pour parler de poésie. M. Fernand Gregh a voulu nous le montrer. Il a jugé *Cromedeyre-le-Vieil* en poète, au point de vue de la forme. Vous allez voir, comme je vous l'ai dit, si vous êtes excusables d'être surpris de voir la poésie, la vraie, sous un aspect qui ne vous est pas familier.

Quant au vers blanc dont il se sert (M. Jules Romains), en vérité il est trop blanc. Le vers libre, oui ; j'en ai fait depuis 1892, j'en fais encore, et il peut avoir son utilité, il a ses beautés. Mais, par grâce, Jules Romains, donnez-nous de temps en temps une sonorité sœur au bout de la ligne, et sinon une rime, du moins une assonance ! Deux ou trois fois j'ai cru que de la laisse rythmique le vers allait naître, que les ailes allaient lui pousser ; car les deux rimes, ce sont les deux ailes du vers. Mais non, j'étais comme un musicien qui attend une « résolution ». L'on connaît l'histoire de Mozart (ou Chopin ?) invité dans le monde, et interrompu au milieu d'une improvisation par l'annonce du maître d'hôtel : « Madame est servie... » On passe à table, on avale le potage. Et soudain l'on voit le musicien, les traits crispés, se lever, et rentrer dans le salon pour frapper sur l'instrument l'accord parfait que son oreille douloureuse réclamait depuis le début du dîner. « Je souffrais trop », dit-il, en revenant, la figure enfin épanouie. Que n'au-

(1) Je n'ai pas le temps de rechercher dans mes papiers les noms de ces disciples de l'*Humanisme*, école littéraire fondée alors par M. Fernand Gregh et qui vécut juste le temps d'un Manifeste.

rais-je donné, de temps en temps, au Vieux-Colombier, pour frapper l'accord! De quelle plénitude délicieuse, de quelle *réalité* souveraine, les théoriciens du vers blanc se privent, en se privant de l'accord des sonorités semblables, sous prétexte de nouveauté !

Autant dire, n'est-ce pas? que la rime c'est la poésie. Autant dire qu'il n'y a pas de poésie sans la rime! Eh bien, ce n'est là que l'expression de la pire routine poétique. Prenons un exemple, José-Maria de Heredia, si vous voulez. Vous connaissez les sonnets des *Trophées*. Dieu sait si ces vers riment, et même richement. Est-ce de la poésie, au sens véritable du mot? Pas le moins du monde. C'est de la versification, extrêmement brillante, c'est entendu, mais rien que de la versification. C'est fait pour l'œil, pour l'oreille. Rien pour l'esprit ni pour l'âme. C'est une suite de tours de force, de patience, assez comparables à ces bibelots compliqués que fabriquent avec des coquillages des gens minutieux et maniaques. Voulez-vous une preuve plus générale? Vous avez certainement lu des poèmes de poètes étrangers, traduits en français, vers par vers, et sans aucune rime, justement parce que traduits dans le mot à mot le plus exact, avec le seul souci de la fidélité au sens même du poème. Avez-vous senti le charme très grand, très pénétrant de ces traductions, charme qui tenait uniquement à la rêverie, au sentiment exprimés, au paysage décrit, charme que le manque de rime laissait entier, augmentait même par ces éléments essentiellement poétiques : le vague, l'imprécis, l'indécis, tout ce qui est la poésie même? La rime, avec sa sécheresse, sa régularité, sa monotonie, son côté mécanique et tout extérieur, n'eût rien laissé de cette beauté, en tout cas l'eût fort diminuée. Ne le croyez pas, que la rime c'est la poésie et qu'il n'y a pas de poésie sans elle. La rime n'est que le moyen de paraître poètes, de faire les poètes, pour les gens qui ne savent que faire des vers, et il est grand temps, suivant le conseil donné il y a longtemps par Verlaine, qu'on torde enfin le cou à ce bijou d'un sou. Non seulement la rime n'est pas la poésie, mais encore elle est une entrave, un obstacle à la poésie même. Pour elle, le poète fausse son inspiration. Tel vers lui vient, qui exprime telle chose. Mais ce vers ne rime pas avec le vers précédent ou celui qui va suivre. Alors il le refait et souvent le mot qui fournit cette rime emporte tous les autres mots du vers et font celui-ci tout différent. Le préjugé de la rime est égal au

préjugé de l'alexandrin, grâce auquel tant de vers sont chevillés, tant de poèmes fatigants et ennuyeux à lire, par tout ce qu'ils contiennent de longueurs purement métriques. L'alexandrin n'est pas plus la poésie que ne l'est la rime. L'expression d'un motif poétique peut demander, dans son développement, tantôt douze syllabes, tantôt plus, tantôt moins. La vraie poésie n'est pas dans la forme, elle est surtout dans l'expression exactement correspondante aux nuances, à la cadence de la rêverie ou du sentiment du poète. Je pourrais vous donner bien des exemples tirés de poètes qui sont vraiment des poètes. Je m'en tiendrai à *Cromedeyre-le-Vieil*. Les vers que je vous ai cités ne riment pas. Mais relisez les strophes de Pierre d'Amas sur son auberge formant village, ou le récit du Boiteux aux jeunes filles assemblées autour de lui. Qui osera dire que ce n'est pas là de la poésie, et une poésie extrêmement pénétrante, qui fait à la fois rêver et penser? Il manque là, par défaut de la rime, selon M. Fernand Gregh, « la sonorité sœur, les ailes des vers, frapper l'accord, la plénitude délicieuse, la réalité souveraine »? L'absence de toutes ces belles choses a sans doute choqué son oreille *douloureuse* comme celle du musicien dont il parle? Pour qu'il les célèbre à ce point, il faut bien penser qu'on les trouve dans ses vers à lui, et c'est bien encore une preuve qu'elles n'ont rien à voir avec la vraie poésie. La rime a d'ailleurs encore un bien autre mérite. Elle aboutit souvent au pathos le plus comique. J'en ai eu récemment un exemple avec Madame la Comtesse de Noailles. Cette grande poétesse, elle aussi, comme M. Fernand Gregh, a le culte de la rime. Elle a publié dans une nouvelle revue d'art un petit poème intitulé *Juillet*. C'est la description d'un paysage de plein été. Le soleil torride accable tout. Les arbres, les plantes semblent mourir. Les oiseaux se sont tus. Tout semble exténué dans le silence brûlant. Mais soudain il pleut :

. . . .

Mais voici qu'elle vient danser,
Brusque sorcière inattendue,
La pluie alerte, ample, pointue
Sur tous les chemins harassés.
Puis elle se meurt ; l'étendue
Disperse dans la paix du soir
Cette calme odeur d'arrosoir.

Une odeur d'arrosoir?... C'est trouvé, certes. Cela me surprit, néanmoins. Je lisais ces vers chez moi, un dimanche. Je me dis : « Ces poètes ! C'est pourtant vrai ! Ils sentent des choses que, nous autres, esprits positifs, nous ne sentons pas. Tout de même, une odeur d'arrosoir ?.. ». Je me souvenais bien d'un vers de François Coppée : « Oh ! quelle bonne odeur a la terre mouillée ! » Mais quel rapport avec cette « calme odeur » ?.. J'appelai ma bonne. Elle était justement dans le jardin. Je lui dis : « Marie, ayez donc l'obligeance de me monter l'arrosoir. » Quand elle me l'eut apporté, exprès dans mon cabinet, pour que le parfum fût plus sensible à être ainsi retenu dans une pièce, je le posai sur une table, et approchant le visage, je le sentis. Aucune odeur. Tout au plus une certaine odeur de zinc humide. Ce ne pouvait être cette odeur que célébrait Madame de Noailles. Je manquais d'odorat, sans doute. Je voulus contrôler. Je pris l'arrosoir, je descendis et je me rendis chez un voisin, un brave homme de graveur sur bois qui ne cherche pas midi à 14 heures. Je lui dis : « Dites donc, sentez un peu cela. » Il me regarda tout étonné : « Oui, lui dis-je, sentez un peu cet arrosoir. » Il me regarda encore : « Sentir cet arrosoir ? Comment cela ?... » Je continuai : « Comment cela ? Mais, parbleu, en mettant le nez dessus. Eh bien, sentez-vous quelque chose ? » Mon voisin avait senti, en effet, et quand il eut senti : « Mon Dieu ! moi, non, vraiment, je ne sens rien. Que voulez-vous que je sente ? Cet arrosoir est propre... Il n'y a rien dedans... C'est, lui dis-je alors, que Madame de Noailles a parlé, dans un poème, d'une « calme odeur d'arrosoir ». Mon voisin me regarda. Il me regarda même singulièrement. « Madame de Noailles?... me dit-il, sans que ce nom parût lui dire grand'chose. Vous dites que cette dame a parlé d'une odeur d'arrosoir?... Mais cela ne rime à rien !... » On n'a pas tous les jours l'occasion de donner une petite leçon de poésie. Je ne voulus pas manquer celle-ci. « Si ! dis-je à mon voisin, cela rime avec « soir », et si égal que cela puisse vous être, avec raison, c'est là ce que M. Fernand Gregh, qui s'y connaît, appelle « la sonorité sœur... les deux ailes du vers... frapper l'accord... plénitude délicieuse... réalité souveraine !... »

Poésie, que tu es donc tout autre chose !

La troupe du Vieux-Colombier a été remarquable dans l'interprétation de *Cromedeyre-le-Vieil*. La mise en scène, égale-

ment, a été très belle. Le groupement des personnages, dans certaines scènes, dans leurs costumes paysans, avec leurs larges chapeaux, nous a montré autant de tableaux sobres et puissants. M. Jacques Copeau, directeur du théâtre, si c'est lui qui a réalisé tout cela, mérite les plus grands éloges.

MAURICE BOISSARD.

PHILOSOPHIE

J. Sageret : *La Vague mystique*, E. Flammarion. — Paul Dupont : *Les Problèmes de la Philosophie et leur enchaînement scientifique*, Alcan. — Franck Grandjean : *La Raison et la vue*, Alcan. — G. Lasbax : *Le Problème du Mal*, Alcan. — Louis Rougier : *Les Paralogismes du Rationalisme*, Alcan. — Julien Benda : *Dialogue d'Eleuthère*, Emile-Paul. — Memento.

L'intarissable polygraphe feu E. Faguet écrivit un jour un article sous ce titre bizarre : *Les trois Anti*. Les trois Anti, c'étaient l'anticléricalisme, l'antiprotestantisme et l'antisémitisme. — Il s'agissait, comme on voit, de nos modernes guerres de religion. Les passions religieuses, en effet, ne sont pas mortes ; avec une ardeur diminuée et par des voies détournées, elles poursuivent leur cheminement dans les âmes et laissent percevoir leur obscure répercussion dans nos luttes sociales. — Le critique philosophique pourrait reprendre le titre de Faguet et sa division tripartite en les appliquant aux clans ennemis qui se partagent actuellement le royaume de Philosophie. Il n'y aurait pas moins de trois *Anti* philosophiques : L'antimysticisme, l'antipragmatisme et l'antiintellectualisme. Encore cette division pourrait-elle se réduire à deux termes si l'on songe qu'antimystiques et antipragmatistes se prêtent main forte en mainte occasion pour défendre les positions intellectualistes.

M. Sageret appartient au premier de ces trois clans. C'est un antimystique décidé, mais d'un antimysticisme qui n'a rien d'homaisien. Son livre n'est pas d'un sectaire ; c'est celui d'un esprit subtil, nuancé ; d'un érudit très au courant de l'histoire des sciences et de la philosophie ; scientiste fervent, sans la rudesse et la verdeur d'un Le Dantec. — S'il se met en travers de la **Vague mystique**, c'est qu'il croit voir sa chère science menacée par le flot montant. Il reconnaît au mysticisme son droit à l'existence dans son domaine propre, il ne réprouve que ses incursions dans le domaine scientifique. Le mysticisme, se dé-

finit par les caractères suivants : intériorité, intimité, subjectivisme, incommunicabilité des âmes, idée et sentiment de l'absolu. — Cette analyse est-elle complète ? On peut en douter. On découvrirait peut-être d'autres sources de la mysticité : notre inquiète et trouble affectivité, notre insatiable soif d'illusion : ce profond besoin d'être trompé commun aux foules, aux maris et aux philosophes... Les caractères de la science l'opposent au mysticisme : esprit objectif, relativisme, impersonnalité ; mais l'auteur signale un caractère moins banal et plus profond : l'idée de l'unité scientifique, de l'indivisibilité de la science ; le refus de toute coupure dans le domaine de la connaissance. Selon une formule de Le Dantec, « il n'y a nulle part, dans le champ de la connaissance, de barrière qui limite le domaine propre de la science ». Et donc point de fossé entre les sciences de la matière et celles de la vie... la science étend sa juridiction sur tout le connaissable.

Mais à une critique générale et anonyme, toujours un peu vague, l'auteur préfère une polémique concrète et directe. Il désigne nommément ses adversaires et passe en revue les principales doctrines mystiques contemporaines. — Mystiques, ces doctrines le sont, d'ailleurs, à des degrés très inégaux. Dans les unes, la mysticité est à doses massives ; en d'autres elle est très diluée ; chez d'autres enfin elle existe presque à l'état volatil, à l'état de traces légères que seul un flair d'amateur peut déceler. — C'est ainsi que H. Poincaré n'est pas, à proprement parler, un mystique ; il n'a même pas une propension au mysticisme, mais simplement un « goût sportif » pour le scepticisme et l'ironie ; il a parlé de la science comme d'une convention, et cela a suffi pour ranimer les espoirs des antiscientistes, des mystiques de tout poil. Mais au fond Poincaré n'est pas un ennemi de la science et M. Sageret n'a pas de peine à montrer que le fameux principe de la commodité poincariste (commode équivaut à pratiquement nécessaire) n'a rien de compromettant pour la science. — Les théories énergétistes modernes ne sont que des indications, des prétextes, des amorces à l'esprit mystique et aux exégèses spiritualistes. Encore n'inclinent-elles pas toutes dans cette direction. W. Ostwald, encore qu'énergétiste, n'est nullement spiritualiste ; c'est surtout avec M. Duhem que l'énergétisme s'oriente décidément vers le néothomisme. Le pragmatisme est plutôt un opportunisme moral et social qu'une mystique véritable. Pour en venir

à des manifestations d'une mysticité authentique, il faut arriver à la religiosité douceâtre de M. Boutroux et à la biologie animiste de M. Bergson. — M. Sageret discute toutes ces attitudes avec beaucoup de pénétration : il oppose aux théories bergsoniennes de la perception et de la durée des arguments neufs et d'ordre proprement scientifique. Le livre se termine par une apologie du scientisme. M. Sageret vante les qualités morales du scientiste, notamment son abnégation, son indifférence au succès. Car, suivant l'auteur, aujourd'hui la faveur va au spiritualisme, surtout catholique. Le scientiste serait donc défavorisé au point de vue de la réussite temporelle. Est-ce exact ? Il ne faudrait pourtant pas oublier qu'il existe aussi un clan scientiste et vaguement primaire qui ne laisse pas de soutenir les siens... Le Dantec, encore qu'il ait contristé par ses doctrines morales quelques « belles âmes » et scandalisé quelques sacristains du spiritualisme universitaire, a connu d'assez abondants tirages. Le vrai handicapé, c'est l'isolé, celui qui n'est d'aucun clan. Mais comme celui-là est le vrai philosophe, il est indifférent à ces questions de vogue et de succès mondain.

Au clan scientiste on rattachera également M. Paul Dupont, auteur d'un ouvrage intitulé : **Les Problèmes de la Philosophie et leur enchaînement scientifique**. C'est une sorte de *Somme* logico-scientifique qui s'inscrirait dans le prolongement des grandes systématiques épistémologiques élaborées par les Comte, les Cournot, les Spencer. L'auteur fait preuve d'esprit scientiste en tant qu'il relègue hors du savoir scientifique les diverses intuitions : gnostique, scolastique, bergsonienne, etc. (p. 380). Son but est l'établissement d'une philosophie égale en valeur aux sciences positives ; son moyen, l'enchaînement des problèmes échelonnés selon une dialectique retraçant le processus qui conduit l'esprit du « *donné* » à « l'*objectif* ». Ses analyses, encore qu'un peu compliquées et laborieuses, sont instructives, sagaces et ne manquent pas de profondeur.

Le clan des anti-intellectualistes est généralement le plus emballé... Encore que le bergsonisme commence à dater, ses fidèles n'ont rien perdu de leur ferveur première et partent volontiers en guerre toutes enseignes déployées. M. Franck Grandjean témoigne du moins de dispositions assez conciliantes et se défend, au début de son livre : **La Raison et la Vue**, d'apporter

dans le débat « un fanatisme ou même simplement un parti-pris antirationaliste ». Il estime que « l'intuition, l'intelligence et la raison, jointes dans un effort commun, ne sont pas de trop pour investir et pénétrer le mystère universel ». Un des points à noter est la distinction établie par l'auteur (et qu'il déclare omise par M. Bergson) entre l'intelligence industrieuse et pratique d'une part et la raison spéculative, abstraite, schématique et canonique de l'autre. L'auteur explique comment la seconde s'est détachée de la première et aussi quelles peuvent être ses aberrations, ses excès et ses dangers. — Mais l'idée maîtresse du livre réside dans une assimilation de la Raison au sens de la vue dont elle est le prolongement ou mieux l'analogue dans un autre plan. Les affinités de la raison contemplative avec la spatialité et donc la visualité sont d'ailleurs présentées comme un simple constat dont l'auteur ne tire pas de conséquences péjoratives concernant la valeur de la raison. Sachons-lui gré de cette réserve et de ne pas prendre à son compte le mot de l'Ecriture : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous. »

Il n'est pas sûr que cette réserve serait imitée par M. E. Lasbax, véritable *ultra* du bergsonisme, dont les réquisitoires anti-intellectualistes rappellent certains anathèmes des Doukhobors ou des Skopzys. — Toutefois, à la différence de ces derniers, c'est au cerveau qu'en veut M. Lasbax. Selon lui, le cerveau est un simple parasite, un intrus, un gêneur, un gaspilleur d'énergie, un fauteur de désordre biologique : une excroissance maligne, dont, pour un peu, on nous conseillerait de nous débarrasser. Variation nouvelle et outrancière sur le thème : « L'homme qui médite est un animal dépravé. » — Aussi bien, avec M. Lasbax, quittons-nous les horizons limités de la théorie de la connaissance pour aborder les problèmes de la philosophie des valeurs et spécialement le **Problème du Mal**. L'antithèse de l'intuitivisme et de l'intellectualisme va prendre rang dans une sorte de manichéisme transcendant; dans une série de dualismes : cosmologiques, biologiques, psychologiques, etc., dont la liste ne serait pas vite épuisée : dualisme du principe bon et du principe mauvais, de la force de vie et de la force de mort, des puissances expansives et des puissances attractives, des puissances accélératrices et des puissances inhibitrices; de la génération et de l'individuation, de l'espèce et de l'individu, du plasma germinatif et

du plasma somatique ; de l'instinct et de l'intelligence, du système sympathique et du système cérébro-spinal ; du cœur et du cerveau, de la féminéité et de la masculinité... J'en passe... Il va de soi qu'à travers cette série de dualismes, le premier terme représente toujours Ormuz et le second, Ahriman. Dans l'humanité, c'est le principe d'individuation, l'intelligence, le cerveau qui symbolisent le mal, c'est-à-dire l'individualité, la haine, la discorde, la destruction et autres choses aimables... Tout cela est bien arbitraire. N'a-t-on pas pu soutenir, avec quelque apparence de raison, que les vérités intellectuelles sont ce qui nous divise le moins ? Quoi de plus féroce, de plus bêtement haineux que les groupes ou les foules ?... et que dire de l'anthropomorphisme qui anime toute cette phantasmologie : toutes ces cosmogonies et biogonies, toutes ces théodicées et cosmodicées, toutes ces téléologies et eschatologies au travers desquelles la Vie est toujours là, protagoniste infatigable, qui s'affaire, qui s'ingénie, calcule, dispose des moyens en vue de fins, met en œuvre toutes les ressources d'un machiavélisme au fond enfantin ? A cet égard, le livre de M. Lasbax est un miroir propre à grossir les défauts de la manière bergsonienne. En présence de ces gnoses indiscrètes, on comprend mieux la grandeur du silence agnostique et l'on se sent disposé à savourer avec plus de satisfaction les philosophèmes un peu acides égrenés par M. Benda au cours de son **Dialogue d'Eleuthère** dont la librairie Emile-Paul vient de donner une nouvelle édition agrémentée de notes inédites et de piquants addenda.

M. Louis Rougier, auteur des **Paralogismes du Rationalisme**, n'est certes pas un bergsonien. Il se rapprocherait plutôt des Bendaïstes, si j'ose risquer ce néologisme. Il n'est pas du tout anti-intellectualiste et se défend de l'être. Il est antirationaliste, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il est si peu antiintellectualiste qu'il ne reconnaît d'autre fonction cognitive valable que l'intelligence expérimentale et discursive. Par contre il dénonce la Raison en tant que faculté révélatrice de principes *a priori*, de vérités éternelles et absolues. Il montre les excès et les dangers de cette faculté non seulement dans l'ordre spéculatif, mais dans l'ordre politique et social où elle a produit notre esprit classique, notre abstractionnisme politique, notre idéalisme verbal, etc. Et cette idée tainienne n'est pas du tout hors de propos en nos temps belphégoriens.

MEMENTO. — Mentionnons pour finir un lot d'ouvrages relatifs à la philosophie générale. Beaucoup rentrent dans la tendance intuitive, spiritualiste, voire spiritiste. Tel le livre de Mlle Marie-Anne Cochet : *L'Intuition et l'Amour* (Perrin, 1920), enfilade de variations sur les airs connus de la qualité pure, de la liberté pure, de l'absolu, de l'intuition, de l'instinct, etc. — *La Philosophie Intuitive-Déductive : L'Ame des Pierres*, de M. Georges Mossé (Cannes, Guiglion, 1919), essai de cosmologie, d'astronomie et de géologie animistes. — *Le Jardin de la Pensée* de M. Jules Huré ; série de réflexions édifiantes sur la religion du pur amour, selon les formules catholiques ou comtistes, avec accompagnement d'hypothèses spiritualistes et même spiritistes, comme celle de l'Aster, fluide animique, analogue et symétrique de l'Ether en physique (Giard et Brière, 1920). — *L'Idée de Finalité*, par M. de Gramont-Lesparre (Alcan, 1916), où de notre besoin de bonheur sont tirées des présomptions consolantes en faveur de « l'extensibilité du psychisme humain », de la survie et de la communicabilité des âmes des morts entre elles et avec les vivants. — Des *Causeries philosophiques* de M. A. Badoureau, traitant des sujets scientifiques et philosophiques les plus disparates, placés sous le patronage de de Freycinet, H. Poincaré, et autres mathématiciens et polytechniciens. L'auteur est particulièrement préoccupé de la question de la survie des âmes ; il admet un animisme vague et universel qui n'entraîne pas l'immortalité de l'âme personnelle. — M. C. Mereschkovsky, dans son opuscule : *Le Rythme universel* (Georg et Cie, Genève et Lyon), expose une théorie de la pluralité des mondes consécutifs qui se sont développés selon l'ordre successif des 4 dimensions de l'espace. Le monde de la quatrième dimension est le monde animique, le monde des âmes désincarnées. — M. P. Decoster nous propose une *Réforme de la conscience* (Bruxelles, Lamertin, 1919) qui s'inscrit dans le prolongement de la *Réforme de l'Entendement* de Spinoza, en étendant cette réforme non seulement à l'intellect, mais au sentiment et à l'action. Malheureusement l'auteur paraît oublier un peu trop le précepte cartésien et spinoziste des idées claires. — Nous trouvons une autre note, critique et humoristique, dans l'*Introduction à la Philosophie expérimentale* de M. Jean Haesaert (Gand, Imprimerie populaire, 1920). L'auteur parle sans révérence des philosophes et des philosophies. Il dénonce de gentils petits sophismes de philosophie biologique à l'actif de tel maître illustre dont la vogue n'en a d'ailleurs nullement souffert, tant le public est bon enfant. Il raille les travers professoraux, la docilité et la courtisanerie des étudiants à l'égard des professeurs ; la prolifération des historiens de la philosophie, surtout dans la littérature des thèses de doctorat : « Penser à son tour ce que pensèrent les autres et en donner une décoction délayée est certainement plus aisé que d'être quelqu'un.

Pour un peu, il paraîtrait plus estimable de fournir un gros livre sur Descartes que d'être Descartes lui-même. » Combien vrai !

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

F. Sanlaville : *Socialisme et Propriété*, Alcan. — Léon Guillet et Jean Durand : *L'Industrie française, L'Œuvre d'hier, L'Effort de demain*, Masson. — Pierre Soulaine et Louis Denari : *L'Etat de l'épargne*, Bernard Grasset. — Gilles Normand : *Les Entreprises modernes. Le grand commerce de détail*, Perrin. — Memento.

Socialisme, il n'est peut-être pas de mot plus souvent employé ni plus confusément. De là l'intérêt du livre **Socialisme et Propriété** que M. Sanlaville a consacré à sa méthodique et rigoureuse élucidation. L'auteur, juriste de profession, fait consister le socialisme dans la négation de la propriété privée, et il a raison, mais certains ne vont-ils pas protester ? Le mot, encore une fois, est si vague, si flottant, et il change tellement d'aspect en passant de l'un à l'autre de ses champions !

Grammaticalement, socialisme s'oppose à individualisme ; on peut être dit socialiste dès qu'on fait prédominer l'intérêt social sur l'intérêt individuel, mais alors tout le monde est socialiste ; le bourgeois le plus bourgeoisant ne nie pas la légitimité de l'impôt ou du service militaire (il cherche peut-être à s'y soustraire, mais c'est une autre question). Exigera-t-on, de plus, pour constituer spécifiquement le socialisme, une restriction positive des droits privés, possession ou propriété ? C'est ce dont se contentent beaucoup de socialistes de la chaire ou de la tribune, mais les purs dénient à ces timides le droit de se dire tels, et en effet que de simples démocrates, et même que de vrais libéraux qui reconnaissent à l'Etat des pouvoirs très étendus de police sociale ! Le vrai socialisme commence bien à la négation de la propriété privée, mais ici encore que de degrés ! Les uns ne transfèrent à la collectivité que la terre, d'autres y ajoutent tous les moyens de production, d'autres y joignent tous les produits, même ceux qu'on a été seul à faire, d'autres y englobent les objets les plus personnels, vêtements, ustensiles, que sais je, et les extrémistes vont jusqu'à en faire autant des enfants et des femmes. Ces derniers sont d'ailleurs logiques et ont quelque motif à regarder d'un œil dédaigneux leurs camarades de plus faible estomac. Les bolchevistes russes, qui ont réalisé le commu-

nisme le plus complet que l'on ait vu sur terre depuis les Incas, sont allés, paraît-il, jusque là, et s'ils ne l'ont pas fait, ils n'ont pas été conséquents avec eux mêmes; le principe posé, il faut aller jusqu'au bout, sous peine d'être contre-révolutionnaire et traité comme tel.

Laissons ces folies et tenons-nous-en au communisme des choses. Le bolchevisme l'a suffisamment réalisé, et à la vue de ses beaux résultats, on comprend que les socialistes un peu sensés de tous les pays aient crié à tue-tête : Ce n'est pas là du socialisme, c'est le contraire, c'est la caricature odieuse de notre marxisme à nous! Hélas, je crains bien que ces protestations prouvent seulement le bon vouloir et la mauvaise doctrine des protestataires, car l'évangile de Karl Marx avec sa lutte des classes, sa dictature du prolétariat, sa dépossession du capital, et sa nationalisation ou internationalisation des moyens de production aboutit fatalement et complètement au bolchevisme. Et cette réalisation suffirait à le juger. Mais comme, en outre, cet évangile a la prétention d'être très scientifique, très logique et même très éthique, il n'est pas mauvais que des spécialistes comme M. Sanlaville montrent que ces prétentions sont fausses. La propriété privée n'est contraire ni au droit naturel, ni à la raison politique, ni à l'intérêt social ; elle est toujours liée au travail et à l'épargne, au moins à l'origine (la propriété héritée peut subsister sans travail, mais d'autres raison la légitiment elle aussi), elle est la grande source du progrès économique; si elle disparaissait, tout s'effondrerait ou tout s'étiolerait comme dans une plantation d'esclaves, car le travail bolcheviste est du travail servile au premier chef ; et c'est pourquoi il faut non seulement l'accepter, mais encore l'acclamer et la protéger contre tous ses ennemis; ceux-ci sont avant tout des maniaques de l'égalité et c'est par phobie du riche qu'ils condamnent tout le monde au sort du pauvre, mais, en vérité, la place des maniaques est à l'hospice ; si l'on veut réellement l'accroissement du bien-être général, il faut admettre la propriété privée, seule source du travail intensif et productif, et se réjouir de l'inégalité des richesses, condition forcée de la capitalisation et du progrès économique.

Le beau volume de MM. Léon Guillet et Jean Durand, **L'Industrie française. L'Œuvre d'hier. L'Effort de demain**, permet justement de voir ce que peut le sens du travail personnel

et de la propriété privée. Nulle force n'est plus puissante, et toutes les contraintes légales, pour si terrorisantes qu'elles soient, ne pourraient obtenir le centième de ses résultats. Non pas, d'ailleurs, que l'autorité publique doive s'abstenir de surveiller, contrôler et même diriger de haut et de loin le travail des particuliers, mais c'est ce travail qui seul est efficace; dans l'œuvre de restauration des régions libérées, par exemple, on a pu voir que l'action administrative, pourtant bien armée et bien intentionnée, avait été souvent plus paralysante que facilitante, et que les résultats réels obtenus l'avaient été par les intéressés, grandes compagnies ou simples particuliers. L'enquête de MM. Guillet et Durand est, à ce point de vue, du meilleur augure pour l'avenir.

Quand on voit quelle était, n'en déplaise aux pessimistes, la prospérité générale de notre industrie à la veille de la guerre, quand on tient compte de l'énorme effort productif qu'a accompli le pays pendant la guerre même et qui compense en partie les destructions de ces cinq terribles années, et quand on envisage enfin les chances de magnifique développement économique que l'avenir nous offre, on devient plein de confiance dans le complet et rapide relèvement de la France laborieuse. Dans nos gisements de fer, dans nos forces hydrauliques, dans notre sol que fertiliseront les engrais dont nous disposons désormais, dans nos immenses colonies, qui pourraient donner le centuple de ce qu'elles nous donnent, nous trouverons toutes les ressources voulues pour mettre la France sinon « au-dessus de tout », comme chantent si vaniteusement nos voisins, du moins à côté des meilleurs. Mais tout cela à condition que le travail soit partout facilité et intensifié, et que l'on s'abstienne de discordes, de grèves, d'agitations et de tous bolchévismes avérés ou larvés. MM. Guillet et Durand ont parfaitement raison de dire que la production intensive est, de tous les remèdes économiques à la crise actuelle, le seul qui soit vraiment efficace, et que cette production intensive ne peut être obtenue que par une coordination de tous les efforts; le remède à la vie chère est donc dans une lutte vigoureuse contre ceux qui, patrons ou ouvriers, veulent continuer à produire peu mais à gros bénéfices ou à forts salaires, d'autant que les forts salaires et les plus gros bénéfices sont toujours liés en fin de compte aux plus nombreux rendements. Ici je voudrais bien

chicaner un peu les auteurs sur la trop faible importance qu'ils attribuent, à mon avis, à la circulation fiduciaire dans la question de la vie chère, mais ce n'est là qu'une question de second ordre, et d'ailleurs la circulation fiduciaire elle-même se restreindra quand la production plus abondante permettra de rembourser la Banque de France et de mettre fin au régime du papier-monnaie; en sorte que le mot d'ordre reste bien le même : produire.

Pour activer la production justement, MM. Pierre Soulaine et Louis Denari proposent, dans leur livre, l'**Etat et l'Epargne**, la révision de la loi du 31 mars 1837 qui oblige les Caisses d'épargne à déposer leurs fonds à la Caisse des Dépôts et Consignations où ils sont employés en achats de rentes sur l'Etat ; nos auteurs préféreraient qu'ils servissent à acheter des valeurs industrielles et commerciales, et assurent qu'avec certaines précautions l'opération serait sans danger tout en apportant un stimulant énorme à la production nationale. A mon avis, ils n'ont pas tort et le pays ne tire pas de son épargne le profit qu'il devrait tirer ; le point difficile du problème est de concilier cette initiative des placements avec leur garantie ; mais sans aller jusqu'à la liberté absolue, on pourrait commencer par desserrer les règlements qui ligotent vraiment un peu trop nos Caisses d'épargne en leur permettant de collaborer à des œuvres de grand intérêt social, crédit agricole, habitations à bon marché, etc.

Dans son livre **Les Entreprises modernes. Le grand commerce de détail**, M. Gilles Normand étudie le rôle économique que jouent les Grands Magasins, tant ceux de Paris que ceux des départements, moins connus, mais non moins considérables parfois, et aussi leurs similaires, Maisons à succursales, Maisons à roulottiers, Sociétés d'achats en commun. Tous ces établissements sont en butte à bien des jalousies, celles des petits boutiquiers, celles parfois des pouvoirs publics, mais ils ont pour eux la faveur du public, et ils la méritent par les services qu'ils rendent et la largeur de vues avec laquelle le plus souvent ils les rendent. Leur rôle, notamment pendant la guerre, a été tout à fait louable, aussi bien dans les pays occupés par l'ennemi que dans la zone des armées et aussi dans l'intérieur ; partout ils ont lutté contre la pénurie, contre la cherté, contre les maladresses bureaucratiques, ici avec moindre succès ; ils se sont mis au premier plan dans l'œuvre de reconstitution des pays dévastés ; tout ceci

n'est pas connu, mais devrait l'être, et il faut savoir gré à M. Gilles Normand de nous le dire. Son nouveau livre est un complément précieux de celui qu'il avait déjà donné sous le titre: *la Guerre, le Commerce et les Consommateurs*. Les Entreprises modernes représentent le commerce de l'avenir, la coopération du producteur et du consommateur, et à ce titre elles ont droit à figurer dans l'organisation économique de demain dont nos syndicats et nos C. G. T. et C. E. T. ne sont jusqu'ici que la caricature.

Memento. — Jules Chaveneau : *Comment payer les impôts nouveaux*, Hachette. Résumé très clair, donc très utile, de notre législation fiscale actuelle. Les impôts nouveaux sont, certes, très lourds, mais ils sont conçus dans un sentiment très réel de justice et le pays arrivera à les payer peut-être plus facilement qu'il croit. Il faut d'ailleurs qu'il les paie, car sans cela c'est la continuation des emprunts, du papier monnaie, et finalement la banqueroute. — Amboise Rendu et Emile Cacheux : *Les Habitations à bon marché, une maison pour chaque famille*, Rieder. Ce petit livre fait partie d'une collection de « Guides pratiques de législation sociale », mais en vérité le guide est un peu confus ; il aurait pu aussi être complété par l'indication des principales Sociétés de construction ou de crédit pour habitations à bon marché. — H.-L. Follin : *L'Elite qui ne vient pas*, Editions de l'Ordre naturel, [illegible], rue Feydeau. M. Follin, grand défenseur de l'Individualisme, continue [s]a campagne en principe louable. Il a raison notamment de dire qu'il y [a] des oisivetés beaucoup moins parasitaires que certaines activités, et [q]ue ce qui manque le plus aux gens s'occupant des choses sociales, [c']est l'esprit synthétique. — Jean Barral : *L'Etalon monétaire de la [S]ociété des Nations*, Visconti, Nice. L'auteur propose de remplacer l'or, [él]astique et variable, par un nouvel étalon dynamique que fixeront les [st]atistiques de la production. Que d'illusions et de confusions font les [ch]ercheurs de panacée ! Cet étalon dynamique variera suivant la pro[du]ction, donc beaucoup plus que l'or. — *La Conférence internatio[na]le du Libre échange de Londres* (octobre 1920), et *Assemblée géné[ra]le de la Ligue du Libre échange* du 7 juillet 1920, 44, rue de Ren[ne]s. On ne peut que louer les libres échangistes de combattre pour la [de]struction de toutes les barrières entre nations, mais l'application du [pri]ncipe libre échangiste est parfois bien délicate; une région ruinée [par] la guerre pourrait-elle se relever sans mesures de protection ? C'est [vra]iment douteux. — *Code bolchevik du mariage*, Edition de la [Sir]ène, 7, rue Pasquier. On lira avec intérêt ce document. Le lien [ma]trimonial y est réduit à son strict minimum, avec droit de répu[dia]tion réciproque et suppression de toute différence entre enfants légi-

times et adultérins. Il n'y a donc plus de mariage. Mais le Code ne va pas, toutefois, jusqu'à la communauté des femmes et à la copulation réciproque et obligatoire, comme on dit que certains soviets l'ont réalisée.

HENRI MAZEL.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

La première assemblée plénière de Genève. — Après la grand'Ville, forêt de pierre où il y a quelques arbres quelques squares parmi les maisons, on est transporté dans une petite ville, où il y a quelques hommes parmi les arbres et la campagne. Impression de sortir de l'intensité humaine pour s'enfoncer dans la nature, on est comme rendu à soi-même, les sens neufs, la pensée hésitante. Mais bientôt un courant vous entraîne Genève a pavoisé. On avance entre des drapeaux. Leurs couleurs se fondent dans une lumière qui n'est pas trop vive, lumière d'automne au bord du lac. Ce qu'il faut de gens dans les rues pour les animer sans les encombrer, et haut dans le ciel des aéroplanes, on dirait des libellules. On est entraîné vers un centre où du monde entier les bateaux, les trains, les automobiles convergent de toute la circonférence. Genève était destinée à ce rôle nouveau. On le sent avec force avant d'en distinguer les raisons une à une.

D'autres capitales s'évoquent. Il ne fut jamais question sérieusement de Londres, qui ne peut cumuler les fonctions de capitale d'empire et de siège international. De même pour Paris et Rome, à qui par surcroît un Vatican suffit. Quant à Bruxelles ses titres trop éclatants la mirent hors concours. Le choix d'une autre ville que Bruxelles a été une des premières lézardes au flanc de l'Entente. Mais ce choix a aussi révélé une volonté. Ce n'est pas au point le plus sensible de l'Europe que peuvent se renouer les relations nécessaires. La paix pour tous se fondera malaisément à Bruxelles, où la guerre a commencé pour quelques uns. Restait une ville neutre, ou plutôt, pour la précision, non belligérante. Mais il n'en manque pas en Europe, ni même en Suisse.

Ici interviennent les raisons positives du choix de Genève. Il faut quand même une capitale pour le siège d'une telle société, et qu'elle ne soit ni trop grande ni trop petite, pour que la société y trouve sa juste place. La situation et la commodité d

pu exercer leur influence. La neutralité, au sens d'abstention qu'on lui prête, a joué son rôle, puisqu'on a pu se dire : cette ville n'est pas pour nous, peut-être ; elle ne sera du moins pas contre nous. Il faut voir là un hommage à un certain esprit de pondération et d'impartialité. Mais qu'on se le dise chez les bureaucrates de tous pays, le choix de Genève marque une victoire de l'idée fédéraliste, qui a permis que Genève fût elle-même, c'est-à-dire autre chose qu'un chef-lieu, qu'une préfecture et que tant de capitales. Cette idée a tiré sa substance d'une terre qui a concilié le particularisme montagnard et germanique avec la tradition latine et toutes les tendances profondes que comporte la propriété d'une langue maternelle. Mais cette tradition latine mitigée n'aurait pas le nerf et la couleur qu'on lui voit, le fédéralisme romand n'aurait pas pu se replier sur soi pour un tel rayonnement, sans la Réforme. La volonté du président Wilson fut, dit-on, déterminante dans le choix de Genève. Par delà cette volonté et à l'insu du président, ce qui est à l'œuvre aujourd'hui, après l'idée romaine et catholique, c'est l'idée protestante.

La guerre a disjoint et disloqué le système compliqué des alliances politiques et des traités de commerce. Un impérieux besoin d'ordre et de paix se fait sentir. Il y a là une nécessité, à quoi s'ajoute le vague sentiment, qui doit beaucoup au christianisme, d'une parenté entre les hommes. Mais ce besoin et ce sentiment ne suffisent pas. Une langue commune, le latin ou le français, l'anglais ou l'espéranto, ce n'est qu'un moyen extérieur. Il faut une commune mesure, quelques principes admis par tous au préalable, un terrain d'entente, une base et des fondements, un lien, un ciment, un principe de groupement. Il faut une religion. Le dieu qui règne à Rome et sur la catholicité est exclusif et conquérant. Il n'a pas voulu pactiser avec les dieux païens et se contenter d'une place à côté d'eux. Son exclusivisme qui fit sa force fait aujourd'hui son impuissance. Il semble arrivé au bout de ses conquêtes. Il a donné naissance à une hiérarchie, à une construction, à une forme magnifique, où il s'immobilise. Il reste sur ses positions. Le monde chaotique tend à une forme nouvelle.

Le dogme pour les protestants est secondaire, susceptible d'interprétations à l'infini. Cette religion tend à se détacher de la théologie pour peupler son Panthéon d'entités morales, de petites

divinités abstraites, où les peuples de la terre, avec un peu d'imagination et de bonne volonté, peuvent reconnaître des figures de chez eux. Ces figures ont un double caractère, moral et juridique. Qu'on relise le Pacte et les commentaires qui lui font escorte. La solidarité si souvent invoquée est d'une imprécision significative. On y trouve ce vague sentiment d'humanité que le christianisme a développé chez les hommes et on sait quelle obligation dictée par l'impératif catégorique (qui devrait toujours s'écrire avec des majuscules). De ce magma cherche à se dégager une notion juridique. A la faveur du flou et sous le fouet de la nécessité, un commencement d'accord se produit. Les représentants de 41 Etats sont venus. Ils sont là, dans une même salle. Entre quatre murs, le monde est contenu. Cela forme un bloc qui en impose par sa masse. Les cinq continents, ou, peu s'en faut, le monde entier. L'assemblée de Genève est un concile œcuménique.

Pourtant est-ce qu'on ne s'attendait pas à quelque chose qui satisfît davantage, plus complètement ? L'absence momentanée de quelques Etats ne doit pas accaparer tous les regrets. Il y a plus grave. Ce concile a été convoqué par quelqu'un qui a perdu son auréole dans une bagarre. Il est présidé par un président qui, si excellent qu'il soit, n'est que d'occasion. Le nonce n'était pas *primus inter pares*. La question de prestige importe peu, mais celle d'autorité se pose. Et il y a autre chose encore à dire ; mais il faut attendre.

Le contact avec les délégués des Etats interrompt ces vues d'ensemble, ramène au détail concret et replonge dans l'incertitude, d'où on ne sort qu'à la longue. Les délégations sont rangées par ordre alphabétique. Chacune occupe cinq sièges. L'Egalité, dans sa niche, est contente. Elle a eu sa part de libations. Dès les premiers débats, quelques têtes émergent de la foule uniforme des délégués. L'assemblée suscite des chefs. Mais au nom de qui parlent-ils ? Tantôt en leur nom seulement, tantôt au nom de leur délégation — quelle part secrète et officieuse ont les gouvernements dans les discours ? Un même homme semble le porte-parole de plusieurs délégations ; il y a des délégations compactes, muettes, attentives. Les questions de principe et de procédure s'enchevêtrent. On flotte sur une surface bilingue. Les traducteurs font des merveilles d'acrobatie, mais jusqu'à quel point deux pensées venues du levant et du ponant peuvent-elles coïn-

cider dans un texte de langue étrangère ? Quand on dit « la croix », est-ce la latine, la grecque ou l'égyptienne que vous voyez? Il y a aussi celle de Saint-André, celle de Lorraine, et celle de Malte, la papale — et les autres. Ce que l'on voit a bien son importance et si l'on ne voit rien, sauf vaguement un signe sur le Golgotha, cela devient très dangereux. Sans sortir d'Europe, il y a des peuples entiers qui ne sont pas encore arrivés à concevoir une abstraction. Cette remarque est mise ici pour essayer de traduire une impression de flottement, qui, par moments, montait de la salle vers les tribunes.

Le service d'information de la Société des Nations, lui aussi, a fait des merveilles. Un discours était à peine achevé que tout chaud il vous était servi dactylographié en français et en anglais. Et des rapports par monceaux sur ce que Philippe Monnier appelait, je crois, « les questions » les plus diverses du monde. Les journalistes en étaient à la lettre submergés. La cause principale du désarroi résultant de cette documentation surabondante et de tant de questions posées simultanément, la voici : l'assemblée de Genève, contrairement aux bons préceptes de la pédagogie, est dans l'obligation de faire deux choses à la fois. Elle doit se constituer en société pour agir et elle doit agir avant d'avoir eu le temps de se constituer en société.

Ce qui complique l'accomplissement de cette double besogne, c'est que les débats ont lieu sur plusieurs plans à la fois : sentimental, politique, juridique, ou simplement administratif. Sur chacun de ces plans se parle une langue différente, malgré la langue commune. Un mouvement de va et vient fait glisser la discussion loin du sentiment, puis l'y ramène. Telle est la puissance du sentiment qu'il anime et trouble tout. Par moment, il transforme l'illustre assemblée de diplomates et d'hommes d'Etat en un parlement ou même en simple réunion publique, où les passions commandent. Alors c'est l'éloquence plus que le raisonnement qui a le dernier mot.

Il faut attendre que la session ait pris fin pour apprécier les travaux de cette première assemblée plénière. Manifestement il se fait un gros travail et les délégués sont animés de bonnes intentions. Jusqu'ici les appels à l'énergie et à l'audace n'ont pas produit grand effet. Deux causes générales l'expliquent peut-être.

Par delà les gouvernements, le président Wilson s'est toujours adressé aux peuples. A Genève, le président de la Confédération helvétique, et après lui d'autres orateurs, ont dit que la Société des Nations était ou devait être une Association de peuples et non de gouvernements. Or le peuple socialiste des deux mondes est hostile à la Société des Nations. Quant à la petite bourgeoisie, elle s'intéresse beaucoup plus, dans son ensemble, aux prix des choses et des nourritures qu'à la reconstitution de la Société et à l'avenir. Cette attitude est d'un grand enseignement. Elle devrait mettre les gouvernements sur la voie des décisions héroïques. Elle ne signifie pas indifférence. D'instinct le peuple comprend l'extrême gravité de la situation économique. Il sent dans les affaires quotidiennes et du ménage l'approche d'un bouleversement. Il se demande où tendent tant de discours. Il a l'impression, qu'il faudrait dissiper, qu'on parle trop et en vain. Un citoyen de Genève, petit-fils de Jean-Jacques et interprète de l'opinion moyenne, disait : On a vu les libellules voler au-dessus de la ville, on sait maintenant où est le marécage. Les délégués des Etats doivent maintenir le contact avec l'opinion publique et se rapprocher des peuples.

La société tend à une forme nouvelle. L'idée protestante a fourni un principe de ralliement. Mais elle est tournée vers la recherche. Elle est toujours en mouvement. Le mouvement est sa raison d'être. Elle n'a pas le temps de s'arrêter dans une forme, qui est tout de suite dépassée. Elle est un principe d'analyse, c'est-à-dire de dissociation.

FLORIAN DELHORBE.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La refonte de nos lois militaires. — Les idées du général Duval. — Général Percin : *L'Armée de demain*, Rieder et Cie.

Il semble que tous les espoirs que l'on avait nourris, au sujet de la refonte de nos institutions militaires, après les dures leçons de la guerre, doivent s'évanouir. On n'a rien appris ; on a tout oublié. Les préjugés restent tenaces ; mais, plus encore, les intérêts, un instant menacés, ont recouvré leur toute-puissance. Après avoir vu des spécialistes, comme le général Maitrot, si sincèrement attachés au passé, pour des raisons, certes, respectables,

accepter, proposer eux-mêmes l'adoption du service d'un an, on éprouve une véritable stupéfaction à voir un homme tel que M. André Lefèvre, esprit moderne, ouvert au progrès, déclarer que, hors le service de deux ans, il n'est point de salut.

Cet homme intelligent, instruit, avisé, ne voit rien aujourd'hui en dehors des deux ans de caserne sacramentels. Il est envoûté par la puissante administration qu'il dirige en apparence. C'est d'ailleurs un phénomène curieux que, depuis le passage de M. de Freycinet rue Saint-Dominique, parmi les nombreux ministres civils que les jeux de la bascule politique lui ont donnés comme successeurs, il n'en est pas un qui ait tenté d'introduire quelque réforme dans notre organisme militaire. Si quelques changements ont été apportés, on les doit à des ministres militaires. Cela s'explique. Les civils, à la guerre ou à la marine, n'apportent jamais qu'une compétence limitée, qu'ils s'efforcent de faire excuser. De là une situation diminuée, de pure représentation ou de courtier entre le Parlement et l'Administration, quand elle ne se réduit pas simplement, comme pour M. Landry, rue Royale, à un rôle de surnuméraire, certes zélé et laborieux, nais incapable de faire aboutir une vue personnelle. Quand notre eune république, qui vient de fêter son cinquantenaire, aura deux u trois siècles d'existence, peut-être reconnaîtra-t-on que, malgré ien des inconvénients, il vaut encore mieux avoir des ministres nilitaires à la tête des départements militaires, à condition que contrôle parlementaire soit effectif, efficace et sincère.

Nous voici donc voués au service de deux ans. Toutes les aurités constituées sont d'accord à ce sujet. Le prétendu conflit ntre le ministre de la Guerre et le conseil des ministres, l'un amponné au service de deux ans ramené à dix-huit mois dès e les circonstances le permettront, l'autre prônant le service de x-huit mois avec rallonge de six mois, tant que les circonstances xigeront, n'a été qu'une dispute verbale. Blanc bonnet, bonnet anc. Mais cela a servi de pâture aux journaux pendant trois irs. En 1920, nous avons eu 827.000 hommes sous les draux ; nous continuerons à les avoir. Ces 827.000 hommes se composent comme suit : 110.000 hommes sur le Rhin, 188.000 Algérie et Maroc ; 92.000 en Orient ; 59.000 aux colonies et .000 en France. Retenez bien ce dernier chiffre ; 378.000 nmes en France ; il est intangible. N'allez pas imaginer, en

effet, qu'un gouvernement veuille s'exposer à être interpellé pa
tous les représentants des localités, dont on supprimerait ou dim
nuerait les garnisons. Il faudrait bien cependant en venir à cett
extrémité, si jamais on se ralliait au service d'un an.

A-t-on perdu le souvenir de la protestation indignée qu'on f
entendre au Sénat, au lendemain de l'armistice, parce que, deu
régiments d'infanterie ayant été supprimés, deux de nos petite
villes du centre se trouvèrent privées de garnison ? Le commerc
borgne qui foisonne autour des casernes, si peu intéressant qu'i
soit, n'en est pas moins une puissance de l'électorat. Il est curieu
de constater à quel point on a toujours évité de considérer le pro
blème sous cet aspect. Il est cependant certain que la plus grand
somme de difficultés, pour un gouvernement d'opinion, vient d
ce côté. L'opinion, c'est la gent électorale, en mouvement, qu
s'émeut, dès qu'elle se sent menacée dans ses intérêts collectifs

Nos gouvernements ont toujours été très sensibles devant ce
vagues de l'opinion. Nous en avons eu un exemple récent, préci
sément au sujet de la loi sur le recrutement. Le gouvernement
après avoir longtemps gardé le secret sur ses projets, après avoi
triomphé des résistances de la Commission de l'armée du Séna
qui réclamait avec raison le dépôt de la loi sur l'organisation d
l'armée en même temps que celui de la loi sur le recrutemen
le gouvernement, dis-je, par les innombrables journaux à s
dévotion, pensait avoir suffisamment baratté l'opinion pou
imposer, sans contestations valables, le service de deux ans, lor
qu'une bombe éclata dans la presse. Le *Matin*, le journal à la
cements sensationnels, publiait une série d'articles d'un jeu
général, le général Duval, qui ridiculisaient la prétention vieillot
anachronique de vouloir présenter le service de deux ans comm
une nécessité inséparable de notre sécurité nationale, après l
lumineuses leçons de la guerre. Ah ! si le général Duval av
encore appartenu à l'armée, on se serait rapidement arrangé po
lui faire passer le goût de l'hérésie. Malheureusement le géné
Duval était indépendant : il avait quitté l'armée pour dirig
une industrie florissante. Aucune prise sur lui. Cent technici
auraient pu écrire dans des Revues techniques des études i
pirées du même esprit et aboutissant aux mêmes conclusio
en haut lieu, on n'y eût prêté aucune espèce d'attention. Mais
pareil pavé lancé par un journal qui a conquis la faveur

public en s'attachant à piquer sa curiosité sous une forme sensationnelle, c'était l'abomination de la désolation. L'alarme fut vive au ministère de la Guerre. Qu'allait donner cette campagne ? La presse suivrait-elle peu à peu le journal dissident ? Avec quelle rapidité les désertions allaient-elles suivre ? Le Conseil supérieur fut réuni ; puis, ce fut le tour du Conseil de la Défense nationale. On fit connaître, à grand fracas, les décisions dès deux aéropages. La presse disciplinée serra les rangs. Le danger était conjuré.

On a profité de la présence du général Gouraud en France pour le faire interviewer et lui faire donner une consultation dans le sens des désirs du gouvernement. Le sympathique général estime naturellement que la France a besoin d'entretenir actuellement 800.000 hommes sous les drapeaux. Pourquoi faire ? Il ne le dit pas. On peut ajouter pour lui : pour le service de nos garnisons métropolitaines et pour utiliser les cadres de notre corps d'officiers, auxquels on ne veut pas chercher un débouché dans la vie civile. Mais il nous découvre les projets du gouvernement pour l'avenir. On prévoit, dit-il, pour 1923, une armée indigène de 330.000 hommes au lieu de 200.000 actuellement, soit une augmentation de 130.000 hommes, chiffre qui représente une demi-classe du recrutement métropolitain. Il sera donc possible de réduire de six mois la durée du service militaire à partir de 1923. Ainsi, pour éviter de travailler à l'organisation rationnelle de la nation armée, ce qui serait condamner des erreurs retentissantes, on s'efforce au pullulement d'une armée de moricauds. La tendance qu'on a aujourd'hui à employer des troupes indigènes dans toutes les missions qui peuvent échoir à une armée nationale est dangereuse. Elle pourrait nous causer des regrets cuisants. Qu'on aille voir ce qui se passe en Syrie, où l'on attendait des Français et où l'on n'a vu arriver, à peu de chose près, que des troupes noires. Notre prestige n'y a pas gagné.

§

Le gouvernement aurait également préparé un projet de loi sur l'organisation générale de l'armée. Mais nous sommes ici en plein mystère. Le général Duval, dont nous parlions plus haut, a sans doute eu quelques lumières à son sujet. Voici, au surplus, ce qu'il dit des deux projet de loi (Loi sur l'organisation de l'armée et loi sur le recrutement) : « L'un et l'autre de ces deux pro-

jets suivent fidèlement le texte des lois anciennes correspondantes. Lorsque le premier s'écarte par hasard de la loi de 1873 sur l'organisation de l'armée, soit qu'il en omette, soit qu'il en modifie un article, il s'en excuse. Quant au second, il se borne à aménager les lois de 1905 et de 1913 sur le recrutement, et l'exposé des motifs nous prévient sans détour de la modestie de ses ambitions. La plupart des principes demeurent : les textes sont à peine modifiés. » En résumé, œuvre de bureaucrates, dont l'esprit a critallisé dans un système désuet, anachronique. Le général Duval ajoute : « La guerre n'aura donc été qu'un douloureux cauchemar; tout ce que nous croyions qu'elle avait à jamais condamné, toutes les erreurs, toutes les illusions, les ignorances de jadis qu'elle avait si cruellement punies, tout cela c'est au contraire la vérité restaurée, la vérité officielle. »

Nous ne défendons pas ici les théories socialistes, dont l'internationalisme naïf et le pacifisme intégral, en effrayant les consciences clairvoyantes, ont fait tant de mal à la cause de l'honnêteté et du bon sens, que nous défendons seule ici. Dans une brochure récente, **l'Armée de demain**, le général Percin a dit, à notre avis, avec une lumineuse clarté, tout ce qu'on peut honnêtement soutenir, dans cet ordre d'idées. Nous n'insisterons pas.

§

Dans notre chronique du 1er avril dernier nous avions nous-même présenté le mécanisme d'une organisation nouvelle de nos cadres d'officiers, telle que nous la concevions, en toute bonne foi, pour la mettre en harmonie avec les buts poursuivis et les nécessités actuelles. Quelle n'était pas notre force d'illusion ! D'ailleurs, nous n'avions même pas, en la circonstance, le mérite de l'invention. Nous l'avouons sans détours : l'idée première d'une telle organisation appartient à Saint-Alban, qui publiait, dès 1910, dans le *Journal des sciences militaires*, une étude intitulée : *La Sélection militaire*. Les bons esprits, dit-on, seuls se rencontrent. Je suis particulièrement heureux pour ma part de ce parallélisme de vues avec un esprit aussi ingénieux, auquel j'ai plaisir à rendre hommage, et je m'excuse de n'avoir pu le citer à ce moment.

Au sujet de ce projet, un officier de notre armée, M. le capitaine de V... nous a fait remarquer, avec raison que le chiffre de 930 officiers donné par nos calculs comme devant être rendus,

chaque année, à la vie civile, devait être ramené à 700, se décomposant comme suit : 130 sous-lieutenants ou lieutenants, 300 capitaines, 140 chefs de bataillons, 80 lieutenants-colonels, 40 colonels. Nous adoptons volontiers ces rectifications. Le projet, dont nous ne prétendions donner qu'une esquisse, n'en serait que plus facile dans l'application.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

A propos du Salon d'Automne (Le Gaulois, 23 octobre). — *Les lectures de Lénine* (Comœdia, 15 nov.). — « Les fécondations artificielles ».

A propos du Salon d'Automne, M. Lucien Corpechot s'inquiète dans le **Gaulois** de ce qu'il appelle un crime : certains exposants nous imposent brutalement « la vue de paysages hideux ou de chairs adipeuses ». Qui donc, écrit-il, supporterait sans se dégrader « la contemplation de ces femmes d'hôpital ou de mauvais lieux », de cette « boue », de cette « fange » où se complaisent de « trop nombreux rapins du Salon d'Automne ». Le moindre défaut de ces nudités écœurantes exposées en ce moment avenue d'Antin, ajoute-t-il, c'est « d'inciter les visiteurs à aimer les Nattier et les Bouguereau ».

Beaucoup s'étonneront de cet étonnement de M. Corpechot et trouveront que le Salon d'Automne nous offre, cette année, une sorte de mise au point, de classicisme, de tous les efforts et de toutes les recherches antérieures. Il y a là des toiles que l'on verrait sans surprise au Luxembourg et même au Louvre, à côté des peintures du XVIe et du XVIIe. Mais M. Lucien Corpechot, dans la suite de son article, pose une question intéressante, la question du sujet dans un tableau :

On ne peut le nier, l'école naturaliste a produit quelques belles œuvres, et quand elle rappelait qu'Antée retrouvait des forces au contact de la terre maternelle, elle donnait à nos artistes un enseignement salutaire et fécond. N'empêche qu'elle a empoisonné de ses erreurs jusqu'à la génération qui semble en réaction contre elle ! Elle avait posé comme un axiome qu'en peinture le sujet n'est rien. C'est en partant de ce principe que les peintres d'aujourd'hui s'ingénient à déshonorer leur talent en traitant les sujets les plus bêtes et les plus sales.

Remy de Gourmont, qui était un esprit subtil, et que j'ai accompa-

gné jadis bien des fois au Salon des Indépendants, croyait discerner une psychologie assez curieuse dans le choix que les artistes, dits avancés de l'époque, faisaient du modèle le plus vulgaire et le plus laid. « Ces gens-là, me disait-il, sont possédés de la superstition du talent. Ils s'imaginent que le talent a une valeur en soi comme l'or ou le diamant. Ils craindraient, en recherchant un sujet agréable, qu'il ne fît du tort à l'exhibition du sacro-saint talent qu'ils portent en eux. Et, au contraire, si, malgré la laideur du sujet, on est obligé de reconnaître leurs dons, leur virtuosité, les voilà pleins d'orgueil et de joie. Ils ne doivent leurs succès qu'à eux-mêmes. Leur génie en guenilles, les souliers troués et les mains sales, s'est fait admettre parmi les gens distingués. »

Et le philosophe si épris de nouveauté, si curieux de découverte, si libre dans ses jugements, si affranchi de toute espèce de préjugés, se désolait de cette lutte entreprise si inutilement par des artistes non sans valeur contre notre goût et notre sentiment. Il y voyait un de ces gaspillages de forces et de richesses propres aux sociétés démocratiques. « Cet art, disait-il encore, est par trop conforme à celui qui fait l'idéal de Tolstoï ! L'art en soi, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que l'art, abstraction faite de l'idée de beauté ? Le talent réduit à lui-même n'a aucun intérêt. Il n'est qu'une possibilité. L'œuvre seule existe, et tout son charme est dans la beauté. »

Depuis que ce jugement a été prononcé, le problème de l'esthétique s'est à la fois compliqué et éclairci. On trouvera dans le premier numéro de *l'Esprit Nouveau* en un article de M. Victor Basch sur « l'esthétique nouvelle et la science de l'art » une mise au point de cette question : sans doute, écrit-il, les résultats ainsi obtenus paraissent peu certains et semblent pauvres et frustes à côté de ceux que visait l'esthétique ancienne.

Mais il est incontestable que si l'esthétique a la prétention de devenir une science, il faut qu'elle substitue aux impressions subjectives des notions objectives, contrôlables et mesurables. La voie qui s'ouvre ainsi aux recherches sur le Beau et les autres catégories esthétiques est à peine frayée encore. Raison de plus pour que les chercheurs jeunes et hardis s'y engagent. L'avenir démontrera si la route mène au but visé.

Il ne faut pas oublier que l'académisme du Vinci avait immobilisé, figé l'art pour de longs siècles. Il était temps de dissocier cette formule : mais, ne désespérons pas, les méthodes nouvelles,

encore incertaines, se fixeront un jour en un nouveau Léonard. Et l'humanité vivra de longs siècles sur cette nouvelle formule.

Dans **Comœdia**, M. Guy de Pourtalès nous donne un très curieux article sur les « Lectures de Lénine ».

Admis à feuilleter le répertoire des ouvrages demandés par les sociétaires de la « Société de lecture » de Genève de 1905 à 1908, M. de Pourtalès a noté pour nous la liste des ouvrages consultés par Lénine, au cours de son exil.

Or, en 1905 et en 1908, un jeune Russe s'était fait recevoir à la Société de Lecture de Genève. Immatriculé comme étudiant aux Universités de Berne, Lausanne, puis de Genève, il se donna comme publiciste, déclara être né en 1870, et signa sur le répertoire de la Société son nom de *Wladimir Oulianoff*. C'était un homme aux manières douces, fort réservé, tranquille, modeste, poli, et qui venait régulièrement tous les huit ou dix jours faire sa provision de lectures. Personne ne se doutait qu'il allait devenir si étrangement célèbre dix ans plus tard, sous le nom de Lénine; et ce fut une stupéfaction générale, parmi les tranquilles habitués de l'antique cité des livres, lorsqu'ils reconnurent dans un journal illustré, sous les traits du dictateur de toutes les Russies, leur discret collègue Oulianoff!

Et M. de Pourtalès nous donne au complet l'énumération des ouvrages consultés par Lénine, avec l'indication de pagination des folios (années 1905 et 1908), afin, dit-il, de faciliter les recherches éventuelles des curieux.

ANNÉE 1905.

Fo 344. Lynch. — *Corée, Chine.*
Maupassant. — *Une Vie.*
Martin. — *Le Japon vrai.*
Fo 357. Lissagaray. — *Histoire de la Commune.*
Fo 370. Zola. — *La Terre.*
Aulard. — *Histoire politique de la Révolution française.*
Fo 389. Quinet. — *La Révolution.*
Cluseret. — *Mémoires.*
Fo 391. Hanotaux. — *France contemporaine.*
Fo 409. Lissagaray. — *Histoire de la Commune.*
Fo 417. Maupassant. — *Bel Ami*
Fo 426. Maupassant. — *La Maison Tellier.*
Maupassant. — *La Main gauche.*

F° 493. Hamel. — *Révolution française.*
Mignet. — *Révolution française.*
F° 554. Maupassant. — *Le Horla.*
Erckmann. — *Contes de la Montagne.*
F° 566. Hugo. — *Quatre-vingt-treize.*
F° 581. Weill. — *Histoire du parti républicain en France.*
Maupassant. — *Yvette.*

ANNÉE 1908.

F° 317. Salomon. — *Die Deutsche parteiprogramm.*
F° 318. Menger. — *Volkspolitik.*
Maupassant. — *Clair de lune.*
Poincaré. — *Valeur de la Science.*
Martin. — *Zukunft Russlands (L'avenir de la Russie).*
F° 323. Sachs. — *Dictionnaire français-allemand.*
F° 342. Hugo. — *Les Misérables.*
Ayer. — *Grammaire comparée de la langue française.*
F° 363. Hume. — *Traité de la nature humaine.*
F° 375. Plan. — *Choix de Gallicismes.*
F° 392. Hegel. — *Werke.*
F° 393. Mach. — *La Mécanique.*
F° 440. Daudet. — *Tartarin sur les Alpes.*
F° 453. Vinet. — *Chrestomathie.*
F° 454. Snyder. — *Das Weltbild.*
F° 460. Hugo. — *Les Contemplations.*
F° 463. Hugo. — *La Légende des Siècles.*
F° 465. Tiersot. — *Fêtes et Chants de la République.*
F° 470. Corneille. — *Œuvres.*
F° 476. G. Paris. — *Grammaire raisonnée.*
Vinet. — *XIXe Siècle.*
F° 483. Payot. — *Education de la volonté.*
F° 492. Pellissier. — *Essais de littérature contemporaine.*
Binet. — *Année psychologique.*
F° 494. *Cahiers de la Quinzaine*, 8e volume.
F° 498. Rod. — *Nouvelles études sur le XIXe Siècle.*
Morillot. — *Le Roman en France.*
F° 508. Bourget. — *Le Disciple.*
Goncourt. — *Pages choisies.*
F° 510. Bally. — *Stylistique.*
Albalat. — *L'art d'écrire.*
F° 531. Hugo. — *Les Travailleurs de la Mer.*
F° 544. Rostand. — *L'Aiglon.*
Flaubert. — *Madame Bovary.*

Fo 549. **Sully-Prudhomme. — *Le Bonheur.***
Fo 553. Lanson. — *Histoire de la littérature française.*
Fo 564. **Balzac. — *Eugénie Grandet.***
Fo 571. Leyret. — *Waldeck-Rousseau et la 3e République.*

Si le nom de Maupassant est celui qui revient le plus souvent ur cette liste, il y a tout de même, observe M. de Pourtalès, eux autres faits qui le dominent aussi : notre littérature et la Révolution. Certes, et cela est bien naturel chez un révolutionnaire, nais ce que je trouve du meilleur goût chez ce futur tyran, c'est soin qu'il met à se perfectionner dans la langue française. Il emande naïvement à M. Albalat de lui apprendre « l'art d'écrire ». n outre, ce pauvre héros de Péguy eût été bien étonné d'apprendre que Lénine était un de ses lecteurs assidus. Je ne suis as surpris de trouver dans cette liste « Le Bonheur » de Sully-rudhomme, car c'est le bonheur que l'apôtre Lénine veut nposer à l'humanité. Mais, en vérité, il me semble, d'après cette ste, que ce futur dictateur a cherché avant tout à se distraire, et suis sûr qu'il s'est beaucoup amusé à la lecture de « Tartarin r les Alpes ».

§

Au sujet des « fécondations artificielles » je reçois des lettres femmes qui ne voient de solution à la question sociale qu'en libérant de l'homme. Une lectrice de Marseille affirme que « le and malheur de la femme, et peut-être le grand malheur de spèce humaine, c'est l'obligation du mariage imposée aux nmes qui veulent devenir mères ».

La société idéale, pense-t-elle, serait celle où « mères et enfants ospéreraient sans la tutelle obligatoire du mari-père ». Que n conserve le mariage comme un « article de luxe », mais lon n'oblige pas les jeunes filles à « passer sous ces *fourches udines*, pour avoir le droit de donner vie et santé à un bébé ».

Cette femme philosophe trouve que dans la classe ouvrière « la ernité devrait être largement encouragée et subventionnée l'Etat ».

Quant à la jeune fille de la classe aisée, elle n'a que faire du cours d'un partenaire, mais « les lois, les mœurs, les bien-nces lui imposent le concours légal de ce partenaire : elle lui acheter à prix d'or la fameuse semence qu'il vaudrait

bien mieux pour mon sexe trouver au plus juste prix dans d
tubes de laboratoire ».

R. DE BURY.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

A propos de la Correspondance de Flaubert. —
Il est en projet, on le sait, de publier, en 1921, à l'occasion d
centenaire de Flaubert, une édition intégrale et « crue » de
correspondance du grand écrivain. Il sied de louer, par avanc
les initiateurs d'une telle entreprise ; puissent-ils la réaliser com
plètement...

Par anticipation à l'œuvre, je me permettrai de déposer i
quelques menus matériaux, utilisables, je l'espère, lors de la con
truction.

Je signalerai, tout d'abord une erreur de dénomination d
personnage, répétée en deux endroits successifs de la correspo
dance, aussi bien dans l'édition Charpentier-Fasquelle que da
l'édition Conard.

On fait écrire à Flaubert, dans deux lettres à Ernest Chevalie
datées du 12 juillet et du 14 août 1835 : « ... Gourgand me l
vanté... » et « Gourgand me donne des narrations à comp
ser... »

Plus que vraisemblablement il s'agit de Gourgaud-Dugazo
fils du comédien Dugazon, cousin germain du général Gourgau
compagnon de Napoléon à Sainte-Hélène, qui, agrégé de l'Un
versité pour les classes de grammaire, fut professeur de 5e (2e d
vision) au lycée de Rouen (collège Royal) et habitait alors à Roue
rue du Contrat-Social, n° 34, donc proche voisin de l'Hôtel-Die
demeure de la famille Flaubert (1). C'est à propos de ces leçon
données au jeune Gustave, que le chirurgien Flaubert fit cade
au professeur d'un porte-mine en or, depuis passé aux mains d

(1) A propos de la famille Flaubert, je crois utile de rectifier comme su
d'après les registres de l'état civil à Rouen, la liste des frères et sœurs
l'écrivain, inexactement établie jusqu'à présent par ses biographes. Achil
Cléophas Flaubert eut en réalité 6 enfants savoir : 1° Achille : né à Rouen
9-II-1813, mort à Nice le 12-I-1882. 2° Caroline : née à Rouen le 8-II-1816, d
cédée à Rouen le 9-X-1817. 3° Emile-Cléophas : né à Rouen le 8-II-1818, décé
à Rouen le 13-VII-1819. 4° Jules-Alfred : né à Rouen le 30-XI-1819, décédé
Rouen le 29-VI-1822. 5° Gustave : né à Rouen le 12-XII-1821, mort à Crois
le 8 mai 1880. 6° Caroline-Joséphine : née à Rouen le 15-VII-1824, mariée
1844, morte à Croisset le 20-III-1846.

sénateur-homme-de-lettres Hugues Le Roux, arrière-petit-fils de Gourgaud-Dugazon.

Par ailleurs les éditeurs corseraient utilement la réédition projetée, en y faisant figurer les nombreuses lettres intéressantes restées, à l'heure actuelle, inédites. Bon nombre de ces lettres existent encore à Rouen. Exemple : Lettres à feu Houzeau, à feu Galli, au docteur Pennetier, à feu Senard (au cours du procès Bovary), à feu Frédéric Baudry, etc. Voici, à titre de démonstration de l'intérêt que présentent ces correspondances, quatre lettres inédites, offertes au Musée Flaubert par Mme Charles Lapierre (décédée il y a quelques mois). Ces documents et d'autres similaires inédits figurent en vitrine au musée de Croisset, mais le recto seul y est lisible pour les visiteurs.

La première de ces lettres adressée à Charles Lapierre, à propos d'un article péjoratif sur Victor Hugo, publié par le *Nouvelliste de Rouen*, donne une preuve nouvelle du culte professé par Flaubert envers le poète illustre qu'en intimité il dénommait le « Grand Crocodile ». Les deux lettres sont adressées à Mme Lapierre et à sa sœur, Mme Brainne, surnommée par Flaubert, on le sait, « les chapeaux », à cause de l'élégance de leurs coiffures.

I

A Charles Lapierre, Directeur du « Nouvelliste de Rouen ».

(Croisset), 23 mai [1873 ?]

Confidentielle.

Mon cher Lapierre,

C'est à vous *seul* que j'écris, alors, je vais, sans gêne aucune, vous déclarer tout ce que j'ai sur le cœur.

Votre feuille me paraît être « sur une pente » et même elle la descend si vite que votre numéro de ce matin m'a scandalisé.

Le paragraphe sur Hugo dépasse toute mesure : « La France a cru pouvoir le compter parmi ses plus puissants génies » et *cru* est sublime, cela signifie « autrefois nous n'avions pas de goût, mais les révolutions nous ont éclairés en matière d'art, et définitivement ce n'est qu'un *pitre-poète* ! « et qui a eu le talent de se faire des ventes ». Vous en voulez donc à l'argent, maintenant ? Vous n'êtes donc plus rural ? à qui se fier ! « avec des phrases sonores et des antithèses énormes ». Faites-en de pareilles, mes bons ! Je vous trouve drôles, dans la rue Saint-Etienne-des-Tonneliers.

Mais Proudhon avait déjà dit : « Il faut plus de génie pour être bate-

lier des bords du Rhône que pour faire les Orientales », et Augustine Brohan, pendant tout l'hiver 1853, a prouvé dans le *Figaro* que le susdit Hugo n'avait jamais eu le moindre talent. N'imitez pas cette paillasse et cette catin. — Dans l'intérêt de l'ordre — public et du rétablissement de la Morale, la première tentative à faire serait de parler de ce qu'on sait, choisissons nos armes ! ne donnons pas raison à nos ennemis ! — et quand vous voudrez attaquer la personnalité d'un grand poète, ne l'attaquez pas comme poète, autrement tous ceux qui se connaissent en poésie se détacheront de vous.

Les deux articles du docteur Morel m'avaient déjà navré comme ignorance, car il attribue à Saint-Simon et à Buchez précisément le contraire de ce qu'il ont écrit.

Même objection pour Cernuski et les sociétés coopératives, le dit Cernuski ayant fait *contre* les sociétés coopératives un livre qui lui a valu l'amitié de Thiers et de Rouher (*sic*), etc., etc.

La politique peut devenir une science positive ? (la guerre l'est bien devenue). Mais ceux qui s'en mêlent prennent un chemin tout opposé à celui de la Science. Jamais le doute, jamais d'examen ! Toujours l'invective ! toujours la passion !

Quel résultat espérez-vous obtenir, en frappant non sur vos ennemis mais *à côté* ? — Observez donc les nuances ! Dans les nuances seules est la Vérité.

Et puis ne voyez-vous pas que vous flattez dans le Bourgeois ce qui vous horripile chez le Démocrate ? je veux dire le petit péché capital appelé *Envie*

L'*Envie* va démolir Thiers. Dans quinze jours ce sera un Roudel, il aura le sort de Lamartine et de Cavaignac ! D'avance j'entends ces phrases : « Laissez-moi avec votre Thiers ! C'est un des leurs tout de même. Il a écrit un livre sur la Révolution. C'est lui qui a fait les fortifications qui sont cause !... »

Au lieu de la Canaille des villes, vous aurez celle des campagnes. Débarrassé de la Commune, vous jouirez de la Paroisse !...

Et le *Comité-Taillet* ne vous sauvera pas ! — malgré le style de son président (car l'oraison funèbre du père Chassas est un morceau avouons-le — là, au moins, pas de sonorité, pas de métaphrases ! — et qui ne rapporte aucune espèce de rentes !

En un mot, mon cher Lapierre, je suis épouvanté par la Réaction qui s'avance ! Sans vous en apercevoir, vous lui tendez, de loin, la main. Avec les meilleures intentions du monde vous allez, peut-être, contribuer à des choses mauvaises ?

Toute notion de justice étant dissoute, on se réjouit déjà à l'idée de voir guillottiner Rochefort ! — Pour moi, je m'en console. Mais à ceux

qui l'ont applaudi, à ceux qui l'ont fait, que direz-vous ? Vu la bêtise de la France, il mérite peut-être un acquittement solennel ?

Oui ! — car le premier qui m'a vanté la *Lanterne*, c'est un magistrat (le sieur...), et celui qui me l'a fait lire, c'est un ecclésiastique (le curé d'Ouville). Le Président Benoist-Champy en fait des lectures chez lui à ses soirées, etc... etc... ! — et tout l'entourage impérial, sans compter l'empereur lui-même, se pâmait devant ses ordures avec tant d'enthousiasme que le malheureux Octave Feuillet n'osait dire son avis, de peur de passer pour un courtisan et un jaloux. Ainsi du reste !

Voilà trop de littérature, pardon ! Mais comme vieux romantique j'ai été ce matin exaspéré par votre journal. La sottise du père Hugo me fait assez de peine sans qu'on l'insulte dans son génie. Quand nos maîtres s'avilissent, il faut faire comme les enfants de Noë, voiler leur turpitude. — Gardons au moins le respect de ce qui fut grand ! N'ajoutons pas à nos ruines !

Adieu, ou plutôt à bientôt. Le fiel m'étouffe et le chagrin me ronge. Je vous serre la main très fort.

G. FLAUBERT.

II

Mon jardinier m'ayant dit hier qu'il y avait des violettes dans mon jardin, j'avais promis cinquante centimes à sa petite-fille si elle m'en faisait un bouquet ! — Et je comptais vous l'envoyer aujourd'hui pour l'offrir à Mme Lapierre.

Il a été impossible d'en trouver plus de cinq ou six !

Il faut, donc, que la plus belle partie de vous-même se contente des Fleurs de mon affection et du parfum de mes Respects ! que je vous prie de lui présenter, en l'embrassant de la part de

SR : POLYCARPE.

Quand viendrez-vous ?

Mercredi 1 heure.

III

A Mme Charles Lapierre.

240, Faubourg Saint-Honoré.

Vendredi soir.

Ma chère belle amie,

Quand nous aurons des Législateurs, vous verra-t-on ? Il nous ennuie de vous.

L'abrutissement des élections sera fini dimanche soir. Alors j'espère que les bons amis de Rouen ou pour mieux dire nos seuls amis de Rouen viendront un peu dans la capitale, ne serait-il que pour voir les Nouveautés (au nombre desquelles je ne suis pas !)

Mme Brainne m'a écrit... enfin ! il y a une huitaine de jours, et elle me dit que vous irez peut-être la rejoindre au « rivage du More », selon l'expression de notre immortel Béranger, est-ce vrai ?

Quant à votre ami, il a terminé son petit conte et il en prépare un autre, après quoi, il se remettra probablement à son g[d]. bouquin laissé inachevé, cet automne. — Ma nièce me tourmente toujours par sa santé. Cependant depuis qu'elle prend des douches elle me paraît se fortifier un peu !

Révolution dans mon ménage ! mon larbin Emile (1) m'a annoncé ce matin qu'il quittait mon service parce que je ne suis « plus aimable pour lui » (*sic*). Cette décision due à sa femme me contrarie beaucoup — c'est presque un chagrin, en tout cas un désagrément de plus dans ma triste existence ! où la gaîté manque totalement, mais totalement !

On ne parle que de l'*Etrangère !* Les avis sont partagés — et somme toute, l'Idole commence à avoir de nombreux sceptiques.

Pensez un petit peu à moi et envoyez jusqu'ici un de ces petits billets qui sentent bon, et qui sont si aimables, enfin qui vous ressemblent.

Votre vieux

SR. POLYCARPE

qui vous aime X.

X. N. B. et qui rugit de plus en plus devant l'indestructible personnalité du sieur Taillet! — après le comité Taillet on aura le citoyen Taillet lui-même !

Oh ! j'ai assez vécu !

Oui ! — j'ai été abreuvé pendant ma jeunesse par l'existence du comité Taillet ! — et le re-Taillet achève ma décrépitude ! Lui et Degouve De Huncques ! quel parallèle ! saprelotte !

Allons ! sortez de la rue des Tonneliers et venez un peu ici vous retremper... dans un autre genre de bêtises.

Si ma lettre est stupide, c'est la faute des élections. Arrivez pour dissiper ces vapeurs, pour m'apporter le soleil.

Comme je plains votre cher mari. Doit-il en avoir assez ! embrassez-le pour moi — et qu'il vous le rende.

C'est embêtant de ne pas se voir plus souvent.

IV

A Mme Brainne, sœur de Mme Lapierre.

Nuit de lundi, 30 décembre.

J'ai reçu la boîte tantôt, à 4 heures, et maintenant je digère le cadeau. — Les deux substances étaient exquises. C'est gentil d'avoir pensé à son Polycarpe, votre lettre de ce matin m'attendrit. Vous m'aimez, *je le sens*, et je vous en remercie du fond de l'âme. Comment ! je vous avais écrit une lettre « navrante », pauvre chère amie ? Vous méritez que je sois franc avec vous, n'est-ce pas ! je vous ai ouvert mon cœur, et dit

(1) Emile Colange (mort à Croisset en 1918).

carrément sur moi ce que je crois être la vérité. Si j'avais su vous tant affliger, ma pauvre chère amie, je me serais tu.

J'ai passé — par de violentes secousses — j'ai eu un redoublement d'embêtements. Voilà la raison de mon accès de tristesse. Mais je m'y *ferai*, je deviendrai « tranquille » !

Et je vous en prie, chère belle, ne me parlez plus d'une place ou situation quelconque. « La Bonne Princesse » a eu la même idée que vous — et m'a écrit les mêmes choses, en d'autres termes. Mais *l'idée* seule de *cela* m'ennuie, et pour lâcher le mot *m'humilie*, comprenez-vous !

Les préoccupations matérielles ne m'empêchent pas de travailler. Car jamais je n'ai pioché avec plus d'acharnement. Je prépare maintenant les trois derniers chapitres de mon livre (1) et Polycarpe est perdu dans la Métaphysique et la Religion — et avant de me remettre à écrire, il faut que j'aie expédié un travail que j'ose qualifier de gigantesque. Il y aurait de quoi me conduire à Charenton, si je n'avais pas la tête forte, d'ailleurs c'est mon but — (secret : ahurir tellement le lecteur qu'il en devienne fou. Mais mon but ne sera pas atteint, par la raison que le lecteur ne me lira pas, il se sera endormi dès le commencement).

Mme Lapierre a dit, avant-hier, à ma nièce que vous étiez re-malade, pauvre chérie ! — et qu'une fluxion gâtait votre belle mine ? je la bécotte, nonobstant, — en ma qualité d'idéaliste — votre état de permanente souffrance m'embête, *m'élage*, m'afflige.

Le moral y est pour beaucoup, j'en suis sûr. Vous êtes trop triste ! trop seule, on ne vous aime pas assez ! mais rien n'est bien dans ce monde ! — sale invention que la vie, décidément ! Nous sommes tous dans un désert, personne ne comprend personne (je parle des natures d'élite).

Et re-voilà une autre année ! — Je vous la souhaite meilleure que celle qui est en train d'expirer (la sacrée rosse), que la nouvelle vous apporte tous les bonheurs que vous méritez, ma chère, ma véritable amie ! — Il y a une chose qu'il faut se souhaiter même avant la santé, c'est la *Bonne Humeur !* — Prions le ciel qu'il nous l'accorde.

J'oubliais une anecdote qui va vous faire plaisir. Vendredi dernier, étant à la Cathédrale de Rouen, pour un enterrement, un employé des pompes funèbres m'a appelé « *M. l'abbé* », jugeant d'après ma calotte de soie et ma douillette que j'appartenais à l'Église — je prends le chic ecclésiastique, maintenant ! ! !

Quand j'irai à Paris ! — je n'en sais rien ! des raisons me *forcent* à rester ici indéfiniment, indéfiniment veut dire longtemps, ça ne m'amuse pas beaucoup, mais...

Adieu, je vous embrasse à pleins bras, votre.

G. F.

(1) *Bouvard et Pécuchet.*

Au musée Flaubert, une réduction des portraits de ces deux très jolies femmes a été apposée en marge de ces deux dernières lettres autographes, attestant l'exactitude des termes employés par Flaubert : « Chère Belle » et « Ma chère belle Amie ».

GEORGES A. LE ROY
Conservateur du Musée Flaubert (Croisset).

LETTRES NÉERLANDAISES

J.-M. Goedhart-Becker : *Martje Vroom*, et *De Dood van de oude mevrouw Van Leeuwen* (la Mort de la vieille Mme Van Leeuwen), tous deux édités chez P. N. van Kampen et fils, Amsterdam. — Karel Wasch : *Judith van Esten's donkere Jaren* (les sombres Années de Judith van Esten), chez Nygh et van Ditmar, Rotterdam, 1920 ; et *Dialogen*, chez Em Querido, Amsterdam, 1920.

Dans mon avant-dernière chronique, j'ai considéré le livre de Mme Yo van Ammers-Küller comme une œuvre qui, par son caractère essentiellement hollandais et la manière si délicate dont sont dépeints certains aspects de chez nous, présentait, pour l'étranger, un intérêt tout particulier. Ce que j'ai dit de Mme van Ammers-Küller s'applique, dans une bien plus grande mesure encore, au roman **Martje Vroom** de Mme Gœdhart-Becker, car la peinture que nous avons ici est celle de la toute petite bourgeoisie, de ce milieu qui forme comme la substance même de la vie hollandaise.

Avec quelle tendresse attentive, quelle sympathie et quel humour aussi, mais un humour d'où est bannie toute ombre de sarcasme, ce milieu nous est présenté ! Le seul grief que j'aie à l'adresse de ce livre, c'est que l'auteur, sous l'empire de l'amour qu'elle éprouve pour son sujet, n'ait pas toujours maintenu son héroïne au premier plan et l'ait trop longtemps parfois reléguée à l'écart pour s'occuper de sa famille. Mais il ne s'agit pas là d'un défaut, car, en nous faisant assister au train-train journalier de la famille, nous vivons aussi un peu avec cette Martje Vroom qui s'en sent une part intégrante. Il y a cependant un épisode où la jeune fille s'évade de son entourage, c'est à la suite de ses relations avec un jeune homme d'une classe sociale plus élevée, Guus van Heeteren. Au patinage, elle s'est heurtée à lui, elle le rencontre plus tard dans la rue ; ils se reconnaissent, se parlent. Martje a bien des scrupules... Ce qu'elle fait n'est pas bien ; puis elle se dit : « Quel mal y a-t-il ? » Elle subit le charme et la su-

périorité du jeune homme, se laisse entraîner. Au logis, rien ne la retient ni ne la préserve. Le père est mort et la mère n'a guère d'autorité sur Martje et ses deux autres filles. La mère boit, en cachette, sans susciter du scandale. Mais elle boit et c'est la tare secrète du ménage, le mal qui cause d'incessantes difficultés. — Mais c'est la mère en somme et on lui doit de la considération.

Martje et Guus sortent ensemble. Elle est toute candeur et il se défend d'en abuser, mais l'inévitable se produit, elle devient sa petite amie. Alors commence, pour la jeune fille, une époque merveilleuse de bonheur avec son amant et de mensonge vis-à-vis des siens. Bonheur sans durée. Guus est sur le point de se fiancer et Martje est délaissée. Alors, après un désespoir fou, après beaucoup de souffrances et de luttes, nous la voyons retomber sous l'emprise de la vie journalière au logis familial. Un jeune homme de sa condition, qui depuis longtemps l'aimait, se présente ; il insiste. Alors, après une lettre à son amant, une lettre adorable de simplicité et de pureté où elle adresse un suprême appel à son amour, un appel qu'il repousse, froidement et aussi avec quelque crainte de scandale, Martje épouse l'autre. Pendant quelque temps nous assistons à l'existence du jeune ménage. Nous assistons aussi à la mort de la mère. Tous ces tableaux nous sont décrits avec une attention, une simplicité, un attachement à ces humbles existences, bref un ensemble de qualités qui se trouvent bien rarement réunies. Et ainsi il se fait que *Martje Vroom* est un des romans les plus beaux et les plus purement hollandais de notre temps.

Le volume d'esquisses que l'auteur a publié à la suite et qui, par une habitude fort répandue mais peu recommandable, emprunte son titre à la première nouvelle, est loin de laisser une impression aussi favorable. Il y a cependant, dans ce volume, un récit, *Letje*, qui se passe dans le même milieu que le roman et qui en a aussi les qualités. C'est l'histoire d'une jeune fille que son père place dans une école au-dessus de sa condition. Les déceptions, les froissements de la petite fille nous sont décrits d'une façon qui se grave dans la mémoire. Aucune des autres histoires ne nous touche. Le lever de rideau : *Oesters* (*Huitres*), qui clôt le recueil, a été représenté avec quelques autres petites pièces du même auteur par une de nos meilleures troupes que dirige le grand acteur Royaards. Cette circonstance est de nature à inspirer

quelque considération et cependant cette pièce est d'un genre usé avec ses pointes d'esprit et ses cas d'adultère. Puisse Mme Gœdhart-Becker retourner bientôt à la savoureuse simplicité de *Martje Vroom* et de *Letje !*

§

M. Karel Wasch est une personnalité des plus marquantes. Avec une persévérance et une fécondité extraordinaires, il nous a donné surtout dans des dialogues, des vers et des romans, une série d'analyses d'âmes qui sont d'une grande pénétration et d'une grande lucidité, des analyses où le caractère intellectualiste est tout à fait prépondérant. Les aspects de la vie semblent ne constituer, pour Karel Wasch, que des problèmes proposés à son intelligence et qu'il lui importe de résoudre. Et ce qui est une conséquence aussi évidente que grave de cette façon de sentir, c'est que tous les personnages de ses dialogues, ceux qu'il fait penser et agir devant nous dans ses romans ont, dans leurs allures, cette même raideur intellectualiste. Son style aussi est intellectualiste et, chose qui prouve la puissance et la pureté de sa personnalité, ce procédé ne lasse jamais. Chaque mot est d'une âpre justesse ; il irrite parfois, mais est toujours intéressant.

Et cependant cet auteur a commencé sa carrière par un poème mystico-occultiste en prose bégayante, sorte de rêve vague et crépusculaire. Mais il a rejeté ce rêve et, à mon sens, d'une façon trop absolue. Quiconque décrit la vie et les hommes doit être aussi à même de pénétrer leurs songes et leurs états de demi-conscience. Il a rejeté le rêve, disais-je, pour mieux dire il l'a condensé dans une ardente passion ; cette passion subsiste dans son œuvre comme quelque chose de moite et d'oppressant, de puissamment subi. Cette passion, soit au préalable, soit après coup, est entièrement dominée par l'esprit et l'on sent que l'auteur aussi est toujours maître de sa matière.

Cette œuvre est d'une étonnante puissance. M. Wasch voit la vie sous un angle très particulier. Cependant il lui manque des qualités qui nous sont chères : l'humour et un certain détachement. Les personnages sont à chaque instant tentés ou plutôt forcés de se rendre compte l'un à l'autre de ce qui se passe en eux. Tout est dessiné en traits lucides, il y manque l'ancien rêve qui aurait tout enveloppé et baigné de sa buée. Le monde de Karel Wasch s'offre maintenant à nous uniquement comme un pro-

blème complexe où les intelligences sont en lutte et cherchent une issue. C'est ce que font aussi les personnages, deux par deux, de ses **Dialogen**, c'est ce que fait encore la femme sensuelle qu'est Judith van Esten dans ses entretiens avec elle-même et avec les hommes, passionnés comme elle, qui l'attirent et dont elle est un moment le jouet. Mais elle ne serait pas une fille de Karel Wasch si, après quelques tentatives, elle ne se rendait pas des comptes à elle-même. Le présent roman s'intitule **Les sombres années de Judith van Esten** ; dans le roman suivant qui nous est promis : *Les claires années de Judith van Esten*, l'héroïne s'affiliera au parti socialiste et, supposons-nous, elle s'unira au chef qui, dans le premier livre, n'occupe qu'une place modeste, mais avance de plus en plus au premier plan. Le socialisme, en effet, devient pour l'auteur l'idéal. Il ne le dit pas explicitement, mais nous sentons que ce qu'il comprend le plus profondément, ce sont ces hommes appartenant à une classe qui peu à peu émerge à la lumière et qui, d'un esprit passionné, tâchent de comprendre tous les sentiments de la vie.

J.-L. WALCH.

LETTRES NÉO-GRECQUES

De Moréas à Jean Psichari. — Les deux bustes de Koray et de Psichari à Chio. — L'œuvre de Jean Psichari.

L'on s'est étonné récemment que les provinces méridionales de la France se soient plutôt montrées avares de grands poètes en notre langue et, songeant sans doute à Mistral, quelques-uns crurent pouvoir attribuer cette infériorité au bilinguisme, qui oblige les poètes du pays d'Oc à négliger la plupart du temps l'idiome maternel pour en employer un autre.

A-t-on bien pris garde, avant de conclure, au cas très spécial de **Jean Moréas**, lequel était de pure race hellénique, et qui, avant de venir renouveler en partie la poésie française, avait commencé par publier des vers en grec moderne ? Jean Moréas, poète de France, voilà qui peut suggérer de fructueuses méditations sur la parenté essentielle du génie français et du génie grec ! Mais il ne faudrait pas que le légitime désir d'exalter la gloire lyrique de celui dont le visage semble fait pour être sculpté à côté d'André Chénier nous fît perdre le sentiment de la justice.

La Grèce moderne, qui légua à l'Italie le grand Hugo Foscol ne nous a pas prêté que Moréas ; elle nous a également donn un **Jean Psichari**, dont l'ardente individualité à la fois nov trice et réfléchie sut créer de toutes pièces, en France et d'apr les méthodes du Savoir français, la charte scientifique d'u littérature moderne pour la Grèce, complétée d'œuvres-types chacun des genres littéraires habituellement réservés à la pros Ainsi, chez M. Jean Psichari, le poète — et j'enferme sous vocable tout ce qui se rapporte à la création purement imagin tive — est venu partout doubler le philologue, et les facultés synthèse ne sont pas chez lui moins puissantes que le pouvo d'analyser, ce qui l'apparente singulièrement aux grandes figur de la Renaissance. Au reste, il se plaît lui-même à proclamer q « l'homme est un ».

« Ses facultés, disait-il dès 1897 dans *Autour de la Grèc* n'ont pas la diversité que nous leur supposons. Leur applicatio seule est différente. Les mêmes qualités d'imagination, de pén tration et d'analyse, de divination souvent, la même force de com binaison et, par conséquent, la même somme de travail so nécessaires au savant comme au littérateur.

« L'action cérébrale est aussi intense des deux parts. L'inventio n'est pas moindre. »

En vérité, M. Jean Psichari semble avoir pris soin de se défin lui-même en ce passage, que distingue une extraordinaire hau teur de jugement. En France, on n'a pas toujours compris com ment le savant professeur de l'Ecole des Hautes-Etudes et d l'Ecole des Langues Orientales pouvait faire alterner les travau de minutieuse exégèse avec les romans de fine analyse psycholo gique, avec les élans lyriques de la poésie lamartinienne. C dualisme, que je me permets de considérer personnellemen comme l'une des caractéristiques du génie, déconcerta. Pour tant, chez M. Jean Psichari, l'écrivain français ne le cède en rie à l'écrivain grec, et la grande leçon de Renan en matière de sty a été largement mise à profit par une sensibilité avertie de tout les finesses. L'explication est simple. M. Jean Psichari, França d'adoption, Français avant tout, ainsi qu'il aime à le répéter, puisé exclusivement dans la culture française le pouvoir d'expr mer l'âme grecque avec toutes ses nuances. C'est par la Franc qu'il a pu prendre entière conscience de sa sensibilité helléniqu

et il s'est mis en tête d'étendre ce bénéfice à tout l'Hellénisme. Ainsi est-il devenu chef d'école en Grèce, chef de parti, mieux même, directeur d'âmes. Son *Taxidi* marque une ère.

Ayant acquis la connaissance intime de cette longue évolution qui aboutit au grec moderne, M. Jean Psichari se préoccupa en premier lieu de fixer les lois de la langue vivante, et, sur ce socle indispensable, il montra comment devait se dresser la statue. Maintes fois, au cours des luttes passionnées qui se déchaînèrent, il fut accusé de pédantisme à rebours, voire de trahison ; quelle que puisse être l'évolution future de la langue hellénique, c'est bien de Psichari qu'il faudra dater la naissance de la prose néo-grecque. Au reste, comme ces chroniques se sont efforcées de le montrer depuis un certain nombre d'années, les idées psicharistes n'ont pas un instant cessé de progresser, en dépit des restrictions, des atténuations apportées de place en place par les adeptes eux-mêmes.

La digue officielle a fini par céder, et le démotique est entré dans l'enseignement, au moment même où le néo-nationalisme hellénique supplantait les conceptions politiques surannées, où la Grèce poussait ses frontières au seuil de Constantinople.

Et pour consécration à ce triomphe croissant, voici que le nouveau gouverneur de Chio redevenue grecque, M. Papandréas, psichariste fervent, vient de faire voter l'érection d'**un buste de M. Jean Psichari** sur la place publique de la capitale de l'île, place admirable encerclée d'orangers odorants. Chio, comme on sait, connut tous les malheurs : elle revendique aussi toutes les gloires. Elle passe pour être « la fortunée patrie d'Homère », comme disait Fénelon et comme Renan aimait à le répéter ; elle est aussi la patrie de **Koray**, ce patron révéré du Purisme scolastique, dont Psichari s'est méthodiquement appliqué à ruiner l'œuvre et qui vécut lui aussi à Paris, mais sans jamais vouloir perdre sa qualité d'étranger.

Chose extraordinaire au point de vue grec, et que l'on aura quelque peine à comprendre ici : le Conseil de l'île a voté en même temps l'érection d'un buste de Koray. Les deux adversaires pourront ainsi se mesurer du regard, à travers les longs jours que l'immortalité réserve à ses élus.

Et pourquoi, un jour, le vieil Homère ne se dresserait-il pas

entre eux de toute sa stature, lui qui symbolise l'éternelle reviviscence du génie grec ?

Pour en revenir au superbe hommage que veulent offrir ses compatriotes au Rénovateur des Lettres grecques, il faut savoir que la famille de M. Jean Psichari était originaire de Chio, et que l'un de ses grands-pères joua dans l'île un rôle important. Nul endroit n'était donc mieux désigné pour ériger le buste exécuté de longue date par M. Dimitriadis, et pour marquer le triomphe de l'Idée démotique, idée plus forte que toutes les réactions.

Or, il se trouve que ce triomphe est en même temps une victoire française. Comment les Français d'aujourd'hui négligeraient-ils cet événement, eux qui ont des raisons de vénérer le nom de Psichari, eux qui dans Ernest Psichari ont trouvé l'un des régénérateurs de l'esprit français d'abnégation raisonnée ? Et je me place ici en dehors de toutes préférences doctrinales, naturellement. M. Jean Psichari a transfusé dans son œuvre grecque — la seule qui nous intéresse ici directement — toute la substance, tout l'essentiel de la culture française.

C'est donc la France qui respire dans les œuvres hellènes de Psichari, encore que celles-ci soient essentiellement grecques.

C'est dans l'enseignement des maîtres français que le futur écrivain néo-grec a appris à penser par lui-même.

M. Jean Psichari aime à rappeler à ce sujet un propos de son professeur de latin, le regretté E. Benoist, qui lui disait, en face d'un thème correct exécuté à coups de dictionnaire : « Vous ne pouvez faire autrement, dites-vous ? Il fallait, Monsieur, penser en latin ! » Et M. Jean Psichari ajoute : « L'excellent homme ne se doutait pas qu'il m'apprenait du même coup à penser romaïque. »

Divination qui est encore un trait de génie ; car la formation de la prose grecque exige un effort gigantesque.

Le supplice de Flaubert — c'est toujours M. Psichari que je cite — n'est rien à côté ; car il ne s'agit pas seulement du style ; c'est la langue, c'est l'aspect matériel du mot qu'il faut fixer ; c'est l'expression juste qu'il faut poursuivre dans un vocabulaire indigent.

Les Dante, les Mistral s'imposèrent une tâche analogue ; mais ils étaient soutenus par le mètre, par le caractère de leurs sujets. Œuvrer en prose, à l'aide d'un langage qui n'a encore fleuri que sur les lèvres des humbles, exige une autre application.

La production scientifique et littéraire de M. Jean Psichari fut prodigieuse ; et nous ne saurions en faire ici l'exposé complet, même succinct. C'est par le latin qu'il fut acheminé vers le grec médiéval, matière complètement en friche à cette date (1880). Entraîné par la nouveauté du sujet, le jeune savant, devançant de loin la science allemande, crée de toutes pièces la grammaire historique du grec moderne, dépouille de nombreux textes, fixe des points controversés de linguistique et de philologie, suscite par ses leçons des travaux de grammaire sur le grec parlé, révèle un chef-d'œuvre dramatique crétois, *Le Sacrifice d'Abraham*, combat victorieusement certaines thèses allemandes erronées et se trouve amené, par ses découvertes mêmes, à entreprendre ce qu'il n'avait aucunement prémédité : la création de la prose grecque moderne. Chose remarquable et digne d'être méditée : sa première tentative en ce sens ne fut pas le *Taxidi*, mais bien les *Questions d'histoire et de linguistique*, c'est-à-dire un ouvrage purement didactique. Successivement parurent les *Essais de Grammaire historique néo-grecque*, 2 vol. (1886-1889), les *Etudes de Philologie néo-grecque*, recherches sur le développement historique du grec (1892), une longue série de mémoires : *La Ballade de Lénore en Grèce* (1884), *Futur composé du grec moderne* (1884), *Le Poème à Spanéas* (1886), *La prononciation du grec* (1887), *Efendi* (1908), *Sophocle et Hippocrate* (1903), *L'arbre chantant* ou l'invention de l'horlogerie par les Byzantins (1910), *Cassia et la Pomme d'or* (1910), *Lamed et Lambda* (1912), etc. En même temps, sous la direction de l'éminent helléniste, était rééditée la *Grammatica linguæ Græcæ vulgaris* de Simon Portius (1889). Les deux grammaires grecques modernes de MM. Hubert Pernot et Philindas s'inspiraient également des leçons et de l'exemple de Psichari.

Il nous faudra revenir un jour en détail sur chacun de ces ouvrages et sur le merveilleux ensemble inédit de recherches qu'ils constituent.

Concurremment M. Jean Psichari écrivait, publiait des livres en français : poésie, critique, roman, nouvelles. Force nous est de les passer ici sous silence, à notre vif chagrin. Nous retiendrons seulement cette suite merveilleuse d'aperçus critiques et d'impressions vécues qui s'intitule *Autour de la Grèce* (1897),

qui vint corriger dans les esprits occidentaux la fâcheuse influence du *Roi des Montagnes* d'Edmond About.

Une large part de l'œuvre française de Psichari, la plus étonnante peut-être, reste à publier.

En grec, les six volumes de *Pommes et Roses* (1901-1909) contiennent la justification historique, linguistique, grammaticale de tout le système psichariste, les fondements de la prose grecque moderne.

Mais, comme on sait, la révolution débuta par *Mon voyage* (1888), qui assemble dans un cadre de réalité des épisodes de pure fantaisie et qui présente la science elle-même sous forme littéraire; de là le succès du livre. Si Costis Palamas a pu créer une œuvre poétique incomparable qui incarnera dans l'avenir une étape historique et particulièrement passionnante de l'Hellénisme, c'est au *Taxidi* qu'il le doit; car la langue de la poésie ne fut codifiée qu'à la suite du *Taxidi*. Le nom de Psichari ne saurait donc être, en l'occurrence, séparé de celui de Palamas.

Et tour à tour virent la lumière : *Le Rêve de Yanniri* (1897), ou la recherche de l'absolu, capable seulement d'être découvert dans l'amour, le prèmier roman en grec moderne régulier; *Pour le théâtre romaïque* (1901); un drame, *Kyroulis* et une comédie, *Le Lama*, dont il fut parlé ici même; *Vie et amour dans la Solitude* (1904), une merveille de prose où chante et vibre un lyrisme contenu ; *La Servante malade* (1905), récit scientifique et précis dans un cadre romanesque; *Les Deux Frères* (1910), histoire d'un Don Juan qui n'a plus de Leporello, mais une Leporella. La scène se passe entre Athènes et Constantinople. Tout Psichari est là avec son style inimitablement fluide et musical. Le symbolisme de la pensée, le souci de la langue, l'évocation du décor font de ce livre un pur chef-d'œuvre ; *A l'ombre du Platane*, recueil de 15 nouvelles (1911) ; *Agni* (*La Pure*) (1912), simple histoire sentimentale. Prochainement doivent nous être donnés *La Victoire de l'Amour et de la Douleur* ; *Les Lettres de Myrrhiane* ; *Les Chansons de Myrrhiane et d'Irène*, poèmes en prose.

On voit par là tout ce que doit signifier pour le présent et pour l'avenir l'érection du buste de Chio. Nous avons voulu que les lecteurs de ces chroniques fussent les premiers à apprécier toute la haute portée de cet événement, et à y applaudir. Nos amis

grecs, dont nous avons dû momentanément négliger les ouvrages, nous le pardonneront. Quelques-uns d'entre eux ont droit à un jugement mieux motivé que celui auquel le défaut de place nous oblige parfois à recourir. Nous tâcherons d'y prendre garde. Il s'agit de la Grèce éternelle, celle que ne peuvent entamer ni ternir les convulsions politiques.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

L'« Imagisme » au théâtre : A. Kreymborg. — Un troubadour américain : V. Lindsay. — Carl Sandburg : *Fumée et Acier*.

Nous avons essayé dans notre dernière chronique anglo-américaine de donner une idée de l'« *Imagisme* » par deux exemples vivants, Amy Lowell, la fine poétesse de Boston, et J.-G. Fletcher, le somptueux barde du Sud. L'Imagisme, dont A. Lowell a donné quelques « règles », disons mieux, a indiqué certaines tendances, l'Imagisme n'est point limité à la poésie. Il semble s'introduire jusqu'à la scène américaine, simplifie le décor, stylise les personnages. Avec **Arthur Kreymborg** l'Imagisme devient un art dramatique comme il est art poétique avec A. Lowell, Fletcher, H. D., et d'autres.

L'Imagisme, du reste, est universel. Il a ses représentants en Amérique, en Angleterre. On parle beaucoup en France de « Haï-Kaï », impressionisme synthétique. On voit en divers endroits le romantisme se dépouiller, s'affiner ; le géant devient Tanagra. En Amérique ce mouvement de stylisation émotive (s'il m'est permis de le définir ainsi) est déjà vieux. Il semble pourtant que les œuvres de Lowell et Fletcher en ont mieux marqué les caractères. Kreymborg était déjà connu. Ses *Champignons* ont fait certain bruit. Ses « Anthologies » annuelles sont précieuses : elles donnent, rassemblés en une jolie édition, non point comme tant d'autres en ce pays où les moissons doivent s'amasser dans de gigantesques greniers, tous les poèmes parus dans le trimestre, mais un choix de « Poésie nouvelle ». Celle de 1919 réunit les noms de Conrad Aiken, Emmanuel Carnevali, Jeanne d'Orge, Robert Frost, Arturo Giovannitti, Vachel Lindsay, Max Michelson, Lola Ridge, Carl Sandburg, Evelyne Scott, etc., dont les œuvres citées sont aussi diverses de ton que les chanteurs le sont d'origine. Et cependant, de cette gerbe ce n'est pas

un parfum mélangé qui s'exhale ; de cet orchestre, où tantôt les cymbales éclatent et tantôt murmure le pipeau, c'est une symphonie qui s'élève. Kreymborg y occupe sa place :

SA CHEVELURE

Sa chevelure
est une tente
retenue par deux piquets —
les oreilles, vraisemblablement —
où deux gitanes —
les sottes gens les nomment lèvres —
vous lisent l'âme :
l'une promet
et l'autre vole.
Si les piquets cédaient —
pourquoi donc se cachent-elles ? —
et si la tente
s'envolait — s'abattait —
comme une perruque, ou un nid,
peut-être,
on s'éviterait
de payer des sous
aux gitanes...
peut-être...

Il y en a de plus whitmaniens. Une grande fantaisie, une clownerie qui rappelle l'agilité, entrevue dans leurs Variétés-Théâtres, des équilibristes japonais, alterne avec une gravité d'humeur où seule rit la double rangée de dents blanches d'un noir. — La lune est un thème fréquent (comme on la retrouve dans les estampes japonaises), toute ronde et grave, ou bien fragmentée et rieuse :

dame à figure d'ivoire,
dodelinant parmi des chrysanthèmes flétris

ou bien :

folle qui retrouve ses jupes
pour que luise son ventre blanc.

Ces deux « pointes sèches » sont d'un autre Imagiste, Evelyn Scott.

A côté de ces fines humoresques, nous avons les « Poèmes-Jazz » de Lindsay, celui par exemple (appelé « Le Jazz de Daniel ») où il prie le chanteur « d'entraîner l'auditoire à rugir comme

des lions, et de se joindre au refrain : « Qu'on enchaîneles lions. » C'est dans le « Jazz de Daniel » que le poète fait passer, comme un musicien insinue dans ses orchestrations des thèmes populaires, ou brode sur eux de subtiles variations, les refrains des plus populaires ragtimes. Mais c'est de Kreymborg qu'il s'agit aujourd'hui. Et avec lui de l'Imagisme au théâtre.

Pièces pour Mimes (1) pourraient être définis : « pantomimes jouées ou dansées par des gens ou des automates avec un accompagnement de vers au lieu de musique ». L'originalité du théâtre de Kreymborg, c'est la séparation qu'il fait de l'action et du lyrisme : par exemple dans « Lorsque le saule s'incline » l'action est confiée à des Mimes, le lyrisme à un personnage, en l'occurrence, un vieillard qui « de la main effleure parfois un petit instrument... un tambour, avec un rythme exquis... » Les Mimes sont trois enfants « aux attitudes naïves, gauches, incertaines, timides ». C'est la fine évocation de l'amour, la naissance de cette émotion chez deux êtres, son mystère, sa mort, et toute la tristesse de sa tombe où la petite femme a écrit :

« Mon amour pour lui est mort,
mais mon amour vit encore. »
Et son amour
Porte de blanches fleurs
A ce qui fut son amour de lui.

Et comme un second petit homme passe, le vieillard murmure :

Attention, petit.
Il y a un chemin de cerisiers
qui tourne, venant de sa tombe.
Ne la regarde pas,
ou il te faudra cueillir des fleurs,
à la floraison des cerisiers,
les fleurs étant roses,
ou bien des cerises, aux temps des cerises,
les cerises étant rouges ;
et voyant que fleurs et cerises
sont une jolie variation du blanc,
son amour les portera
à ce qui fut son amour de lui.

Plus directement réaliste est le *Scherzo* où Elle et Lui, nou-

(1) « The other Press », New-York, 1918.

veaux époux, se disputent pour un plat de haricots et finissent par des baisers. Et cette délicieuse conversation entre deux bibelots de porcelaine, Manikin et Minikin, où Elle se montre jalouse de la servante qui caresse Manikin (Lui) à chaque fois qu'elle l'époussette ! Minikin menace même de se suicider en se jetant du haut de l'étagère sur le plancher du salon.

ELLE. — Ne t'aventure pas à la défendre,
Manikin, tu ne connais pas les femmes vivantes.
Quand je suis bien placée,
je peux voir comme elle te câline,
te caresse comme un perroquet du bout de ses doigts,
souffle sur le grain de poussière de ton œil,
de son souffle le plus doux,
te tient au bout de son bras tendu,
et te fixe de son regard d'araignée,
te tient absolument serré contre sa joue,
sa joue teintée de rose,
avant de te relâcher !

Mais Manikin rassure Minikin : il n'aime pas les femmes vivantes. La bonne de la maison a

Une figure veinée de sang, et sa peau se ride,
ses yeux sont quasi ceux d'une poule,
ses mouvements.....
invinciblement laids,
ses cheveux.....

ELLE. — Ses cheveux ?
LUI. — Par bonheur je ne les ai pas vus défaits ;
j'imagine qu'elle les défait dans les ténèbres,
et qu'alors ils ressemblent, assurément, à
un fouillis d'herbes mauvaises.
ELLE. — O redis, Manikin, cette phrase sucrée !

Et puis, enfin, Manikin, qui est aussi sage que poète, dissert sur l'instabilité des émotions humaines :

LUI. — Leurs états d'âme obéissent à la modulation
comme les étangs aux brises vaines.
Ces gens-là peuvent dire, au départ :
Je vous aime.
Cela peut être vrai, bien sûr —
aussi vrai que lorsque nous disons : « Je vous aime. »
Mais ils ne peuvent dire :

« Je vous aime »,
qu'autant que la brise souffle,
et que l'eau n'est point séchée.
Ils sont honnêtes —
ils pensent ce qu'ils disent —
passionnément, tenacement, tragiquement.
Mais quand l'émotion languit,
ils doivent dire,
s'ils sont vraiment honnêtes :
« Je ne vous aime pas. »
Ou bien ils doivent dire
« je vous aime »
à quelque autre personne.

ELLE. — A quelque autre personne ?

LUI. — Eh bien, vous et moi —
nous nous le sommes dit —
nous avons eu à nous le dire
pendant cent soixante-dix ans
et nous aurons à nous le dire toujours...

Et l'acte finit sur un nouvel aveu qui suit l'évocation du Musée anglais où se trouvaient les deux statuettes avant de venir « dans cet horrible salon yankee ».

Kreymburg nous offre encore quelques actes où l'émotion et la fantaisie tracent de fines arabesques. Il a parcouru — en trouba-dour, m'écrit-il, — l'immensité des terres américaines, offrant ses images à un public curieux, vivant de ses représentations comme un forain de ses parades.

§

Un autre écrivain, dont nous avons présenté aux lecteurs du *lercure* le dernier livre de vers, **Vachel Lindsay**, a, voici ngtemps, couru les campagnes américaines, récitant ses vers, les amant, les mimant, prêcheur d'héroïsme, semeur d'idéal, et vi-nt de son sacerdoce. C'est dans ces courses que la poésie est venue pour lui une chose destinée à être « dite », le doigt levé, poing levé, poitrine en avant, l'œil étincelant. On peut la con-voir autrement. L' « Imagisme » est chose différente. Il faut mirer l'attitude de Vachel Lindsay pour ce qu'elle a de sincère-ent idéaliste, au pays des gratteciels bourdonnants. Le livre e vient de publier « The Macmillan Company » s'appelle

« Guide commode pour les mendiants » et, en sous-titre, « pour ceux surtout de la Fraternité poétique ».

La Préface nous indique les « Règles de la Route » :

(1) S'éloigner des villes.
(2) S'éloigner des chemins de fer.
(3) Rester étranger à l'argent et ne porter point de bagage.
(4) Demander à dîner vers onze heures un quart.
(5) Demander à souper, à coucher, à déjeuner vers cinq heures moins le quart.
(6) Voyager seul.
(7) Etre propre, réfléchi, chaste et civil.
(8) Prêcher l'Evangile de beauté.

Fidèle à ses règlements, voici notre barde en Floride, affrontant la pénombre des bois, les dindons des fermes, les chiens hurleurs, les paysans méfiants et durs. Le voici en Géorgie, au Kentucky, en Pensylvania. C'est un défilé charmants de types, irlandais bavards, polonais mystérieux, catholiques, presbytériens ; c'est le parfum des prairies ; c'est, le soir après plusieurs heures de marche, l'hospitalité de quelque campagnard dont le cottage se tapit au fond d'un val :

Le jeune maïs frôlait les murs de la maison, et des armées, et des armées de jeune maïs bivouaquaient, élevant leurs glands sucrés jusqu'aux étoiles.

On pense bien que le chanteur errant n'est pas toujours accueilli par des cœurs bienveillants. Telle vieille dame le soupçonne et en veut à sa belle fille de lui offrir gîte et couvert. Telle autre ne se déride qu'à l'annonce qu'il est poète et récite des vers. On lui offre parfois un bain tiède. Parfois aussi on lui sert le dîner traditionnel des familles pauvres :

Oncques ne vis beefsteak plus épais. Il y avait une garniture d'oignons frits. Il y avait une mer séparée de sauce. Il y avait une colline de beurre, une colline d'épaisses tranches de pain. Il y avait une délectable montagne de purée. C'était tout.

Cela respire un clair enthousiasme. Le ton est souvent religieux ; et la langue de Lindsay est, quoique prose, toujours celle de ses poèmes, dense, large, biblique. Il se compare volontiers à saint François. S'il n'en a point la lumineuse obstination, et le parler intelligible aux oiseaux, il reste, comme lui, fidèle à sa sœur la Pauvreté et à son frère le Soleil.

§

Fumée et acier est le nouveau livre de vers de Carl Sandburg dont j'ai analysé dans le « Mercure » du 15 mars les deux premières publications.

Nous retrouvons ici la personnalité du poète telle que « Poèmes de Chicago » nous l'avait montrée :

Je m'enfonce, avec la faim,
Dans les rêves
Et la solitude,
Et vais, parmi la pluie,
Vers des collines criblées,
Où m'attendent des hommes pleins d'espoir.

Nous y retrouvons encore le créateur, le faiseur de la légende, ar leur civilisation a fait des merveilles :

Une barre d'acier — ce n'est
ue fumée, à son cœur, fumée et sang de l'homme.

. . . .

e feu va et vient,
t la barre d'acier est un canon, une roue, un clou, une pelle,
n gouvernail dans la mer, une hélice dans le ciel ;
toujours, obscure dans son cœur et tout du long,
Fumée et sang de l'homme.
ttsburg, Youngstown, Gary — elles font leur acier avec des hommes.

Sans doute cette Légende est brutale et Sandburg ne la chante s sur des chalumeaux. « Fumée et Acier » est plus compact, is dur, plus sillonnée de rougeurs — usines et crépuscules ci- ins — que les précédents livres. On sent que Sandburg qui it essayé et a essayé le public américain dans ses « Poèmes de cago » ; Sandburg qui a étendu, magnifié, approfondi sa vi- ı dans « Cornhuskers », a ici frappé fort, et la trempe de ses mes en a reçu un éclat nouveau. Les thèmes sont à peu près blables : formes éphémères de la vie, l'homme, les reflets de , et même des apparences plus solides comme Anna Held, fit tant parler d'elle, de ses épaules, de ses chansons :

s serre-freins des trains qui traversent la prairie de Nebraska,
de l'industrie du pin et du mélèze dans le Nord Ouest, ceux des
ıes au Centre, les maires des cités du Sud, disent à leurs copains
eurs femmes maintenant : « Je vois sur les journaux que Anna
est morte. »

A côté des reflets qui sont « des joujoux pour le vent », voici des choses durables :

Omaha (par exemple)
Qui jure, sa figure sale,
Et travaille pour assurer au monde un déjeuner.

Pourtant même les plus solides monuments de l'homme, même les plus belles gloires du monde, tout passe. A l'endroit où des femmes chantaient :

Nous sommes la plus grande cité,

il y a « des rats et des lézards ».

Les pieds des rats
écrivent sur les seuils des portes...
Et même les hiéroglyphes des rats
ne nous disent rien, rien du tout...

Et lorsque le poète s'est promené dans la ville de Suède où « les rues sont aussi étroites que des cous de poissons salés », il lui a semblé que les rois statufiés, rois guerriers, rois législateurs, et qui ont fait une nation, étaient de pauvres vanités. Et le thème de l'universel évanouissement est l'âme même de cette poésie.

Mais ce n'est point ici le thème repris du romantisme. Point de lassitude, point de rêverie vague, aucun de ces « maux » que le professeur Babbit dénonce aux jeunes Américains comme le danger du nouveau monde. Plus nous sentons que le passé nous échappe (« Le passé est un baquet de cendres »), plus « Demain » doit être aujourd'hui notre grande affaire. De là ce bel et jeune orgueil du poète devant toutes les manifestations de la vie américaine, son goût pour l'argot de l'ouvrier, de l'apache, son amour des mots propres qui peignent une réalité immédiate. De là son art débarrassé de tout l'attirail romantique, au risque de choquer le sentiment du lecteur.

Vraiment l'on sent que — vocabulaire, grammaire, images, rythme — l'on est ici en présence d'une chose nouvelle, dont aucune traduction ne me semble pouvoir donner l'idée. Qu'on ne se hâte pas de croire que c'est là toute la poésie américaine. Il y a l'Imagisme, amplement représenté, comme le prouve l'Anthologie de Kreymborg.

Il y a John Gould Fletcher, plus somptueux et plus arden

que ses confrères imagistes. Carl Sandburg, que quelques poèmes suffiraient à classer parmi eux, est une figure à part. On ne peut pas dire qu'il soit l'héritier direct de Whitman. Ses rythmes lui viennent du « plunka plunka plunk » du banjo ; ses images du ciel d'Amérique où les aurores boréales ouvrent leurs éventails de soie verte, de la Prairie où les maïs dorés lisent « les lettres que la pluie leur apporte » de l'Océan.

JEAN CATEL.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Le Miroir de l'histoire. — C'est une question des plus intéressantes qu'abordait récemment, dans le *Progresso*, de Bologne, un écrivain et journaliste italien de talent, M. Gerolamo Lazzeri. L'histoire est-elle capable de fournir au romancier, au poète, au dramaturge une matière esthétique suffisante pour permettre l'éclosion de l'œuvre d'art ? Et si la question paraît résolue par l'affirmative pour l'histoire proprement dite, telle qu'elle se présente avec le recul et le prestige du passé, en est-il de même pour l'histoire la plus contemporaine, celle qui vient de se faire ou se fait encore sous nos yeux et dont les acteurs peuvent être encore vivants ? M. Gerolamo Lazzeri n'hésite pas à répondre oui, dans ce second cas comme dans le premier, car pour lui les deux n'en font qu'un et la question reste identique à elle-même, indépendamment de toute condition de temps.

Toute matière, dit-il, peut être élevée à l'art, et l'œuvre d'art, quand elle est réalisée, l'est malgré et en dépit de l'argument qui l'inspire, de la matière qui la nourrit... Bien mieux, il est facile de voir que, pourvu que l'œuvre d'art soit réalisée, elle devient un merveilleux *miroir de l'Histoire*. L'artiste, en d'autres termes, élevant à l'art le fait historique brut, réussit, par sa représentation artistique propre, à compléter l'histoire, qui se traduit ainsi en une véritable et personnelle interprétation lyrique, par suite au plus haut point humaine. Quand Gœthe, par exemple, transposant le fait historique cru et nu, crée *Egmont*, il arrive à illuminer, bien mieux que ne l'ont pu faire tous les historiens, les révoltes belges contre le despotisme et la férocité de Philippe II ; il parvient de la sorte à exprimer, dans son drame, une représentation si profondément humaine du moment historique dans lequel l'action se déroule, que son œuvre en vient à constituer un véritable et fidèle miroir de l'histoire. On en pourrait dire autant de *Don Carlos* de Schiller, où l'âme espagnole du XVIe siècle trouve une représentation incom-

parable, ou pour les *Promessi Spcsi* de notre Manzoni, où toute une période historique italienne est reflétée merveilleusement.

Pour ce qui concerne les événements historiques tout récents, la littérature de guerre fournit déjà quelques exemples d'indiscutables œuvres d'art. A l'appui de sa thèse et sous ce point de vue, le critique italien en examine deux : une anglaise et une française. L'œuvre anglaise est *Sands of Fate*, de Sir Thomas Barclay (traduit en français sous le titre : *les Tribulations d'une conscience impériale*). Ce livre, qui a eu un gros succès en Angleterre et aux Etats-Unis, est une fantaisie dramatique où figurent Guillaume II, Bethmann-Hollweg, Jagow, Tirpitz, Ballin et d'autres personnages, quelques-uns imaginaires, dont l'auteur traduit excellemment la psychologie et les états d'âme depuis la déclaration de guerre jusqu'à la révolution allemande.

L'œuvre française examinée par M. Gerolàmo Lazzeri est le *Nach Paris* de M. Louis Dumur. Voici ce qu'il en dit :

> M. Dumur a lui aussi travaillé sur documents et sur documents officiels ; mais lui aussi s'est gardé de faire une froide reconstitution historique. Il a préféré interpréter l'histoire, la revivre avec sa propre et authentique personnalité, s'attaquer en somme à l'œuvre d'art.
>
> Le roman conte la vie de guerre d'un aspirant officier allemand depuis le début du conflit jusqu'à la première Marne. Wilfrid Hering, le protagoniste, fait à la première personne le récit de ses propres souvenirs, évoquant ses compagnons d'armes, les marches, les batailles auxquelles il a pris part. Hering est le jeune étudiant allemand, appelé aux armes au moment de la mobilisation, un de ces innombrables étudiants qui se battaient en duel dans les villes universitaires et dont le sort fait des protagonistes de la grande guerre. Ce n'est pas le type légendaire du teuton barbare et sauvage : c'est un jeune homme personnellement doux, qui ne ferait pas de mal à une mouche et qui au fond est plutôt ennuyé que la guerre vienne interrompre ses vacances et l'éloigner de sa fiancée. C'est un bon garçon ; mais, une fois la livrée endossée il devient un instrument aveugle de la machine de guerre allemande. Il ne ferme pas les yeux à la réalité, et s'il n'ose pas rechercher qui provoqué la guerre et accepte sur ce point la version officielle, il se rend toutefois compte que ses compagnons se livrent à des excès cruels, auxquels lui-même ne sait souvent pas se soustraire.
>
> Dumur, profond connaisseur d la littérature, du peuple et de la psychologie allemande, a su créer e Hering le type prédominant de l'Allemand. Et Hering apparaît comme un homme bien vivant, plein de propre humanité nettem délimitée, merveilleusement recueillie da

chacun de ses traits psychologiques, pénétrée jusque dans le fond même de son essence. Il en est de même des hommes et des masses qui se meuvent autour du protagoniste, et qui ne sont pas du tout les Allemands conventionnels, créés par la fantaisie échauffée des passions déchaînées par le conflit, mais des Allemands véritables, étudiés en pleine vie et représentés sans exagération et sans esprit sectaire. Dumur ne s'est pas limité seulement à mettre en lumière les côtés barbares et brutaux du caractère allemand : à côté de la figure de Hering, bon dans le fond, mais incapable de résister à la contagion de la folie de ses camarades ; à côté des types de sous-officiers bestialement cruels, d'abord avec leurs propres soldats, puis contre leurs ennemis désarmés ; à côté de l'officier espion qui sert de guide sûr dans les régions envahies, parce qu'il les a habitées et visitées pied à pied pendant la paix, Dumur a su créer la délicieuse et inoubliable figure du lieutenant Kœnig, en qui se résument tous les élans idéalistes qui existent chez l'Allemand, élans qui lui permettent de se révolter contre l'organisation mécanique qui étouffe la personnalité et d'affronter sereinement le sacrifice suprême.

J'ai dit que Dumur avait écrit son roman avec la préoccupation de suivre dans leurs lignes essentielles les documents officiels de la guerre ; mais cette préoccupation, heureusement, est restée tout extérieure, dominée intimement par celle de viser surtout à l'œuvre d'art. C'est ainsi qu'il a pu écrire, par exemple, les magnifiques et irrésistibles pages sur l'incendie de Louvain, qui sont parmi les plus belles du roman et de la littérature française de guerre. Je ne saurais dire jusqu'à quel point la froide vérité historique y est conservée, mais je sais que de pareilles pages sont pleines de vérité artistique, et cela me suffit. L'œuvre de Dumur n'est pas dépourvue de hardiesses : il y a une scène qui décrit le viol d'une jeune fille et où l'écrivain a su pousser jusqu'aux extrêmes limites l'art de l'horreur et de l'épouvante ; pages d'un réalisme qui rappelle Zola, non parce qu'il s'est inspiré de Zola, mais parce qu'il a réussi à donner une représentation artistique telle que le grand réaliste français savait, dans ses bons moments, en produire.

Or, il est clair que Dumur, en se disposant à écrire un semblable roman, courait le plus grand risque de tomber dans la rhétorique, dans le faux, dans la démagogie, ou pire encore. Rien de tout cela, parce qu'il a su écrire une admirable œuvre d'art, dans un style vigoureux, toute de nerfs contractés, de musculatures cachées, de clairs-obscurs merveilleux, équilibrée à la perfection ; une œuvre d'art toute d'humanité, représentatrice de la crue vérité historique, d'une manière extraordinairement perspicace. Et les effets du livre sont terribles : je ne sais si l'auteur a voulu faire œuvre vengeresse, mais il est certain que *Nach Paris !* est le livre le plus sanglant, le réquisitoire le plus

ardent et le plus mordant que je connaisse contre l'Allemagne de la guerre. Pour les Français il doit devenir un livre sacré : sacré parce qu'il continue admirablement la grande tradition narrative de la France, et sacré parce que c'est le poème du redressement français et de la barbarie germanique.

Revenant alors à sa thèse, l'écrivain italien reconnaît dans le roman de M. Louis Dumur « le plus pur miroir dans lequel une des plus récentes pages de l'histoire se soit reflétée sans feinte (*il piu nitido specchio in cui una delle piu recenti pagine storiche si sia senza infingimenti riflessa*). Et M. Gerolamo Lazzeri conclut par cette comparaison que de même que la beauté de certaines femmes ressort mieux quand on la voit dans le cadre d'un miroir, de même l'atrocité des premiers mois de la guerre, la folie de tout un peuple se révèle et se saisit mieux dans les pages d'un livre tel que celui-ci. Ce roman constitue de la sorte la plus pénétrante histoire de l'esprit et de la mentalité qui ont poussé les Allemands dans le gouffre de la guerre mondiale.

LUCILE DUBOIS.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

LE NOUVEAU MINISTÈRE. — Le chef du nouveau gouvernement est M. Henry Carton de Wiart. Il appartient au groupe catholique, qui est numériquement le plus considérable du Parlement, sans toutefois y disposer de la majorité. M. Henry Carton de Wiart, lorsqu'il entra à la Chambre, vers 1895, en était le benjamin, mais déjà il y faisait figure comme un des fondateurs d'un nouveau parti, celui de la démocratie chrétienne, qui, sans rejeter précisément la discipline du vieux parti catholique conservateur, se réclamait surtout de la fameuse encyclique du pape Léon XIII : « De Rerum novarum » et luttait pour des réformes inspirées d'un sentiment de justice sociale. Par la suite, le parti démocrate chrétien, du moins sa fraction parlementaire, dirigée par MM. Jules Renkin et Carton de Wiart, fusionna avec la Droite, imprégnant celle-ci d'un esprit nouveau, l'esprit de la *Jeune Droite*, qui domine actuellement le parti catholique.

C'est ainsi qu'un an avant la guerre, M. Henry Carton de Wiart devint ministre de la Justice, fonctions qu'il continua à

exercer pendant l'exil du Havre. Après l'armistice il démissionna et, singulière ironie des choses, c'est le subversif citoyen Vandervelde, grand apôtre de l'Internationalisme révolutionnaire, qui le remplaça à la tête de la magistrature chargée du maintien de l'ordre légal. Le nouveau premier ministre est un francophile ardent, si ardent que sa nomination fait grincer les dents des flamingants. Avocat et juriste de renom, M. Henry Carton est un littérateur distingué dont les œuvres : *Les Contes hétéroclites, la Cité Ardente, les Vertus bourgeoises,* honorent les Lettres françaises en Belgique. Il possède en France et notamment à Paris, où il fit une partie de ses études de Droit, des relations précieuses dans le monde littéraire et politique ; il appartient à l'Académie des sciences morales et politiques ; le choix de sa personnalité serait du plus heureux augure pour la communion franco-belge, s'il n'y avait une ombre fâcheuse au tableau ..

Cette ombre, c'est le nouveau ministre des Affaires étrangères, M. Henri Jaspar. Celui-ci est un nouveau venu dans la politique militante. Avant la guerre, on ne le connaissait que comme un avocat actif, achalandé et audacieux. Du temps où le parti catholique semblait invulnérable, il s'y rallia ; mais toute son activité, qui est dévorante, semblait être dévolue au Barreau. Quand le roi Albert rentra à la tête de ses troupes victorieuses, une camarilla d'avocats le persuada de changer de gouvernement et introduisit M. Henri Jaspar dans la nouvelle combinaison, avec le titre de ministre des Affaires économiques. A défaut de compétence, les industries reconnurent en lui des facilités d'assimilation et une grande capacité de travail. Mais ces promesses ne furent malheureusement que d'une durée trop courte pour se réaliser, car à peine commençait-il à s'initier à ses fonctions nouvelles qu'une combinaison politicienne les lui faisait abandonner pour passer à l'Intérieur. Ce fut un déplorable ministre de l'Intérieur, insolent envers la Chambre en même temps que d'une faiblesse décevante envers les factieux du flamingantisme activiste et de l'internationalisme révolutionnaire. Il osa infliger un blâme à l'administration communale d'Anvers qui avait eu le courage de prendre des mesures d'ordre contre une manifestation de pannéerlandisme, etc. ; quelques jours après, la Chambre était envahie par une bande d'energumènes devant laquelle le gouvernement, dont faisait partie M. Henri Jaspar, capitula

honteusement. Devant la Chambre, sur la question flamande, il disait oui un jour et non le lendemain avec une fâcheuse désinvolture, et quand on lui reprochait ses palinodies, il répondait en frappant son pupitre du poing : « Je fais ce que je veux. » En réalité, il ne faisait aucunement ce qu'il voulait, sa tactique consistait à suivre ceux qu'il croyait les plus forts ; mais le plus souvent il croyait de travers. En tout cas sa politique, celle du doigt mouillé, n'était pas une politique de gouvernement, mais d'aventures. Au sein du Conseil des ministres, il préconisa une tactique de rapprochement avec les bolchevistes et il fut de ceux qui adoptèrent l'attitude abominable de s'opposer au transit par la Belgique des armes et munitions destinées à la Pologne. M. Henri Jaspar juge de la politique française avec cette superficialité des personnes légères et un peu outrecuidantes qui connaissent insuffisamment la France.

Aussi bien a-t-il la confiance du parti flamingant et du groupe des énergumènes d'extrême-gauche. Ce sont eux qui l'ont imposé. Sans doute a-t-il donné des gages contraires et précis à M. Carton de Wiart, sans quoi sa présence à la direction de nos Affaires étrangères serait un danger, un danger d'autant plus grand que sa personnalité est envahissante et que rien, dans sa formation, ne l'a préposé à un poste d'aussi haute importance. Il faudra la plus grande énergie à M. Carton de Wiart pour le maintenir dans la mesure ; c'est mon devoir de souligner ce danger ; je le fais d'autant moins de gaieté de cœur que j'ai personnellement des motifs de déférence envers M. Jaspar ; mais je me suis imposé dans ces chroniques de n'envisager que l'intérêt de mon pays.

Aux Finances, qui ont le plus grand besoin d'être restaurées, ce n'est heureusement pas un avocat, ni un politicien qu'on a appelé, mais un technicien, le colonel Theunis, qui nous a rendu les plus grands services comme membre belge de la Commission des réparations. C'est un homme très compétent et l'on n'aurait pu faire meilleur choix.

Mais pourquoi à la Guerre encore un avocat ? La précédente expérience aurait dû suffire... Il est vrai que celui-ci s'est battu ; mais il appartient à l'espèce politicienne la plus déformée, ce M. Devize qui, avant d'être un Belge, se tient pour un radical et mettait pour conditions de la collaboration de son parti

au gouvernement des exigences uniquement inspirées par des considérations mesquines de parti.

Aux Colonies, encore et toujours un avocat !

Un avocat, pour ne pas changer, aux Sciences et aux Arts, mais un avocat lettré, passionnément francophile et qui l'a prouvé : M. Jules Destrée, dont le nom évoque de courageuses campagnes sociales et un rôle fécond dans l'évolution littéraire belge.

Aux Affaires économiques, où un industriel semblait désigné, c'est l'avocat Vandevyvere de Gand qui sera le grand maître. Pourquoi ? Tout simplement parce que les Flamingants exigent un droit de regard et de contrôle. Quant à la renaissance économique du pays, nos capitaines d'industrie s'en chargeront tout seuls et ce sera comme si M. Vandevyvere n'existait pas. Du reste existe-t-il ?

Même histoire aux Chemins de fer. Ce département si important sera dirigé par l'avocat Neujean, de Liége, homme charmant s'il en est, mais qu'on a placé là simplement pour donner une pitance aux anticléricaux. Mauvais système pour renouveler le matériel, empêcher les trains de dérailler et les obliger de partir à l'heure. Je ne veux pas médire, il s'en faut, de nos loges maçonniques, mais, il n'y a pas à dire, la maçonnerie et le rail, ce n'est pas tout à fait la même chose.

J'étais à Bruxelles pendant que se constituait le nouveau ministère. L'opinion publique s'en désintéressait complètement. Je ne pense pas qu'elle avait tort. Avec ou sans gouvernement, les énergies nationales suffisent pour la reconstitution belge et c'est l'essentiel. Mais le dernier acte du Cabinet Delacroix a profondément indisposé les éléments sains du pays ; avant de quitter le pouvoir, il a délégué MM Poullet et La Fontaine pour nous représenter, aux côtés de M. Paul Hymans, à la Conférence de Genève. M. Paul Hymans est un patriote décidé, mais M. Poullet est un des chefs de flamingantisme, un adversaire de l'influence française. Quant à M. La Fontaine, apôtre du pacifisme, il s'est publiquement déclaré en faveur de concessions aux Allemands. La nomination de MM. Poullet et La Fontaine apparaît à beaucoup comme une inconvenance.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Italie.

Les résultats de la politique giolittienne. — En mai 1915, M. Giolitti était appelé par l'Italie entière « traître à son pays », et il n'était pas d'injure qu'on ne lui décernât. En novembre 1920, on l'accueille avec des acclamations enthousiastes à son retour de Rapallo et de Sainte-Marguerite ; on ne parle plus de lui que dans les termes les plus flatteurs, il a reconqnis toute sa popularité d'avant 1914. A quoi est dû ce revirement ? Et comment est-il explicable que l'Italie se soit donné de nouveau comme maître le neutraliste de 1915 ?

Il y a de tout dans cette exaltation d'un vieillard de quatre-vingts ans qui donne le spectacle d'une étonnante activité et qui a accepté le pouvoir dans des conditions très difficiles. Il y a avant toutes choses du mécontentement. Les Italiens n'ont pas été satisfaits de l'attitude que les Alliés ont eue à leur égard pendant les deux années qui ont suivi l'armistice. Cette question de l'Adriatique, qui vient de se résoudre avec peine, a fait le plus grand mal aux relations entre Français, Américains et Anglais d'une part, et Italiens d'autre part. Le peuple italien, nous l'avons déjà dit, est extrêmement impressionnable ; il a la réaction très vive ; il n'a pas toujours l'esprit critique en éveil ; il est facilement sensible aux campagnes de presse. Or il faut reconnaître que bien des journaux de la péninsule ont trop facilement supposé de la mauvaise foi chez les Alliés ; ils ont contribué à créer un peu partout un état d'esprit qui nous était défavorable... Heureusement maintenant l'affaire est liquidée ; on n'en parle plus ; le bon sens triomphe ; et même les nationalistes acceptent, par patriotisme, une solution qui ne les satisfait pas.

Malgré cela, soyez persuadé qu'il restera quelque chose de l'hostilité que l'Italie a témoignée si longtemps à l'Angleterre et à la France. Bien des journalistes s'efforcent de faire croire au peuple que le traité de Rapallo est un échec pour la diplomatie française ! C'est ainsi qu'on fait l'opinion.

Cette hostilité était très forte au moment où M. Giolitti arriva au pouvoir, et elle fut certainement pour beaucoup dans son retour au Palais Broschi.

Mais les Italiens n'étaient pas seulement mécontents des Alliés, ils l'étaient surtout du « mauvais berger » : c'est ainsi qu'on a

souvent appelé, depuis sa chute, M. Nitti. Ce Napolitain, intelligent et fin, roublard et aimable, a fait naître toutes les espérances lorsqu'il a succédé à M. Orlando, espérances qui se sont vite dissipées, pour faire place aux plus grandes déceptions. M. Nitti a été pris à son propre piège ; il a cru que l'habileté était la qualité essentielle, unique, de l'homme d'Etat ; il mettait son point d'honneur à résoudre, en se jouant et en souriant, les situations les plus compliquées ; mais il les résolvait très souvent de travers ; il a voulu faire l'équilibriste ; mal lui en a pris, car la chute a été rude.

Il a laissé son pays dans une profonde anarchie sociale. Ce sont peut-être les événements qui ont amené cette évolution fatale ; mais un homme d'Etat doit dominer les événements, M. Nitti ne fut donc pas un homme d'Etat. Lorsqu'il abandonna la Présidence du Conseil, il y avait grèves sur grèves ; le principe d'autorité n'était plus respecté par personne ; les Italiens clairvoyants envisageaient les pires catastrophes ; un Ferrero prévoyait l'anarchie totale. N'était-il pas pénible de voir des cheminots et des employés des postes se croiser les bras pour le plus futile prétexte ? Que pouvait-on attendre d'un pays où on n'était pas sûr de prendre son train le lendemain ? M. Nitti avait laissé faire ; les socialistes et les syndicalistes, ravis de l'inaction gouvernementale, en avaient fait de toutes les couleurs. Malgré la confiance qu'on pouvait avoir dans le bon sens du peuple italien, il y avait des moments où l'on se prenait à désespérer.

La marche vers l'anarchie, qui se faisait au pas accéléré, ne pouvait pas s'arrêter brusquement. Au début, M. Giolitti dut faire des concessions. Et c'en fut une (très dangereuse à vrai dire) que de laisser les ouvriers occuper les usines, sans appeler un gendarme ni un agent de ville. On put croire, à ce moment-là, en France et dans les autres pays européens, que le Président du Conseil italien pactisait avec les révoltés. C'était une erreur ; et on comprend maintenant quelle a été au fond la politique de M. Giolitti en août et septembre 1920.

En prenant le pouvoir, il avait deux ennemis féroces : les « fasci », nationalistes ou nationalisants, pleins d'admiration pour d'Annunzio, et les gros industriels, menacés de gros impôts. Ces derniers essayèrent de le renverser ; et pour cela ils n'hésitèrent pas à favoriser les tentatives bolchévistes ; M. Nitti était dans la

coulisse. Or, M. Giolitti est un vieux lutteur. Lorsque l'occasion se présenta de montrer aux industriels combien grande était leur faiblesse sans l'appui gouvernemental, il n'hésita point. Les métallurgistes ayant décrété le lock-out, et les ouvriers l'occupation des usines, M. Giolitti dit au nom du gouvernement : je reste neutre. Effroi des industriels qui comptaient sur les carabiniers pour rétablir l'ordre. La lutte se poursuivit pendant des semaines. Le gouvernement restait impénétrable. L'expérience eût été désastreuse pour tout autre ministère que le ministère Giolitti. Un beau jour, le lion de Dronero intervint ; et ce fut pour dire aux industriels : « Vous êtes à ma merci, vous le voyez vous-mêmes, puisque vous êtes obligés d'accepter toutes mes conditions. » Et une des principales conditions de la paix était le contrôle ouvrier dans les fabriques.

Le résultat de cet épisode fut donc de faire sentir aux industriels tout le poids de l'autorité gouvernementale. La ploutocratie milanaise dut confesser, la rage au cœur, qu'elle avait trouvé un maître. Elle n'aurait plus désormais la tentation de déchaîner un mouvement antigiolittien, puisque cela avait failli lui coûter la vie. Après la nomination d'une commission chargée de définir ce que serait le contrôle ouvrier, les socialistes officiels crurent avoir remporté une première victoire éclatante. Ils en devinrent plus audacieux ; et on assista alors, pendant les mois de septembre et d'octobre, à une série de manifestations ultra-communistes ; *l'Avanti* parlait beaucoup plus de ce qui se passait en Russie que des événements italiens, la tendance extrême fut la plus forte, le pauvre Turati devint un lamentable réactionnaire et Serrati lui-même fut suspecté de modérantisme ; on adopta les formules les plus simplistes, celles qui frappent la foule ignorante : « Le seul moyen pour le peuple italien d'être heureux c'est d'adopter intégralement le régime léniniste. »

Mais après avoir donné aux industriels une vigoureuse leçon, M. Giolitti songea à donner aux communistes celle qu'ils méritaient. Si ceux-ci avaient pu se croire protégés par M. Giolitti, ils furent bien vite détrompés, le jour où ils virent M. Giolitti ordonner que la fête de la victoire, qui n'avait jamais été commémorée, fût célébrée cette année avec le plus d'éclat possible. M. Giolitti réparait ainsi la grande faute de M. Nitti, qui n'avait jamais su ou n'avait jamais voulu magnifier la conduite de l'armée italienne.

L'apothéose de la victoire fut donc l'œuvre du « Traître » de 1915 Les premiers stupéfaits furent les « socialistes officiels ».

Ils furent encore bien plus étonnés lorsqu'ils virent se constituer, pour les élections administratives, le Bloc de l'ordre, sous l'égide de M. Giolitti. Ils comprirent dès lors que la lutte allait être très dure pour eux, et qu'ils ne reverraient probablement plus les beaux jours du Ministère Nitti.

Les succès du bloc giolittien aux élections grandirent le prestige de celui qui en avait préconisé la constitution. M. Giolitti arrivait donc à mettre chacun à sa place. Nous avons dit comment il s'y était pris pour les industriels. Nous voyons maintenant comme il sut « rouler », les socialistes qui crurent, pendant quelques semaines, avoir capté sa bienveillance. Enfin il put, par les négociations de Rapallo, imposer silence aux nationalistes « fascisti » qui, le problème adriatique résolu, devront désormais rentrer dans les rangs des partis de l'ordre.

La fortune a servi jusqu'à présent à M. Giolitti. Je serais étonné qu'il n'y mît pas le comble, en faisant de nouvelles élections législatives. L'histoire de ces vingt dernières années nous apprend que ce vieillard a toujours excellé à dissocier les partis, à désagréger l'opposition et à créer, de pièces et de morceaux, une majorité giolittienne. Il peut maintenant exercer ses grandes qualités de tacticien. L'heure est propice. Le parti socialiste est miné par des discordes entre modérés et extrémistes ; le parti catholique populaire n'est guère plus uni ; les libéraux et les démocrates ne demandent qu'à être guidés. L'expérience des élections municipales peut se recommencer en grand. Il faut avouer que le meilleur moyen de redonner la paix sociale à l'Italie, c'est d'anéantir l'unité socialiste ; puisqu'en cette matière M. Giolitti est un excellent démolisseur, il est probable qu'il démolira. En l'occurrence, démolir, c'est reconstruire. L'édifice social est tellement lézardé, en Italie, qu'il faut tout reprendre à pied d'œuvre. Le Président du Conseil l'a compris ; il commence par le commencement, il rétablit le principe d'autorité, le principe de discipline collective ; et il ne peut le faire que contre les socialistes. Et ceux-ci savent bien que désormais ils vont trouver la main de fer sous le gant de velours.

J. M.

§

Pologne.

LA HAUTE-SILÉSIE. — L'affaire des « émigrés », c'est-à-dire la question du vote des personnes nées sur le territoire plébiscitaire mais qui n'habitent plus le pays, vient d'avoir un grand retentissement non seulement en Pologne et en Allemagne, mais aussi en France et en Angleterre. Après avoir consenti à cette « liaison dangereuse » du montant des réparations et du résultat du plébiscite, M. Leygues n'a pu s'abstenir cependant d'indiquer devant la Commission des Affaires Etrangères de la Chambre l'importance capitale du problème silésien en général et de la question des « émigrés » en particulier. En effet, ce vote des « émigrés » n'est pas autre chose qu'une commode planche de salut pour sauver les espoirs allemands d'un naufrage imminent. Dans ce but, on a même laissé s'accréditer une légende sur les 300.000 « émigrés » prêts à voter pour la plus grande Allemagne, Haute-Silésie comprise. Pourquoi 300.000 ? Pourquoi pas 3.000 ou 3.000.000, ou 30 même à la rigueur ?... Il suffit de compulser les statistiques officielles prussiennes pour voir toute l'absurdité de cette thèse. Il est évident que ce nombre de 300.000 est calculé exprès pour couvrir le déficit prévu des voix allemandes haut-silésiennes, et cette « armée de votants » est tout simplement une réserve stratégique destinée à enlever la position. La proposition anglaise de les faire venir voter à Cologne — puisque tout le monde reconnaît que leur arrivée en Haute-Silésie serait exceptionnellement dangereuse — dénote chez ses auteurs, tout au moins, une robuste imagination inventive. Par malheur (ou par bonheur ?) cette nouvelle proposition contredit formellement le § 4 de l'Annexe au Traité de Paix qui ordonne explicitement : « Chacun votera dans la commune où il est domicilié ou dans laquelle il est né. » Ainsi, pour sauver une disposition absurde (faire décider le sort d'un pays par ceux qu'aucun lien réel n'y rattache), on crée une nouvelle absurdité et on viole quand même le Traité de Versailles. S'apercevra-t-on à temps qu'on pourrait assouvir cette « passion revisionniste » dans un sens opposé ? Il suffirait de retirer purement et simplement le droit de vote aux « émigrés » pour supprimer toute difficulté. Hélas ! cette solution n'a pour elle que le mérite du bon sens !...

Tout cet « incident » des émigrés ressemble à un épisode d'une

grande bataille : de son issue, négligeable en apparence, dépend en réalité la possession de la position principale. Et avec cette « position », c'est le sort de la bataille, c'est peut-être le sort de toute la guerre qui est en jeu.

Ceci est moins qu'on ne le penserait une métaphore... Car le problème de la Haute-Silésie n'est pas seulement une affaire de tant de kilomètres carrés (13.000 en chiffres ronds), et de tant et tant de millions de tonnes de houille par an (40 millions à l'Allemagne ou à la Pologne). Ce n'est ni une question d'amour-propre national, ni de simple arithmétique de forces... C'est tout cela à la fois, et bien plus encore...

En effet, cette petite contrée a une singulière importance dans la construction de l'édifice européen. Il suffit d'un simple coup d'œil sur la carte pour comprendre que ce petit triangle mal taillé peut jouer *le rôle d'un coin allemand enfoncé dans le corps de la Pologne* et découvrir ainsi encore plus le grand « bec de canard » tchéco-slovaque. S'il revient au contraire à la Pologne, il formera *une sorte de blindage de la partie sud-ouest de l'esquif polonais*. L'importance de ce « coin silésien » s'accroît infiniment, si on le considère sous son aspect ethnographique, économique, industriel et militaire. Une population très dense (167 habitants par kilomètre carré), une production houillère de 40 millions de tonnes, une industrie métallurgique très importante, tous ces facteurs font de la Haute-Silésie un enjeu de tout premier ordre de la lutte diplomatique. Or, d'après tous les principes ayant quelque prestige chez les membres de l'ancien Conseil suprême, la Haute-Silésie devrait revenir à la Pologne. Ainsi, d'ailleurs, en statua d'abord le Traité de Versailles. La population y est incontestablement en majorité polonaise : 1.169.300 Polonais contre 884.100 Allemands, d'après le recensement effectué en 1910 par l'administration allemande, et 1.548.500 Polonais contre 558.000 Allemands, d'après les statistiques officielle scolaires (allemandes) de l'année suivante.

Historiquement parlant — ce principe ne fut pris en considération que subsidiairement — la Haute-Silésie appartient à ce noyau des terres polonaises où naquit la notion même de l'Etat Polonais. Détachée, il est vrai, de la Pologne au XIVe siècle, au moment où celle-ci commençait à s'engager dans les plaines de l'Est (ceci est une coïncidence à souligner), la Haute-Silésie n'en

conserva pas moins à travers toutes les péripéties historiques le caractère nettement polonais. Enfin, l'argument économique, qui a si souvent déterminé la décision du Conseil suprême, n'est pas moins persuasif. Toute l'industrie silésienne travaillait déjà avant la guerre surtout pour le marché polonais. Les Polonais, en revanche, exportaient en Haute-Silésie le bois nécessaire à l'exploitation des mines et les produits agricoles. La Pologne et la Haute-Silésie formaient toujours et forment encore un tout économique, un seul organisme de production et d'échange. Par contre, ce n'est que pendant la guerre que l'industrie haute-silésienne travailla *utilement* pour le marché « intérieur » allemand : « L'organisation de la guerre moderne (par l'Allemagne) — c'est une association industrielle allemande qui parle — serait impossible sans l'apport industriel du district haut-silésien. » Ainsi, c'est à la seule condition de travailler pour la guerre, d'être une « usine de guerre » que la Haute-Silésie peut servir l'Allemagne. De cette perspective le sens européen de la question silésienne ressort clairement. Si l'on veut diminuer les chances du militarisme prussien et de la revanche, tout en étant conforme à la stricte justice, voilà un moyen simple et commode qui se présente.

Mais le problème haut-silésien apparaît encore sous un autre aspect. Il est évident, en effet, que l'intérêt de la paix et celui de la France exigent que la Pologne ait une politique nettement *occidentale*, c'est-à-dire qu'elle pèse sur l'Allemagne de tout son « volume » politique. Si, au contraire, on dote l'Allemagne des richesses haut-silésiennes, il ne restera à la Pologne qu'à courir sa chance du côté oriental. Et de la paix de Riga, de cette paix de modération et de sagesse ne subsistera qu'un vain souvenir d'une politique vraiment « raisonnable », selon le terme préféré des diplomates anglais. Ainsi l'échec de la politique française serait double : *accroissement de la pression allemande sur le Rhin et diminution de la résistance polonaise sur l'Oder.*

En outre, le rattachement de la Haute-Silésie à l'Allemagne amènerait d'autres résultats infiniment fâcheux. Entre autres, elle rendrait impossible le règlement pacifique et définitif de la question de Teschen, d'où une perpétuation de l'animosité tchéco-polonaise pour le grand bien de la Prusse... encore cette fois. Tout ceci se produira un jour ou tendra à se produire en dépit

même de la meilleure volonté des hommes d'Etat; car les faits, une fois posés, portent fatalement, tôt ou tard, leurs conséquences.

En face de cette terrible équation, quels sont les « avantages » que les partisans du rattachement de la Haute-Silésie à l'Allemagne évoquent plus ou moins discrètement ? On n'en cite qu'un : les réparations; la capacité de payement allemande serait diminuée — dit-on — si la Haute-Silésie revient à la Pologne. Quel prodigieux paradoxe!... Il est évident que conservant la Haute-Silésie, l'Allemagne gardera plus de ressources... pour payer. Seulement elle aura aussi plus de moyens... pour refuser de payer. De ces deux possibilités laquelle sera préférée ? Est-il utile d'en discuter?

Mais, au surplus, ce dilemme ne se pose qu'en apparence. Car pendant 15 ans — le Traité de Versailles l'a prévu — l'Allemagne jouira de la production charbonnière de la Haute-Silésie, même si elle échoit à la Pologne. D'autre part, une loi votée spontanément par la Diète polonaise assure à la Haute-Silésie, si elle opte pour la Pologne, une très large autonomie. Cette initiative polonaise, généreuse autant qu'habile, a provoqué dans le camp allemand une inquiétude justifiée. Tardivement, et à contre-cœur, le Reich a mis sur pied un projet d'autonomie concurrent, assez mesquin, somme toute, mais qu'il sait faire « mousser » par une publicité vraiment digne d' « admiration ».

Ainsi, rattachée à la Pologne, la Haute-Silésie devient en réalité un gage des réparations et une garantie de la sécurité européenne ; laissée à l'Allemagne, elle sera indubitablement un gage de non exécution du Traité de Versailles, un instrument de renaissance militariste prussienne et la promesse vivante d'une nouvelle guerre.

R. DE BROU.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Alexis Forel : *Voyage au pays des sculpteurs romans. Croquis de route à travers la France*. Illustré par Emmeline Forel, Tome I ; Boissonnas, Genève. » »

Art.

André Salmon. *Emile Othon Friesz*. Avec 26 reprod. de peintures et dessins, une étude critique, notices biographiques et documentaires et un portrait inédit de l'artiste dessiné par lui-même et gravé sur bois, par Georges Aubert; Nouvelle Revue française. 4 »

Esotérisme

Dr Gaston Sardou : *L'olivier, le chêne et l'étoile*; Legrand, Sotteville-lez-Rouen. 3 »

Sédir : *Le vrai chemin vers le vrai dieu*; Legrand, Sotteville-lez-Rouen. » »

Sédir : *La vraie religion*; Legrand, Sotteville-lez-Rouen. 0 30

Géographie.

Vivien de Saint-Martin et Schrader : *Atlas universel de géographie.*
1er livr. : *Espagne et Portugal, Etats-Unis, Brésil et Guyanes*
2e livr. : *France S. O., Inde méridionale, Etats-Unis S. E.*
3e livr. : *France O., Ecosse et Irlande, Etats-Unis S. O.*
4e livr. : *Angleterre, Espagne et Portugal, Amérique du Sud physique.*
5e livr. : *Espagne et Portugal, Algérie, Tunisie, Amérique du Nord politique.*
Hachette. Chaque livr. de 3 cartes. 7 »

Histoire

Bertrand Bareilles : *Relation de voyage et de mission de Mouhib Effendi*, ambassadeur extraordinaire du Sultan Selim III (1806-1811); Bossard. 4 80

Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour.* Tome IX : *La guerre européenne, novembre 1915 août 1916*; Bossard. 15 »

Francis Laur : *Le cœur de Gambetta.* Avec un portrait de Mme Léonie Léon ; Payot. 7 50

Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919.* Tome I : *La Révolution, 1789-1792*, par P. Sagnac. Avec de nomb. illust.; Hachette. 30 »

Littérature

Jean de Bonnefon : *Port-Royal des Champs*; Figuière. 2 »

Le Père Bouhours : *Entretiens d'Ariste et d'Eugène.* Introduction et notes de René Radouant. Portrait gravé sur bois par Ouvré ; Bossard. 12 »

Divers : *Mélanges d'histoire littéraire et de philologie offerts à M. Bernard Bouvier*; Edit. Sonor, Genève.

Camille Mauclair : *Princes de l'esprit*; Ollendorff. 10 »

T.-M. Mustodixi : *Histoire de l'esthétique française, 1700-1900.* Préface de M. André Lalande ; Champion. 20 »

Jehan Testevuide : *Aimer (en douze leçons).* Avec de nomb. images ; Albin Michel. 6 75

Honoré d'Urfé : *Un épisode de l'Astrée. Les Amours d'Alcidon.* Introduction et notes de Gustave Charlier. Portrait gravé sur bois, par Ouvré ; Bossard. 12 »

Littérature antique.

G. Michaut : *Histoire de la comédie romaine : Plaute*; Boccard, 2 vol. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

René de Chavagnes : *De Guynemer à Fonck.* Préface de Paul Painlevé. Illust. de Georges Villa ; Chiron. 30 »

Louis Gillet : *La bataille de Verdun*; Van Oest. 6 »

Karl Kautsky : *Comment s'est déclanchée la guerre mondiale.* Avec les documents secrets de la Chancellerie allemande annotés par Guillaume II ; Traduit par Victor Dave ; Costes. 10 »

Abel Lurkin : *Les ronces de fer*, petits mémoires d'un prisonnier de guerre ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 6 »

Général Mangin : *Comment finit la guerre.* Avec 16 cartes ; Plon. 10 »

Général Regnault : *La 3e division d'Infanterie, août 1914*; Fournier. » »

Général Verraux : *La bataille des Flandres en 1917.* Avec 17 croquis ; Van Oest. 5 »

Philosophie

Berkelay : *La Siris.* Traduction française par Georges Beaulavon et Dominique Parodi ; Colin. 5 »

Henri Guillou : *Essai de philosophie générale élémentaire*; Alcan. 6 75

Gabriel Séailles : *La philosophie de Jules Lachelier*; Alcan. 6 «

Poésie

Henri Barbusse : *Pleureuses*; Flammarion, 7 50
Marguerite Burnat-Provins : *Le livre du pays d'Armor*; Ollendorff. 6 »
Albert Cohen : *Paroles juives*; Crès. 20 »
Tristan Derème : *Le poème de la pipe et de l'escargot* : Emile Paul. » »
Albert Erlande : *Niobé*; Garnier. » »
Fagus : *La danse macabre*; Malfère, Amiens. 7 50
Marcelle de Joannis : *Mon cœur sous la pluie*; S. n. d'édit. » »
Louis Lefebvre : *La prière d'un homme*; Perrin. 4 »
Marthe de Libermont : *La dernière étape et quelques poèmes*. Avec 3 dessins de Louis Vaux; Floury, » »
Stéphane Mallarmé : *Vers de circonstances*. Avec un quatrain autographe; Nouv. Revue française. 8 25
Suzanne Martinon : *Le salut de l'aurore*; Garnier. » »
Raoul Ponchon : *La muse au cabaret*; Fasquelle. 6 75
R. de la Rougefosse d'Arc : *Les Séparations*; Maison franç. d'éditions. 3 »
Georges Sabiron : *Fragments d'un grand dessein*; Ariste. 4 50
Emile Schaller : *Les Tunisiennes*; Boccard. 7 50
Emile Verhaeren : *Toute la Flandre*. Tome III : *Les Plaines*; Mercure de France. 6 »

Politique

Grégoire Alexinsky : *Les effets économiques et sociaux de la révolution bolcheviste et les causes de son échec*; Lamertin, Bruxelles. 1 50
Le complot germano-bolcheviste. 70 documents sur les relations des chefs bolchevistes avec l'armée, la grosse industrie et la finance allemande; Bossard. 5 40
Ambroise Got : *L'Allemagne à l'œuvre*; Imprimerie Strasbourgeoise, Strasbourg. 8 »
J. Honorat : *L'Ecole bolcheviste ou la vie des écoliers russes sous Lénine*; Impr. Union. 0 50
Max Hoschiller : *Le mirage du soviétisme*; Payot. 7 50
Léonce Juge : *Notre abdication politique*; Bossard. 6 »
P.-G. La Chesnais : *Les peuples de la Transcaucasie pendant la guerre et devant la paix*. Avec 3 cartes; Bossard. 9 »
Charles Rist : *Les finances de guerre de l'Allemagne*; Payot. 15 »
Georges M. Melas : *L'Ex-roi Constantin*. Avec une préface de M. René Puaux; Payot. 15 »

Questions coloniales.

Une âme de chef : *le gouverneur général J. van Vollenhoven*; Plon. » »

Questions militaires

Charles Baux : *Etudes sur le combat*. Préface du Maréchal Foch; Payot. 5 »

Roman

André Billy : *Barabour ou l'Harmonie universelle*; Renaissance du livre. 6 »
Binet-Valmer : *La passion*; Flammarion. 7 50
Léon Daudet : *L'amour est un songe*; Flammarion. 7 50
Charles Fegdal : *Petites âmes d'amour*. Illust. de Carlègle; Revue contemporaine. 6 »
Florian-Parmentier : *L'Ouragan*; Ed. du Fauconnier. 7 »
André Foucault : *Christian ou l'éducation par l'amour*; Flammarion. 7 »
Guillaume Gaulène : *Maman et Claude*; Perrin. 7 »
Théophile Gautier : *Le Capitaine Fracasse*; Nelson, 2 vol. 9 »
Comte de Gobineau : *Mademoiselle Irnois*. Avec un avant-propos par Tancrède de Visan; Nouv. Revue française. 4 80
Pierre Hamp : *Les chercheurs d'or*; Nouv. Rev. franç. 7 »
Rudyard Kipling : « *Capitaines courageux* ». Traduct. de Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker; Mercure de France. 7 »
Jack London : *Martin Eden*. Traduit par Claude Cendré. Bois originaux de Daragnès; Edit. franç. illust. 6 »

Victor Margueritte : *Prostituée*; Flammarion, 2 vol. 14 »
Marcel Millet : *Pitalugue*; Edition franç. illust. 5 50
Poco-Curante : *Vie et aventures de Rob Hinsonn-Crousoé* ; Victorion. » »
Antoine Redier : *Léone* ; Payot. 7 50
J.-H. Rosny aîné : *La comtesse Ghislaine* ; Ferenczi. 1 50
Théo Varlet : *La bella venere* ; Malfère, Amiens. 7 50
Benjamin Valotton : *A tâtons* ; Payot. 8 »
Pierre Villetard : *Monsieur Bille dans la tourmente*; Fasquelle. 6 75
Léon Werth : *Yvonne et Pijallet*: Albin Michel. 6 75

Sciences

Georges Bohn et Anna Drzewina : *La Chimie et la vie*; Flammarion. 7 50
Christian Huyghens : *Traité de la lumière*; Gauthier-Villars. » »
Antoine Laurent Lavoisier : *Mémoires sur la respiration et la transpiration des animaux*; Gauthier-Villars. » »
Lazare Spallanzini : *Observations et expériences faites sur les animalcules des infusions*; Gauthier-Villars, 2 vol. » »

Sociologie

Joseph Vassivière : *La journée anglaise et ses bienfaits*. Suivie d'une lettre de M. Honorat ; Alcan. 3 »

Théâtre

Maurice Bouchor : *Mystères bibliques et chrétiens* ; Flammarion. 7 »
Emile Mazaud : *La folle journée*, comédie en un acte ; Nouv. Revue franç. 2 50
P.-N. Roinard : *Le donneur d'illusions*, féerie tragique en 3 parties, 5 actes, 20 tableaux, 2 chœurs, récités, en vers et en prose rythmée; Imp. Cœurderoy, Neufchâtel-en-Bray. 6 75

Varia

Luigi Cossa : *Premiers éléments de la science des finances*. Traduit de l'Italien par Alfred Bonnet ; Giard et Brière. 7 »

Voyages

Waldo Frank : *Notre Amérique*. Traduction de H. Boussinesq ; Nouv. Rev. franç. 8 25
André Hallays : *Autour de Paris*, 2e série. Avec de nomb. illust. ; Perrin. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Raymond Poincaré chez les Goncourt. — Le centenaire de la mort de Napoléon Ier. — Le Cinquantenaire de la mort de Dumas. — Un gala Emile Verhaeren.— A propos des cadres du Louvre.— Les flagellants de Busiris. — La question d'Irlande.— La question noire aux Etats-Unis. — Publications du *Mercure de France*.

Prix littéraires. — La commission chargée de décerner le prix annuel de 10.000 francs de la fondation Lasserre a, par un tour de scrutin, fixé son choix sur M. Pierre Hamp, pour l'ensemble de ses livres : *Marée fraîche*, *Vins de Champagne*, *le Rail*, *les Métiers blessés*, *les Chercheurs d'or*, etc...

Le Comité de la Société des Poètes français a terminé l'examen des

candidatures au prix Fouraignan (500 fr.); disposant exceptionnellement de 1000 francs, il a attribué deux prix pour 1920 : l'un aux *Rimes impertinentes*, de M. J.-O. Ginestou, l'autre à la réédition de *La Négresse blonde*, de Georges Fourest.

§

Raymond Poincaré chez les Goncourt. — *Le Mercure de France* avait publié, le 15 janvier dernier, la nouvelle suivante :

M. Raymond Poincaré assistera, lorsqu'il ne sera plus Président de la République, à l'une des réunions mensuelles de l'Académie Goncourt.

Cet événement, qui dut être retardé de plusieurs mois à cause des euils qui frappèrent M. Poincaré, s'est produit le mardi 30 novembre ernier. L'ancien Président de la République, qui est aussi l'avocat de ı Compagnie, a déjeuné ce jour-là chez Drouant avec les Dix qui, omme chacun sait, ne sont que Neuf, tout au plus. Le 30 novembre ils 'étaient même que huit, car M. Elimir Bourges, malade, s'était excusé.

A cause de ce déjeuner, M. Raymond Poincaré a été jusqu'au saıedi 11 décembre, date de l'attribution du prix, l'homme le plus solcité de Paris par les candidats qui, n'ignorant pas l'importance de ette avant-dernière réunion, s'efforçaient d'obtenir par lui des renseinements sur leurs chances. Bien entendu, M. Poincaré ne renseigna ersonne.

Il n'était, d'ailleurs, guère plus renseigné qu'aucun des trente-trois ındidats (oui, cette année on en comptait trente trois ! d'Arnyvelde à ıvie, dans l'ordre alphabétique) ; il n'était guère plus renseigné, car la libération avait eu lieu avant le déjeuner entre 11 heures et midi 30. de plus M. Poincaré est bien trop avisé pour accepter des confinces de ses confrères littéraires sur un sujet aussi délicat, voire aussi rilleux... Ce n'est pas par lui que l'on pourra jamais justifier ce qu'un s membres de l'Académie Goncourt appelle « les indiscrétions passes et futures... »

§

Le centenaire de la mort de Napoléon Ier. — Un comité placé ıs la présidence d'honneur du maréchal Foch, Field-Marshall d'Anterre, et qui compte parmi ses membres des personnalités politiques militaires de toute l'Europe (notamment, pour l'Angleterre, the ght Honorable Winston Spencer Churchill, ministre de la Guerre Royaume-Uni et Son Exc. Lord Douglas Haig, Field-Marshall, nmandant en chef des troupes de S. M. Britannique), vient de se ıstituer à Paris afin de consacrer et perpétuer la Commémoration de nort de Napoléon Ier, en participant, d'accord avec le gouvernement, ne œuvre d'intérêt national, telle, par exemple, que la restauration de Maison de Sainte-Hélène, ou du cimetière et du monument de Wa-

terloo, ou en contribuant par une dotation à l'entretien des Pupilles de la Légion d'honneur ou des Pupilles de la Guerre.

Le Comité se propose d'organiser en 1921 des expositions dans les différents palais habités par Napoléon Ier, notamment au château de la Malmaison; des représentations de gala d'œuvres et de scènes de l'époque ; des visites historiques à Compiègne, Fontainebleau, etc... et aux champs de bataille de 1814, devenus ceux de 1914-1918 ; des conférences sur l'œuvre civile et militaire de Napoléon : Code, Légion d'Honneur, Concordat, Conseil d'Etat, Université, Grand-Duché de Varsovie, Royaume d'Italie, etc. La publication d'ouvrages inédits concernant Napoléon, son œuvre et son époque, tant dans la *Revue des Etudes Napoléoniennes* que par tirages spéciaux; la réunion d'un congrès historique international, pour lequel le concours de nombreux savants, anglais, américains, italiens, grecs, polonais, etc., est déjà assuré; des cérémonies commémoratives publiques qui auront lieu à la date du 5 mai 1921, etc., etc.

Ce programme se trouve détaillé dans une notice de douze pages en tête de laquelle les organisateurs ont placé en épigraphe une phrase de Chateaubriand des *Mémoires d'Outre-tombe* sur la mort de Napoléon.

Il eût été piquant de citer également un passage de la fameuse brochure *Bonaparte et les Bourbons* (Chateaubriand 1814) et aussi de l'article qui, en 1807, fit supprimer le *Mercure*, article dans lequel se trouve la fameuse phrase :

... Lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples ; c'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire...

§

Le cinquantenaire de la mort de Dumas. — Il mourut le 5 décembre 1870, au Puys, en Normandie, la province où prit naissance sa famille qui était, comme chacun sait, les Davy de La Paillerie.

Le père de l'auteur des *Trois Mousquetaires*, le fameux général Dumas, était né à Saint-Domingue, le 25 mars 1762, de l'union illégitime du marquis de La Paillerie et d'une négresse.

Le noble seigneur ne se désintéressa pas de son fils, qui, grâce à sa protection, put entrer au régiment des Dragons de la Reine.

Les Davy de la Paillerie, dont le général et son fils, l'illustre écrivain, portèrent le nom, étaient seigneurs de Toutfiéville, de Renneville, etc., et faisaient remonter leur filiation à un certain Olivier Davy, qui mourut au début de 1529. Ils ont fourni des maîtres d'hôtels du Roi, des gentilshommes ordinaires de la Chambre, des Conseillers d'Etat, un chevalier de Malte. Ils étaient apparentés à la maison de Montalembert.

Leur blason, qui fut celui même des deux romanciers, se lit : « *D'azur*

à un anneau porté par trois aiglons, les deux en chef avec les pieds, celui de la pointe avec le bec, le tout d'or.

C'est une destinée, pour le moins singulière, qui a voulu que celui des membres de cette famille qui devait le plus l'illustrer vint mourir au berceau même de ses ancêtres.

Dumas avait d'ailleurs pour toute cette région normande— est-ce par atavisme ? — une prédilection particulière : c'est lui qui « découvrit », en 1834, la plage de Trouville !

Pour aimer la campagne et les plages normandes, Dumas ne goûtait pas moins les charmes de Paris. Comment même évoquer les boulevards de la fin du Second Empire sans y voir apparaître aussitôt la stature du romancier, sans se rappeler immédiatement les mille anecdotes de la chronique du temps, où il fait figure de personnage principal ?

L'œuvre du prodigieux producteur n'est pas moins aimable que sa personne. Dans notre temps, qui voit une renaissance du roman d'imagination, des rééditions du « père Dumas » seraient bien accueillies des jeunes générations. D'ailleurs cette œuvre ne va-t-elle pas tomber dans le domaine public en 1924 ?

Non ! Et notre confrère M. Pierre Varenne, qui a fait à ce sujet une enquête fort piquante, nous dit pourquoi.

On n'a pas oublié les récentes « révélations » sur la collaboration de Maquet et de Dumas Ces révélations auraient eu, affirme M. Pierre Varenne, une conclusion inattendue.

Les héritiers Maquet exigeraient que la plupart des œuvres signées jusqu'ici du seul nom de Dumas fussent désormais signées : Dumas et Maquet.

Les droits d'auteurs seraient perçus par moitié par les deux familles, et cela pendant quatorze années encore, Auguste Maquet n'étant mort qu'en 1888, et la période de guerre ne comptant pas.

Grâce à cet accord, la famille de Dumas toucherait jusqu'en 1938 la moitié des droits, qui sans cela lui échapperaient totalement en 1924.

La gloire de Maquet y gagnerait elle beaucoup ? C'est une autre question. On peut affirmer en tout cas que la gloire de Dumas n'en serait nullement diminuée.

§

Un gala Émile Verhaeren. — Les « Amitiés françaises » célébreront l'anniversaire de la mort du grand poète belge Émile Verhaeren par une grande manifestation de poésie et de musique qui aura lieu le 17 décembre au Théâtre Marigny (Champs-Elysées) sous la présidence d'honneur du Roi des Belges.

Le Comité qui patronne cette séance d'art est ainsi composé : Mme la Comtesse de Noailles ; Mme Rachilde ; MM. Léon Bazalgette ; E.-Antoine Bourdelle ; Canudo ; Paul Claudel ; Jules Destrée ; Georges Duhamel ; Paul Fort ; André Fontainas ; André Gide ; Edmond Haraucourt ;

Grégoire Le Roy; Lugné-Poe; Camille Mauclair; Maurice Maeterlinck; Alexandre Mercereau ; Pierre Mille ; Albert Mockel ; Pascal Bonetti ; Henri de Régnier ; J.-H. Rosny aîné ; Paul Spaak ; Alfred Vallette ; Théo Van Rysselberghe ; F. Vielé-Griffin ; Maurice Wilmotte.

Les plus grands artistes des théâtres de Paris apporteront leur concours à cette manifestation d'amitié franco-belge.

§

A propos des cadres du Louvre.

Monsieur le Directeur.

Je lis dans le *Mercure* du 1er novembre la spirituelle lettre de M. Maulogis provoquée par ma note sur *les cadres du Louvre.*

Lionardo peut évidemment se défendre, mais il produit tout de même un drôle d'effet dans l'inscription telle qu'elle figure au bas de la Joconde. C'est d'ailleurs un florentinisme plutôt qu'un archaïsme, et le florentinisme a, en général, pour l'Italien d'aujourd'hui, une forte saveur faubourienne. Voilà pourquoi il me semble que *Lionardo* est plus près d'*Ugène* que de *Jehan.* Sans doute le Vinci lui-même orthographiait son prénom *Lionardo,* comme en témoigne l'épigraphe : *O Lionardo perché fauto penate* citée par M. Maulogis et que Solmi tira du *Cadice Atlanticò.* Il ne le prononçait point autrement que les Italiens d'aujourd'hui qui écrivent *Leonardò,* et l'orthographe usitée par lui n'a pas plus de raison d'être la bonne que celle du Guide qui écrivait son nom *Guido Reni.* Plaisanterie à part, le mieux ne serait-il pas, en français, de dire et d'écrire tout simplement : Léonard de Vinci ?

Pour *monna,* contraction de *madonna,* les deux *n* sont seules correctes. Je n'ai jamais vu le mot écrit autrement dans aucun texte, mais je ne jurerais pas qu'il soit impossible d'en trouver des exemples, tant l'orthographe est flottante dans les vieux textes toscans et en particulier florentins. *Monna* n'eut, dans son sens propre, qu'une vie relativement courte ; le terme n'apparaît guère avant la fin du XIIIe siècle et il tombe dès le XVIe. Il tombe, certes, et assez bas. Il sert d'abord à des apostrophes de dérision : *monna schifa il poco,* madame la pimbêche, jusqu'au jour où, par une licencieuse métonymie, il n'arrive plus à désigner que la partie pour le tout. Nous voilà aussi loin que possible de la Joconde ! Aujourd'hui, *monna* n'est plus usité ni dans un sens ni dans l'autre ; et *madonna* commence à ne l'être plus guère en dehors du peuple.

Je vous prie d'agréer, etc.

P. G.

§

Les Flagellants de Busiris.

Saint-Etienne, 1er novembre 1920

Monsieur le Directeur,

Toujours au sujet des flagellants de Busiris et de l'article de M. Méau-

tis,— s'il vous paraît que la chose en vaille la peine pour vos lecteurs, — je me permets de vous signaler la traduction savoureuse, sinon toujours très exacte, d'un contemporain d'Amyot, Pierre Saliat. C'est, en somme, un argument de plus à ceux déjà réunis et produits par M. Jobelin Bridé, et contre l'interprétation spéciale de τύπτειν (déplorer, regretter, se lamenter). Voici le passage (édition de 1575, reproduite avec corrections et notes par E. Talbot, 1864, Paris, Plon, p. 141, § 61) :

J'ai ci-devant touché comment ils célèbrent la fête d'Isis en la ville de Busiris, sans dire qu'ils se battent tous après le sacrifice où il se trouve nombre infini de personnes, mais il ne serait honnête de dire pourquoi ils se battent.

Veuillez remarquer que le sens donné à τύπτειν par M. Méautis n'était pourtant point inconnu à notre traducteur, qui l'emploie pour rendre la phrase « τύπτονται τὸν κρίον » : *ils déplorent* la mort du bélier.

S'il apparaît donc que M. de Voltaire puisse être disculpé de la « bourde majeure » dont il était accusé, par contre il est toujours coupable d'avoir glissé dans sa (?) traduction une pointe *gauloise* qui n'est point dans le texte. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir *où*, sur quelle partie plus ou moins « *honteuse* » de leur corps les Egyptiens se frappaient, mais *pourquoi* ils se frappaient, pour *quel motif religieux*. C'était encore un de ces *mystères* des religions antiques qu'Hérodote nous signale discrètement, sans jamais appuyer — par exemple, dans ce même paragraphe, à propos de la forme « *capripède* », que les Egyptiens donnent au dieu Pan — ou, dans le § 47, la raison pour laquelle ils abhorrent les pourceaux, ou encore, § 48, les images par lesquelles ils remplacent le phallus, etc...

Mais il y a longtemps qu'au point de vue historique, scientifique ou philosophique, le seigneur de Ferney a cessé de faire autorité !

Recevez, etc.

EDOUARD BORIE.

§

La question d'Irlande.

St. Ervan, Cornwall, 23 novembre 1920.

Monsieur le Directeur,

M. Henri Béraud écrit des *Vêpres irlandaises*. Le titre est beau et l'article est très intéressant. Je me permets de vous adresser quelques observations sur le sujet.

Il me semble que M. Béraud commet un peu l'erreur si commune de présupposer que le parti nationaliste soit « toute l'Irlande »; chez lui, les habitants du sud et de l'ouest sont « les Irlandais ». Mais également les Ulstériens sont Irlandais. Le mot Irlandais comprend ces deux races. La même île est leur pays. On ne peut dire que les Irlandais, ou que l'Irlande, demandent la séparation de l'Angleterre. C'est une partie des Irlandais, de l'Irlande, qui la demandent. Ne faut-il pas admettre que tous les droits de décider de leur destin qui peuvent appartenir au

sud et à l'ouest appartiennent aux Ulstériens ? Mais le Sinn Fein, qui demande ces droits pour lui, refuse de les accorder à l'Ulster. Il exige que l'Ulster contre son gré soit compris dans une séparation qui, pour les Ulstériens, est redoûtable et odieuse.

M. Béraud parle du « pacte de silence » du loyalisme britannique au sujet des horreurs de l'Irlande. Je puis lui assurer qu'au contraire les faits sont publiés dans nos journaux, qui souvent commentent franchement et sévèrement les erreurs du gouvernement. C'est M. Béraud lui-même qui nous informe que « dans Fleet-Street les vitrines du *Freemans* exposent les appels de l'Irlande ».

Il parle de « l'opinion française et l'opinion américaine ». (Pourquoi, quand on veut signifier les États-Unis, dit-on si souvent « l'Amérique » ? L'Amérique est le nom de deux continents, et non d'un seul Etat. Les Canadiens et les Péruviens sont aussi des Américains. Mais c'est par parenthèse). Pour l'opinion française, j'ai à son égard toute l'estime du respect, de l'amitié, et de l'enthousiasme. Au fond, il y a de la ressemblance — il y a de l'unité — entre le sentiment public de la France et celui de l'Angleterre. Mais quant à l'opinion des Etats-Unis au sujet des droits humains, — je viens de lire un extrait d'un livre *Children of the Slave*, par Stephen Graham (Macmillan, Londres). Il décrit les lynchings. Voici un exemple. Un nègre avait tué un fermier, dont il avait reçu le fouet. Les blancs cherchaient le nègre. Ne réussissant pas à le trouver tout de suite, ils en lynchèrent onze autres. Bien. Mais la femme d'un de ces malheureux eut l'imprudence de se mêler à l'affaire en affirmant l'innocence de son mari. Il ne faut pas que la justice soit entravée par les préjugés d'une femme noire. Ecoutez la fin :

La foule donc se saisit d'elle. On la lia par les chevilles, la tête en bas, à un arbre, on versa de l'essence sur ses vêtements, et on la brûla vive. Peut-être les femmes blanches américaines auront la complaisance de remarquer que leur sœur colorée était enceinte du huitième mois. La foule qui l'entourait n'était pas en colère ou fanatisée, mais elle se trouvait en proie à l'hystérie de ce plaisir brutal. L'enfant, né prématurément, était ballotté à coups de pieds par la foule, puis... Mais, peut-être cela suffit.

Oui, peut-être cela suffit à indiquer la valeur de l'opinion publique d'un pays où de telles choses ont lieu et où de telles choses ne sont pas punies.

Veuillez agréer, etc. W. R. JOHNSON.

§

La question noire aux Etats-Unis.

FOUNDED 1839
EPISCOPAL HIGH SCHOOL
NEAR ALEXANDRIA, VIRGINIA
A. R. HOXTON, B. A., PRINCIPAL

3 novembre 1920.

Monsieur le directeur,

A propos de quelques lettres qui ont paru à plusieurs reprises dans

votre estimable revue, je crois qu'il serait bon de vous présenter quelques observations relatives à la question noire aux Etats-Unis.

Les Français, qui ne se trouvent pas tous les jours en contact avec une race inférieure, sont sans doute incapables de se représenter l'intensité de nos préjugés contre les nègres. Il leur paraît barbare que les lynchings puissent se produire chez un peuple civilisé. Je ne cherche pas à justifier ces attentats contre la justice, qui, d'un point de vue, au moins, produisent, il faut l'admettre, un effet très salutaire. Mais la chose sur laquelle je veux surtout insister est tout autre. Il nous semble qu'il y a de l'ignorance, si ce n'est pas de l'hypocrisie, dans les esprits de ceux qui veulent à toute force considérer le nègre, effectivement au moins, comme l'égal du blanc. Celui-là a, sans doute, des qualités admirables, et j'en ai connu moi-même quelques-uns pour qui j'ai éprouvé du respect et une amitié réelle. Mais après tout, l'homme de couleur est notre inférieur et par conséquent ne devrait avoir aucune voix dans nos affaires. Et c'est à cause de ses prétentions toujours croissantes que les blancs sont obligés à des mesures de répression à son égard, mesures entraînant des conséquences aussi inévitables que regrettables. Il en résulte que les deux races deviennent de plus en plus hostiles.

Qu'on condamne, si l'on veut, les lynchings comme sans excuse, mais qu'on ne blâme pas les Etats du Sud, parce qu'ils ne permettent pas qu'un rival inférieur obtienne une égalité, politique, sociale ou autre, qu'il ne méritera jamais.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

M. WICKHAM.

§

La correspondance de Paul Verlaine. — M. Ad. van Bever prépare la publication de la Correspondance de Paul Verlaine. Il serait reconnaissant aux personnes qui détiennent des lettres du poète de vouloir bien les lui communiquer (5, rue de Tournon).

§

Publications du « Mercure de France ».

TOUTE LA FLANDRE. III. *Les Plaines*, par Emile Verhaeren. Vol. in-16, 6 francs. La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil des Papeteries Lafuma, savoir : 1.625 exemplaires numérotés de 648 à 2.272, à 12 francs, 25 exemplaires marqués de A à Z, hors commerce. Il a été tiré et numéroté à la presse 647 exemplaires Hollande, à 25 francs.

« CAPITAINES COURAGEUX », par Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16, 7 francs. La première édition a été tirée à 550 exemplaires sur vergé pur fil des Papeteries Lafuma, savoir : 525 exem-

plaires numérotés de 1 à 525, à 15 francs, 25 exemplaires marqués de A à Z, hors commerce.

A nos abonnés de l'étranger nous rappelons en complétant notre information :

1° Que les abonnements en cours à la date (non fixée) d'application des nouveaux tarifs postaux ne subiront aucune majoration jusqu'à leur expiration ;

2° Que les abonnements expirant le 15 décembre 1920, qui ont été ou qui seront renouvelés avant l'application desdits tarifs, ne subiront aucune majoration ;

3° Que les réabonnements et abonnements nouveaux contractés après la date d'application des nouveaux tarifs subiront la majoration et seront reçus aux prix suivants :

Un an........................	75 francs
6 mois........................	40 »
3 mois........................	21 »

4° Que le renouvellement des abonnements expirant à une date postérieure au 15 décembre 1920 n'est pas reçu par anticipation ;

5° Que les réabonnements et abonnements nouveaux ne sont reçus que pour 3, 6 ou 12 mois au maximum.

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — Nous rachetons au prix de 3 francs l'un les fascicules suivants : Nos 469, 471, 472, 475, 477, 517.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.

TABLE DES SOMMAIRES

(1920)

—

CXXXIX N° 525. — 1er MAI

CXL N° 526. — 15 MAI

CXL — **N° 527. — 1er JUIN**

CXL — **N° 528. — 15 JUIN**

CXLI — **N° 529. — 1er JUILLET**

CXLII — N° 534. — 15 SEPTEMBRE

CXLIII — N° 535. — 1er OCTOBRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(1920)

—

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique. — Les lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*.

REVUE DE LA QUINZAINE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

Compagnie des Messageries Maritimes

Paquebots-poste français

Italie — Grèce — Turquie — Egypte — Syrie — Indes — Indo-Chine Chine — Japon — Océan-Indien — Madagascar — La Réunion — Australie — Nouvelle-Calédonie.

DIRECTION GÉNÉRALE : *Paris, 8, rue Vignon — 9, rue de Sèze.*

EXPLOITATION : *Marseille, 3, place Sadi-Carnot.*

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

VENTE au Palais, à Paris, le mercredi 29 décembre 1920, à 2 heures de relevée, en 3 lots : 1° **FERME** de Bagneaux à OZOUER-LE-REPOS (Seine-et-Marne). Contenance 95 hectares, 22 ares environ. Mise à prix : 225.000 francs ; 2° **FERME** des Bôtels-les-Fpins, à VILLAMBLAIN (LOIRET). Contenance 202 hect. 77 ares env. M. à pr. : 110.000 fr.; 3° Pièce de terre et **BOIS** commune de VILLAMBLAIN, arrondissement d'ORLÉANS (Loiret). Contenance 21 hectares, 3 ares. Mise à prix : 6.000 fr. S'adresser Me RÉGNIER, avoué à Paris, 13, rue Tronchet ; Me HOUDART, notaire à Paris.

Vente au Palais, le mercredi 22 décembre 1920, à 2 h. **TERRAIN** sis à Paris, r. des Taillandiers, nº 5 et 7 et Passage des Taillandiers (11e arrdt) Cce 669m 75cm. Rev. net : 4.648 fr. M. à pr. : **110.000 fr.** S'adr. Me REGNAULT, av.; Mes Collin et Delibu, avoués à Paris ; Me Pineau, notaire.

Mon 20, r. **VERNEUIL**, Cont. : **349**m. R. br. 30 610 fr. M. à pr.: 370.000 fr. Cr. Fonc. Adj., Ch. Not., 21 déc. BREUILLAUD, not., 323, r. Saint-Martin.

VENTE au Palais, le 18 déc. 1920, à 2 heures

1° BEL IMMEUBLE DE RAPPORT à PARIS

18, AVENUE DU PRÉSIDENT-WILSON

et 7, rue de Longchamp. Conten. 350 m. 40 environ. Mise à pr. : 600.000 fr. ; **2° TERRAIN, 21, RUE PAUL-FEVAL** prolongée. Cont. 257 m. 50 env. M. à pr. : 20 000 fr. S'adresser Mes BRUNET, THORN et DOGÉ, avoués; Jacques BAUDRIER, notaires.

IMMEUBLE A PARIS, 58, **Bd de la VILLETTE.** Cce 600m. Rev. br. : 42.000 fr. Fac trait av. adj M. à pr. : 400.000 fr. Adj. Ch. not., 21 déc. S'adr. Me DELARUE, not., 9, boul. St-Denis.

IMMEUBLE COMMERCIAL **Rue de PARADIS,** 56; Rev. br. 75.55[…], augm. baux : 5.000 fr. Cont. 1211m43; M. a p.: 1.000.000 f. Adj. s. 1 ench. ch. not. 4 Janvier 1921; s'ad. Me GUÉRIN, not., 182, r. Rivoli.



BULLETIN FINANCIER

A l'exception de quelques séances où les dispositions générales se sont montrées oins mauvaises, la tendance du Marché est restée orientée à la lourdeur. Il subit illeurs l'influence déprimante des places étrangères, qui nous ont presque constamment envoyé des cours en baisse sur les principales valeurs internationales. Le volume s affaires traitées demeure aussi restreint qu'auparavant, mais comme, du fait de cette ngue période de baisse, bien des titres sont descendus à un niveau attrayant, on a npression que sur certains groupes un revirement peut se produire à la première laircie de l'horizon politique.

Nos Rentes ont fait montre de beaucoup de fermeté, il est surtout intéressant de conser les progrès enregistrés par notre vieux fonds national le 3 o/o perpétuel, qui eint le cours de 56 fr. 87. Sur le fléchissement du drachme, les fonds helléniques centuent leur recul. Il en va de même du Turc unifié qui est ramené à 66,50 après de mbreuses oscillations provoquées par la perspective d'une révision du traité de Sèvres.

Le compartiment de nos grandes banques est parmi ceux qui ont le mieux résisté ; note même une amélioration du Comptoir d'Escompte à 998, de la Société Générale 758, dans l'attente de la réalisation de sa récente augmentation de capital. La Banque tionale de Crédit à 773 et le Crédit français à 390 fr., ex-coupon de 12 francs, sont alement en progrès. Au groupe étranger, la Banque Ottomane se maintient difficilement à 700, le Crédit foncier Egyptien est ferme à 950, la Banque Nationale du Mexique en forte réaction à 525 francs.

Les actions de nos grands réseaux ferrés sont calmes : le Nord est à 886, l'Orléans à o, l'Est à 585, le Midi à 710, le P.-L.-M. à 738. A leur instar, les Chemins de fer Espagne ne font pas meilleure contenance, en raison du recul de la peseta : Nord de spagne 540 ; Saragosse 555 francs.

La baisse s'est de nouveau accentuée sur les valeurs de transports maritimes, en concorance avec celle qui affecte le prix des frets : Chargeurs Réunis 1075, Messageries Maries 278 ; Transatlantique 316 francs.

Le recul se poursuit sur les valeurs métallurgiques ; les Forges et Aciéries du Nord le l'Est, Montataire, Micheville réactionnent sensiblement Il y a par contre un peu mélioration sur Fives-Lille à 1.310, et sur les Tréfileries du Havre à 198, sur l'annce d'un dividende de 15 fr. contre 13,75 pour l'exercice précédent.

Aux mines métalliques, la persistance de la grève ramène le Rio à 1470 fr. : Peñara se maintient à 1.170 fr. ; Boléo à 750. L'action ordinaire de Bor fléchit à 758 fr. marché des valeurs de produits chimiques reste lourd, particulièrement Poulenc 52 et Stéarinerie Fournier à 298. Les Etablissements Kuhlmann sont mieux dispoà 815 ainsi que les Phosphates Tunisiens à 585 après 535 au plus bas.

En conformité avec la mauvaise tenue du Stock Exchange, les valeurs pétrolifères ont moins fermes au cours de la première semaine. Par la suite, la Royal Dutch qui it fléchi assez sensiblement a repris à 33.800 et la Shell Transport, qui a déclaré un mpte de dividende de 2 d., à 374 fr. La Mexican Eagle s'inscrit en vive reprise 56 francs.

La tenue des mines d'or est satisfaisante, et les Mexicaines accentuent leurs bonnes positions : Mexico El Oro, 375 ; Estrellas, 245.

Au groupe des caoutchoutières la hausse est à peu près générale : Tapanoëlie, 200 fr. ancière des Caoutchoucs 175 fr., Malacca, 132 fr. 50.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité ; c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre. alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref delai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	68	fr.
Six mois	32	»	Six mois	36	»
Trois mois	17	»	Trois mois	19	»

Les abonnements sont reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Tous les numéros antérieurs à juillet 1920 se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne adresse.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier. 7, rue Victor-Hugo.